

INDIANA JONES™

et le
ROYAUME DU
CRÂNE DE CRISTAL



JAMES ROLLINS

D'après une histoire de George Lucas et Jeff Nathanson,
et un scénario de David Koepp



Max McCoy

INDIANA JONES

et le Royaume du crâne de cristal

D'après une histoire de George Lucas et Jeff Nathanson

et un scénario de David Koepp

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin



Bragelonne

*Pour George Lucas et Steven Spielberg, qui ont transformé les geeks^{[\[1\]](#)}.
comme moi en héros dans les ténèbres.*



1546

Retourne...

Francesco De Orellana descendit en titubant les dernières marches qui conduisaient vers la falaise. Arrivé au bord du précipice, il tomba à genoux. La vaste plaine désertique s'étendait très loin en contrebas. Comme le soleil s'abîmait derrière l'horizon, il balaya du regard le paysage rocailleux et desséché, pareil à un reflet de son âme. Depuis cette hauteur, il voyait d'étranges dessins gravés dans le sol du désert. Monstrueusement larges, ils s'étiraient sur de nombreux kilomètres en travers de la plaine rocheuse et représentaient des singes, des insectes, des serpents ou des fleurs. Parmi eux se trouvaient également de curieuses formes angulaires.

C'était une terre démoniaque, maudite par Dieu. Jamais il n'aurait dû venir.

Francesco arracha son casque de conquistador et le jeta derrière lui. Comme le soleil dardait ses derniers rayons, il planta profondément son épée dans le sol chaud et sablonneux. La poignée et la garde formaient une croix contre le soleil couchant.

Francesco pria pour être libéré et pardonné. Il pria pour son salut.

El Dios querido, me perdona.

Mais il ne pouvait y avoir de pardon pour le meurtre qu'il venait de commettre.

Du sang recouvrait son armure dorée, gouttait de son épée et souillait son plastron. C'était le sang de ses hommes, qu'il avait massacrés de sa propre main.

Avec sa dague en or, Francesco avait tranché la gorge des jumeaux Iago et Isidro. Il s'était servi de son épée pour éventrer Gaspar ainsi qu'un cochon, et il avait failli, d'un seul coup bien net, détacher la tête de Rogelio de ses larges épaules. Il avait poignardé Oleos dans le dos pendant que le malheureux tentait de s'enfuir, et il avait fait de même avec Diego, lui sectionnant les tendons des genoux. Les hurlements du dernier homme l'avaient poursuivi jusqu'à ce perchoir, au sommet de la falaise.

À présent, tout était silencieux.

Le massacre était achevé.

Retourne...

Francesco se griffa le visage, creusant de profonds sillons dans sa chair. L'ordre emplissait son esprit. Il aurait voulu l'en déloger, mais il ne pouvait pas. Il se maudissait, tout comme il maudissait l'intrusion dont il s'était rendu coupable. La voix ne le lâchait pas. Une impulsion irrépressible fouaillait ses entrailles comme un crochet rouillé. Elle s'enfonçait plus loin que sa colonne vertébrale et le tenait fermement sous son emprise.

Pendant des semaines, il avait fui cet endroit maudit, persuadé de s'en être échappé avec une richesse capable de rivaliser avec celle d'un roi, avec des trésors qui auraient fait pleurer une reine. Il avait des coffres d'or et d'argent, un autre plein de rubis et d'émeraudes. Un bateau l'attendait à quelques jours de là, ancré dans une crique d'eau profonde.

Si près.

Retourne...

Francesco s'affaissa devant son épée, suppliant qu'on le libère. Au lever du jour, il avait finalement succombé à l'ordre inscrit dans ses os. À chaque pas qui l'éloignait davantage de cette vallée maudite, le mot résonnait plus fort dans son esprit. Il ne pouvait pas s'y soustraire. Finalement, il n'avait plus pu continuer, faire un pas supplémentaire en direction de son navire. Il s'était retrouvé comme prisonnier dans de l'ambre, incapable d'avancer. Un seul chemin se présentait encore à lui.

Ses hommes n'éprouvaient pas la même compulsions. Ils bavardaient comme des gamins, excités à l'idée de rentrer chez eux ; ils rêvaient tout

haut à la façon dont ils dépenseraient leur part du butin. Ils étaient pleins d'illusions de grandeur. Quand Francesco avait parlé de rebrousser chemin, ils avaient refusé de l'écouter. Ils avaient protesté, supplié et juré. Ils avaient la ferme intention d'emporter le trésor et de continuer vers le bateau, même s'ils devaient abandonner leur chef derrière eux pour cela.

Et Francesco les aurait laissé faire.

Mais dans leur cupidité, ses hommes avaient tenté de s'emparer de ce qui n'appartenait qu'à lui seul. En proie à une rage aveugle, il les avait fauchés ainsi que de vulgaires épis de blé. Rien ne devait l'arrêter, pas même ses propres hommes.

Retourne...

À présent, il était seul.

À présent, il pouvait rebrousser chemin.

Tandis que le soleil disparaissait à l'horizon et que la nuit tombait sur le paysage, Francesco se releva, récupéra son casque et retira son épée du sol. Enfin prêt à obéir à la voix dans sa tête, il pivota et commença à descendre la pente sombre.

Puis un mouvement attira son attention.

Plus bas, des silhouettes sortaient des ombres et se dressaient derrière de grands rochers. Elles rampaient hors de trous et s'extirpaient des racines d'arbres nouveaux. Elles montaient vers lui depuis toutes les directions. Il entendait des genoux nus s'entrechoquer, des talons de pierre marteler le sol.

Une armée décharnée... Une armée d'ossements.

Francesco blêmit et recula. Ainsi, il était bel et bien maudit.

Les morts-vivants se rapprochaient de lui.

Ils étaient venus l'emmener en Enfer.

Là où se trouvait sa véritable place.

Pourtant, Francesco hurla à la face du ciel nocturne – hurla, non pas de terreur, mais d'angoisse, car il se savait damné à jamais. Il avait échoué. Il n'avait pas obéi à la voix brûlante dans sa tête. Impitoyables et infatigables, les morts marchaient sur lui. Son cri déchirait la nuit, mais Francesco De Orellana n'entendait qu'un mot.

Retourne...

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE CONDAMNÉE



1

Péninsule du Yucatán, 1957

Chaque pierre racontait une histoire.

Il rampait à plat ventre sur le plancher circulaire. Un calendrier maya y avait été sculpté : une roue massive faite de cercles concentriques, eux-mêmes constituées de glyphes profondément gravés dans le sol. Devant lui, au centre, se dressait une grande statue qui représentait la tête d'un serpent coiffé de plumes. La gueule béante, les crocs menaçants, le reptile semblait prêt à dévorer les imprudents. L'ouverture était assez large pour qu'un homme adulte puisse ramper à l'intérieur.

Mais qu'y avait-il là-dedans ?

Il devait le savoir.

Si seulement il pouvait l'atteindre...

Il tenta d'accélérer, mais le toit pressait contre son dos. Il ne pouvait même pas se dresser sur ses coudes. Dans ce sanctuaire, les suppliants devaient ramper comme des serpents, peut-être pour rendre hommage au dieu maya Quetzalcóatl, le serpent à plumes. Mais cet adorateur-là n'arborait nulle coiffe de plumes : juste un pantalon kaki élimé, un blouson de cuir usé et un chapeau Fedora marron qui avait connu de meilleurs jours.

Couvert de boue, il se traînait sur le sol de grès. Il pleuvait depuis une semaine au Yucatán. Le soleil n'était plus qu'un souvenir lointain. Et

voilà qu'une tempête tropicale s'annonçait pour la nuit, menaçant de les chasser des ruines mayas englouties par la jungle qui bordait la côte.

— Indiana ! appela quelqu'un depuis l'escalier derrière lui.

— Je suis légèrement occupé, Mac !

— Le soleil est couché, mon cher, le pressa son ami avec un accent anglais épaissi par l'inquiétude. Le vent forçait affreusement. Une noix de coco est passée à deux doigts de ma tête il y a une minute.

— Ce n'est qu'une tempête tropicale !

— Indy, c'est un *ouragan* !

— D'accord : une grosse tempête. Je suis quand même occupé. Je ne partirai pas sans avoir vu ce qui est caché dans cette statue. Ça doit être important.

Indy avait découvert l'entrée secrète du temple deux jours plus tôt. Elle se trouvait sous une cité maya située sur la côte au centre du Yucatán. Il avait fallu creuser pendant des heures pour mettre au jour le toboggan qui descendait vers le sanctuaire. Depuis des siècles, la végétation luxuriante masquait les ruines aux yeux des curieux et aux doigts rapaces des pillards.

Tout en avançant, Indy déchiffrait le calendrier. Le cercle extérieur racontait le mythe de la genèse des Mayas ainsi que rapporté par le Popul Vuh, le livre sacré de ce peuple. Il fixait la naissance du monde à la date du :

13.0.0.0 4-Ahwa 8-Kumk'u

Dans le calendrier grégorien, cela correspondait au 13 août de l'an 3114 avant J.-C. Les cercles intérieurs continuaient à retranscrire l'histoire de la tribu K'iche, qui avait essentiellement peuplé le Guatemala et dont on ne trouvait jamais de traces si loin dans le nord. Ils parlaient de la naissance et de l'ascension de Quetzalcóatl, le dieu serpent à plumes.

Ignorant ses genoux douloureux, Indy continua à ramper vers le centre de la roue et l'étrange sculpture qui l'occupait. Le dernier cercle indiquait la date à laquelle s'achèverait le calendrier du Long Compte : celle de la fin du monde. *21 décembre 2012.*

Soit dans cinquante-cinq ans.

Le monde prendrait-il vraiment fin ce jour-là ?

Indy continua à avancer. Il aurait tout le temps de s'en inquiéter plus tard.

Il atteignit la tête du dieu serpent et tendit sa lanterne entre les crocs de pierre. Une grotte s'ouvrait dans la gueule du reptile – une cavité dépourvue de plancher, un puits semblable à une gorge ténébreuse. Il faisait trop noir pour en distinguer le fond, mais l'écho d'un souffle murmurant montait de ses profondeurs.

Indy se faufila dans la gueule du serpent. Baissant sa lanterne, il aperçut un éclat argenté, mais il n'avait pas assez de lumière pour distinguer le moindre détail.

— Indiana ! appela de nouveau Mac. Que fais-tu ?

— J'ai l'air de faire quoi ?

— Tu as l'air de te faire dévorer par un serpent !

À cette pensée, Indy frissonna. C'était son pire cauchemar. Il se tortilla pour attraper son fouet par-dessus son épaule. Puis il noua l'extrémité de la lanière autour de la poignée de sa lanterne et fit descendre celle-ci dans le puits. L'obscurité recula, révélant des parois qui semblaient taillées dans du grès poli.

Enfin, la lumière mit en évidence la source de l'éclat argenté : de l'eau qui coulait au fond du puits. Le trou donnait sur l'une des nombreuses rivières souterraines qui traversaient la péninsule poreuse. Des centaines de kilomètres de boyaux et de tunnels creusaient le sol du Yucatán. Les Mayas considéraient ces ouvertures comme des portails vers l'au-delà.

Indy fit descendre encore un peu sa lanterne. Le courant était rapide et impétueux, nourri par des semaines de pluie et par le typhon actuel. Mais à travers le bouillonnement cristallin de l'eau, la lumière jaune éclairait un dernier glyphe sculpté dans le lit de la rivière.

Indy arrivait presque à le déchiffrer.

Il se faufila un peu plus avant dans la gueule de pierre, à demi suspendu dans le vide, le bras tendu vers le bas. Alors, il put distinguer le glyphe. Et il le reconnut. Il avait vu le même sur le linteau au-dessus d'un des temples, dehors. C'était le dessin d'un homme, représenté la tête en bas, comme s'il tombait. Il symbolisait la naissance de l'humanité.

Ou peut-être possédait-il une signification plus littérale. Peut-être était-ce une incitation à la prudence.

Trop tard. La saillie rocheuse céda sous le poids d'Indy, qui dégringola dans le puits. Le cœur dans la gorge, il ravala un hurlement de surprise et de peur. Ses mains raclèrent les murs. Il écarta les jambes pour tenter de freiner sa chute, mais les parois étaient trop lisses.

Derrière lui, il entendit Mac crier :

— Indy !

Sa lanterne toucha l'eau la première et s'éteignit aussitôt. Puis il fut submergé à son tour. L'eau glacée le pénétra jusqu'à la moelle, l'incitant à expulser l'air de sa poitrine. Il se força à retenir son souffle tandis que le courant s'emparait de lui. Il se sentit rouler et culbuter dans des ténèbres absolues. Il lutta pour garder ses jambes tendues devant lui alors que les flots le balayaient et l'entraînaient dans le tunnel souterrain.

Ça m'apprendra à jouer avec des serpents.

La petite armée progressait lentement dans la jungle sombre assaillie par la tempête. Le vent cinglait les feuilles des palmiers et fouettait les branches des arbres. La pluie, ainsi que des grêlons, martelaient la peau exposée – puis, l'instant d'après, l'averse se changeait en cataractes qui menaçaient de noyer toute créature vivante en une seule inspiration. La progression était laborieuse, mais les lumières du camp brillaient à travers la végétation tel un phare appelant et guidant les marins égarés.

Vêtus d'une tenue de camouflage complète, avec casque et lunettes, les membres de l'équipe d'assaut se mouvaient comme des figurines d'argile à demi fondues par la tempête.

Rien ne devait les arrêter.

Leur chef avait ses ordres.

Récupérer la clé.

Tuer tous les autres.

Emporté par le courant dans une obscurité impénétrable, Indy retenait son souffle.

Des lumières commencèrent à danser dans son champ de vision. Au début, il crut que c'était à cause du manque d'oxygène. Ses poumons réclamaient de l'air à grands cris. Pourquoi continuer à lutter ? Puis il réalisa que les lumières étaient réelles. Quelque chose brillait devant lui, quelque chose de plus intense que les ténèbres du tunnel envahi par l'eau de pluie.

Depuis qu'il était tombé dans le puits, Indy conservait un maigre espoir.

La côte.

Les ruines englouties par la jungle ne se trouvaient qu'à cinq cents mètres d'une portion isolée du rivage Yucatán, située très haut parmi des falaises à pic. Il y avait une bonne chance que la rivière souterraine se déverse dans la mer à cet endroit.

Malgré la brûlure de ses poumons, Indy continua à retenir son souffle, misant tout sur cet unique espoir.

Soudain, la lumière floue d'une tempête dissipa l'obscurité. Le tunnel s'élargit, formant une petite caverne. Le plafond remonta suffisamment pour qu'Indy puisse sortir son nez de l'eau. Ses poumons affamés inspirèrent de grandes goulées d'air avides. Un peu plus loin devant lui, il aperçut brièvement une ouverture – le bout de la rivière. Un ciel orageux, encadré par les lianes de la jungle, emplissait la trouée. Les flots jaillissaient de la pierre en une lourde cascade. Indy entendit leur rugissement par-dessus le grondement du tonnerre et celui du ressac.

Il se trouvait toujours en hauteur.

Impossible de lutter contre le courant. Tel le bouchon d'une bouteille de champagne, Indy jaillit du flanc d'une falaise abrupte. Il eut juste le temps d'entrevoir des rochers déchiquetés et de l'eau bouillonnante sous lui.

Se retournant dans les airs, il fit claquer son fouet. La lanterne s'était brisée en mille morceaux depuis belle lurette, mais il s'était accroché à la poignée de cuir comme si sa vie en dépendait. Avec une précision due autant à la panique qu'à l'entraînement, il visa un amas de racines d'arbres qui pointaient hors de la paroi rocheuse, mises à nu par des années d'érosion.

Dans un claquement de bon aloi, la lanière s'enroula autour des racines. Indy agrippa la poignée de cuir à deux mains et se sentit tomber vers la falaise. Il replia et leva les jambes juste à temps pour amortir le plus gros de l'impact. Mais le choc fut assez rude pour meurtrir tout le côté gauche de son corps.

Haletant, il resta suspendu dans le vide.

Le vent et la pluie le harcelaient. Le tonnerre grondait, et ses vibrations se réverbéraient jusque dans ses os douloureux. Pourtant, il devait continuer. Il n'avait pas le choix.

Péniblement, il lutta pour escalader la falaise. La tempête s'acharnait sur son dos, s'efforçant de l'arracher à son perchoir. Au-dessus de sa tête, le ciel noir bouillonnait. Mais la roche était profondément vérolée ; elle offrait quantité de prises pour les pieds et les mains. Néanmoins, il lui fallut un bon quart d'heure pour atteindre le haut de la falaise et se hisser à son sommet.

À plat ventre sur le sol, il étreignit la terre détrempée.

Il se représenta sa trajectoire ; avalé par la gueule du serpent, puis entraîné dans sa gorge et ses boyaux, et enfin expulsé par sa queue. Frissonnant, il se remémora les paroles de Mac. *Tu as l'air de te faire dévorer par un serpent.* D'une certaine façon, il l'avait peut-être été.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, revoyant sa sortie dramatique par l'extrémité postérieure du reptile. Mac ne lui laisserait jamais oublier cet incident. Et il soupçonnait déjà que son ami anglais utiliserait un verbe bien plus coloré qu'« expulser » pour décrire la façon explosive dont le serpent s'était débarrassé de lui.

Tout de même, il s'en était tiré.

Avec un grognement, Indy se mit à quatre pattes.

Il avait eu son content de serpents pour la journée – fussent-ils du genre gluant ou minéral.

Chaque fibre de ses muscles était en feu. Il se releva et s'éloigna du bord de la falaise. Son dos lui faisait mal, et ses jambes vacillaient. Sans compter qu'il avait reçu deux ou trois bons coups à la tête. Le souvenir de cette équipée allait le poursuivre pendant quelques jours.

Tandis que la tempête forcissait, Indy se fraya lentement un chemin à travers les ruines. Pyramides en escalier et demeures de pierre

formaient un motif compliqué. Son camp se trouvait de l'autre côté du complexe religieux, enfoui à la lisière de la jungle luxuriante.

Le vent gémissant dans son dos, il se dirigea vers les lumières vacillantes. Le tonnerre grondait ; des gouttes énormes s'abattaient sur le sol et explosaient tels des projectiles de mortier. Longeant les ruines, Indy marcha droit vers son campement. Mac devait être malade, d'inquiétude.

Au moins, il serait ravi de le revoir.

Épuisé jusqu'à la moelle, assourdi par la tempête, Indy pénétra dans le campement avant de prendre conscience que quelque chose clochait. Il faillit trébucher sur le premier cadavre qui gisait face contre terre, à demi enseveli dans la boue. Hoquetant, il bondit en arrière.

La détonation sèche d'un fusil claqua par-dessus le vacarme du tonnerre.

Elle provenait du centre du campement.

Et elle fut suivie de près par le crépitement d'une arme automatique.

Ce devaient être des pillers de tombe, ou une bande de guérilleros locale.

Jurant, Indy battit en retraite vers la jungle. Il n'avait pas d'arme, à l'exception de son fouet. S'il faisait le tour et réussissait à prendre un lambin par surprise, peut-être pourrait-il voler un pistolet ou un fusil et...

Comme il pivotait, des ombres se faufilèrent hors de la forêt battue par la pluie. Des soldats couverts de boue, aux yeux masqués par des lunettes, se plantèrent devant lui et pointèrent leurs armes sur sa poitrine. L'un d'eux poussa quelqu'un en avant. L'homme tomba à genoux, ensanglanté, les vêtements en lambeaux.

C'était Mac.

Derrière lui venait un colosse portant casque et lunettes. Il n'arborait aucun insigne mais, de toute évidence, c'était lui qui commandait.

Toujours à genoux, Mac leva un regard choqué vers son ami.

— Indy ! balbutia-t-il. Comment... ? Je t'ai vu te faire avaler par un foutu serpent !

— Apparemment, je lui ai filé une indigestion.

Indy se dirigea vers Mac et l'aida à se relever. Comme les soldats les encerclaient, l'Anglais soupira :

— À mon avis, tu avais plus de chances de t'en tirer avec le serpent.



Nevada, 1957

Le désert tuait les imprudents.

C'était une leçon que vous appreniez très vite, ou jamais. Le sergent Jimmy Wycroft écrasa le scorpion sous le talon de sa botte. La carapace de la bête céda avec un craquement satisfaisant.

Wycroft se tenait avec deux autres membres de la Police militaire dans l'ombre de leur guérite poussiéreuse, une main en visière pour se protéger contre la clarté aveuglante de cette fin d'après-midi. Au-delà du minuscule carré d'ombre projeté par la petite structure, le soleil cuisait le désert du Nevada et le changeait en une plaine de roche rouge brûlante, parsemée de buissons d'armoise et de cactus. Rien ne bougeait à l'exception des diables de poussière soulevés par le vent et, à l'occasion, d'un chien de prairie ou d'un crotale cornu.

Aussi n'était-il guère surprenant que la poursuite mobilise l'attention des trois hommes.

Un kilomètre et demi plus loin, deux nuages de poussière filaient à travers le paysage, crachés par les véhicules qui faisaient la course le long de la nationale à deux voies. Etrange compétition que celle qui opposait une antique Ford Roaster 1932 à un gros transport de troupe.

Sur la gauche de Wycroft, des jumelles collées sur les yeux, le caporal Higgins commentait la course comme il l'aurait fait du derby du Kentucky.

— La Ford s'apprête à attaquer... Elle fait un large détour pour dépasser le camion. À présent, ils sont au même niveau.

Près de la porte de la guérite, une pierre lestait deux billets de dix dollars : les enjeux d'un pari de *gentlemen*.

Wycroft s'autorisa un mince sourire. Il avait placé son argent sur la Ford, même si cela revenait à parier contre son équipe locale. Des insignes de l'armée ornaient le panneau latéral du camion ; il en allait de même pour la berline Ford et les deux Jeep qui le suivaient.

Le convoi se dirigeait probablement vers l'avant-poste militaire isolé. Mais quelques minutes plus tôt, le roadster avait surgi de nulle part et doublé les quatre autres véhicules, tandis que le conducteur et ses passagers – des ados en goguette – se réjouissaient bruyamment. Si bruyamment, en fait, que l'écho de leurs cris était parvenu jusqu'au poste de garde solitaire. Le transport de troupes avait engagé la poursuite : de toute évidence, le chauffeur s'ennuyait autant que ses collègues au milieu de ce foutu désert.

— Attendez ! Mon canasson se décide à réagir ! poursuivit Higgins, qui avait parié sur le camion moderne contre l'antique voiture. Ils arrivent au niveau de l'*Atomic Café*...

Wycroft plissa les yeux. Il regarda les deux nuages de poussière, l'un plus gros que l'autre, dépasser en trombe le vieux *diner*^[2] et son enseigne au néon en forme de missile.

— Le roadster fait un tête-à-queue... Le camion prend la tête ! Rien n'est encore joué !

— Monsieur, on ne devrait pas envoyer un message radio au convoi ? s'enquit le dernier garde.

Récemment affecté à la base, le seconde classe Mitchell était nerveux à l'idée de commettre une infraction. Derrière ses épaisses lunettes noires, il ressemblait encore à un adolescent. Il jeta un coup d'œil vers le grillage surmonté par des boucles de fil barbelé. Le portail était verrouillé et cadénassé.

— On n'est pas fermés jusqu'à nouvel ordre ?

Wycroft eut un geste insouciant. Stationné dans le désert depuis cinq ans, il avait appris à prendre son plaisir chaque fois qu'il le pouvait.

— Je monte jusqu'à vingt, annonça-t-il. Toujours sur le roadster.

— Super ! s'exclama Higgins. Je prends !

Les deux véhicules fonçaient de plus en plus vite sur la nationale. Ils roulaient pare-chocs contre pare-chocs, si bien qu'il devenait impossible de les distinguer l'un de l'autre à l'œil nu.

Higgins n'avait pas baissé ses jumelles. Sa voix s'enroua alors qu'il annonçait :

— Le roadster a repris la tête !

Le sourire de Wycroft s'élargit. Même si le roadster était plus vieux de vingt-cinq ans, il avait déjà travaillé sur ce genre de beauté au garage de son père, à Muncie, dans l'Indiana, quand il était ado. Le roadster était équipé d'un moteur six cylindres en ligne et d'un vilebrequin à contrepoids. Il pouvait passer de zéro à quatre-vingt-dix en moins de sept secondes. Wycroft ne voyait même pas la nécessité de regarder la fin de la course.

Higgins jura, signant sa défaite.

Au loin dans le désert résonna l'écho d'un cri de victoire juvénile.

— Comment avez-vous su, sergent ? s'enquit Higgins en baissant ses jumelles, vaincu.

— La sagesse vient avec l'âge, caporal.

Wycroft se pencha, souleva la pierre et collecta ses gains. Empochant les billets, il épousseta son pantalon de treillis beige spécial désert et remit une main en visière pour observer le convoi.

Le transport de troupes ralentit dans un nuage de poussière et de gaz d'échappement. Il cahota jusqu'à une sortie dépourvue de panneau indicateur et quitta la nationale. La route étroite grimpait vers l'avant-poste en formant une suite de lacets. Le reste du convoi ne tarda pas à rattraper le camion.

— On a de la compagnie, les gars, annonça inutilement Wycroft. Tâchez d'avoir l'air réveillé.

Ils n'eurent pas longtemps pour se préparer.

Le transport de troupes, la berline Ford et les deux Jeep se dirigèrent vers le poste de garde dans le grondement de leur moteur et une fumée de diesel suffocante.

Wycroft sortit de l'ombre de la guérite et s'avança sur la route. Adoptant une expression stoïque toute professionnelle, il leva une main

paume en avant pour faire signe au camion de s'arrêter.

Le lourd véhicule s'immobilisa dans le gémissement de protestation de ses freins. Wycroft le contourna et s'approcha de la portière passager. Higgins et Mitchell demeurèrent près de la guérite côté conducteur. Mitchell rajusta machinalement ses lunettes noires.

La vitre passager était baissée. Un coude reposait sur le bord de la fenêtre.

Wycroft héla les occupants du camion sur un ton autoritaire.

— Désolé, messieurs. Toute cette zone est momentanément bouclée pour test d'armement. Personne ne peut y pénétrer, pas même les militaires extérieurs à la base.

Derrière le camion, la portière de la berline s'ouvrit en soulevant un petit nuage de sable et de poussière. Une haute silhouette émergea de la voiture et se déplia. L'homme mesurait plus d'un mètre quatre-vingts ; il était musclé et devait peser dans les cent vingt kilos à vue de nez. Son visage était dur comme la pierre du désert, froid et rocailleux.

D'un pas décidé, il se dirigea vers Wycroft.

Le sergent eut un mouvement de recul. Pas à cause de l'impressionnante carrure du nouveau venu, mais à cause des aigles d'argent qui ornaient son épaule, indiquant son grade militaire. Wycroft fit claquer ses talons et salua vivement, le coude bien en dehors.

— Colonel, monsieur.

L'officier continua à approcher en silence. Son expression se durcit encore.

Wycroft jeta un coup d'œil à ses hommes. Suivant son exemple, Higgins et Mitchell s'étaient mis au garde-à-vous – si vite que les lunettes de Mitchell avaient glissé le long de son nez.

Wycroft refusait de se laisser impressionner. Lui aussi, il avait des ordres.

— Colonel, monsieur. Je crains que ce soit également valable pour vous. CentCom a envoyé un plan de déploiement révisé à minuit et demi. Il est impossible d'y contrevenir.

Un sourire mi-amusé, mi-méprisant retroussa les lèvres minces du colonel. Il n'avait toujours pas dit un mot.

— Monsieur, insista Wycroft en haïssant le ton plaintif de sa voix.

Le colonel fit un autre pas vers lui. À présent, Wycroft distinguait l'éclat meurtrier de ses yeux bleu pâle. L'homme s'obstinait à garder le silence. Quelque chose clochait, Wycroft en était sûr.

Il porta la main au holster de son arme de poing.

Un grand fracas se fit entendre du côté du camion. Son panneau arrière venait de s'ouvrir brutalement. Des soldats se déversèrent du compartiment. Ils se déplaçaient avec la rapidité et la souplesse de prédateurs, levant haut leurs armes munies de silencieux.

Wycroft dégaina son pistolet.

Trop tard.

D'un revers, l'étrange colonel dévia son bras. Wycroft eut l'impression d'avoir été frappé par une boule de démolition. Tout son membre s'engourdit jusqu'à l'épaule ; son pistolet vola hors de sa main et retomba plus loin sur le sable du désert.

Déséquilibré, il sentit une série d'impacts sur sa poitrine, pareils à des coups de poing amortis. Pourtant, personne ne l'avait touché.

La douleur déploya ses pétales dans sa cage thoracique tandis que les éclairs d'une mitraille étonnamment silencieuse jaillissaient autour de lui.

Wycroft s'effondra sur le sable et la pierre, la poitrine dégoulinante de sang.

Un peu plus loin sur sa droite, il vit Higgins s'écrouler. Aucun signe du petit Mitchell. Il se tordit la tête pour mieux voir, espérant que le jeune homme s'était enfui.

Puis, sous la caisse du transport de troupes, il aperçut quelque chose de l'autre côté du camion. Derrière un pneu massif, deux jambes en pantalon de treillis beige spécial désert gisaient immobiles. Une paire de lunettes noires abandonnée reflétait le soleil. Un de ses verres était brisé en étoile.

Ses deux subordonnés étaient morts.

Pourquoi... ?

Une paire de lourdes bottes entra dans le champ de vision de Wycroft, lui bloquant la vue. L'étrange colonel se pencha et lui tira sur le bras comme pour le relever. Mais il se contenta de lui prendre son

brassard de la Police militaire, qu'il jeta à l'un de ses hommes avec le casque du sergent.

Un autre soldat se dirigea vers le portail, une barre à mine dans les mains.

Le cadenas céda avec un craquement féroce.

Le portail s'ouvrit tout grand.

Non loin de là, le moteur du camion redémarra. Le véhicule s'ébranla, suivi par la berline et les deux Jeep.

Wycroft toussa et cracha du sang.

— Non...

Personne ne fit attention à lui. Le convoi le dépassa et franchit le portail. Tandis que sa vision s'obscurcissait, le regard de Wycroft se posa sur la pancarte accrochée au grillage – celle qui nommait ce que ses hommes et lui étaient censés garder.

HANGAR 51

Il avait échoué.

Un scorpion fila devant son nez.

Lui rappelant qu'il n'y avait pas que le désert qui tuait les imprudents.

Assis dans le siège passager du camion, le colonel ôta sa casquette, passa une énorme main sur son crâne rasé et désigna la butte.

Il redressa le dos comme le véhicule franchissait la bosse du terrain. De l'autre côté s'étendait une vallée désertique ondulante de chaleur. Le soleil accablait le paysage, le changeant en tas de gravats aux reflets rouges métalliques.

Qui pouvait bien habiter un endroit pareil ? Il faisait beaucoup plus froid dans le pays natal du colonel – un pays de neige et de rudes hivers, de glace et de forêts de conifères. Pas étonnant que les Américains dissimulent leurs secrets ici, où seuls vivaient les serpents et les tarentules.

En contrebas, une longue piste de décollage et d'atterrissage fendait la vallée, ruban noir de bitume qui conduisait jusqu'à un monstrueux hangar. Celui-ci aurait facilement pu contenir une flotte de jumbo jets. En réalité, il abritait bien mieux que ça.

Malgré l'insupportable chaleur, le colonel s'autorisa un mince sourire.

Ils avaient réussi.

Ça ne prendrait plus très longtemps.

Près du hangar, un petit bunker muni de portes anti-explosion se dressait au sommet d'une colline. Une voie ferrée s'enfonçait dans le désert et disparaissait entre les dunes rocailleuses.

Le colonel reporta son attention sur le tarmac en contrebas et, du menton, désigna leur destination. Le camion suivit la route qui conduisait jusqu'à la piste, entraînant le reste du convoi vers le hangar. Il traversa le bitume et freina devant une immense double porte en acier, haute comme un immeuble de quatre étages. Le numéro 51 était gravé et peint dans le métal.

Les moteurs des véhicules arrêtés continuèrent à ronronner, attendant l'ordre du colonel. Celui-ci entendait le murmure anxieux de ses hommes dans le compartiment arrière. Etre si loin en territoire ennemi les perturbait.

Dans le rétroviseur, il avisa la berline. À l'intérieur se trouvait la clé qui permettrait de déverrouiller le trésor caché dans le hangar.

Obtenir cette clé lui avait coûté des hommes et du sang.

Le colonel poussa la portière passager et descendit du camion. D'autres soldats l'imitèrent, prêts à délimiter un périmètre de défense au cas où leur couverture sauterait. Il fit signe à deux hommes équipés de boîtes à outils et leur indiqua le tableau électrique du hangar. La porte devait être ouverte le plus vite possible.

Pendant ce temps, le colonel avait autre chose à faire.

À grandes enjambées, il se dirigea vers la berline et adressa un signe de tête aux gardes postés à l'arrière. L'un deux épaula son fusil tandis qu'un autre ouvrait le coffre. Les deux derniers empoignèrent un homme qui se débattait, le sortirent du coffre et le posèrent par terre.

Le prisonnier était grand, mais légèrement ventripotent. Il arborait une fine moustache grise, et de la sueur dégoulinait sur son visage rouge. Tout un côté de sa figure était couvert d'ecchymoses, et il avait un œil au beurre noir. Malgré le fusil pointé sur sa tête, il demeura flegmatique, allant jusqu'à tirer sur sa veste brune pour la défroisser.

Le colonel le dépassa sans lui accorder le moindre regard. Cet homme n'avait pas d'importance.

Un des soldats tendit une photo pour la comparer au visage meurtri du prisonnier.

— Ce n'est pas le professeur ? chuchota-t-il à son voisin en russe.

Le colonel lui intima le silence d'un regard sévère. Ce n'était pas le moment de commettre une erreur. Les voix portaient loin dans le désert. Il ne ferait pas bon pour eux qu'on entende parler russe à l'intérieur d'une base secrète américaine.

Sur un signe du colonel, un second homme fut extirpé du coffre. Il était encore en plus piteux état que son compagnon. Il avait des cheveux poivre et sel ; un début de barbe grisonnante estompait les contours anguleux de ses joues et de son menton. Il fut posé à terre sans ménagement, et trois fusils se braquèrent sur lui. Personne ne voulait courir le moindre risque avec cet individu.

Ignorant la menace, le second prisonnier regarda autour de lui. Ses ecchymoses n'avaient rien à envier à celles de son compagnon ; en outre, son visage était ensanglanté. Il s'était débattu comme un beau diable pour ne pas se faire capturer.

— Alors, c'est lui, lâcha, toujours en russe, le soldat à la photo.

La clé de tout, songea le colonel. Cet homme était vital pour leur mission. Après avoir reçu l'ordre de n'échouer sous aucun prétexte, le colonel avait été le chercher dans la jungle et l'avait amené ici.

Un autre garde plongea la main dans le coffre et en sortit un Fedora marron tout cabossé, qu'il enfonça sur la tête du second prisonnier.

Le premier prisonnier se caressa la moustache. Du regard, il balaya d'abord le ciel, puis le désert. Enfin, fixant son compagnon, il lança avec un accent anglais distingué :

— Eh bien, Indiana Jones, au moins, tu es de retour chez toi.



Forcé de traverser le tarmac sous la menace d'un fusil, Indy cligna des yeux. La lumière du soleil l'éblouissait ; la chaleur brûlante ondulait au-dessus du bitume. À chaque pas, quelque chose cognait à l'intérieur de sa tête – les vestiges de la drogue qu'on lui avait administrée. Il avait la bouche pâteuse, et sur la langue un goût de pomme et d'amande. Un goût hélas familier...

Du Penthotal.

Un sédatif également utilisé comme sérum de vérité.

Ça ne lui disait rien qui vaille.

Indy gratta la trace de piqûre dans son cou. Combien de jours s'étaient écoulés depuis qu'on l'avait drogué ? Il se souvenait de l'attaque dans la jungle, d'un long trajet en Jeep sur des routes boueuses, d'un avion posé sur une piste isolée. C'était à ce moment qu'on l'avait drogué.

Du coin de l'œil, il évalua les forces massées autour de lui.

Les soldats étaient lourdement armés. *Trop* lourdement. Il ne s'agissait pas de voleurs ordinaires, ni même de mercenaires. C'étaient de vrais militaires.

Remarquant qu'il les observait, son compagnon se rapprocha de lui et haussa un sourcil en désignant les hommes qui les tenaient prisonniers. George McHale était un ancien agent des services secrets britanniques. Indy le connaissait depuis près de vingt ans. De toute évidence, il était parvenu à la même conclusion que lui au sujet des hommes armés.

Indy éprouva un pincement de culpabilité. S'il ne lui avait pas rendu visite dans les ruines mayas, jamais Mac n'aurait été mêlé à cette histoire. Les commandos russes avaient brutalement assassiné tous les ouvriers indigènes qui se trouvaient au campement cette nuit-là. Mais dans quel but ? Que voulaient-ils ? Il ne le savait toujours pas.

Mac se frotta le cou. Donc, il avait été drogué lui aussi.

— Comment tu te sens, Mac ? marmonna Indy.

L'Anglais haussa les épaules.

— J'ai déjà été mieux. (Baissant la voix, il indiqua l'un des soldats d'un léger signe de tête.) Ce sont des Russes. À en juger par leur tenue et leur équipement, je dirais qu'ils appartiennent aux forces spéciales soviétiques.

— Le Spetsnaz ?

Mac acquiesça.

— Ça ne va pas être facile.

— Du moins, pas aussi facile qu'autrefois.

Indy avait du mal à s'empêcher de boiter. Il lui semblait que quelqu'un avait versé du sable dans l'articulation de sa hanche. Le long trajet passé dans le coffre de la berline n'avait rien arrangé.

Les dents serrées, il ravala sa souffrance et se força à redresser le dos. Il n'avait besoin que d'un bain chaud et d'une poignée d'aspirine pour retrouver sa vivacité coutumière.

Malheureusement, chacun de ses pas douloureux tentait de le convaincre du contraire.

— Nous avons déjà survécu à pire, Indy, fit remarquer Mac avec son flegme britannique habituel.

— Ah ouais ? Quand ?

— Allons, Indy. Tu ne te souviens pas de Flensburg ? Ils étaient deux fois plus nombreux. Et nous nous en sommes sortis. Il y a toujours un moyen.

— On était plus jeunes à cette époque, Mac.

— Moi, je le suis toujours.

Indy détailla son vieil ami. On aurait dit que quelqu'un avait passé Mac à la lessiveuse et l'avait étendu encore trempé. Son état pitoyable

n'était pas seulement dû à la raclée qu'il avait reçue. Le passage des ans avait été tout aussi cruel que leurs geôliers.

Indy ne pensait pas être plus fringant que Mac. Mais une étincelle de vigueur brillait toujours dans les yeux de son ami. De toute évidence, une flamme brûlait encore au fond de ce vieux cheval de guerre.

On ne pouvait pas en dire autant pour Indy. Les deux dernières années avaient été particulièrement difficiles.

Un mouvement attira son attention vers la gauche. Un objet familier pendait sur l'épaule d'un des gardes. Son fouet en cuir. Marqué et effiloché, lui aussi avait connu des jours meilleurs. Indy se sentait tout nu sans lui. Faute d'armes, il n'avait pas d'autre choix que de coopérer avec les Russes pour le moment. Aussi continua-t-il à marcher vers le hangar malgré sa hanche à l'agonie.

— Et pour autant que je me rappelle, marmonna-t-il à l'adresse de Mac, à Flensburg, on avait des flingues.

— Détail, répliqua son ami avec un geste insouciant. Je te parie cinq cents dollars qu'on va s'en tirer une fois de plus.

Avant qu'Indy puisse accepter le pari, un géant se planta devant eux, leur barrant la route. Il portait un treillis militaire orné des aigles d'argent d'un colonel. Indy le reconnut : c'était le chef des *stormtroopers* russes, l'homme qui avait dirigé l'assaut dans les ruines mayas.

— Euh, ou disons, juste cent, rectifia hâtivement Mac.

Sur le côté, une seconde berline se dirigeait vers eux en longeant la piste. Son arrivée ne semblait ni surprendre ni inquiéter les gardes. Probablement un retardataire, décida Indy.

Le colonel se rapprocha de lui et tendit un bras vers le hangar massif.

— Tu reconnais ce bâtiment, *da* ? interrogea-t-il avec un accent épais, sur un ton chargé de menace.

— Va te faire foutre, répondit Indy sans grande conviction.

Néanmoins, il étudia le hangar. De fait, celui-ci lui semblait étrangement familier. Il fouilla ses souvenirs.

Parce qu'il était distrait, il ne vit pas le Russe armer son autre bras. Un poing s'abattit sur son menton et sa tête partit violemment en

arrière. Un goût de sang envahit sa bouche alors que ses jambes cédaient sous lui. Il tomba à genoux.

En appui sur une main, il essuya sa lèvre fendue et foudroya le Russe du regard.

— Désolé. Je voulais dire : va te faire foutre, *camarade*.

Cette fois, sa voix était brûlante de colère.

Le géant le saisit par le col de sa chemise et le souleva d'une main en lui brandissant son poing sous le nez.

Ce fut alors qu'une voix sèche claqua tel un coup de fouet.

— *Prasteete !*

La berline qui venait d'arriver se rangea sur le côté. La portière arrière s'ouvrit et une silhouette mince en sortit avec souplesse. Indy fut surpris de découvrir qu'il s'agissait d'une femme. Comme les autres soldats, elle portait un uniforme de l'armée américaine, mais le sien était plus serré sur les hanches, et ses bottes lui montaient jusqu'aux genoux. Ses cheveux aile-de-corbeau coupés au carré lui frôlaient les épaules, et une frange droite lui barrait le front. Elle s'approcha d'Indy avec une grâce léonine, prédatrice.

L'épée pendue à sa ceinture accentuait l'impression de danger qui émanait d'elle.

Le géant reposa Indy sur ses pieds, se redressa et salua la nouvelle venue sans la moindre condescendance. Bien au contraire, Indy crut apercevoir une lueur apeurée dans ses yeux bleu pâle.

Ce n'est pas bon signe.

La femme s'adressa au colosse en anglais, comme si elle voulait que tous la comprennent.

— Vous avez réussi, colonel Dovchenko. Je vous félicite.

Donc, l'homme était vraiment un colonel – mais un colonel russe.

— Où avez-vous trouvé le professeur Jones ? interrogea la femme.

— Au Mexique, en train de creuser. Pour trouver ce déchet.

Dovchenko prit la sacoche qu'il portait sur l'épaule. Indy reconnut son propre sac. Dovchenko le retourna. Des débris de poteries précolombiennes s'écrasèrent sur le tarmac, en compagnie d'une idole de la fertilité maya et d'un morceau de pierre sur lequel étaient sculptés

des glyphes rares. Tous étaient – ou avaient été – des reliques d'une valeur inestimable.

Indy frémit. Sept semaines de travail méticuleux réduites en poussière.

Secouant la tête, il fit face à la femme. Malgré le soleil du désert, aucune goutte de sueur n'entachait la perfection de son teint neigeux.

— Laissez-moi deviner, lança-t-il. Vous n'êtes pas d'ici.

— Et d'où pensez-vous que je sois, docteur Jones ?

Il la détailla de la tête aux pieds.

— À votre façon de rouler les *r*, je dirais... de l'est de l'Ukraine.

Les yeux de la femme pétillèrent.

— Un bon point pour vous, docteur Jones. (Elle lui tendit la main.)
Colonel docteur Irina Spalko.

Indy demeura immobile. Sans s'offenser de son refus, la femme fit tourner son poignet et désigna le colosse.

— Vous avez déjà rencontré le colonel Antonin Dovchenko.

— Un type charmant, railla Indy. Il faut absolument qu'on se fasse un *bortsch* ensemble un de ces quatre. Et si vous me disiez ce que vous voulez ?

Irina Spalko inclina la tête sur le côté.

— Patience, docteur Jones. Trois fois déjà, j'ai été décorée de l'Ordre de Lénine ; j'ai également reçu la médaille des Héros du Travail socialiste. Et pourquoi ? Parce que c'est mon métier de savoir les choses. De les savoir avant tout le monde, et aujourd'hui, ce que j'ai besoin de savoir... (De l'index, elle tapota le front d'Indy.)... se trouve là-dedans.

— Ma petite dame, je ne vois vraiment pas...

Irina Spalko se pencha et planta ses yeux dans ceux d'Indy. Elle avait des prunelles d'un bleu arctique, presque blanc, avec des paillettes de glace argentée. Son regard était intense et perturbant.

Pourtant, Indy ne cilla pas, ce qui parut à la fois la décevoir et l'intriguer. Elle le fixa un long moment, puis se redressa. L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres.

— Vous êtes un homme difficile à déchiffrer, docteur Jones. Très intéressant. Il semble donc que nous devions utiliser la méthode à l'ancienne. Que cela vous plaise ou non, vous allez nous dire ce que nous voulons – nous aider à trouver ce que nous cherchons.

Un craquement sec les interrompit. Tout le monde tourna la tête vers le hangar. De la fumée s'échappait du tableau électrique, accompagnée par un grondement mécanique. Les hommes massés là se réjouirent bruyamment. Sur le côté, la porte du hangar se fendit par le milieu, pile entre le 5 et le 1, et les battants commencèrent à glisser sur leurs rails.

— Maintenant, nous allons voir, chuchota Irina Spalko avec une pointe d'avidité.

Indy fut entraîné vers la gueule béante du hangar. Les battants continuaient à s'écarter. À présent, les soldats n'avaient plus besoin de pousser le prisonnier avec leurs fusils : la curiosité suffisait à le faire avancer.

De l'autre côté de la porte se trouvait un espace immense, dans lequel Dame Liberté elle-même aurait pu pénétrer sans baisser sa torche.

Très haut parmi les énormes poutres d'acier, des lampes s'allumèrent en clignotant. D'abord les plus proches de l'entrée ; puis l'éclairage se propagea sur toute la profondeur du hangar, couvrant une distance ahurissante et révélant une infinité de caisses empilées jusqu'au plafond.

Se tordant le cou pour mieux voir, Indy laissa les soldats le pousser à l'intérieur.

À l'instant où il enjambait les rails de la porte coulissante, un frisson le parcourut. Oui, il reconnaissait cet endroit. L'odeur de vieux bois et de diesel le ramenait bien des années en arrière. Bouche bée, il détailla les rangées d'étagères qui se dressaient à perte de vue des deux côtés du hangar. Il n'avait encore jamais vu l'extérieur du bâtiment, mais il s'était déjà trouvé à l'intérieur. Dix ans plus tôt, on l'avait conduit ici dans un bus aux vitres masquées, sous haute sécurité et dans le plus grand secret.

À présent, quelqu'un d'autre l'y ramenait.

Il regarda autour de lui. Des piles de caisses de tailles diverses, toutes estampillées TOP SECRET, toutes couvertes d'inscriptions codées. Généralement, c'était là que se terminaient ses aventures – et non là qu'elles démarraient.

Dans quel guêpier s'était-il encore fourré ?



Irina Spalko entra au côté de l'Américain. Le transport de troupes et les deux Jeep les suivirent à l'intérieur du hangar dans le grondement de leur moteur et la fumée de leurs gaz d'échappement.

La jeune femme en profita pour étudier sa proie. Le docteur Jones semblait plus âgé qu'elle ne l'avait imaginé, y compris à partir des photos prises récemment. Pourtant, elle remarqua avec quelle concentration il observait les étagères et les caisses, avec quelle vivacité il jetait des coups d'œil en biais à ses hommes. Il était toujours en train de réfléchir, toujours en train de calculer. Malgré son âge, il avait conservé quelque chose d'aussi tranchant et dur que de l'acier.

Irina ne se sentait pas découragée pour autant. Elle avait déjà brisé des hommes plus coriaces que ça. Elle apprendrait à tordre cet acier, à le plier aux exigences de sa mission. Elle n'avait encore jamais échoué, et elle n'avait pas l'intention de commencer.

De la main, elle désigna le cœur du hangar et prit la tête de la petite procession.

— Cet entrepôt, docteur Jones. C'est ici que vous et votre gouvernement dissimulez tous vos secrets, pas vrai ?

L'Américain secoua la tête.

— C'est la première fois de ma vie que je viens ici.

C'était un mensonge, et ils le savaient tous les deux.

Irina ne se donna même pas la peine de le contredire. Elle énuméra les faits en comptant sur ses doigts.

— Nous cherchons un container *déformé rectangulaire*. Nous savons qu'il mesure *deux mètres de long, un mètre de large et soixante centimètres de haut*, et qu'il contient quelque chose de particulièrement intéressant : *des restes momifiés*.

Près d'elle, l'Américain trébucha et se ressaisit. La lueur de compréhension dans ses yeux n'échappa pas à Irina – pas plus que l'inquiétude qui passa sur son visage. Juste quelques minutes en sa compagnie, et elle apprenait déjà à le déchiffrer.

Levant un bras, elle l'arrêta et lui fit face.

— L'objet que je viens de décrire. J'imagine qu'il vous est familier ?

— Pourquoi saurais-je de quelle caisse vous parlez ?

Irina laissa son dessein meurtrier glacer sa voix.

— Parce que, docteur Jones, vous faisiez partie de l'équipe qui l'a examinée il y a dix ans.

— Écoutez, ma petite dame, si je savais de quoi...

Avec la vivacité d'un serpent qui mord, elle sortit son épée du fourreau.

Il y eut un éclair argenté dans la pénombre, et la pointe de l'arme se posa sur la carotide de l'Américain. Irina la maintint là d'une main qui ne tremblait pas. En étudiant les palpitations de l'artère, elle vit que le pouls du docteur Jones accélérail. Son adversaire demeura impassible, comme si elle ne l'impressionnait nullement, mais un filet de sueur sur son front le trahissait. Ce que le visage dissimulait, le corps le révélait toujours.

Par-devers elle, Irina eut un sourire froid et satisfait. D'ici peu, elle pourrait lire cet homme aussi facilement que le *Guerre et Paix* de Tolstoï. Il suffisait de faire attention aux détails... et d'avoir un peu de patience.

— Vous allez. Nous aider. À la trouver, cracha-t-elle en mettant un peu plus de pression à chaque nouveau groupe de mots.

Une unique goutte de sang perla autour de la pointe de son épée et roula dans le creux de la gorge de l'Américain. Celui-ci conserva une expression tout aussi glaciale que la sienne.

— Me tuer ne résoudra pas votre problème.

Irina ne baissa pas son épée.

— Vous avez peut-être raison.

Elle savait déjà où le prisonnier était le plus vulnérable, où il était le plus facile de lui faire mal. Les menaces n'avaient pas de prise sur lui – du moins, pas les menaces qui le concernaient en propre.

La jeune femme aboya un ordre. Un des soldats pivota et lança son poing dans la panse de l'ami du docteur Jones. George McHale se plia en deux et tomba à genoux, hoquetant de douleur. Deux autres soldats le saisirent sous les aisselles et le traînèrent vers le camion militaire. Ils le forcèrent à se mettre à plat ventre et coincèrent sa tête sous l'une des roues arrière.

Irina fit signe au conducteur. Celui-ci passa la marche arrière. Avant qu'il puisse enfoncer l'accélérateur, le docteur Jones leva les bras.

— D'accord, d'accord !

Irina baissa son épée.

— La caisse, docteur Jones. Où est-elle ?

Du regard, l'Américain balaya l'immense espace du hangar.

— Je n'en ai pas la moindre idée, ma petite dame. Elle pourrait être n'importe où là-dedans.

Irina se tourna vers le conducteur et leva une main.

— Attendez ! s'exclama précipitamment le docteur Jones.

Laissez-moi une minute pour réfléchir. Il doit y avoir un moyen de la trouver !

Il pivota lentement sur lui-même. Irina remarqua que ses yeux contenaient une lueur de panique – mais aussi d'intense concentration.

Dovchenko s'avança d'un air menaçant ; elle lui fit signe de ne pas intervenir. Elle se livrait à un jeu délicat de force et de manipulation avec cet Américain. Elle ne voulait pas que le colonel s'en mêle – du moins, pas pour le moment.

Elle continua à étudier le docteur Jones. Elle nota la façon dont il respirait, dont il tenait ses épaules ou se frottait le dessous du menton avec l'index. Elle releva ses tics faciaux – il écarquillait légèrement les yeux quand une idée lui traversait l'esprit.

Soudain, il claqua des doigts.

— J'ai besoin d'une boussole, dit-il en tendant une main, paume vers le haut.

Personne ne bougea. Quelques soldats se regardèrent, perplexes.

— Une boussole, répéta-t-il. Vous savez, le truc qui indique le nord, le sud, l'est ?

— Et l'ouest, ajouta son ami, frissonnant, comme on le retirait de dessous le camion.

— Quel genre de soldats êtes-vous ? s'exclama le docteur Jones. Aucun de vous n'a de boussole ?

Il scruta les visages mornes qui l'entouraient. Son regard se posa sur le flingue de Dovchenko.

— Donnez-moi vos balles, réclama-t-il en tendant de nouveau la main.

Le colosse eut un rire méprisant qui retroussa sa lèvre supérieure, mais Irina avait vu la façon dont les pupilles de l'Américain s'étaient dilatées. Il ne s'agissait pas d'une ruse.

— Vous voulez que je vous aide, oui ou non ? s'impacienta le docteur Jones. (Du bras, il désigna les profondeurs de l'entrepôt.) Le contenu de cette caisse est hautement magnétisé.

Irina hocha la tête.

— Faites ce qu'il vous dit, ordonna-t-elle à Dovchenko.

Quelques instants plus tard, Indy s'agenouilla près d'une caisse à outils fournie par les Russes. Il saisit une pince et dévissa la tête d'une des balles – en espérant que son plan allait fonctionner, parce qu'il n'en avait pas de rechange.

Mac se pencha vers lui et se frotta la nuque d'un air inquiet.

— Tu sais ce que tu fais, Indiana ?

— Ce que je fais ? J'essaie de garder ta jolie petite tête sur tes épaules.

Indy secoua la douille et fit tomber la poudre dans sa paume. Il répéta le processus avec plusieurs autres balles.

— À défaut d'autre chose, tu les désarmes petit à petit, commenta Mac avec un sourire las. Une balle à la fois.

Lorsqu'il eut terminé, Indy se releva. Il sentait la femme observer chacun de ses gestes. Son regard lui démangeant la peau, il se dirigea vers le croisement de deux allées.

Irina Spalko le rejoignit.

— Si le contenu de la caisse est toujours magnétisé, le métal contenu dans la poudre devrait nous indiquer la bonne direction, expliqua-t-il.

Portant sa main jusqu'à sa bouche, il souffla sur sa paume ouverte. Un nuage de fine poudre demeura un instant suspendu dans les airs. Puis les particules se condensèrent, attirées et rassemblées par des forces invisibles ainsi que de la limaille de fer par un aimant.

Sous le regard attentif de toutes les personnes présentes, la poudre se posa sur le sol de béton. Elle dessinait une ligne parfaite qui semblait désigner l'une des allées.

Indy se tourna vers les Russes d'un air éminemment satisfait. Mais déjà, Irina Spalko fonçait dans l'allée. Il n'aurait pas les félicitations qu'il méritait. Il lui emboîta le pas en grommelant.

Elle finit par s'arrêter en regardant autour d'elle. Des deux côtés, des caisses s'empilaient jusqu'au plafond ou presque.

— Laquelle ? cria-t-elle, frustrée. Il y en a des milliers dans cette direction !

Indy désigna un soldat armé d'un fusil à pompe.

— Du plomb. J'ai besoin d'une cartouche.

Irina Spalko le fixa, les yeux plissés. Puis elle pivota et aboya un ordre. Interloqué, le soldat fronça les sourcils mais obéit. Il éjecta une cartouche et la tendit prudemment à Indy.

Celui-ci fit un pas sur le côté et mordit dans l'enveloppe en carton. Le goût de la poudre noire lui arracha une grimace. Il renversa le contenu de la cartouche sur le sol. Les billes de petit plomb n° 8 rebondirent sur le sol. Puis l'une d'elles roula vers la gauche, entraînant les autres avec elle. Suivant la ligne de force magnétique, elles se mirent à glisser de plus en plus vite sur le béton.

... Du moins, Indy *espérait* qu'elles suivaient la ligne de force magnétique.

Irina Spalko et lui se lancèrent à la poursuite du petit plomb.

Le torrent de billes métalliques filait à travers le hangar. Même en courant à perdre haleine, Indy et Irina Spalko avaient du mal à le suivre. Les Jeep roulaient derrière eux, emplissant l'air de leurs gaz d'échappement. C'était la poursuite la plus étrange de toute la vie d'Indiana Jones.

Enfin, les billes atteignirent la base d'une pile de caisses.

— Ce doit être..., haleta Indy, essoufflé et traînant la patte.

Mais le petit plomb n'en avait pas terminé. Les billes escaladèrent le côté de la pile et commencèrent à disparaître dans l'espace qui séparait deux caisses.

— Vite ! appela Indy. Donnez-moi un coup de main !

Dovchenko s'avança. Ensemble, ils empoignèrent la caisse qui leur faisait face et la déposèrent sur le plancher. La caisse se fendit, vomissant des dossiers marqués « CONFIDENTIEL ». Indy les ignora, scrutant le trou que Dovchenko et lui venaient de ménager. D'autres caisses de bois toutes identiques bloquaient encore l'accès. Les billes n'étaient plus visibles nulle part.

— Dégagez-moi ça ! cria Indy en tendant un doigt.

D'autres soldats tirèrent, soulevèrent et empilèrent les caisses dans l'allée. L'espace libre s'agrandit. Irina Spalko y braqua le pinceau d'une lampe-torche. Vers le fond, la face avant d'une caisse frémissait. Elle était couverte de petit plomb.

Indy jeta un coup d'œil à la Russe. Dans le reflet de la lumière jaune, Irina Spalko recula, les yeux brillants, et fit signe à deux soldats de sortir la caisse.

Quelques grognements et jurons plus tard, cette dernière fut déposée sur le sol. Indy vit les aiguilles de la montre d'un des deux hommes tourner follement, puis s'arrêter en pointant la caisse. Celle-ci présentait les dimensions indiquées par Irina Spalko ; on aurait dit un cercueil, en plus plat. Décidément, cette femme était bien renseignée.

Irina Spalko prit une barre à mine des mains d'un soldat. Indy nota qu'elle ne voulait pas laisser à quiconque le soin d'ouvrir la caisse. L'excitation écarquillait ses yeux.

— *Moyo zolotse...*, marmonna-t-elle en russe comme une prière.

Glissant la barre sous un coin du couvercle, elle pesa dessus de tout son poids. Le couvercle se souleva. Indy aperçut une inscription à demi brûlée. Il parvint à déchiffrer quelques lettres et chiffres.

SWELL, N.M, 9-7-47

C'était la bonne caisse.

Son ouverture mit au jour un container en acier inoxydable, emballé dans de la paille et scellé par un couvercle incurvé. Sur un signe d'Irina Spalko, un des soldats introduisit un pied-de-biche dans une fente située sur le dessus. Il appuya, et le sceau se brisa avec un sifflement.

Un épais gaz bleuâtre s'en échappa et monta en tourbillonnant vers le plafond. Les lampes accrochées parmi les poutres oscillèrent telles des aiguilles de boussole, pointant toutes vers la caisse.

Le couvercle du cercueil glissa sur le côté. À l'intérieur gisait une silhouette enveloppée d'une couverture métallique argentée. L'étrange matériau semblait à la fois refléter et absorber la lumière, comme de l'huile répandue dans de l'eau. Indy perçut des émanations subtiles qui hérissèrent ses cheveux dans sa nuque.

Indifférents à ce qu'il ressentait, les soldats s'agenouillèrent des deux côtés du cercueil et rabattirent prudemment le linceul froissé. Celui-ci se composait de plusieurs couches pareilles aux pelures d'un oignon. De nouveau, les aiguilles de montre s'affolèrent. La montre d'un des soldats fut même arrachée à son poignet ; elle se plaqua contre le matériau hautement magnétisé, en compagnie de quelques billes de plomb éparses.

Incapable de se contenir plus longtemps, Irina Spalko se pencha vers le cercueil.

Elle rabattit elle-même la dernière couche qui protégeait les restes momifiés. Les soldats se pressèrent autour de la caisse, empêchant Indy de voir son contenu. Mais lorsqu'Irina Spalko se redressa, elle tenait à la main un morceau du linceul métallique qui avait conservé l'empreinte de l'occupant du cercueil. Le masque mortuaire argenté représentait une tête humanoïde au crâne allongé et aux yeux énormes – à l'apparence presque insectoïde.

Les soldats se rapprochèrent encore : c'était le but de leur mission, ce qu'ils étaient tous venus chercher.

Mais pas Indy.

Faisant un pas sur le côté, il se glissa derrière deux Russes. Lui, il avait un autre objectif en tête. Discrètement, il se faufila vers celui-ci.

Irina Spalko dut sentir quelque chose. Elle fit volte-face et le fixa d'un regard dur. Un instant, leurs regards se croisèrent. Puis la Russe ouvrit la bouche pour crier un avertissement.

Trop tard, ma petite dame.

Indy saisit le manche de son fouet, toujours pendu à l'épaule d'un soldat. Le cuir tiède épousait sa main comme un gant taillé sur mesure. Le soldat pivota vers lui, mais d'un coup d'épaule il le jeta à terre et dégagea son fouet.

Le Russe qui tenait Mac en respect tourna son arme vers le prisonnier.

Pas aujourd'hui.

Le bras d'Indy se détendit. Avec un claquement féroce, la lanière du fouet s'abattit sur le poignet du soldat et s'enroula vivement autour. L'homme écarquilla des yeux, surpris.

Être vieux avait quand même un avantage : on avait eu tout le temps de s'entraîner.

Le soldat tombé par terre empoigna son fusil et visa.

D'une secousse du poignet, Indy força le garde de Mac à appuyer sur la détente de son pistolet. La balle atteignit sa cible en pleine poitrine. Le soldat déjà allongé sur le sol s'affaissa, tué net.

Sans marquer de pause, Indy tira sur son fouet de toutes ses forces. Déséquilibré, le garde de Mac lui tomba dans les bras. De sa main libre, Indy lui arracha son pistolet, qu'il lança à Mac. L'Anglais le rattrapa maladroitement. Puis Indy repoussa le garde vers Irina Spalko et les autres soldats.

Il recula en ramassant au passage le fusil du cadavre. Les soldats restants le mirent en joue, mais entre-temps, Indy avait rejoint Mac. Tous deux se tenaient dos à dos face aux Russes. Comme dans le bon vieux temps.

Indy braqua son fusil sur Irina Spalko, qui se tenait à un mètre de lui.

— Baissez vos armes ! cria-t-il. Baissez-les, ou je descends le colonel docteur.

Les soldats obéirent. Seul Dovchenko refusa. L'énorme pistolet qu'il serrait dans son poing demeura fermement pointé vers Indy.

— Je ne plaisante pas, prévint Indy.

Mais soudain, il réalisa que quelque chose clochait.

Irina Spalko croisa les bras sur sa poitrine et lui adressa un sourire triomphant, bien que toujours aussi glacial. Derrière lui, Indy sentit Mac pivoter. Son estomac se noua.

C'est impossible...

Incrédule, il se retourna.

Le canon de l'arme de Mac était pointé sur sa tête.



Mac rejoignit Irina Spalko et Dovchenko. Il eut au moins la décence de prendre l'air embarrassé, de baisser la tête et d'éviter le regard d'Indy.

Dans le cœur de ce dernier, la colère le disputait au chagrin. Ce fut tout juste s'il parvint à articuler :

— Pourquoi, Mac ?

Son ami de vingt ans haussa les épaules.

— Que veux-tu que je te dise, Indy ? Je ne suis pas communiste, si c'est ce que tu penses. Juste un bon capitaliste. Et ils m'ont payé. Très bien payé.

Dans le cœur d'Indy, ce fut la colère qui l'emporta.

— Tu te fous de moi ? Après toutes ces années passées à espionner les Rouges ?

Mac haussa de nouveau les épaules, inclinant la tête sur le côté avec un sourire penaud.

— Ces derniers temps, j'ai eu la poisse aux cartes, mon cher. Une poisse affreuse. Légendaire.

Il leva les yeux vers les piles de caisses. Ses yeux brillèrent tandis qu'il estimait la valeur des secrets dissimulés dans le hangar.

— Je ne peux pas rentrer à la maison les mains vides toute ma vie.

Dovchenko fit un pas en avant. Il arma son énorme pistolet avec des intentions évidentes. Il allait savourer la suite, ça se lisait sur son visage.

Irina Spalko posa la main sur le pommeau de son épée.

— Des dernières paroles fracassantes, docteur Jones ?

Indy réfléchit un instant et trouva quelque chose de convenablement patriotique pour riposter face à cette cuisante trahison. Les choses les plus simples étaient toujours les meilleures.

— Vive Ike^[3].

Cela n'eut pas l'air d'amuser Dovchenko. Le colosse leva son arme.

— Pose ton flingue. Et ton fouet. Tout de suite.

Indy leva les bras en un geste de reddition.

— C'est bon, j'ai pigé.

Il lança le fusil au milieu d'un groupe de soldats hérissé d'armes automatiques. L'impact fit partir un coup, qui ricocha sur le plancher en béton dans un jaillissement d'étincelles – non sans avoir, auparavant, traversé le pied d'un soldat.

Un hurlement résonna à travers le hangar. Puis le blessé bascula en arrière. Mais la douleur provoqua la réaction qu'Indy espérait : ses doigts se crispèrent instinctivement – y compris celui qui était posé sur la détente de son flingue. Alors qu'il tombait, des balles jaillirent du canon de l'arme automatique, volant dans tous les sens, arrosant la carrosserie des Jeep et vérolant le bois des caisses.

Ses collègues plongèrent à couvert. Même Dovchenko et Irina Spalko.

Faisant volte-face, Indy s'élança vers la plus proche pile de caisses déplacées. Il la gravit comme un escalier, se propulsa vers les étagères situées au-dessus et se hissa sur la plus basse d'entre elles. Là, il se laissa tomber à plat ventre, haletant. Ses poumons étaient en feu.

Grimaçant, il chercha un moyen de s'échapper. Tout autour de lui, un océan de caisses s'étendait dans toutes 5 les directions. Les piles étaient de hauteur variable, et de grands trous noirs béaient entre elles.

Pas bon.

Risquant un coup d'œil vers le bas, Indy vit Dovchenko et Mac se relever. Quelques soldats les imitèrent. Des armes se braquèrent sur sa cachette. Avant qu'il se rejette en arrière, un cri impérieux attira son attention.

Irina Spalko.

La Russe courait dans l'allée, aboyant des ordres à deux soldats qui chargeaient l'étrange cercueil à l'arrière d'une des Jeep. Elle bondit à la place du conducteur, enfonça l'accélérateur et se dirigea vers la sortie. Attirées par sa cargaison magnétique, les lampes suspendues au plafond oscillèrent vers le véhicule.

La seconde Jeep suivit la première.

Si tu crois que tu vas t'en tirer comme ça...

Accroupi, Indy s'élança au sommet des piles de caisses. Des balles le poursuivirent, faisant jaillir des éclats de bois sur ses talons.

Comme il atteignait le bout de l'allée, la lampe située au-dessus de lui oscilla telle une aiguille de compas. La Jeep d'Irina Spalko était juste devant.

C'était maintenant ou jamais.

Bondissant depuis son perchoir, Indy fit claquer son fouet et parvint à accrocher la lampe qui se balançait. Une fusillade déchiqueta la caisse derrière lui. Suspendu par une main, il survola les Russes ébahis. L'arc de sa trajectoire devait l'amener à l'aplomb de la Jeep d'Irina Spalko.

Du moins était-ce ce qu'il avait calculé.

À la fin de son mouvement de balancier, les talons de ses bottes touchèrent le couvercle du cercueil, à l'arrière de la Jeep. Mais celle-ci continua à avancer tandis qu'il repartait vers l'arrière.

Vers les Russes armés jusqu'aux dents.

Puis une secousse de mauvais augure lui donna la nausée, et son fouet commença à se dérouler.

Ça n'allait pas être beau à voir.

Indy se sentit dégringoler – et atterrit sur la banquette avant de la Jeep qui suivait celle d'Irina Spalko, entre deux Russes stupéfaits.

— Et merde. Ça avait l'air plus près, commenta-t-il, envoyant son coude dans la figure du passager avant de donner un coup de poing dans l'oreille du conducteur.

Les deux soldats tombèrent chacun par sa portière.

Indy se glissa dans le siège conducteur, enfonça l'accélérateur et s'accrocha au volant. Très vite, il rattrapa la Jeep d'Irina Spalko et

déboîta pour se mettre à son niveau.

Alertée par le rugissement du moteur, la Russe tourna la tête. Indy fut ravi de lire de la surprise dans ses yeux.

Elle ne s'attendait pas à ça.

Ni à ça.

D'un coup de volant, Indy percuta le flanc de sa Jeep. Irina Spalko perdit le contrôle et s'écrasa contre un tas de caisses. L'impact l'éjecta de son siège, et elle atterrit parmi les débris de planches.

Indy pila, puis bondit hors de sa Jeep dans celle de la Russe.

Désolé, ma petite dame.

Il passa la marche arrière, s'extirpa des caisses et écrasa l'accélérateur. Laissant une trace de caoutchouc brûlé sur le béton, il fonça vers la sortie du hangar. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que le cercueil était toujours là.

Bien.

Il ne pouvait pas laisser les Rouges s'en emparer.

Derrière la Jeep, il vit Irina Spalko se relever, indemne.

Moins bien.

Indy reporta son attention sur l'avant – et sur la sortie dont il se rapprochait. Mais alors qu'il franchissait un croisement, une des berlines Ford jaillit d'une allée, lui bloquant le passage et se dirigeant vers lui.

Il donna un coup de volant pour s'engager dans l'autre allée... qui était elle aussi bloquée, par le transport de troupes cette fois. Le lourd camion lui fonça dessus. Dans le rétroviseur arrière, Indy vit la berline franchir l'angle dans un couinement de pneus.

Il était pris en tenaille.

Une seule direction lui restait ouverte.

Vers le haut.

Devant lui, une des poutres d'acier qui soutenaient le toit passait au-dessus de l'allée à une hauteur raisonnable. Pied au plancher, Indy fila vers le transport de troupes telle une fusée, comme pour mettre le conducteur au défi de ne pas dévier de sa trajectoire le premier.

Sans arrêter la Jeep, il se hissa sur son siège, saisit son fouet et retint son souffle. Les phares du camion trouaient la pénombre ainsi que des lances sur le point de l'empaler.

Au dernier moment, il fit claquer son fouet. Avec un bruit sec, pareil à une détonation, la lanière s'enroula étroitement autour de la poutre.

Il était temps.

Suspendu à son fouet, Indy fut arraché à la Jeep, et son élan le propulsa très haut dans les airs. La brusque secousse embrasa son épaule, mais il n'osa pas lâcher prise.

En contrebas, des freins crissèrent et des conducteurs hurlèrent.

Le transport de troupes et la berline percutèrent la Jeep au même moment, pliant le véhicule en accordéon. L'impact les projeta sur le côté, droit dans les piles de caisse. Celles-ci explosèrent, faisant pleuvoir dans l'allée leur contenu top secret.

Indy atterrit parmi les débris. D'un geste vif, il dégagea son fouet.

Ce fut alors qu'un éclat doré attira son attention. Quelque chose brillait à l'intérieur d'une des caisses endommagées par la collision. Indy aperçut la poignée en or d'un coffret incrusté de bijoux – une relique qui lui était très familière. Il se figea.

Était-ce possible ?

S'agissait-il vraiment de l'Arche... ?

Il se pencha en avant.

— Mazette, visez-moi ça !

Des balles filèrent sous son nez et mordirent dans le flanc des caisses. Indy se rejeta en arrière. Il n'avait pas le temps de traîasser.

Juste avant de plonger à couvert, il vit Mac descendre de la berline.

Un pistolet à la main.

Leurs regards se croisèrent par-delà les épaves des véhicules – et de leur amitié.

Mac leva son arme.

— Arrête-toi, Indy. Tu ne pourras pas sortir d'ici.

— Il y a *toujours* un moyen, Mac, répliqua Indy, lui renvoyant ses propres paroles.

Puis il bondit hors de vue et s'élança vers les portes ouvertes, visant la lumière du jour au-delà de la pénombre qui régnait dans le hangar. La sortie était encore loin. Il devait être prudent – et rapide.

Les oreilles bourdonnant encore de la fusillade, il courut vers le salut aussi vite que ses jambes fatiguées acceptaient de le porter.

Comme il traversait un nouveau croisement, il entendit la Jeep lui foncer dessus depuis une allée adjacente. Mais il était trop tard ; cette fois, il ne pouvait pas l'esquiver.

Indy sauta le plus haut possible – pas assez haut, toutefois, pour éviter complètement le véhicule. L'avant de la Jeep heurta ses bottes. Il s'étala sur le capot et alla percuter le pare-brise. Sonné, il s'accrocha à la vitre telle une mouche écrasée.

Un visage familier le fixait depuis le siège conducteur.

Dovchenko.

Parce qu'Indy lui bouchait la vue, le colosse avait des difficultés à contrôler la trajectoire de son véhicule. Tournant la tête, Indy vit qu'ils fonçaient droit vers un tunnel situé au fond du hangar.

Non, pas un tunnel, rectifia-t-il. C'était un escalier en ciment qui descendait.

Agrippant le bord du pare-brise, Indy se prépara au choc.

Les choses se présentaient de plus en plus mal.



Dovchenko ne comprit pas le danger jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Un instant, il fonçait le long d'une allée ; l'instant d'après, sa Jeep rebondissait dans un large escalier. Les chocs répétés faisaient vibrer ses molaires et menaçaient de l'éjecter de son siège. Il agrippa le volant d'une poigne de fer.

Dans un dernier impact qui lui ébranla tout le corps, le véhicule s'écrasa au bas des marches et s'immobilisa dans une embardée à l'entrée d'une immense salle souterraine. Le souffle précipité, le cœur battant la chamade et les bras tremblants, Dovchenko regarda autour de lui.

Un wagon de marchandises découvert se dressait au milieu de la pièce, posé sur des rails qui « enfonçaient dans un tunnel. En fixant ces derniers, Dovchenko réalisa où il était. Un peu plus tôt, il avait repéré une voie de chemin de fer qui s'éloignait dans le désert depuis un bunker perché au sommet d'une colline, non loin du hangar. Il avait dû, atterrir dans le bunker en question.

Un grognement lui fit tourner la tête. L'Américain avait glissé du capot de la Jeep. Il se releva sur ses jambes flageolantes et commença à battre en retraite.

Si tu crois que je vais te laisser filer...

Dovchenko détacha ses mains du volant et descendit de la Jeep. Il marcha sur Jones et le percuta tel un bélier, en le poussant de toutes ses forces. L'Américain vola en arrière et tomba lourdement sur la plateforme du wagon.

Dovchenko se rapprocha de lui en fronçant les sourcils. Quelqu'un avait grossièrement fixé un moteur de jet à l'arrière du wagon. Avant qu'il puisse comprendre pourquoi, Jones s'agita et fit mine de se redresser. En tâtonnant autour de lui, ses mains effleurèrent un panneau de contrôle.

Une lumière rouge s'alluma, et une alarme se mit à hurler.

Sur la droite de Dovchenko, un flot de clarté envahit la pièce alors qu'une double porte anti-explosion s'ouvrait à l'autre bout du tunnel. Jones pivota vers le soleil et lutta pour se redresser.

Il ne s'en tirerait pas comme ça.

Dovchenko se hissa sur la plate-forme du wagon. L'Américain lui décocha un coup de poing avec plus de force qu'il l'aurait cru capable d'en rassembler. Pourtant, ce fut à peine s'il le sentit. Plongeant sur Jones, il le plaqua contre le capot du moteur arrière. Il l'immobilisa d'une main et entreprit de l'étrangler de l'autre.

Lentement, il serra ses doigts sur la gorge de l'Américain tandis que celui-ci se débattait. Avec délectation, il regarda son visage bleuir et le désespoir écarquiller ses yeux.

Voilà comment tu vas mourir, Jones.

Une lueur de folie perça dans les yeux du prisonnier. À demi écrasé contre le capot, Jones cherchait un moyen de se libérer.

Pas cette fois.

Un brusque mouvement au pied de l'escalier attira l'attention des deux hommes. George McHale entra dans la pièce, brandissant un pistolet prêt à tirer. Il balaya la scène du regard.

— Colonel Dovchenko, appela-t-il. Irina veut Jones vivant. Vous le savez !

Dovchenko vit une lueur d'espoir se rallumer dans les yeux de son prisonnier. Avec un rictus satisfait, il serra un peu plus fort.

— Dovchenko ! aboya McHale.

Suffocant, Jones adressa une prière silencieuse à l'homme qui avait autrefois été son ami. Il fixa McHale, et plus spécifiquement son pistolet, avant de désigner le colosse du regard.

Il l'appelait à l'aide, il l'implorait de tirer.

Au lieu de ça, McHale baissa son arme et détourna les yeux.

— Je suis navré, Indy.

Dovchenko sentit l'Américain se résigner. Cette ultime trahison l'avait tué plus sûrement qu'une strangulation.

Puis un grand fracas retentit derrière le wagon. Une deuxième jeep fit irruption par la porte d'un étroit tunnel d'accès. Trois Russes se trouvaient à son bord. Il n'y avait plus moyen de s'échapper.

C'était fini.

Dovchenko crispa son poing sur la gorge de Jones. Il se pencha vers lui et chuchota dédaigneusement à son oreille :

— Adieu, *camarade*.

Comme il se redressait, il vit que l'expression vaincue de l'Américain s'était changée en fureur brûlante, et il remarqua la direction de son regard. Avant qu'il puisse réagir, la jambe de Jones se détendit et son pied poussa un levier dissimulé contre le panneau de contrôle.

Le moteur de jet rugit. Un feu blanc jaillit de l'arrière de la roquette, incinérant les autres soldats et faisant exploser le réservoir de la Jeep. Dovchenko recula, lâchant Jones qui tomba à genoux. Poursuivi par les flammes, le traître anglais plongea vers l'escalier en ciment.

Au moment où Dovchenko pivotait, le wagon fusa le long de la voie de chemin de fer. Les deux hommes furent projetés contre une barrière matelassée à l'arrière de l'étrange véhicule.

Le wagon s'engouffra dans le tunnel. La vitesse brouillait les murs sur les côtés et clouait les deux passagers sur place. Les côtes de Dovchenko lui comprimaient le cœur. Les lumières se mélangeaient les unes aux autres.

Une fraction de seconde plus tard, le wagon jaillit par la porte anti-explosion et se mit à filer à travers le désert, droit vers le soleil couchant. La lumière était aveuglante, mais Dovchenko ne pouvait pas fermer les yeux : le vent et les forces-G maintenaient ses paupières ouvertes.

Où se dirigeait donc ce maudit wagon ?

Une minute plus tard, Irina Spalko se tenait dans le hangar en compagnie de George McHale, dont les vêtements fumaient encore. Elle

scrutait le désert crépusculaire.

Quelques instants plus tôt, elle avait vu une traînée de flammes courir au ras du sol. Puis une détonation sonique avait retenti. Elle n'avait pas compris sa signification jusqu'à ce que McHale déboule, à moitié brûlé.

— Ils étaient tous les deux à bord ? demanda-t-elle à nouveau. Dovchenko et le docteur Jones ?

McHale acquiesça et éventa la fumée de ses vêtements à l'aide d'un chapeau à large bord.

— Se peut-il qu'ils soient encore en vie ?

L'Anglais haussa les épaules mais, comme il fixait le soleil couchant, Irina lut de l'inquiétude dans ses yeux. Même si McHale avait trahi son ami, il restait quelque chose entre eux, quelque chose qui pesait sur le cœur de l'Anglais – fût-ce juste le passage du temps.

Une des berlines et la Jeep restante s'approchèrent. Elles étaient en piteux état. Irina tendit un doigt vers le désert et donna ses ordres. Les deux véhicules s'éloignèrent dans le sable, filant aussi droit qu'un corbeau vers le nuage de fumée que le wagon laissait dans son sillage.

Irina détestait l'incertitude. Elle voulait connaître la vérité – particulièrement au sujet du docteur Henry Jones, Jr. Elle n'osait pas le laisser derrière elle.

Du moins, pas vivant.



Indy sentait le poids du monde peser sur sa poitrine.

Ou peut-être, de deux ou trois mondes. Il ne pouvait toujours pas respirer. L'accélération des forces-G rétrécissait sa vision ; elle étirait la peau de son visage vers l'arrière de son crâne et rendait flou le paysage autour de lui, changeant la réalité en un long tunnel indistinct.

Le wagon couvrit plusieurs kilomètres en quelques instants – puis, aussi brusquement qu'il avait démarré, il s'arrêta.

Le moteur de jet s'éteignit. Son système de freinage se déclencha ; des patins se verrouillèrent sur les rails, ralentissant le véhicule. Celui-ci glissa en douceur jusqu'à la fin des rails et s'immobilisa en rebondissant sur un tampon de caoutchouc géant placé là pour absorber le choc. Une petite guérite noire se dressait à l'extrémité de la voie de chemin de fer.

De nouveau libres de leurs mouvements, les deux hommes s'écartèrent de la barrière matelassée. Ils tombèrent du wagon – mais leur bataille n'était pas terminée.

Aussitôt, ils se jetèrent l'un sur l'autre tels des ivrognes bagarreurs.

Indy lança son poing en avant, mais manqua sa cible de trente bons centimètres. Pourtant, Dovchenko tituba en arrière comme s'il l'avait mis KO. Il heurta la plate-forme sablonneuse du wagon et s'écroula, assommé. Son corps n'avait pas bien supporté les forces-G. Question de masse et de gravité.

Indy s'assit lourdement sur la plate-forme.

Dans le désert, il remarqua des nuages de poussière qui se dirigeaient vers lui. *Sûrement pas une équipe de sauvetage*, comprit-il malgré son hébétude. Ce devaient être les hommes d'Irina Spalko.

Indy se redressa péniblement. Comme il se détournait, il repéra des lumières qui scintillaient dans la pénombre crépusculaire. Une ville ? Dans ce désert ? Du moment qu'il trouvait quelqu'un pour l'aider... Titubant, il se mit à marcher vers l'unique signe d'habitation à des kilomètres à la ronde.

Il devait donner l'alarme.

Les Russes arrivaient.

— Laissez tomber, lança Mac à Irina Spalko.

Faisant comme si elle n'avait rien entendu, la Russe continua à traîner le cercueil d'acier en direction de la berline accidentée. Elle refusait de partir sans lui.

Tandis qu'elle se débattait avec son obsession, Mac se focalisait sur sa préoccupation numéro un : sa propre survie. Il avait démarré le moteur de la voiture, mais le capot enfoncé avait posé problème. Il avait dû le dévisser et l'enlever, changeant la berline en *hot rod*^[4].

De l'autre côté de l'immense hangar, un couinement de pneus résonna au niveau de la porte ouverte. Les véritables US Marines venaient d'arriver, attirés par l'allumage de la roquette et les alarmes déclenchées par celle-ci. Ils n'avaient plus le temps.

Mac gagna rapidement l'arrière de la berline et aida Irina Spalko à hisser le cercueil dans le coffre – ce même coffre dans lequel Indy et lui avaient passé le plus gros de la journée. Il jeta un coup d'œil dans la direction où le wagon avait disparu.

Je suis désolé, Indiana.

Mais ce qui était fait était fait. Il avait choisi.

Mac grimpa dans le siège conducteur tandis qu'Irina Spalko s'installait à la place du passager. Il appuya doucement sur l'accélérateur, cherchant à gagner la sortie de derrière sans se faire repérer. Dans son dos, des ordres aboyés en anglais se répercutèrent à travers le hangar.

Il prit le risque d'accélérer.

Tandis que les Marines se déployaient à l'avant de l'entrepôt, la Jeep émergea à l'autre bout du bâtiment dans la pénombre qui s'épaississait. Puis elle se mit à filer à travers le désert.

— Au moins, nous avons ce que nous étions venus chercher, marmonna Irina Spalko.

Mais pas ce que nous méritons, songea Mac.

Dovchenko se réveilla sous un ciel étoilé.

Des mains le relevèrent, l'époussetèrent et lui offrirent de l'eau tiède. Il repoussa ses hommes d'un geste agacé. Puis il fit quelques pas titubants et aspira de grandes goulées d'air nocturne. Sa tête lui faisait mal et ses yeux le brûlaient comme si on les avait frottés avec du verre pilé.

Sur le côté, une berline et une Jeep attendaient, moteur allumé.

Dovchenko balaya les soldats du regard. Aucun signe de Jones.

— Où est-il ? grommela-t-il en russe.

Un de ses hommes secoua la tête.

— Il était déjà parti quand nous sommes arrivés.

Un des coins de la bouche de Dovchenko se releva en un grognement silencieux. Lentement, il fit le tour du wagon et ne tarda pas à découvrir des empreintes de bottes dans le sable. La piste s'enfonçait dans le désert.

Jones.

Plissant les yeux, Dovchenko suivit mentalement les traces du fuyard. À travers le paysage rocailleux, des lumières scintillaient dans le lointain.

Il se redressa et saisit un de ses hommes par le col. Du doigt, il désigna d'abord les empreintes, puis les lumières distantes.

— Trouvez-le, ordonna-t-il en russe. Tuez-le, et tuez aussi tous les gens auxquels il aura parlé.

Le soldat hocha la tête et fit signe à deux de ses collègues. Tous trois montèrent dans la Jeep. Celle-ci s'éloigna en direction de la ville, soulevant un nuage de sable derrière elle.

Dovchenko la suivit des yeux quelques instants. Puis, l'air sombre, il se traîna jusqu'à la berline et se laissa tomber sur la banquette arrière. Le conducteur fit demi-tour et partit dans la direction opposée – celle d'où les Russes étaient venus.

Dovchenko fixa du regard le paysage désolé.

Il en avait plus qu'assez de ce foutu désert.



Indy entra chancelant dans la petite ville. Après sa longue traversée du désert, c'était tout juste s'il tenait encore sur ses jambes. Il longea la rue principale en marchant de travers. Des devantures éteintes se dressaient des deux côtés ; à cette heure-ci, les boutiques étaient fermées. Des lampadaires brillaient joyeusement. Plus loin, l'enseigne au néon d'une station-service tournait lentement sur elle-même. De la musique étouffée s'échappait d'un bar ou d'un *diner* encore ouvert.

Indy se traîna vers le bruit, espérant trouver un verre d'eau à sa source. Sa gorge était pleine de sable. Il fouilla ses poches. Pas d'argent. Il devrait s'en remettre à la charité des gens du coin.

Malgré sa démarche incertaine, il gardait l'œil ouvert en quête d'un poste de police. L'alarme devait être donnée. Il fallait arrêter les Russes.

Quelques dizaines de mètres plus loin, Indy remarqua des voitures garées sur le côté. Il envisagea d'en voler une, mais il n'en avait ni la force ni la volonté. Bien que cela lui fasse mal de l'admettre, il avait besoin d'aide.

Arrivé au carrefour principal, il s'arrêta, ne sachant par où continuer. Puis un grondement le fit pivoter pour regarder derrière lui. Entre les dunes, un véhicule approchait de la lisière de la ville. Un de ses phares trouait l'obscurité ; l'autre était cassé. Indy distingua vaguement la silhouette d'une Jeep.

Les Russes l'avaient suivi.

Il se faufila à l'angle et se dissimula alors que le véhicule s'engageait lentement dans la rue principale. Jurant, il se plaqua contre le mur pour

reprendre son souffle. Mais il ne pouvait pas rester là, et il le savait.

Avec un grognement étouffé, il s'éloigna du carrefour aussi vite que ses jambes épuisées voulurent bien le lui permettre. Cette rue-là était bordée de maisons propres, avec une pelouse soignée, une petite barrière blanche et des jardinières aux fenêtres. Indy ne voulait pas troubler la tranquillité des résidents, mais il n'avait pas le choix. Il devait se mettre à l'abri.

Il se glissa entre deux maisons jusqu'au jardin, derrière l'une d'elles. Parce qu'il continuait à regarder la rue par-dessus son épaule, il se jeta tête la première dans le linge pendu à sécher sur une corde. Il se débattit comme s'il était pris au piège d'un filet à sanglier aborigène.

Enfin libre, il se dirigea vers la porte de derrière de la maison. De la lumière brillait à travers les rideaux à fleurs. Il entendit des voix, et de la musique.

Il toqua doucement, mais personne ne répondit. Comme il n'osait pas crier, il testa la poignée de la porte. Celle-ci n'était pas verrouillée. Il se faufila par l'entrebâillement.

La cuisine était d'une propreté immaculée, depuis son carrelage à damier jusqu'à son électroménager dernier cri, dont un énorme réfrigérateur King Cool. Indy jeta un coup d'œil envieux à ce dernier. Il voulait piller le compartiment à glace, ou au moins trouver quelque chose de frais à boire.

Mais pas tout de suite.

— Coucou ! Il y a quelqu'un ?

Sa voix était tellement faible et éraillée qu'il avait du mal à comprendre ce qu'il disait.

Désespéré, il se dirigea vers le salon. La musique se fit plus forte. Elle provenait d'un poste de télévision qui diffusait le Howdy Doody Show. Assise dos à Indy, une famille écoutait le générique de l'émission : le père, la mère et deux enfants.

Indy éprouva un pincement au cœur. Il s'en voulait de saccager ce tableau parfait, d'autant que cette vie ne serait jamais la sienne. Mais il n'avait pas le choix.

Avisant un téléphone, il saisit le combiné et entreprit de composer un numéro. En même temps, il lutta contre sa gorge desséchée et sa

langue parcheminée pour interpeller le père qui occupait un fauteuil à oreillettes.

— Des Russes ! dit-il d'une voix pressante. Des espions ! Ils se sont introduits dans la base militaire, et...

Portant le combiné à son oreille, il remarqua l'absence de tonalité. Il raccrocha et recommença, sans plus de succès.

— Vous n'avez pas un téléphone qui marche ?

Personne ne bougea. Personne ne lui répondit. Toute la famille fixait la télévision comme si elle était hypnotisée. À l'écran, le visage couvert de taches de rousseur de Howdy Doody gloussait et s'esclaffait.

C'est quoi, votre problème ?

Indy se traîna vers le père et lui saisit le bras – mais celui-ci lui resta dans les mains. L'homme tomba de son fauteuil, le corps raide, la tête inclinée selon un angle impossible, un rictus figé sur son visage de cire.

Choqué, Indy tituba en arrière.

Un mannequin.

À la télé, Buffalo Bob s'exclama :

— Tu n'as pas encore deviné, Howdy ? C'est un endroit *imaginaire* !

Indy examina les autres membres de la famille. C'étaient tous des mannequins.

Déshydraté, épuisé, il ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait. Il resta planté au milieu du salon, aussi figé que les statues de cire. Il savait qu'il aurait dû réagir, mais il n'arrivait pas à bouger.

Puis, comme pour l'arracher à sa paralysie, une sirène hurla dans la rue qui passait devant la maison. Il tourna la tête, en proie à un affreux pressentiment.

Il connaissait cette alarme.

C'était celle qui annonçait un raid aérien.

— Ça ne me dit rien qui vaille.

Indy se précipita vers la porte de devant et l'ouvrit à la volée. Il tituba sous l'auvent, puis descendit sur la pelouse.

Une statue de facteur se tenait immobile près de la boîte aux lettres, du courrier factice à la main. De l'autre côté de la rue, un homme arrêté en pleine enjambée promenait un chien de cire. Plus loin, des enfants se

livraient à un match de football qui n'aurait jamais de fin, tandis qu'un passant leur faisait coucou depuis sa Buick qui n'avancait pas.

Indy remarqua une pancarte sur le trottoir. Le mot BIENVENUE se détachait en haut de l'inscription. Il se rapprocha pour lire le reste de celle-ci.

BIENVENUE À DOOM TOWN
TERRAIN D'EXERCICE MILITAIRE
ACCÈS INTERDIT AUX CIVILS

Indy recula.

De pire en pire.

Soudain, la sirène se tut et fut remplacée par une voix tonitruante.

— Tout le personnel en position pour la manœuvre finale ! Début du compte à rebours avant la détonation dans une minute !



Indy s'élança dans la rue et rebroussa chemin vers le carrefour, la panique lui faisant oublier sa douleur. Étonnant comme la perspective de mourir carbonisé peut vous remettre en mouvement et lubrifier vos articulations grinçantes avec de la terreur à l'état pur...

Alors qu'il franchissait le coin de la rue, des étincelles jaillirent soudain devant ses pieds et des abeilles filèrent tout près de ses oreilles. Il lui fallut un instant pour prendre conscience qu'on lui tirait dessus. Cette menace-là semblait mineure comparée à ce qui allait survenir.

Tout de même, la mort restait la mort.

Indy plongea, roula sur lui-même et se recroquevilla derrière une boîte à lettres. Risquant un œil hors de sa cachette, il repéra le *sniper* russe comme celui-ci jaillissait de derrière une voiture et se précipitait vers lui pour bénéficier d'un meilleur angle de tir.

Indy n'avait nulle part où aller.

Le rugissement d'un moteur s'éleva dans son dos, Pivotant, il vit la Jeep cabossée franchir le coin de la rue quelques pâtés de maisons plus loin. La voiture roulait si vite qu'elle prit le virage sur deux roues... avant de foncer droit sur lui. Le soldat qui occupait la place du passager se leva et épaula son fusil par-dessus le pare-brise.

Une embuscade.

Vous arrivez un peu tard, les gars.

Un haut-parleur le confirma :

— D moins quarante-cinq secondes !

Le *sniper* qui traversait la rue décrivit une large courbe. Sa balle suivante ricocha sur la boîte à lettres de fer-blanc avec un son pareil à celui d'un gong.

Frappé par l'absurdité de la situation, Indy se redressa, les mains sur la tête. Qu'avait-il à perdre ?

— Attendez ! hurla-t-il. Arrêtez-vous, bande d'idiots ! Vous ne savez pas ce que c'est ?

Il tendit un doigt, désignant un point situé au-delà de la rue principale. Sur une colline qui surplombait la ville se dressait une tour métallique festonnée de haut-parleurs et de sirènes. Au milieu, une sphère drapée de fils multicolores était suspendue à une plate-forme.

Elle aurait aussi bien pu porter l'inscription BOMBE en lettres fluorescentes.

Ou mieux encore : BOMBE NUCLÉAIRE.

Le *sniper* russe écarquilla les yeux. Il fit volte-face et se mit à courir vers la Jeep, hurlant et gesticulant avec son fusil pour désigner la colline.

Le véhicule fit une embardée comme son conducteur prenait conscience de la menace. Puis il redressa et fonça vers le *sniper*, ralentissant juste assez pour permettre à celui-ci de sauter à l'arrière.

Indy poursuivit la Jeep en agitant un bras désespéré.

— Ben voyons ! Ne m'attendez surtout pas ! maugréa-t-il tandis que le conducteur mettait les gaz et s'éloignait en trombe.

Il fit encore quelques pas et s'arrêta. Ça ne servait à rien. La Jeep atteignit le bout de la rue principale et s'enfonça dans le désert, soulevant du sable et renversant des cactus sur son passage.

— D moins trente secondes !

Indy savait qu'il ne lui restait qu'une seule chance. Il se détourna et s'élança – non vers l'extérieur de la ville, mais vers son cœur. À toutes jambes, il remonta la jolie petite rue aux maisons si coquettes. La porte de celle qu'il avait déjà visitée était encore ouverte. Il traversa le jardin de devant, monta d'un bond les marches du perron, s'engouffra dans le salon et fonça dans le couloir, poursuivi par la musique guillerette du générique de Howdy Doody.

— D moins quinze secondes.

Il fit irruption dans la cuisine et se jeta sur l'énorme réfrigérateur King Cool, dont il ouvrit la porte à la volée.

— D moins dix secondes.

— Allez, allez...

Frénétiquement, il vida tout le contenu du frigo – étagères comprises. Il ne s'interrompit qu'un instant pour enfourner un glaçon dans sa bouche desséchée. Il le suçà instinctivement, savourant la sensation de l'eau froide qui coulait dans sa gorge. C'était peut-être sa dernière chance.

— D moins cinq secondes.

Cela fait, il se tassa à l'intérieur du frigo et tira vivement sur la porte...

— Quatre.

... Mais celle-ci rebondit sur un pan de son blouson de cuir et se rouvrit.

— Trois.

Indy plaqua son blouson contre lui d'une main et...

— Deux.

... de l'autre, referma enfin le frigo.

Juste avant que la petite lumière s'éteigne, il eut le temps de déchiffrer l'inscription sur la plaque d'acier fixée dans le coin supérieur de la porte. Elle disait...

— Un.

DOUBLÉ DE PLOMB
POUR UNE MEILLEURE ISOLATION !

Un kilomètre à l'extérieur de Doom Town, le *sniper* russe jeta un coup d'œil en arrière. Son cœur battait la chamade tandis que la Jeep cahotait et brinquebalait sur la piste.

Il n'eut pas le temps de voir la lumière blanche aveuglante. Le monde vira simplement au noir alors que la déflagration lui brûlait les rétines, l'aveuglant instantanément.

Le conducteur ne fut pas aussi chanceux. La détonation illumina le désert sur des kilomètres, le baignant d'une radiance presque surnaturelle. Dans son rétroviseur arrière, il vit le monde s'embraser. Une onde de choc massive, soufre et flammes mêlés, fusa à travers les dunes, changeant le sable en verre sur son passage.

L'homme regarda sa mort lui foncer dessus.

Une fraction de seconde avant que l'onde de choc fasse fondre la Jeep et incinère ses occupants, il vit quelque chose d'étrange : un réfrigérateur qui volait, surfant sur l'onde de choc.

L'appareil lui passa au-dessus de la tête. Puis le feu consuma le monde dans son sillage.

Indy ne se souvenait pas d'avoir touché le sol. En fait, il ne se souvenait de rien, sinon d'avoir repris connaissance dans un espace sombre et exigu.

Durant un instant de panique, il crut qu'il avait été enterré vivant. C'était une peur qui l'accompagnait constamment dans les tunnels antiques et les tombes souterraines où l'amenait son métier d'archéologue. Terrifié, il se débattit dans les ténèbres.

Puis il se souvint de ce qui avait précédé l'explosion, et sa panique empira.

Il griffa la porte du frigo ; il lui donna des coup d'épaule et de pied.

Enfin, la poignée céda et le battant s'ouvrit. Une chaleur de fournaise balaya Indy comme il tombait hors de sa cachette. Le King Cool à moitié fondu et noirci gisait enfoui au milieu d'autres débris fumants.

Indy fit quelques pas titubants, luttant pour trouver de l'air frais. Il finit par renoncer et se redressa pour découvrir le visage de l'Enfer.

Un kilomètre plus loin, un énorme champignon s'élevait dans le désert. Il montait vers le ciel en formant une colonne tourbillonnante de feu et de fumée. L'espace d'une seconde, Indy crut voir les orbites vides et les mâchoires béantes d'un crâne.

Humain ou démoniaque ? À cet instant, alors qu'il contemplait l'œuvre de l'Homme, il doutait qu'il y ait beaucoup de différence entre les deux.



Des heures plus tard, Indy se tenait nu dans une chambre de décontamination, au cœur de la base militaire. Quatre soldats prenaient un plaisir sadique à le frotter avec des brosses dures, insistant sur des plis et des crevasses dont il ignorait l'existence jusque-là. Et tout en lui mettant la chair à vif, ils rivalisaient de commentaires humiliants sur l'état de son corps.

D'accord, il avait quelques cicatrices. Qui n'en avait pas ? Chacune d'entre elles racontait un épisode d'une existence vécue à la lisière sombre de l'histoire. Au fil des dernières décennies, Indy avait voyagé à travers tous les continents et la plupart des pays ; il avait escaladé des montagnes vertigineuses et rampé dans des tombes souterraines ; il avait survécu dans des jungles tropicales inondées, des déserts recuits par le soleil et des toundras ensevelies sous la neige ; il avait combattu tous les adversaires possibles et imaginables, depuis les cannibales jusqu'aux nazis – et, des deux, il avait préféré les cannibales.

Mais aujourd'hui...

Les brosses l'étrillaient comme pour effacer son passé.

Quelques heures plus tôt, un hélicoptère qui survolait la zone avait découvert Indy errant dans le désert ravagé par l'explosion atomique. Il l'avait ramené à la base, faible et délirant à demi. Là, Indy avait été gorgé de fluides ; on lui avait fait des prises de sang et forcé à boire une décoction d'iodure de potassium au goût salé pour protéger ses organes internes.

Enfin, le brossage brutal s'acheva, et un médecin s'approcha d'Indy, un compteur Geiger à la main. Il passa le bâton le long de son torse et de son dos. Miséricordieusement, le compteur n'émit que quelques clics.

— On dirait que quelqu'un veille sur vous, commenta le docteur.

— Ouais. Les braves gens de chez King Cool.

Indy accepta un peignoir et l'enfila prudemment. Chaque centimètre carré de sa peau était en feu. Il lui semblait qu'on l'avait écorché vif.

Néanmoins, il aurait dû se réjouir. Il était toujours vivant.

Ce qui n'avait pas l'air de faire plaisir aux deux hommes en costume noir qui avaient observé son humiliation en silence depuis l'autre bout de la pièce.

Ils avaient l'air parfaitement interchangeables – coulés dans le même moule gouvernemental, jusqu'à leurs chaussures en cuir verni et leur expression austère. Indy avait appris qu'ils s'appelaient Smith et Taylor. Apparemment, ils n'avaient pas de prénom. Ou du moins, pas de prénom qu'ils souhaitent lui révéler.

Comme Indy se dirigeait vers eux, un soldat entra dans la pièce par une porte latérale. D'un pas raide, il se dirigea vers Smith et lui remit une feuille de papier. L'homme en noir lut le message et le fit passer à son collègue, qui le lut également, puis le plia en quatre et le fourra dans la poche de poitrine de son costume.

Tous deux braquèrent leur regard sur Indy.

Smith lui désigna une chaise, près d'une table en acier. Indy aurait aimé s'asseoir, mais il resta debout. C'était le genre de situation où il valait mieux rester debout.

Smith parla le premier.

— Nous avons vérifié votre histoire, docteur Jones. Il semble que tout concorde. Mais je ne comprends toujours pas ce que vous faisiez dans la voiture de ces Russes en premier lieu.

Indy soupira. Combien de fois devrait-il se répéter ?

— D'abord, j'étais dans le *coffre*. Comme je vous l'ai déjà expliqué, j'avais été capturé, drogué et enlevé sur un site de fouille mexicain.

— Avec votre vieil ami George McHale ?

Indy eut l'impression qu'il venait de recevoir un coup de poing dans le ventre. Là douleur de cette trahison mettrait des années à s'estomper. Si elle s'estompait jamais.

Il secoua la tête.

— Je n'avais aucune raison de croire que Mac était un espion. Il appartenait au MI6 à l'époque où je bossais pour l'OSS. Nous avons dû faire vingt ou trente missions ensemble, en Europe et dans le Pacifique. Nous avons même...

Taylor l'interrompt.

— Ne nous jetez pas vos faits de guerre à la figure, colonel Jones. Nous avons tous servi dans l'armée.

— Sans blague ? répliqua Indy. Et vous, vous étiez dans quel camp ?

Taylor se rembrunit, Smith prit le relais.

— Je ne crois pas que vous saisissiez la gravité de votre situation. Vous avez aidé un agent du KGB qui s'était introduit dans une installation militaire top secrète, en plein cœur des États-Unis d'Amérique. (Du pouce, il toucha sa cravate rouge, bleue et blanche.) *Mon pays.*

Indy refusa de mordre à l'hameçon. Il préféra changer de sujet.

— Alors, qu'y avait-il dans la boîte en métal qu'ils ont emportée ?

Taylor posa un poing sur la table.

— Pourquoi ne nous le dites-vous pas ? Après tout, ce n'était pas la première fois que vous voyiez son contenu.

Le regard d'Indy fit la navette entre les deux hommes.

— Vous voulez parler de ce fiasco de l'Air Force, en 1947 ? Ils m'ont jeté dans un bus aux fenêtres masquées, en compagnie d'une vingtaine d'autres personnes auxquelles ils m'ont interdit d'adresser la parole. Ils m'ont emmené au milieu de nulle part, en pleine nuit, sous prétexte d'un « projet de récupération urgent », et ils m'ont montré... quoi ? Les débris d'un accident et une couverture hautement magnétisée qui enveloppait... des restes mutilés. Mais aucun de nous n'a jamais eu droit à la totalité de l'histoire, et on a menacé de nous inculper pour trahison si nous en soufflions mot à qui que ce soit. Alors, c'est à vous de me le dire : qu'y avait-il dans cette fichue boîte ?

Taylor parut légèrement ébranlé.

— Ça fonctionne mieux quand c'est nous qui posons les questions, docteur Jones.

Indy se souvint de la formule qu'Irina Spalko avait employée.

— Des restes momifiés, dit-il à voix haute.

Ce fut le tour de Smith de pincer les lèvres, puis de se forcer à se détendre.

— Selon nos archives, rien de cette nature n'a jamais été entreposé ici, dit-il avec raideur.

— Vous devez vous tromper, docteur Jones, renchérit Taylor en insistant sur le mot « tromper » avec tout le poids du gouvernement américain, sur un ton qui prédisait de gros dommages physiques au cas où Indy oserait le contrarier.

Smith acquiesça.

— Les seules choses qui soient stockées ici, ce sont des pièces de rechange pour les avions de série B. Rien de plus.

Indy ouvrit la bouche pour protester – mais il fut sauvé par l'ouverture brutale de la porte qui se découpait derrière les deux hommes en noir.

Un individu à la poitrine aussi large qu'un tonneau entra d'un pas décidé. Son visage évoquait celui d'un bouledogue qui cherche la bagarre. Il portait un uniforme militaire avec deux étoiles sur ses épaulettes.

Le général était un homme impressionnant, et sa voix l'était plus encore.

— Général Ross, le salua Smith en se redressant très vite.

Ignorant l'homme en noir, le nouveau venu se dirigea vers Indy.

— Dieu merci, Indy ! Ne sais-tu pas à quel point c'est dangereux de s'enfermer dans un réfrigérateur ! Ces engins sont des pièges mortels !

Il ponctua sa phrase par un éclat de rire tonitruant, venu du ventre et plein de bonne humeur.

Indy grimaça. Il lui semblait n'avoir pas souri depuis des années. Néanmoins, son expression s'effaça très vite, gommée par son épuisement et son exaspération.

Il serra la main du général.

— Moi aussi, je suis content de te revoir, Bob.

— Monsieur, les interrompit Smith.

Le général Ross se tourna vers les deux hommes en noir.

— Repos, messieurs. Je me porte garant du docteur Jones.

Indy se laissa enfin tomber dans la chaise qu'on lui avait offerte.

— Bob, que diable se passe-t-il ? Le KGB sur le sol américain ? Qui était cette femme ?

— Quelle femme ? demanda Taylor en sortant un bloc-notes. Décrivez-la.

Indy jeta un coup d'œil au général Ross, qui acquiesça.

— Elle était grande, mince, dans les trente-cinq ans. Elle avait une sorte d'épée – une rapière, je crois. (Il se frotta la gorge.) Et elle savait s'en servir.

Smith et Taylor échangèrent un regard. De toute évidence, cette description leur était familière. Sur un léger signe de tête de son collègue, Taylor quitta rapidement la pièce.

Le général Ross reporta son attention sur Smith.

— On dirait Irina Spalko, commenta-t-il sur un ton surpris.

Smith ouvrit son attaché-case et en sortit un épais dossier. Le document du dessus était une photo de surveillance. Il la fit glisser vers Indy. Bien qu'elle soit plus jeune et porte un uniforme russe sur la photo, il s'agissait à n'en pas douter de la même femme glaciale.

— Oui, c'est elle, confirma Indy.

Par une fenêtre d'observation au fond de la pièce, il aperçut Taylor dans un bureau voisin. L'homme en noir saisit un téléphone et se détourna.

— Vous êtes sûr qu'elle est ici ? s'enquit Smith, ramenant l'attention d'Indy vers son interrogatoire.

— Elle y était, mais j'imagine qu'elle a dû repartir. Pourquoi ? Qui est-elle ?

Smith remit la photo dans son dossier et le dossier dans son attaché-case. Pour toute réponse, il fit claquer les serrures de ce dernier.

Le général Ross se montra moins réticent.

— C'était la chouchoute de Staline. Sa scientifique préférée – si tant est qu'on puisse considérer les recherches psychiques comme une science.

Smith se renfroga.

— Général Ross, dit-il sur un ton d'avertissement.

— À la tête d'équipes du Kremlin, elle se balade partout dans le monde en quête d'artefacts qui, selon elle, pourraient avoir des applications militaires paranormales. Elle...

— Général Ross... monsieur ! J'insiste !

Le général foudroya Smith du regard, mais cette fois l'homme en noir ne céda pas.

— Vous vous portez garant du docteur Jones, monsieur – mais qui se porte garant de vous ?

Le général Ross fit face à Smith.

— Ça suffit, Paul.

Ainsi, Smith avait un prénom.

— Tous les militaires ne sont pas des communistes. Et Indy n'en est certainement pas un.

Indy était familier avec les chasses aux sorcières menées à tous les niveaux du gouvernement et de l'armée par un certain sénateur du Wisconsin, Joseph McCarthy. Surtout depuis la mort de Julius et Ethel Rosenberg, exécutés pour avoir transmis des secrets nucléaires aux Russes. À partir de là, auditions et procès s'étaient propagés au-delà de Washington à travers tout le pays, jusqu'à Hollywood même.

Comprenant la nature de l'accusation mais pas son fondement, Indy se redressa.

— Au fait, quelqu'un peut m'expliquer de quoi je suis accusé – à part d'avoir survécu à une explosion nucléaire ?

Par la fenêtre du fond, il remarqua que Taylor avait raccroché. Un instant plus tard, l'homme en noir revint dans la pièce.

Smith répondit à la question d'Indy.

— De rien pour le moment, docteur Jones. Mais franchement, votre association avec George McHale soulève des questions sur toutes vos activités, y compris celles que vous avez eues pendant la guerre.

Le général Ross s'empourpra.

— Vous êtes fou ? Vous savez combien de médailles ce fils de pute a gagnées ?

— Des tas, j'en suis certain. Mais les mérite-t-il ?

Taylor coupa court à un nouvel éclat de colère du général Ross.

— Docteur Jones, disons juste que le Bureau s'intéresse à vous en ce moment.

Smith acquiesça.

— Il s'y intéresse *de très près*.

Indy n'arrivait pas à croire que l'on mette sa loyauté en doute. En lui, l'indignation le disputait à l'incrédulité. Combien de ces cicatrices fraîchement égrillées avait-il reçues en protégeant son pays ?

— Écoutez, dit-il en bégayant presque, si vous avez des doutes sur moi, appelez le sénateur Freleng, ou Abe Portman des services secrets. Demandez à n'importe qui ! J'ai des amis partout à Washington.

Taylor croisa les bras sur sa poitrine et répliqua sur un ton menaçant :

— Vous ne tarderez probablement pas à vous apercevoir que vous vous trompez, professeur.



À cinq cents kilomètres de là, Irina Spalko entra dans le bloc opératoire d'un laboratoire de recherche privé. Elle portait une tenue d'hôpital bleue, des gants de latex et un masque chirurgical qui dissimulait à demi son visage.

Son patient gisait sur une table en acier inoxydable. Son assistant, un expert en anatomie qu'elle avait fait venir en avion de Berlin Est, l'attendait déjà. Trois projecteurs gros comme des couvercles de poubelle étaient suspendus au-dessus de la table.

Les seules autres personnes présentes dans la pièce étaient trois hommes âgés en costumes uniformément gris, à l'expression uniformément impassible. Ils portaient des masques chirurgicaux et se tenaient les bras croisés derrière le dos.

Ils n'arboraient pas de badge et, selon leurs passeports, ils étaient respectivement de nationalité française, brésilienne et italienne. Mais Irina savait qu'en réalité, ils étaient les représentants de gens très haut placés au Soviet Politburo, désormais connu sous le nom de Présidium. Elle savait qu'ils détenaient le véritable pouvoir à Moscou.

Les saluant de la tête, elle se dirigea vers la table.

Le spécimen du Nouveau Mexique récupéré dans le hangar du Nevada avait été soigneusement extrait de son cercueil. Il gisait sur la table, toujours enveloppé de son cocon argenté. Des techniciens avaient déjà tenté de le passer aux rayons X, mais l'appareil n'avait rien révélé.

— Vous êtes prête ? demanda l'anatomiste en allemand.

— *Ja*.

Irina attendait cette occasion depuis des années.

L'anatomiste tendit la main vers une caméra vidéo montée sur trépied et l'alluma. Ensemble, tous deux défirent prudemment les couches extérieures du linceul métallique. L'étrange matériau se détacha sans opposer de résistance mais, une fois abandonné sur le côté, il reprit sa forme originelle.

Irina et l'anatomiste emballèrent soigneusement chacune des feuilles pour une étude ultérieure.

Ils attaquèrent la dernière feuille argentée avec d'infinies précautions. La caméra vidéo bourdonnait derrière Irina, mais les battements de son cœur étouffaient presque tous les autres bruits.

Comme l'anatomiste et elle mettaient leur patient au jour, un parfum étrange chatouilla ses narines : un mélange organique d'écorce d'orange, de réglisse et de musc. Et aussi une odeur électrique, métallique, pareille à celle d'une boîte à fusibles court-circuitée.

Alors qu'ils ôtaient l'ultime couche du cocon, la silhouette du patient se révéla lentement à eux.

Les doigts d'Irina hésitèrent au-dessus de son corps menu, de ses bras maigres, de ses genoux enflés, de ses grands yeux ovoïdes et de sa peau gris pâle. Tandis que l'anatomiste prenait d'innombrables mesures, elle se concentra sur sa tête, notant le crâne allongé, la petite bouche et les narines fendues.

Au bout d'une heure d'examen, l'anatomiste lui fit un signe de tête et saisit un scalpel.

Tout le corps d'Irina fut parcouru par un frisson – non de dégoût, mais d'excitation.

Elle s'empara d'un autre scalpel.

Au fil des six heures suivantes, l'anatomiste et elle effectuèrent une dissection méticuleuse. Avec le même soin qui avait présidé au déballage du cocon, ils ôtèrent l'une après l'autre les couches du corps momifié. Ils prirent des mesures, collectèrent des échantillons et plongèrent les différents morceaux dans du formol. Enfin, il ne leur resta plus que le squelette : le crâne, l'étroite cage thoracique, le pelvis, les bras et les jambes.

Impressionnée, Irina fit un pas en arrière.

Les projecteurs éclairaient un spectacle merveilleux. Tout le squelette de la créature était en cristal. Les os translucides brillaient dans la lumière crue, projetant un arc-en-ciel irisé de fractales et de reflets. Ils évoquaient une origine au-delà de ce monde, au-delà de la compréhension humaine.

Irina fit le tour de la table – une, deux, trois fois, pour bien s'imprégner de cette extraordinaire vision.

Puis un mouvement attira son regard.

Elle avait presque oublié les trois représentants du Soviet. Toujours aussi impassibles, ceux-ci se dirigeaient vers la porte.

— Faites le nécessaire, lui lança le premier au passage.

— Ne laissez personne vous arrêter, ajouta le deuxième.

Les paroles du dernier résonnèrent comme une menace.

— N'échouez pas.

Ils sortirent, et Irina se tourna de nouveau vers la merveille allongée sur la table. Les possibilités qui s'ouvraient devant elle lui faisaient tourner la tête. Mais elle avait déjà une certitude.

Elle n'échouerait pas.

DEUXIÈME PARTIE

RENTRÉE SCOLAIRE



Indy passa entre le tableau noir couvert de runes celtiques et le bureau situé à l'avant de la salle de classe. Celui-ci croulait sous les artefacts d'Europe du Nord empruntés soit au musée universitaire, soit à la collection personnelle d'Indy : pierres runiques, manches de hache grossiers, couteaux à la lame gravée de symboles, un bouclier viking, quelques bijoux en argent et des morceaux de poterie.

De l'autre côté du bureau, plusieurs rangées d'étudiants de deuxième année suivaient chacun des mouvements de leur professeur, comme pendant un match de tennis. Indy déclamait son cours en faisant les cent pas devant eux, vêtu d'une veste en tweed avec des pièces aux coudes, des lunettes à monture noire sur le nez.

Tactique d'intégration, aurait commenté feu son vieil ami – et l'ex-doyen de l'université – Marcus Brody. *Tu adoptes la tenue académique officielle pour mieux te fondre dans la tribu du corps professoral.*

Mais il était des choses qu'Indy ne pouvait dissimuler aussi facilement.

Par exemple, le fait qu'il traînait la patte. Il n'était rentré que depuis trois semaines. Les ecchymoses de son visage avaient disparu pour la plupart, mais il était loin d'être totalement rétabli.

Il leva sa baguette en réprimant une grimace – son épaule lui faisait encore mal – et désigna une série de photographies accrochées le long du tableau. Les clichés montraient les ruines néolithiques de Skara Brae, sises au milieu des collines verdoyantes d'Orkney, sur la toile de fond de la baie de Skaill.

— ... Et les premiers égouts modernes que nous observons également à Skara Brae, sur la côte ouest de l'Écosse. Le site de Skara Brae date de trois millénaires avant J.-C. ; il a été occupé pendant environ six siècles avant d'être abandonné aux alentours de moins 2500 avant J.-C. Comme dans le cas de beaucoup de civilisations perdues, nous n'avons aucune preuve de...

Pivotant vers ses élèves, Indy découvrit un nouvel arrivant. Celui-ci s'était faufilé en silence dans la classe. Il se tenait au fond de la pièce, très raide dans son costume à chevrons passé de mode depuis vingt ans. Plus âgé qu'Indy, il avait des cheveux gris, un début de calvitie et un maintien très digne.

Le doyen Charles Stanforth.

Indy hésita. Quelque chose clochait. Seules des circonstances exceptionnelles avaient pu pousser le doyen à quitter sa tour lambrissée d'acajou.

Stanforth lui adressa un léger signe de tête, puis tourna son regard vers la porte – une demande muette pour qu'Indy interrompe son cours et vienne s'entretenir avec lui en privé, dans le couloir.

Indy posa sa baguette sur le rebord du tableau noir.

— Nous allons nous interrompre ici pour le moment, annonça-t-il. Ouvrez le Michaelson au chapitre quatre. À mon retour, nous comparerons les notions d'émigration et d'exode.

Stanforth sortit. Malgré le grommellement de ses élèves, Indy le suivit dans le couloir désert. Des fenêtres cintrées donnaient sur un agréable campus : pelouses manucurées, pignons couverts de lierre, une bannière annonçant le prochain match de football américain à domicile.

Stanforth serra la main d'Indy avec son habituelle politesse un peu empesée.

— Henry.

Indy mit un moment à réaliser qu'il s'agissait de lui. Stanforth ne l'appelait jamais « Indiana ». Il s'adressait toujours à lui en utilisant le nom inscrit sur la porte de son bureau : « Professeur Henry Jones, Jr. ».

— J'apporte des nouvelles assez fâcheuses, poursuivit le doyen. Des agents du FBI sont venus ce matin. Ils ont mis votre bureau à sac, fouillé

dans vos dossiers et...

— Attendez ! s'exclama Indy en reculant et en levant un bras. Quoi ?
Sa voix était plus forte qu'il ne l'aurait voulu.

— Ils avaient une identification fédérale et un mandat de perquisition.

— Mais vous êtes le doyen de l'université ! Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtés ? Ils n'avaient pas le droit !

Stanforth haussa un sourcil.

— Ils en avaient absolument le droit. Vous le savez. Et puis, l'université ne va pas se laisser entraîner dans ce genre de controverse – pas dans le climat politique actuel.

Indy se renfroigna. Ses collègues n'étaient qu'un ramassis de bureaucrates pleutres. L'ex-doyen, Marcus Brody, n'aurait jamais toléré que l'on pille le bureau d'un professeur titulaire.

— Et je crains qu'il y ait pire, reprit Stanforth.

Pire que ça ?

Le doyen se racla la gorge.

— Le conseil d'administration réclame votre congé.

— Quoi ? (Indy réfléchit une demi-seconde avant de réaliser ce que ça signifiait.) Vous voulez dire que je suis viré ?

— Non. Que vous êtes en congé. (Baissant ses lunettes, le doyen passa un index sur ses sourcils.) Pour une période indéterminée...

— C'est bien ce que je dis : vous me virez ! coupa Indy.

Stanforth leva une main.

— ... durant laquelle vous continuerez à toucher l'intégralité de votre salaire.

Indy se détournait. Il serra un poing et pressa son autre main sur son front.

— Je ne veux pas de leur fric. (Il refit face à Stanforth.) En fait, poursuivit-il d'une voix de plus en plus forte, dites-leur de ma part où ils peuvent se le mettre, leur foutu fric !

— Ne faites pas l'idiot, Henry. Vous ne savez pas ce que j'ai dû subir pour vous obtenir cette faveur.

Ravalant des paroles acerbes, Indy fixa le doyen d'un air furieux.

— Ce que *vous* avez dû subir ? Qu'est-ce que *vous* avez dû subir au juste, Charlie ?

Imperméable à sa colère, le doyen le fixa dans les yeux.

— J'ai démissionné, Henry.

La vieille valise cabossée atterrit sur le lit, froissant le couvre-lit usé jusqu'à la trame. Indy fit jouer les deux serrures jumelles et ouvrit grand le couvercle. C'était tout juste s'il avait eu le temps de défaire ses bagages suite à sa dernière expédition sur le terrain.

Il se dirigea vers la commode, dont il commença à sortir des chaussettes et des chemises qu'il jeta dans la valise sans ordre particulier. Il trierait tout en arrivant.

— Où irez-vous, Henry ? interrogea Stanforth, assis dans sa chaise de bureau.

Indy se redressa avec une brassée de chemises et une veste de costume. Haussant les épaules, il les fourra dans sa valise. De nombreuses options s'offraient à lui.

Stanforth s'attardait dans sa chambre, déplaçant quelques objets sur son bureau comme s'il cherchait un semblant d'ordre dans le chaos. Des masques maoris voisinaient avec un scarabée égyptien et des os de baleine taillés par les Inuits. Une pile de journaux poussiéreux menaçait de s'écrouler ; elle était retenue par une bouteille de vin rouge à moitié vide – et on était à peine en milieu d'après-midi.

— Il vous faut un plan, Henry.

Indy avait un plan – un peu rudimentaire, certes.

— Je vais prendre le train jusqu'à New York, révéla-t-il. Et puis un vol de nuit à destination de Londres, pour commencer. Je finirai peut-être par enseigner à Leipzig. Heinrich me doit une faveur... une *énorme* faveur, maintenant que j'y pense.

— Je suppose que rien ne vous retient ici. (Stanforth fit tourner le vin dans son verre et fixa ses profondeurs d'un rouge violacé.) C'est à peine si je reconnais encore ce pays. Le gouvernement voudrait nous faire voir des communistes jusque dans notre soupe. (Il poussa un gros soupir.) Quand l'hystérie gagne même les érudits, je pense qu'il est temps de prendre congé.

Indy s'interrompit et, posant une main sur sa commode, fit face au doyen fraîchement démissionnaire de l'université Marshall. Il avait tendance à ne penser qu'à lui. Quelqu'un – plusieurs personnes, en fait – n'avait été que trop heureux de l'en informer. Mais il lui avait fallu atteindre cet âge avancé pour commencer à l'admettre.

— Comment Deirdre a-t-elle pris la nouvelle ? interrogea-t-il.

Stanforth haussa les épaules.

— Comme n'importe quelle épouse l'aurait prise à sa place : avec un mélange de fierté et de panique.

Indy lisait les mêmes émotions sur le visage du vieil homme – avec du regret en plus.

— Je me sens vraiment idiot. Jamais je n'aurais dû douter de vous.

— Vous avez de bonnes raisons de douter de vos amis en ce moment, répliqua Stanforth.

Indy soupira et s'assit sur son lit.

— Ces deux dernières années ont été difficiles, Charlie. D'abord mon père, puis Marcus...

— Deux grands hommes. (Stanforth leva son verre en un hommage muet.) Ils nous manqueront.

— Et maintenant, Mac est comme mort lui aussi ; ajouta Indy, l'air sombre.

Stanforth acquiesça pensivement.

— Nous avons atteint l'âge où la vie cesse de donner des choses et commence à les reprendre.

Un silence long et lourd s'étira entre eux. Indy frotta son genou endolori. Stanforth continua à faire tourner son vin comme s'il cherchait une réponse dans le fond de son verre.

Tous deux s'arrachèrent à leur mélancolie en même temps. Indy se leva d'un bond et se remit à faire ses bagages, et Stanforth tendit la main vers la bouteille en marmonnant :

— Encore un demi-verre et j'arrête.

Indy farfouilla dans un des tiroirs de son bureau. Il y récupéra quelques papiers, dont son passeport, et les jeta dans la valise ouverte. Stanforth remplit son verre à ras bord et se laissa aller dans sa chaise.

— J'aurais voulu que vous rencontriez une femme comme ma Deirdre, pour vous aider dans ce genre de moments. Ou que vous réalisiez que vous l'aviez rencontrée...

Indy leva les yeux au ciel.

— Pitié, ne me ressortez pas cette vieille rengaine !

Stanforth leva sa main libre en un geste de reddition. Ce faisant, son regard se posa sur sa montre.

— Seigneur, il faut que je rentre. Don et Maggie vont débarquer avec *spousum et familia* pour le dîner. Réunion de famille extraordinaire.

— Ce sont de braves gosses, lui rappela Indy.

Stanforth grimaça un sourire.

— Ils sont en bonne santé et ils ont un emploi. C'est déjà ça. (Il se leva, vacillant légèrement à cause du vin qu'il avait bu.) Je crois que je devrais rentrer à pied. C'est une belle soirée.

Indy lui posa une main sur l'épaule, moins pour le stabiliser que pour lui manifester sa gratitude.

— Merci pour ce que vous avez fait, mon ami.

Stanforth acquiesça et haussa les épaules.

— C'était une sortie assez théâtrale, concéda-t-il. Les administrateurs ont eu tellement honte qu'aucun d'eux n'a pu piper mot. Du moins, c'est ce que je raconterai à mes petits-enfants.

Il se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna pour faire part à Indy d'une dernière pensée.

— Vous savez, quand vous êtes jeune, vous passez tout votre temps à vous demander : « Qui vais-je devenir ? » Et puis, pendant des années, vous êtes occupé à hurler au reste du monde : « Voilà qui je suis ! »

Pendant qu'il parlait, Indy ouvrit la porte de sa penderie et se retrouva face à un Fedora marron tout cabossé pendu à un crochet. Son fouet était enroulé sur l'étagère du haut. Tous deux n'attendaient que le moment du départ.

Voilà qui je suis, songea Indy.

Derrière lui, Stanforth continua :

— Mais depuis quelque temps, une seule question me préoccupe : après ma mort, qui dira-t-on que j'étais ?

Avec un dernier au revoir de la main, le vieil homme sortit. Mais ses paroles s'attardèrent dans la chambre.

Debout dans sa penderie, Indy fixait son fouet et son chapeau.

Qui dira-t-on que j'étais ?

Cette question en entraîna une autre.

Y aura-t-il une seule personne dans ma vie pour se le demander ?

Il se représenta la maison vide derrière lui. Quelque part dans la rue, une femme appelait son enfant pour le dîner. Mais à l'intérieur, il n'entendait que le tic-tac de l'antique horloge bavarroise de son grand-père. Cet endroit avait jadis été un foyer. À présent, il ressemblait davantage à un musée abandonné par son conservateur.

Que faisait-il de sa vie ?

Indy recula lentement hors de sa penderie – sans avoir touché ni son fouet ni son chapeau. Sa suspension marquait peut-être le début d'une nouvelle période. Peut-être était-il temps pour lui de changer de chemin et de direction.

Faisant cliqueter le pêne, il referma la porte sur son ancienne vie.



13

Penché sur sa Harley-Davidson, le jeune motard mit les gaz et fonça dans la rue. Il portait un blouson de cuir noir, un jean au bas retroussé sur des bottes cirées, des lunettes de soleil et des gants de cuir.

Sa cible se trouvait sur la banquette arrière d'un taxi. Il l'avait ratée chez elle et suivie à travers toute la ville. Enfin, la voiture jaune se rangea le long du trottoir, devant la gare ferroviaire. Le sifflement aigu d'une locomotive transperça le rugissement du moteur de la Harley.

Le passager descendit du taxi. Vêtu d'une veste en tweed, il traînait une valise défoncée, couvertes d'autocollants exotiques. De toute évidence, il quittait la ville. Le motard n'aurait pas d'autre chance.

Un second sifflement recouvrit le vacarme de la gare. L'express de 16 h 10 s'apprêtait à partir.

Sa cible se hâta de monter les marches deux à deux.

Il avait failli la rater. Il *pouvait encore* la rater.

Ne voulant pas courir de risques, il accéléra, vira sèchement et glissa sur le côté. Il laissa fumer ses pneus jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur adhérence. Puis, d'une torsion du poignet, il propulsa sa Harley en avant, bondit sur le trottoir et prit l'escalier d'assaut.

Au-dessus de lui, sa cible avait disparu.

Il la suivit en faisant hurler son moteur. Arrivé en haut des marches, il jaillit sur le quai et se redressa légèrement sur ses cale-pieds. Sa moto oscilla sous lui tandis qu'il scrutait la foule. Le train crachait et fumait ; déjà, il s'éloignait lentement.

Où était-il ?

Ce fut alors que le motard le repéra – l'homme à la valise. Il venait de sauter dans la voiture la plus proche du train en marche.

Et merde...

Le motard se laissa lourdement retomber sur sa selle et mit les gaz. Les employés du chemin de fer, reconnaissables à leur casquette rouge, l'interpellèrent en hurlant. Il zigzagua et se faufila à travers la foule pour se positionner parallèlement au train qui prenait de la vitesse.

Il arracha ses lunettes, révélant un visage à peine sorti de l'adolescence.

— Hé, monsieur ! lança-t-il en direction du dos recouvert de tweed. S'il vous plaît !

Pas de réaction.

— Hé, professeur ! cria-t-il un peu plus fort, en ponctuant son apostrophe par le rugissement de son moteur.

Alors, l'homme se retourna et fronça les sourcils à la vue de la Harley qui roulait à côté du train en marche.

— VOUS ÊTES BIEN LE DOCTEUR JONES ? s'époumona le jeune motard.

L'homme lui répondit par un hochement de tête éberlué. Se penchant à l'extérieur, il désigna le mur de ciment par lequel se terminait le quai.

— Ta voie s'achève ici, gamin !

Ignorant le danger, le jeune motard continua à foncer pour rester à son niveau.

— VOUS ÊTES UN AMI DU DOCTEUR OXLEY, PAS VRAI ?

Le professeur le fixa plus durement.

— Harold Oxley, l'archéologue ?

— Oui !

— Et alors ?

— ILS VONT LE TUER !

Il faudrait bien que ça suffise. Le motard freina brusquement, faisant crisser ses pneus. Sa Harley se souleva sur sa roue avant et s'arrêta à deux centimètres du mur.

Le train sortit de la gare et s'éloigna en laissant un sillage de fumée derrière lui.

Il était arrivé trop tard.

Alors que les casquettes rouges se dirigeaient vers lui, le jeune motard fit demi-tour. Il espérait qu'au moins le professeur avait entendu sa dernière phrase.

Puis la fumée se dissipa, et il eut sa réponse.

Sur le quai d'en face, un homme en veste de tweed l'attendait, une valise à la main.



Assis dans un box du *diner* d'Arnie, Indy étudiait la photo posée devant lui sur le formica. De l'autre côté de la table, le jeune homme réglait efficacement son compte à une assiette de frites sauce chili. Il en utilisa une pour désigner la photo.

— C'est Ox.

Malgré le passage des ans, Indy reconnaissait ce quinquagénaire tiré à quatre épingles, aux allures de rat de bibliothèque.

— Je ne lui ai pas adressé la parole depuis vingt ans, marmonna-t-il.

Et ils ne s'étaient pas précisément séparés en bons termes.

Indy reconnaissait également la personne qui posait à côté de son ex-ami : cheveux noirs déjà gominés en arrière, grimace insolente... Il leva les yeux vers le jeune homme. La grimace avait disparu, mais les cheveux étaient plus gras et luisants que jamais. Un peigne reposait près de son assiette, au cas où l'un des deux aurait tenté de s'échapper.

Indy se radossa à son siège, s'étira pour décoincer une de ses vertèbres et balaya la salle du regard. La salle était toute en néons multicolores, avec un carrelage noir et blanc et des banquettes de vinyle noir disposées autour d'un long comptoir incurvé. Une odeur de friture et de tourte à la pêche tiède flottait dans l'air. Dans un coin, un juke-box jouait « Glory of love ».

L'endroit était bondé.

La clientèle semblait composée pour moitié d'étudiants en blouson de sport qui tenaient par les épaules des filles en pull rose, et pour moitié de jeunes gens vêtus de cuir, au regard dur et aux cheveux

gominés. Les premiers se massaient autour du bar à sodas, près de l'entrée ; les seconds buvaient de la bière bon marché et cherchaient des ennuis dans le fond de la salle, Indy devinait sans peine à quel camp appartenait le jeune homme assis en face de lui. Mais quelle était son histoire ?

— Oxley était un type brillant, commença-t-il, s'efforçant de lui tirer les vers du nez. Un des meilleurs.

— *Le* meilleur, corrigea le jeune homme.

— Mais il lui arrivait de partir dans des digressions... extrêmement soporifiques, tempéra Indy.

Cela lui valut un léger sourire – provoqué, non par sa pitoyable plaisanterie, mais par quelque souvenir privé.

— Quand j'étais petit, c'était comme ça que je m'endormais, confessa le jeune homme. Ox était bien plus efficace qu'un verre de lait chaud. (Il tendit une main par-dessus la table,) Je m'appelle Mutt. Mutt Williams.

— *Mutt* ! répéta Indy, incrédule^[5]. C'est quoi, ce nom ?

Le jeune homme retira sa main.

— Celui que j'ai choisi. Ça vous pose un problème ?

Indy leva une paume apaisante.

— On se calme. (Il poussa la photo vers lui.) Et Oxley était qui pour toi ? Ton oncle ?

— En quelque sorte. Mon père est mort pendant la guerre, et Ox a aidé ma mère à m'élever.

Machinalement, le jeune homme saisit son peigne et le passa dans ses cheveux.

Indy consulta sa montre.

— Écoute, gamin, il reste encore un train et j'aimerais bien le prendre. Si tu as quelque chose à me raconter, vas-y.

Mutt soupira – et, tout à coup, il parut beaucoup plus vieux.

— Il y a six mois, ma mère a reçu une lettre d'Ox. Il était au Pérou. Il disait qu'il avait trouvé une sorte de crâne en cristal, comme celui de Mitchell-Hedges.

Indy fronça les sourcils. Il était familier avec cette histoire, mais la référence lui paraissait étrange.

En 1926, le célèbre archéologue F.A. Mitchell-Hedges avait découvert un crâne de cristal sous un autel maya effondré, dans un temple situé au Honduras britannique. La relique avait été taillée dans un unique bloc de quartz limpide ; ses dimensions et ses traits correspondaient à ceux d'un petit crâne humain – elle avait même une mâchoire articulée ! Selon les prêtres mayas, elle permettait à son utilisateur de focaliser ses pensées pour tuer. Indy essayait de jeter un coup d'œil à ce crâne depuis des années. La permission lui avait toujours été refusée.

Mais les Mayas parlaient également d'un autre jeu de crânes de cristal – une collection d'artefacts très anciens et maudits – cachés quelque part dans les jungles sud-américaines. Ils étaient au nombre funeste de treize. La légende disait que si on les rassemblait, ils se mettraient à parler et révéleraient les secrets de l'univers.

Comme Indy se demandait si Oxley avait véritablement découvert un de ces crânes, une serveuse passa près de leur table. Mutt tendit un bras et, d'un air dégagé, saisit une bouteille de bière sur son plateau. Indy la lui reprit vivement et la reposa là où il l'avait prise sans que la serveuse s'aperçoive de rien.

— À propos de ces crânes, lança Indy, les sourcils froncés. Du temps de la fac, Oxley et moi étions obsédés par celui de Mitchell-Hedges. Comment connais-tu son existence ?

— Vous plaisantez ? L'obsession d'Ox n'a pas disparu quand il a fini la fac. Il pouvait parler de ce truc pendant des heures. Mais c'était quoi exactement – une idole ?

— Plutôt une sculpture religieuse. Méso-américaine. On trouve plusieurs crânes de cristal à travers le monde. J'en ai vu un à l'exposition du British Muséum. Une pièce d'artisanat impressionnante, mais ça s'arrête là.

— Alors, pourquoi Ox n'arrêtait-il pas de déblatérer sur ses pouvoirs psychiques ?

Indy secoua la tête. Le gamin avait donc eu droit à la totale. Oxley était particulièrement fasciné par les prétendues propriétés paranormales des crânes.

— Je sais, soupira-t-il – car pendant leurs années de fac, il avait dû endurer toutes les hypothèses farfelues d'Oxley. Crois-moi. (Il se fendit

de sa meilleure imitation de Bela Lugosi.) « *Regarde dans ses yeux et il te rendra fou.* »

Cela n'eut pas l'air d'amuser Mutt.

— Riez si vous voulez, mais Ox prétendait qu'il avait trouvé un de ces trucs. Il disait que celui-là était différent des autres, et qu'il l'emmenait dans un endroit appelé Akator.

Akator...

Indy se redressa dans son siège et se pencha en avant.

— Akator ? Il a dit ça, tu en es sûr ? demanda-t-il sur un ton si intense que Mutt écarquilla les yeux.

— Oui, j'en suis sûr. C'est quoi comme endroit ?

Indy s'affala de nouveau contre le dossier.

— Une cité perdue d'Amazonie. Les conquistadors l'appelaient El Dorado. On raconte qu'il y a sept millénaires, les dieux auraient choisi une tribu, celle des Ughas, pour bâtir une grande cité en or massif. Et que cette cité était dotée d'aqueducs, de routes pavées – bref, de technologie que l'humanité ne reverrait pas avant cinq autres millénaires. En 1546, Francesco De Orellana a disparu en Amazonie alors qu'il la cherchait. Il est arrivé la même chose à un explorateur britannique, le colonel Percy Fawcett, dans les années 1920. Moi-même, j'ai failli mourir du typhus en la cherchant. Je ne crois pas qu'elle existe.

— Mais pourquoi Ox voulait-il emporter le crâne là-bas ?

— À cause d'une légende.

Ce fut au tour de Mutt de se pencher en avant.

— On dit qu'un crâne de cristal aurait été dérobé à Akator pendant le ^{xv}^e ou le ^{xvi}^e siècle. On dit également que quiconque retrouvera ce crâne et le rapportera au temple de la cité pourra contrôler son pouvoir.

— Quel genre de pouvoir ?

— Je l'ignore, gamin, aboya Indy. Ce n'est qu'une fable.

Le jeune homme acquiesça comme s'il s'attendait à cette réponse.

— Après avoir lu cette lettre, ma mère a pensé qu'Ox devenait fou. (Il se tapota la tempe avec son peigne.) Qu'il avait du brouillard plein le ciboulot. Elle est partie à sa recherche. Mais des gens l'avaient enlevé, et maintenant, ils la tiennent aussi. Ox a caché le crâne quelque part ; si

ma mère ne le retrouve pas, ils les tueront tous les deux. Elle m'a dit que vous pourriez les aider.

— Moi ? (Ça n'avait pas de sens.) Comment s'appelle ta mère ?

— Mary Williams.

Indy lutta pour remettre ce nom, mais la liste de ses conquêtes était longue, et il n'avait fréquenté que très brièvement la plupart d'entre elles. Certaines étaient même restées anonymes. Il n'avait pas assez d'éléments.

Il poussa un soupir.

— J'ai connu beaucoup de Mary Williams, gamin.

— La ferme ! s'emporta Mutt. C'est de ma mère que vous parlez !

De nouveau, Indy leva une main apaisante.

— Écoute, gamin, pas la peine de monter systématiquement sur tes grands chevaux pour prouver à quel point tu es coriace, d'accord ?

Mutt le foudroya du regard.

— Ma mère a dit que si quelqu'un pouvait trouver le crâne, c'était bien vous. Comme si vous étiez un genre de pilleur de tombes.

— Je suis *professeur*.

— Peu importe. Écoutez, il y a deux semaines, elle m'a appelé d'Amérique du Sud ; elle m'a dit qu'elle avait réussi à s'échapper mais qu'ils étaient à ses trousses. Et aussi qu'elle venait de me poster une lettre d'Ox, et que je devais vous la remettre. Puis la communication a été coupée.

Indy ouvrit la bouche, mais dans les yeux du jeune homme il lut de la peur – la peur d'un enfant inquiet pour sa mère. Il garda le silence. Qui, après tout, était censé être d'or.

Mutt sortit une enveloppe de son blouson et la lui tendit. Indy l'ouvrit et en tira une unique feuille de papier jauni, couverte d'une écriture serrée.

— C'est illisible, grommela Mutt. Ce n'est même pas de l'anglais.

— Tais-toi, lui intima Indy.

Tout en feignant de déchiffrer le message, il étudiait les deux hommes assis au comptoir. Ceux-ci portaient des costumes trop étroits pour leurs larges épaules. Indy les surveillait depuis qu'ils étaient

entrés dans le *diner* – et avaient commencé à loucher du côté de leur box. Quand Mutt avait sorti la lettre de son blouson, ils avaient soudain repoussé leur siège et s'étaient levés.

Ils passaient à l'action.

Ça devait être à cause de la lettre.

Depuis l'instant où les deux hommes avaient franchi la porte, Indy savait qu'ils mijotaient quelque chose. N'étant ni des étudiants, ni des gominés, ils ne correspondaient pas au profil habituel de la clientèle d'Arnie. Et Indy était à peu près certain de les avoir aperçus à la gare ferroviaire, un peu plus tôt. Ils le suivaient.

Mais pourquoi ?

— Tu vois les deux malabars qui viennent de quitter le comptoir ? dit doucement Indy à Mutt. (Il plia l'étrange lettre et la fourra dans sa poche.) Ils ne sont pas ici pour les *milkshakes*.

— C'est qui ?

— Je ne sais pas. Peut-être des agents du FBI.

Les deux hommes atteignirent leur table, et Mutt eut la réponse à sa question dès qu'ils ouvrirent la bouche pour parler. Ils ne cherchaient même pas à dissimuler leur épais accent russe, et cela effraya Indy davantage que tout le reste.

Le plus costaud des deux, qui avait la carrure d'un gorille, lança :

— Suivez-nous sans faire d'histoires, docteur Jones. Apportez la lettre.

Ainsi, c'était bien à cause de la lettre.

Indy feignit l'ignorance.

— La lettre ? Quelle lettre ?

— Celle que M. Williams vient juste de vous donner.

— Moi ? (Les bras croisés devant lui sur la table, Mutt se pencha en avant.) J'ai l'air d'un facteur ?

Alors, le second Russe prit la parole. Bien que moins carré, il était encore plus inquiétant que son collègue – sans doute à cause de son regard de poisson mort.

— Nous ne vous le demanderons pas deux fois. Suivez-nous ou...

SNICK.

Une lame longue et fine venait de jaillir derrière le coude gauche de Mutt. Le jeune homme braquait un cran d'arrêt vers le Russe le plus proche.

— ... ou quoi ? demanda-t-il, narquois.

Il faisait preuve d'un aplomb admirable, songea Indy, mais il avait encore beaucoup à apprendre. Ces types n'étaient pas de petits voyous que l'on pouvait mettre en fuite aussi facilement.

— Bien tenté, gamin, soupira Indy. Mais un couteau ne peut pas grand-chose...

Le Russe aux yeux morts arma un pistolet et braqua le canon sur la tempe d'Indy.

— ... contre une arme à feu.



Mutt laissa le colosse lui prendre son cran d'arrêt.

Son visage s'empourpra – moitié de honte, moitié de colère. Le Russe referma le couteau et le glissa dans sa poche.

— Tout va bien, gamin, lui assura le professeur. On fait tous des erreurs.

Les deux étrangers reculèrent.

— Dehors, ordonna le premier en tendant un doigt.

— Maintenant, ajouta l'autre sur un ton menaçant.

Mutt jeta un coup d'œil au docteur Jones, qui acquiesça. De toute évidence, ils n'avaient pas le choix.

Ensemble, ils se glissèrent hors du box. Jones tenait toujours sa valise cabossée. Les Russes les forcèrent à passer devant eux et leur emboîtèrent le pas, les mains dissimulées à l'intérieur de leur manteau.

Devant eux, deux autres malabars entrèrent dans le *diner*. Ils portaient le même genre de costume bon marché. Mutt les vit adresser un signe de tête à leurs geôliers.

Encore des Russes. Génial.

Il les étudia, les yeux plissés, jusqu'à ce que le docteur Jones lui donne un coup de coude pour attirer son attention. Du menton, ce dernier désigna un blond en blouson de sport qui se tenait à côté d'une rouquine à la jupe ornée d'un caniche.

— Frappe ce type, articula-t-il.

— Qu-quoi ?

— L'étudiant. Frappe-le. Fort.

Mutt comprit et fit un pas sur le côté, bousculant sa cible.

— Hé, regarde où tu vas, fils à papa ! aboya-t-il.

L'étudiant fit volte-face, le visage déjà rouge et irrité. Puis il aperçut le blouson de cuir noir de Mutt, et son irritation se mua en rage territoriale.

Avant qu'il puisse réagir, Mutt prit l'offensive. Il arma son bras et lui lança son poing dans le nez. L'étudiant bascula en arrière tel un arbre abattu.

Tout autour de lui, ses amis poussèrent des rugissements indignés. Des filles crièrent et tendirent le doigt. Un footballeur au visage chevalin s'exclama :

— Chopez le gominé !

Le Russe qui se tenait derrière Mutt tenta de le saisir par le col de son blouson, mais trois étudiants se jetèrent sur le jeune homme et l'envoyèrent dinguer un peu plus loin. Pivotant, Mutt esquiva une bouteille de bière que quelqu'un venait de lancer depuis le fond de la salle. Le projectile atteignit un des étudiants à la tempe.

Ainsi libéré, Mutt se hâta de s'écarter de ses agresseurs tandis qu'une demi-douzaine d'autres gominés en blouson de moto se précipitaient pour lui venir en aide. Des poings furent brandis et des menaces échangées.

« Glory of love » s'acheva, et le juke-box attaqua « Shake, rattle and roll ». Une chanson de circonstance...

Faisant volte-face, Mutt vit le professeur en veste de tweed distribuer des coups de poing, d'abord à un étudiant, puis à un Russe, puis à un gominé. Cette brusque transformation le laissa bouche bée.

Une main se posa sur son épaule. Suivant l'exemple du docteur Jones, il frappa sans regarder à qui elle appartenait.

Son poing s'écrasa sur la pomme d'Adam du plus costaud des deux Russes. Celui-ci s'étrangla et s'écroula lourdement sur le flanc. Jones saisit le coude de Mutt.

— Viens vite, gamin.

Il jeta sa valise à la tête d'un autre Russe. Mutt s'attarda juste assez longtemps pour se pencher et récupérer son cran d'arrêt dans la poche

du colosse haletant. Couteau à la main, il s'élança vers la porte en compagnie de Jones.

Les Russes firent mine de les suivre, mais le *diner* était en proie au chaos.

Les deux compagnons jaillirent à l'extérieur et foncèrent vers la ruelle latérale où Mutt avait garé sa moto. La Harley rouge et noire ne lui avait jamais paru aussi belle. Il plongea la main dans sa poche pour y prendre ses clés.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-il en enfourchant son engin.

Visiblement, le professeur se posait la même question. À en juger par sa tête, il venait de réaliser quelque chose qui le perturbait grandement.

— Ta mère n'a pas échappé à ses geôliers, gamin ! Ils ont dû la laisser partir. Ils voulaient qu'elle poste cette lettre et que tu l'apportes ici.

— Pour que vous la traduisiez, acheva Mutt.

— Bien vu, acquiesça Jones.

Ce n'était qu'un compliment minuscule, mais il fit chaud au cœur de Mutt.

Les deux hommes furent interrompus par le rugissement d'un moteur. Ils pivotèrent ensemble vers l'autre bout de la ruelle. Une berline noire leur fonçait dessus, renversant des poubelles et écrasant des détritrus au passage.

Mutt mit le contact et démarra sa Harley dans un grondement sourd. Il se tourna vers le professeur.

— En selle, Clyde ! Il est temps de se barrer !

Jones jeta un coup d'œil hésitant à la moto – mais il n'avait pas le choix. Il grimpa derrière Mutt.

— Tu sais conduire cet engin, gamin ?

En guise de réponse, Mutt mit les gaz et poussa le moteur à fond. Avec un rugissement, la Harley se dressa sur sa roue arrière tel un étalon sauvage. Mais Mutt avait de nombreux chevaux à sa disposition.

Du caoutchouc chaud agrippa le ciment. Telle une fusée, la Harley jaillit de la ruelle.

Des bras gainés de tweed se crispèrent autour de la taille de Mutt.

Le jeune homme grimaça.

Bienvenue dans mon monde, professeur !



Indy s'accrocha de toutes ses forces tandis que la moto fusait hors de la ruelle et virait si sec que son genou se retrouva à deux centimètres à peine de la chaussée. Mutt redressa son engin et s'éloigna dans l'avenue, zigzaguant entre les voitures plus lentes que lui.

Risquant un coup d'œil par-dessus son épaule, Indy vit la berline émerger de la ruelle et se lancer à leur poursuite. Mais ils avaient une avance confortable. Pour une fois, la chance était de leur côté, songea Indy.

Il ne tarda pas à comprendre son erreur. Comme il reportait son attention vers l'avant, une seconde berline – la jumelle de la première – jaillit d'une rue perpendiculaire et les rattrapa. Mutt voulut faire un écart, mais il était coincé par un bus.

La berline se mit à leur niveau et commença à se rabattre vers eux. Des bras se tendirent par la fenêtre arrière grande ouverte. Des mains empoignèrent la veste de costume d'Indy et tentèrent de l'arracher à la moto. Indy dut lâcher Mutt pour ne pas que le jeune homme perde le contrôle de sa Harley et finisse sous les roues du bus.

Parce qu'il n'avait pas le choix, il se laissa tirer par la fenêtre de la berline. Le Russe qui occupait la banquette arrière s'était, de toute évidence, attendu à une plus grande résistance de sa part. Indy ne voulut pas le décevoir. Il lui lança son poing dans la bouche et plongea par-dessus son corps.

À travers le pare-brise arrière, il remarqua que Mutt avait ralenti pour laisser la berline le dépasser, et qu'il accélérât maintenant pour se

placer de l'autre côté de la voiture.

— Bien vu, répéta-t-il.

Puis il agrippa l'encadrement de la fenêtre opposée et décocha une ruade dans la figure du Russe avant de se propulser par l'ouverture.

Mutt arriva à son niveau.

— Je peux vous conduire quelque part ?

— Très drôle, gamin !

À demi suspendu dans le vide, Indy saisit la barre chromée située derrière la selle de la Harley. Il plongea – mais se reçut mal, et se retrouva en train de faire du ski nautique derrière la moto. L'asphalte brûlait la semelle de ses chaussures, et il sentait les vibrations jusque dans ses plombages.

Enfin, Mutt freina. Indy vola en avant, heurta le dos du jeune homme et atterrit proprement dans la selle derrière lui.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? hurla Mutt.

— Qu'est-ce que je foutais ? répéta Indy, indigné – jusqu'à ce qu'il comprenne que Mutt le taquinait.

Le jeune homme accéléra de nouveau.

Avec un couinement de pneus, une autre berline jaillit dans l'avenue un bloc plus loin, leur barrant le chemin.

Mutt vira si serré qu'Indy s'écorcha le genou sur le bitume. Puis il grimpa sur le trottoir et fonça vers l'escalier qui conduisait à un bâtiment de brique majestueux, très ancien et couvert de lierre. Tandis que la moto gravissait les marches à un rythme saccadé, Indy déchiffra l'inscription au-dessus de la porte.

Bibliothèque de l'université Marshall

Inaugurée en 1856

Comme ils atteignaient le haut de l'escalier, un étudiant abasourdi leur tint la porte ouverte. Mutt en profita pour fuser à travers le vestibule et dans la salle de lecture principale.

De solennelles étagères d'acajou se dressaient des deux côtés, encadrant des rangées de bureaux. Des fenêtres en vitrail laissaient

entrer une lumière poussiéreuse. Dans cet espace clos, le rugissement de la Harley était assourdissant.

Des étudiants se levèrent d'un bond. Une employée effrayée laissa tomber une brassée de livres alors que la moto la dépassait en trombe.

Mutt éclata d'un rire sauvage.

— Le mur ! cria Indy.

Le jeune homme tenta un dérapage contrôlé, mais fut trahi par le plancher ciré. Il coucha sa Harley, qui glissa sur le sol et s'immobilisa devant le comptoir des retraits.

Une dame âgée était assise derrière celui-ci. Avec toute la dignité que lui conférait le bâtiment séculaire, elle porta un doigt à ses lèvres et siffla sévèrement :

— Chuuut !

— Désolé, madame, dit Mutt en redressant sa moto.

Indy s'épousseta.

Une de ses étudiantes de deuxième année, qui l'avait reconnu, se précipita vers eux.

— Vous tombez bien, docteur Jones. J'ai une petite question à propos des modèles culturels normatifs de Hargrove...

Indy leva une main.

— Oubliez Hargrove. Lisez plutôt ce que Vere Gordon Childe a écrit sur le diffusionnisme. Il a passé le plus clair de sa vie sur le terrain.

Du pied, Mutt poussa le démarreur, et la Harley revint à la vie. Il tourna la tête vers la bibliothécaire et articula « Désolé ». Puis il sortit un peigne de sa poche et le passa dans ses cheveux ébouriffés – apparemment, il respectait le décorum en vigueur dans cet endroit. Ou peut-être était-ce parce que l'étudiante le détaillait.

Reculant face à la fille, Indy remonta derrière Mutt. Mais il ne voulait pas partir sans lui donner un dernier conseil.

— Si vous voulez être une bonne archéologue, vous devez...

Mutt mit les gaz et se dirigea vers la porte de derrière.

Indy se retourna dans la selle et cria :

— ... SORTIR DE LA BIBLIOTHÈQUE !

Mutt jaillit par la porte de derrière dans la lumière du jour. En émergeant dans la rue, il regarda autour de lui. Ce raccourci leur avait sûrement permis de semer leurs poursuivants.

... Ou pas.

Une des berlines apparut à l'angle de la bibliothèque, qu'elle venait de contourner.

À défaut d'autre chose, ces types étaient obstinés. Mutt accéléra, faisant fumer son pneu arrière, et fonça vers le centre-ville.

Devant lui, il entendit de la musique et des voix. Comme il virait à un carrefour, il tomba en pleine manifestation. Des gens avaient envahi les rues. À en juger par leurs pancartes et leurs banderoles peintes à la main, il s'agissait d'un rassemblement politique. Ils scandaient des slogans inaudibles par-dessus le discours de leurs meneurs équipés de porte-voix.

Mutt se garda de ralentir. De toute façon, il ne votait même pas.

Il se faufila tant bien que mal à travers la foule. Les manifestants furieux agitèrent le poing sur son passage. Quelqu'un lui jeta une orange.

La berline le suivit, mais plus lentement parce qu'elle était beaucoup moins manœuvrable.

Un étudiant dut plonger sur le côté pour ne pas se faire écraser. La pancarte qu'il brandissait vola et atterrit sur le pare-brise de la voiture. Mutt eut juste le temps d'apercevoir son slogan – et de le trouver fort approprié : PLUTÔT MORT QUE ROUGE.

Une fois sorti de la foule des manifestants, Mutt accéléra et fonça vers le stade en brique rouge, au bout de la rue. Le rugissement assourdi des spectateurs lui parvint au travers du vacarme de la Harley. Le match de football américain était déjà commencé.

Mutt sourit.

Il avait toujours eu envie de voir ça.

— À toi !

Le centre fit passer le ballon au quarterback.

Les deux équipes étaient à égalité dans le quatrième quart-temps. La ligne de but se trouvait encore à soixante-dix mètres. Tout reposait désormais sur lui. Des recruteurs étaient présents dans les gradins. Il avait besoin d'un moment de gloire – d'autant qu'il imaginait déjà sa photo sur une boîte de céréales.

Le quarterback se prépara à tenter une passe à la « Je vous salue Marie ».

Non loin de lui, deux défenseurs adverses se détachèrent de la masse et le chargèrent. Il était sur le point de se faire plaquer. Rudement. Son rêve de boîte de céréales s'évanouit.

Puis les joueurs massifs firent une embardée et s'arrêtèrent, les yeux écarquillés.

Ce n'était pas lui qu'ils fixaient.

À cet instant, le quarterback entendit un étrange rugissement derrière lui.

Il pivota... et vit une moto lui foncer droit dessus.

Il partit sur un côté, et la moto partit sur l'autre. Elle le dépassa en trombe, massacrant la pelouse du terrain de jeu en se dirigeant vers la ligne de but adverse. Derrière elle, une berline défonça la barrière de sécurité, manquant de renverser un poteau au passage. Elle aussi fonça droit sur le quarterback.

Le terrain se vida presque instantanément.

Comme la berline le dépassait à son tour, le quarterback garda sa position. À présent, il avait le terrain pour lui tout seul. Et toujours autant besoin d'un moment de gloire. Pour les recruteurs. Pour lui-même.

Faisant un pas en arrière, il arma son bras et lança le ballon, qui fila très haut et très droit vers la ligne de but.

Un parfait « Je vous salue Marie ».

— Accélère ! dit Indy à Mutt sur un ton pressant.

— J'essaie ! répliqua le jeune homme.

Mais la Harley s'engluait dans la boue. À demi retourné sur la selle, Indy regardait la berline gagner du terrain.

Puis un mouvement attira son attention. Un ballon de football américain tombait du ciel – vers lui.

Instinctivement, il leva les mains pour le rattraper. La balle atterrit entre ses paumes à l'instant où la voiture arrivait à son niveau.

Des vivats enthousiastes montèrent des gradins.

Pivotant, Indy projeta le ballon de toutes ses forces à travers la fenêtre de la berline et en plein dans la tête du conducteur.

La voiture fit une embardée.

Enfin, la Harley s'arracha à la boue et traversa la zone de but. Mutt se dirigea vers le tunnel de sortie, poursuivi par la berline qui zigzaguait mais n'abandonnait pas. Il s'engouffra dans le passage, où le rugissement de son moteur assourdit aussitôt Indy.

Derrière eux, les Russes se rapprochaient. Le temps qu'ils jaillissent à l'air libre, berline et moto étaient pratiquement pneu contre pneu.

Une statue commémorative se dressait droit devant eux. Elle représentait un homme assis, ses mains de bronze posées sur ses genoux, un sourire légèrement ironique aux lèvres. Indy connaissait ce sourire : c'était celui de son vieil ami l'ex-doyen de l'université, Marcus Brody.

Mutt fit un brusque écart, manquant la statue de quelques centimètres.

La berline ne fut pas aussi chanceuse. Elle percuta la base du mémorial, et la statue en bronze lui bascula dessus.

La tête de Marcus passa au travers du pare-brise pour gratifier les Russes de son fameux sourire ironique.

Mutt s'éloigna en trombe. Mais Indy jeta un coup d'œil reconnaissant par-dessus son épaule.

Jusque dans la mort, son vieil ami protégeait ses arrières.

Merci, Marcus.



Sous le couvert de la nuit, Indy entraîna Mutt vers les marches de sa maison. Il n'avait pas osé revenir plus tôt. Le jeune homme et lui avaient passé la fin de la journée tapis dans les bois, à la lisière de la ville.

Indy déverrouilla la porte le plus discrètement possible et tendit l'oreille. Quelques criquets bourdonnaient, mais un silence de mort régnait dans la maison. Satisfait, il fit signe à Mutt de passer devant lui et le suivit à l'intérieur.

— N'allume pas, le prévint-il.

Il referma la porte et tira les rideaux de toutes les fenêtres. Alors seulement, il se dirigea vers une lampe et appuya sur l'interrupteur.

Les ombres battirent en retraite, révélant une cheminée en brique et des murs couverts de livres, ainsi que des artefacts en provenance du monde entier. Une échelle était appuyée contre l'une des étagères. L'endroit sentait la fumée de bois refroidie et le parchemin jauni.

C'était chez lui.

Mutt se laissa tomber dans le canapé et posa ses bottes sur la table basse. Indy fronça les sourcils. Le jeune homme remit ses pieds par terre mais demeura avachi sur le sofa.

— C'est ici que vous vivez ? demanda-t-il. Parce que c'est le premier endroit où ils viendront nous chercher. Il faut qu'on se tire d'ici.

— Dans une minute, répondit Indy.

Le jeune homme ne protesta pas. En fait, il semblait prêt à s'installer.

Indy sortit la lettre d'Oxley de sa poche et l'étudia. Du doigt, il parcourut une des lignes rédigées dans cette étrange écriture. *Si j'ai*

raison...

Il se dirigea vers l'une des étagères et en sortit un épais volume. Le traité de Heyrdahl sur les langages méso-américains. Il l'ouvrit, recula et alla s'asseoir dans l'un des deux fauteuils de la pièce.

L'autre était un siège à oreillettes en cuir, aussi usé que son blouson. Il se dressait près de la cheminée et avait appartenu à son père. Malgré les années écoulées depuis le décès de Henry Jones, Sr., Indy ne pouvait toujours pas se résoudre à l'utiliser. Il était encore trop imprégné de la présence du vieil homme.

Posant le livre ouvert sur ses genoux, Indy compara les symboles répertoriés par Heyrdahl avec ceux contenus dans la lettre d'Oxley.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il en tapotant une page de l'index. Du koihoma.

Mutt s'agita. Il avait fermé les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une langue morte d'Amérique latine. Qui utilise un système syllabaire précolombien. Tu vois ces accents en diagonale sur les idéogrammes ? C'est forcément du koihoma.

— Et alors ? Vous le parlez ?

— Plus personne ne le parle depuis trois millénaires. (Indy haussa les épaules.) Mais j'arriverai peut-être à le lire...

Il feuilleta le livre et s'arrêta sur une autre page, également couverte de symboles. Marmonnant tout bas, il se mit à comparer les deux pages entre elles. Au fur et à mesure, il griffonnait le résultat de ses investigations sur un bloc-notes posé sur un guéridon.

— ... si je le traduis d'abord en maya.

Les yeux plissés, il examina les glyphes qui se brouillaient à sa vue. Il aurait bien voulu attribuer leur flou à la fatigue, mais hélas... Il se frotta les yeux et finit par capituler. Glissant une main dans sa poche, il en sortit des lunettes à double foyer qu'il chaussa de mauvaise grâce.

Mutt le vit faire.

— Pour un vieux, vous ne vous battez pas trop mal.

— Merci beaucoup, dit amèrement Indy.

— Vous avez quoi, quatre-vingts ans ?

Il ne daigna même pas lever les yeux.

— J'ai eu une vie agitée, gamin. Je ne te le recommande pas, (Il leva la page qu'il venait de traduire.) « Suivez les lignes dans la terre que seuls les dieux peuvent déchiffrer jusqu'au berceau d'Orellana, gardé par les morts-vivants. »

Il commençait à comprendre. Il se leva.

— « Que seuls les dieux peuvent déchiffrer », répéta-t-il. Il doit s'agir des lignes de Nazca.

— Les quoi ? voulut savoir Mutt.

Indy se dirigea vers la bibliothèque, déplaça l'échelle, monta dessus et prit un livre poussiéreux sur une étagère. *Le Miroir des dieux : Astronomie et navigation céleste dans l'Antiquité*. Il sauta à terre, et sa hanche se rappela douloureusement à son bon souvenir.

— Des géoglyphes, expliqua-t-il en feuilletant le volume. Des symboles géants très anciens, gravés dans le sol du désert péruvien. Vus d'en bas, ils ne ressemblent pas à grand-chose, mais vus du ciel... Ah !

Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il rejoignit Mutt sur le canapé et lui montra la double page ouverte devant lui. Cette section était entièrement consacrée à des photographies aériennes de sculptures magnifiques. L'une d'elles ressemblait à un singe ; une autre, à une monstrueuse araignée. La dernière représentait une silhouette humanoïde.

— Seuls les dieux peuvent déchiffrer les lignes de Nazca parce qu'ils vivent là-haut, expliqua Indy en pointant un doigt vers le ciel. Oxley nous dit que le crâne se trouve à Nazca, au Pérou. Et il y a fort à parier que ce sont les Russes qui le retiennent prisonnier. Le Kremlin doit penser que le crâne est un genre d'arme ; c'est pour ça qu'ils le veulent.

— Si ça peut me rendre ma mère, je le leur laisse volontiers. (Mutt se leva.) Allons-y. Et tâchez de ne pas me ralentir.

Le jeune homme se dirigea vers la porte, mais Indy ne bougea pas. Au lieu de ça, il continua à feuilleter le livre jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : un plan détaillé d'une cité antique, construite au sommet d'un plateau dans la jungle.

— Akator, expliqua-t-il en l'examinant. (Malgré ses lunettes à double foyer, il était obligé de plisser les yeux.) C'est là qu'Oxley voulait

emporter le crâne. Si elle existe bel et bien, ce serait une découverte majeure. Son auteur deviendrait quasiment intouchable, y compris par les politiciens.

Revoyant les visages de Smith et de Taylor, il arracha cette page et celle qui était couverte de symboles mayas. Il les plia, les fourra toutes deux dans une de ses poches et se leva enfin.

— Alors, l'ancêtre, vous êtes prêt à partir, oui ou non ? s'impatienta Mutt.

— Non.

Indy se dirigea vers sa chambre. Il ouvrit la porte de la penderie à la volée. Son Fedora était toujours pendu au crochet où il l'avait laissé, et son fouet reposait encore sur l'étagère du dessus.

Les mots de Stanforth résonnèrent dans sa tête :

« Qui dira-t-on que j'étais ? »

Il connaissait la réponse à cette question.

Tendant la main, il saisit son chapeau et l'enfonça sur sa tête.

Son autre main se referma sur le manche de son fouet. D'un mouvement du poignet, il fit claquer la lanière.

« SCH-LAK ! »

TROISIÈME PARTIE

DES LIGNES DANS LE SABLE

*Nazca, Pérou*

Ce gamin ne dormait donc jamais ?

À vingt mille pieds d'altitude, Indy somnolait, bercé par le ronronnement du moteur. Mutt et lui avaient changé d'avion à Mexico, passant d'un DC-3 à un Antonov An-2. À présent, ils survolaient le Pérou. Le voyage avait été long, mais il ne leur restait plus qu'une heure avant d'atterrir.

Indy avait baissé le bord de son chapeau sur ses yeux pour décourager son jeune voisin de lui adresser la parole. Il voulait se reposer autant que possible. Dès qu'ils auraient touché le sol, ils devraient faire vite et ne s'arrêter qu'en cas d'absolue nécessité.

— C'est bien ce que je pense ? lança soudain Mutt.

Indy poussa un grognement.

— Encore des nuages ?

— Non, non, pas cette fois.

Il releva son chapeau et tourna la tête pour voir ce qui avait attiré l'attention du gamin, Mutt désignait un point vers le sol, de l'autre côté du hublot. Indy dut se soulever sur son siège. L'aile de l'An-2 lui bouchait partiellement la vue, et les hélices tournaient si vite qu'il ne distinguait pas leurs pales.

— En bas. Là. Ce sont bien les fameuses lignes de Nazca ?

Au-dessous de l'avion s'étendait une vaste plaine désertique. Le soleil se reflétait à sa surface, éblouissant les observateurs, mais Indy vit quand même ce qui excitait son jeune compagnon : le dessin stylisé d'un singe géant à la queue enroulée sur elle-même. La gravure devait faire dans les trois cents mètres de long. Des centaines d'autres silhouettes, fleurs et formes géométriques se détachaient sur le paysage comme autant de graffitis.

— Comment ont-ils fait ça ? interrogea Mutt.

Indy soupira. Au moins, le gamin était curieux. Il désigna la terre, puis le ciel.

— Les Indiens nazcas utilisaient des instruments de mesure terrienne et céleste rudimentaires pour planifier leurs sculptures. Puis ils formaient les lignes en creusant la surface du désert, qui est recouverte d'oxydes ferreux noirs, pour faire apparaître la terre plus claire en dessous.

— Mais pourquoi se sont-ils donné tout ce mal ? On ne voit pas les dessins depuis le sol !

Indy haussa les épaules.

— Les théories ne manquent pas. Il pourrait s'agir de symboles religieux, de cartes représentant les constellations célestes ou les rivières souterraines. Mais personne n'a de certitude. Ça reste un mystère.

Il se renfonça dans son siège tandis que Mutt continuait à observer le paysage qui défilait sous eux.

— Tu devrais dormir un peu, lui conseilla-t-il.

— Je peux dormir n'importe quand.

Indy leva les yeux au ciel et rabattit son chapeau sur son front.

— Après l'atterrissage, je doute que tu en aies beaucoup l'occasion.

C'est pour ça que je viens de me taper un voyage de trente-deux heures ?

Mutt était assis dans une *cantina*^[6] en extérieur, au centre de la ville de Nazca. Le soleil tapait dur dans un ciel sans nuages. Le jeune homme porta une bouteille de soda couverte de condensation à son front

luisant de sueur. D'autres bouteilles vides étaient empilées devant lui ainsi que des quilles de bowling.

Oui, il attendait depuis *très* longtemps.

Au loin, des montagnes rouges recuites, semblables à des crocs, traçaient une ligne déchiquetée contre l'horizon. Plus près, quelques animaux étaient attachés à des poteaux métalliques devant la *cantina* : un cheval, une mule et un lama – ce dernier ayant la sale habitude de cracher pour manifester le dégoût que lui inspirait son environnement.

Je te comprends, mon frère.

La Harley-Davidson de Mutt était solidement enchaînée au dernier poteau. Le jeune homme l'avait fait transporter depuis la côte est des États-Unis, et il la gardait constamment à l'œil.

Au-delà de la rambarde de la *cantina* s'étendait un dédale de bâtiments d'adobe, d'une blancheur aveuglante sous le soleil impitoyable. Des Péruviens en poncho multicolore et chapeau à large bord se bouscullaient dans les rues ou vendaient des babioles sur des étals en bois. Des lamas croulant sous les marchandises se traînaient le long de la route poussiéreuse parmi des carrioles de toutes les tailles – certaines tirées par des mules, d'autres par des gens. Des individus louches se tapissaient dans les ruelles sinueuses, vendant, appâtant et observant.

Ici, il fallait toujours ouvrir l'œil, et le bon. C'était un endroit grouillant de monde, dangereux... Un vrai Casablanca. Mutt n'aurait pas été surpris de voir Humphrey Bogart apparaître à l'angle de la rue voisine.

Tout n'était pas sinistre. Des enfants au visage rond et bronzé dansaient à travers ce chaos, riant de toutes leurs dents, s'interpellant joyeusement les uns les autres. Mais eux aussi, il fallait les surveiller. Une petite fille en robe poussiéreuse soulagea un touriste allemand de son portefeuille et s'enfuit sans qu'il ait rien remarqué.

Parce qu'il s'ennuyait, Mutt entreprit d'énumérer les langues qu'il avait entendues depuis son arrivée : allemand, français, italien, chinois, portugais et un millier de dialectes hispaniques différents. Mais Dieu merci, pas de russe.

Ou du moins, pas encore.

Mutt ne prêtait qu'une oreille distraite au professeur. Non loin de lui, Jones était engagé dans une conversation animée avec quelques autochtones – une conversation qui se composait de mots étranges et d'une profusion de gestes. C'était tout juste si Mutt reconnaissait encore son compagnon de voyage. La veste en tweed avait cédé la place à un blouson de cuir usé, un Fedora cabossé et un fouet que Jones portait sur l'épaule. Son visage d'ordinaire rasé de près était désormais mangé par un début de barbe grisonnante.

Enfin, Jones tapa chacun de ses interlocuteurs sur l'épaule et se détourna. Il rejoignit Mutt à grandes enjambées. Ses yeux brillaient. Il devait apporter de bonnes nouvelles – enfin !

— Quelqu'un a vu Ox, confirma-t-il. Il y a quelques mois, il est arrivé en ville titubant et délirant.

— Quoi ?

Inquiet, Mutt se leva. Il se représenta l'homme qui l'avait plus ou moins élevé, toujours tiré à quatre épingles avec sa cravate parfaitement nouée, ses cheveux impeccablement coiffés et son attaché-case aussi bien rangé qu'un meuble de classement. Il n'arrivait pas à le reconnaître dans la description de Jones.

Son compagnon lui fit signe de le suivre.

— La police l'a enfermé dans un sanatorium à la lisière de la ville. C'est par ici.

Il s'éloigna dans la chaleur accablante. Mutt lui emboîta le pas.

— Le truc que vous parliez tout à l'heure, dit-il en désignant la *cantina* du pouce. J'ai fait de l'espagnol, mais je n'en ai pas reconnu un traître mot. C'était quoi ?

— Du quechua. Un dialecte inca local.

— Et vous avez appris ça où ?

— C'est une longue histoire, gamin.

Jones retira de sa poche la main d'un jeune voleur et poursuivit son chemin, non sans avoir lancé une pièce à l'enfant.

— J'ai le temps de l'écouter, dit Mutt.

Il ne s'expliquait pas pourquoi il voulait en savoir davantage sur cet homme – et pourtant, c'était le cas.

Jones haussa les épaules.

— J'ai passé du temps avec Pancho Villa.

La surprise fit trébucher Mutt.

— Sans dé... conner !

— C'est toi qui as demandé. Et modère ton langage, ordonna sévèrement le professeur.

— Pancho Villa. Le général mexicain révolutionnaire, s'émerveilla Mutt.

— D'accord : techniquement, j'avais été enlevé, admit Jones.

— Ça semble vous arriver souvent.

— Ce sont les risques du métier, gamin.

Mutt secoua la tête.

— Pancho Villa vous a vraiment enlevé ?

— C'était pendant la bataille contre Victoriano Huerta.

Jones cracha par terre, comme si le fait d'avoir prononcé ce nom lui laissait un sale goût dans la bouche.

— Attendez une seconde, vous deviez avoir... quoi, dix-neuf ans ? Quel âge vous aviez ?

— À peu près pareil que toi, gamin.

— C'est dingue. Vos parents ont dû avoir une sacrée trouille !

Jones haussa les épaules.

— Ça s'est bien goupillé. Les choses étaient... un peu tendues à la maison.

Mutt grogna pour montrer qu'il comprenait.

— Ouais, ma mère et moi, on n'est pas non plus en très bons termes en ce moment.

— Traite-la bien, gamin, grommela Jones. Une mère, on n'en a qu'une. Et parfois, on ne la garde pas longtemps.

Mutt entendit quelque chose s'étrangler dans la voix du professeur. Il garda le silence pendant quelques pas. Mais il avait trop besoin de parler.

— Ce n'est pas ma faute, se défendit-il. C'est la sienne. Elle s'est mise en rogne parce que j'avais arrêté l'école, comme si j'étais un bon à rien

ou je ne sais quoi.

Le professeur lui jeta un coup d'œil pénétrant.

— Tu as arrêté l'école ?

— J'en ai même quitté plusieurs. De ces établissements chics où on vous apprend les échecs, le débat, l'escrime. (Mutt tripota machinalement le cran d'arrêt dans la poche de son jean.) Du coup, je sais super bien me battre à l'arme blanche, mais quelle perte de temps !

— Tu n'as jamais passé ton diplôme ?

— Non. Pour apprendre des trucs qui ne servent à rien et s'enfiler les mauvais bouquins... Ne vous faites pas de fausses idées : j'adore lire. Ox ma refilé tous les bouquins possibles et imaginables quand j'étais gamin. Y compris l'un des vôtres.

— Vraiment ?

Il y avait de la surprise dans la voix du professeur, et aussi une pointe de fierté. Mutt commençait à soupçonner qu'Ox et lui ne s'étaient pas quittés en très bons termes.

— Mais maintenant, je choisis moi-même ce que je lis, conclut-il.

— Alors, comment gagnes-tu ta vie ? s'enquit Jones.

— En réparant des bécane. Je sais bidouiller la plupart des types de moteur.

— Et tu as l'intention de continuer longtemps ?

— Possible, répondit Mutt, irrité. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Rien du tout. Si ça te plaît, ne laisse personne te persuader du contraire.

Le professeur franchit un coin et désigna le bout de la rue suivante. Au sommet d'une petite butte se dressait un bâtiment d'adobe massif. Ses murs recuits par le soleil et les barreaux métalliques qui garnissaient la plupart de ses fenêtres ne lui donnaient pas l'air franchement accueillant.

Le sanatorium.

Comme ils approchaient de sa façade austère, Mutt lut l'inscription gravée au-dessus de la porte : « Saint-Antoine-de-Padoue ».

Le professeur poussa un grognement amusé.

— Quoi ? demanda Mutt alors qu'ils montaient les marches qui conduisaient à la porte.

— Antoine de Padoue est le saint patron des objets perdus.

— Alors, nous sommes bien au bon endroit.

Plus bas dans la rue, un homme émergea de derrière un étal de fruits. Il regarda les deux compagnons pousser les lourdes portes en bois du sanatorium et disparaître à l'intérieur.

Otant son chapeau à large bord, il s'essuya le front avec un mouchoir, puis remit son chapeau en place et secoua la tête.

— Indy..., soupira-t-il avec un accent anglais prononcé. Tu ne pouvais pas rester à l'écart, pas vrai ?



Indy suivit la nonne dans le couloir aux murs blanc stérile, bordé par des portes d'acier dans lesquelles se découpaient de petites fenêtres munies de barreaux. Leurs pas résonnaient sur les carreaux d'adobe rouge. Mal à l'aise, le gamin traînait en arrière.

La nonne tenait ses mains croisées devant elle. Une lourde clé se balançait au bout de la chaîne qui pendait entre ses paumes. Elle la tripotait nerveusement, ainsi qu'un rosaire, tout en poursuivant son récit en espagnol.

— Je me souviens de lui. Il était ici il y a deux mois environ. Puis des hommes avec des pistolets... de méchants hommes. Ils sont venus et l'ont emmené. (Elle jeta un coup d'œil à Indy.) Il était gentil.

Un des pensionnaires leur fit signe par la fenêtre de sa cellule. Ses cheveux se dressaient sur son crâne, et il n'avait que trois dents – toutes de travers. Il parlait si vite que ses mots se chevauchaient et en devenaient inintelligibles, comme s'il délirait.

Mutt se rapprocha de lui.

— Il me semble distinguer quelques mots. *Arqueólogo* – un archéologue, non ?

Passant ses deux bras entre les barreaux, le pensionnaire saisit le jeune homme par le col de son blouson de cuir et l'attira violemment vers la porte.

Indy tendit la main, attrapa Mutt par la ceinture et le dégagea d'une secousse. Il l'entraîna un peu plus loin avant de le lâcher.

— On ne discute pas avec les autochtones.

Secouant la tête, il se remit à suivre la nonne.

Cette fois, Mutt demeura sur ses talons, les yeux écarquillés.

— Que se passe-t-il ?

Du menton, Jones désigna leur guide.

— Elle dit qu'Oxley était dérangé. Obsédé. Il dessinait tout le temps sur les murs de sa cellule.

Comme ils croisaient un homme de ménage qui poussait un chariot grinçant, Indy sortit la lettre d'Oxley et la relut à voix haute.

— « ... Les lignes de la terre que seuls les dieux peuvent déchiffrer... Le berceau d'Orellana... » (Il replia la lettre.) Ça n'a pas de sens. Le berceau. Orellana n'était pas né au Pérou. C'était un conquistador, un Espagnol. Il était venu ici pour chercher de l'or. Et il a disparu en même temps que six autres hommes. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés.

Devant eux, la nonne s'arrêta face à une porte, qu'elle déverrouilla à l'aide de sa grosse clé.

— C'est ici que nous gardions votre ami. Nous préférons ne pas la laisser ouverte. Ça perturbe les autres pensionnaires.

Elle jeta un coup d'œil dans le couloir. Dès que la clé eut tourné dans la serrure, le babillage et les cris des occupants des autres cellules s'évanouit, cédant la place à un silence de mort. Nerveuse, la nonne s'écarta de la porte.

— Je vais vous laisser un peu d'intimité.

Elle rebroussa chemin en restant bien au milieu du couloir. L'écho de ses pas se répercuta dans le silence.

Indy entra le premier.

La pièce ne faisait pas trois mètres carrés. Elle ne contenait qu'un lit avec une couverture pliée au pied, de celui-ci et un petit évier blanc. Deux fenêtres minuscules, garnies de barreaux, se découpaient assez haut. Les murs et le sol étaient en pierre couverte de plâtre.

Mutt avait suivi Indy à l'intérieur.

— Oh. Mon. Dieu.

Indy comprit aussitôt que le diagnostic de la nonne était exact. Aussi haut qu'un homme puisse tendre le bras, des centaines de dessins recouvraient les murs. Leur taille et leur angle variaient ; certains

étaient d'un réalisme saisissant et d'autres plus abstraits. Mais tous représentaient la même chose.

Un crâne de cristal.

Indy s'approcha du mur du fond. Celui-ci était occupé par un unique dessin. Les deux fenêtres de la cellule figuraient les orbites du crâne – des orbites flamboyantes, emplies par la lumière du soleil.

Au centre de la pièce, Mutt pivota lentement sur lui-même.

— Ox, mon vieux, que t'est-il arrivé ?

Percevant son émotion, Indy se tourna vers le jeune homme. Il voulait lui prodiguer quelques paroles réconfortantes. Mais Mutt se détourna, embarrassé. Indy fit un pas vers lui – et réalisa qu'il ne savait pas quoi dire. Qu'y avait-il à dire ?

Alors, il fit la seule chose qu'il savait faire : il reporta son attention sur les murs. Il fit le tour de la cellule, examinant chaque dessin en quête d'un indice. Quand il eut fini, il s'étira pour faire craquer ses vertèbres. Il venait de comprendre quelque chose.

— Ce crâne, dit-il en s'approchant du dessin le plus détaillé. Il ne ressemble pas du tout à celui de Mitchell-Hedges, Regarde comme l'arrière est allongé.

Mutt se rapprocha pour mieux voir. Il s'enveloppait de ses bras mais semblait s'être ressaisi.

— Pourquoi est-il comme ça ?

— Il existait une tradition chez les Indiens nazcas : le bandage crânien. Ils le faisaient aux enfants de sang royal pour que leur tête se déforme ainsi.

Indy étudia le dessin. Cette procédure portait le nom scientifique de plagiocéphalie. Elle consistait à attacher des planches à la tête d'un nourrisson pour influencer sur son développement. Les Nazcas n'étaient pas les seuls à la pratiquer. On la retrouvait dans beaucoup de civilisations antiques : chez les Égyptiens, les aborigènes d'Australie, et même les tribus chinookan et choctaw en Amérique du Nord.

— C'est dingue, commenta Mutt. Pourquoi faisaient-ils ça ?

— Pour honorer les dieux.

— La tête de Dieu ne ressemble pas à ça, protesta le jeune homme en désignant le dessin tracé au charbon.

— Ça dépend qui est ton dieu, marmonna Indy.

Un mot attira son attention – un mot qui se répétait à travers le fouillis artistique des murs, caché parmi les crânes. Le même mot traduit dans une centaine de langages.

Mutt se pencha et déchiffra à voix haute l'inscription gribouillée sous ce crâne-là. C'était de l'espagnol.

— *Vuelta*. (Il jeta un coup d'œil à Indy et traduisit.) Retourne. Retourne où ?

— Ou retourne quoi ?

Indy détailla le crâne aux yeux étincelants.

— Vous croyez qu'Ox parlait du crâne ? interrogea Mutt.

D'un large geste, Indy désigna les quatre murs.

— Il avait l'air d'y penser pas mal, oui.

— Mais où était-il censé le rapporter ?

Indy sortit la lettre d'Oxley. Il la lut en entier, butant de nouveau sur l'expression « le berceau d'Orellana ». Puis il jeta un coup d'œil aux centaines de traductions du mot « retourne ».

— Le berceau, marmonna-t-il. Ce terme a plus d'une signification. Chez les Mayas, il désigne l'endroit où l'on repose.

Il sentit son cœur faire un petit bond dans sa poitrine.

Évidemment !

Il se remit à scruter les murs avec la frénésie d'une certitude toute neuve.

— Allez, Ox, tu as bien dû laisser un autre indice...

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Mutt.

Indy en avait la tête qui lui tournait.

Le berceau d'Orellana... Le lieu de repos d'Orellana...

— Ox parlait de la tombe du conquistador, expliqua-t-il.

Il baissa les yeux vers ses pieds. Et où trouvait-on une tombe ?

Dans le sol.

Focalisé sur les crânes, il ne l'avait pas remarqué au premier abord. De la poussière et de la terre en dissimulaient la plus grande partie. Il se laissa tomber à genoux et balaya la pierre de sa main.

Il sentit les lignes plus qu'il ne les vit. C'était le dernier dessin d'Ox, gravé dans le sol même de sa cellule.

Se relevant d'un bond, Indy fonça dans le couloir.

— Où allez-vous ? lança Mutt dans son dos.

Indy revint un instant plus tard avec le balai qu'il venait d'emprunter à l'homme de ménage. Il le lança au jeune homme.

— Balaie !

— Quoi ?

Il fit le geste de balayer et désigna l'ensemble de la cellule.

— Tout, précisa-t-il.

Mutt se mit au travail. Alors, Indy se dirigea vers le mur du fond. Il grimpa sur le lit et, de là, se hissa sur l'appui d'une des fenêtres. Accroupi sur l'étroit rebord, il pivota vers la pièce comme s'il regardait à travers les yeux flamboyants du crâne.

Tandis que le soleil lui chauffait le dos, il attendit en se remémorant ses années de fac avec Oxley. À l'époque, déjà, son collègue était pompeux avec un grand P – capable de discourir des heures durant sur n'importe quel sujet obscur, que son auditoire soit intéressé ou non. Jamais il ne quittait le dortoir sans avoir vérifié que tous ses boutons étaient fermés et que pas un seul de ses cheveux dépassait. Son obstination n'avait d'égale que l'exaspération qu'il suscitait chez autrui.

Mais à côté de ça, c'était un esprit brillant, d'une inventivité éblouissante – même à l'époque. Une petite partie de cet Oxley devait avoir survécu – même ici.

En contrebas, Mutt continuait à s'affairer. Chaque mouvement du balai révélait un peu plus le dessin gravé dans la pierre du sol. Le chef-d'œuvre d'Oxley. Sa version des lignes de Nazca, visible seulement du dessus : donc, par les dieux.

Ou par Indiana Jones.

L'image était détaillée. Mais cette fois, elle ne représentait pas un crâne. Indy suivit des yeux le tracé de montagnes déchiquetées, le contour de temples et de monuments funéraires péniblement reproduits.

... Et une multitude de pierres tombales.

— Le cimetière où Orellana est enterré, réalisa-t-il tout haut.

Mutt lui jeta un coup d'œil, puis reporta son attention sur le sol.

— Je croyais que tous les conquistadors avaient disparu. Qu'on n'avait jamais retrouvé leurs corps.

Indy détailla le dessin qui s'étalait sous lui.

Une inventivité éblouissante, de fait.

— On dirait qu'Oxley a fini par les trouver.



Un éclair déchira le ciel nocturne, illuminant le paysage et soulignant ses contours avec un éclat argenté. Des nuages bas, au ventre chargé d'orage, bouillonnaient au-dessus des hautes terres désertiques en grondant comme pour décourager les intrus. La chaleur restait prisonnière du sable, mais une brise rafraîchissante balayait le terrain accidenté.

L'ascension des montagnes qui entouraient Nazca avait pris la journée entière et une bonne partie de la nuit.

Mutt arrêta sa Harley au sommet de la pente alors qu'une nouvelle détonation se répercutait entre les pics rocheux et que la foudre illuminait une vallée.

— Là ! s'exclama Jones, assis derrière le jeune homme sur sa moto.

Il désignait une crête située à l'autre bout de la vallée.

Mutt avait vu aussi. Au sommet de la falaise s'entassait un fouillis de croix de pierre, de statues effritées et de mausolées antiques. Une poignée de pins agités par le vent découpaient contre le ciel leur silhouette torturée par des siècles de tempêtes.

— Le cimetière de Chauchilla, annonça Jones. Il est exactement comme dans le dessin d'Oxley.

Les deux hommes avaient recopié la gravure inscrite dans le plancher du sanatorium et l'avaient montrée à quelques habitants du coin. Un vieillard à demi aveugle avait fini par l'identifier – et leur avait fortement déconseillé de se rendre là-bas. *Maldecido* : voilà comment il avait décrit l'endroit. « Maudit ». Une poignée de pesos avait été

nécessaire pour le convaincre de tracer un plan des montagnes voisines et d'y indiquer le cimetière.

Malgré cette carte, Mutt avait failli renoncer plusieurs fois, convaincu que le vieillard leur avait menti. Pourtant, le cimetière était bien là. Et le jeune homme comprenait pourquoi on les avait mis en garde. Les intempéries avaient rongé le flanc de la falaise, si bien que le cimetière reposait désormais sur une saillie à demi effondrée, à l'aplomb du désert. L'érosion avait même mis au jour les racines de certains arbres, qui pendaient sous le ventre du promontoire telle une barbe moussue et emmêlée.

Un nouvel éclair révéla ce qui creusait la surface du désert quelques centaines de mètres en contrebas : les fameuses lignes de Nazca. À chaque déflagration, du feu argenté parcourait les motifs larges de plus d'un kilomètre. Mutt repéra une araignée aux pattes tordues et un homme avec une tête pareille à un bol. Tous deux semblaient le fixer. Il frissonna. Puis l'obscurité engloutit les deux apparitions.

— Allons-y, pressa le docteur Jones, impatient, le regard rivé sur le cimetière.

Mutt ne réagit pas tout de suite. Il espéra que le professeur ne voyait pas qu'il tremblait. Il n'avait jamais aimé les cimetières – même en pleine journée. Mais il devait retrouver le crâne de cristal d'Ox. La vie de sa mère en dépendait.

Aussi poussa-t-il sa moto par-dessus la crête.

Un chemin en lacets conduisait vers le perchoir précaire de leur objectif. Il leur fallut encore une demi-heure pour atteindre le portail en fer forgé du cimetière proprement dit. Entre-temps, le vent avait forcé ; il agitant une pancarte peinte à la main sur laquelle figurait cette inscription :

MATAREMOS À LOS HUAQUEROS

Mutt se gara sous la pancarte tandis que le professeur sautait à terre et se dirigeait vers une bicoque délabrée. Il s'agissait sans doute de la maison du gardien mais, visiblement, personne ne l'occupait plus depuis longtemps. Ses briques rouges étaient craquelées et couvertes de lichen. Son toit s'affaissait. Il semblait qu'une bonne bourrasque aurait suffi à la jeter à terre.

Jones ouvrit la porte d'un coup de pied et disparut à l'intérieur. Mutt l'entendit farfouiller. Puis il revint avec une lanterne à la main. Il l'alluma et régla la mèche au plus bas pour économiser le peu de combustible qui restait.

— Il nous faut des pelles, dit-il en levant sa lampe.

Ils en trouvèrent deux posées contre le portail. Mutt désigna la pancarte qui se balançait au-dessus de leur tête et traduisit :

— « Les pilleurs de tombes seront abattus. »

Indy s'enfonça dans le cimetière.

— C'est une chance que nous n'en soyons pas.

Le chemin passait entre deux des pins tordus. Les branches agitées par le vent s'entrechoquaient avec un bruit pareil à un cliquetis d'ossements. Mutt leva les yeux.

Il détestait vraiment les cimetières.

Comme il scrutait l'obscurité, quelque chose remua au-dessus de sa tête. Il tenta de voir ce que c'était, mais les ombres s'immobilisèrent de nouveau. Il resta planté là quelques instants, puis s'élança si précipitamment qu'il bouscula le professeur.

— Fais attention, gamin !

Jones s'était arrêté en bordure du cimetière. Il balayait du regard les pierres tombales et les cryptes qui s'étendaient devant lui.

— De toute façon, on arrive un peu tard pour piller quoi que ce soit, marmonna-t-il.

Statues, croix et mausolées minuscules se succédaient jusqu'au bord de la falaise. L'endroit avait définitivement connu des jours meilleurs. La moitié des tombes béaient telles des gueules noires disloquées. Tous les objets de valeur quelles contenaient avaient été volés depuis belle lurette. Ne restaient désormais que leurs occupants. Partout, le sol était jonché de squelettes piétinés, disloqués ou abandonnés dans des positions ridicules.

Le cimetière était devenu un champ d'ossements.

Le professeur leva sa lanterne plus haut. Le vent soulevait de la poussière et du sable, formant des tourbillons pareils à des fantômes.

Surtout ne pas penser à ça.

— Qu-qu'est-ce qu'on cherche au juste ? se força à articuler Mutt.

— Je ne sais pas encore. Quelque chose de caché. Peut-être une antichambre dans une de ces cryptes.

Jones tendit un doigt, fit mine de s'éloigner, se ravisa et pivota dans une autre direction.

Mutt secoua la tête et le suivit. À ce rythme, ils seraient encore là au lever du jour.

Sur leur gauche, les ombres s'agitèrent soudain. Mutt sursauta et fit volte-face, cognant le bras du docteur Jones qui faillit lâcher sa lanterne.

— Qu'est-ce qui te prend, gamin ? demanda-t-il, mécontent.

— J'ai cru voir quelque chose.

— Ce ne sont que de simples ombres. Il n'y a rien d'autre ici qu'un paquet de...

Une de ces simples ombres jaillit de derrière une pierre tombale et renversa Jones. Une autre se laissa tomber d'une branche d'arbre et jeta Mutt à terre. Le jeune homme se débattit follement – contre rien. Jones hurla et lança des ruades, mais lui non plus n'avait pas d'agresseur tangible.

Des fantômes !

Paniqué, Mutt se redressa et recula jusqu'à une pierre tombale. Il sentit son talon pulvériser les os d'un bras qui gisait sur le sol. Instinctivement, il fit un écart – et heurta un squelette adossé à la pierre tombale voisine.

Le crâne pivota vers lui.

Mutt réprima un cri d'horreur alors que le squelette lui bondissait dessus en tendant ses doigts recourbés comme des griffes. Il le repoussa avec une force née de la terreur. Le squelette s'écroula, mais se remit aussitôt sur pieds et s'accroupit face à lui.

Mutt réalisa que ce n'était pas un mort-vivant mais un homme très maigre, couvert de boue noire et vêtu d'une carapace d'os.

Le choc l'avait paralysé trop longtemps. Son adversaire se jeta de nouveau sur lui. Mais au moment où il plongeait, une pelle le frappa en pleine figure. Il partit en arrière tandis que son masque d'os se brisait, révélant un visage humain.

À peine avait-il touché le sol qu'il roula sur lui-même à une vitesse surnaturelle et disparut dans l'obscurité.

Mutt rejoignit le professeur. Épaule contre épaule, ils brandirent leurs pelles ainsi que des armes.

— Ce type n'était pas mort du tout ! cria Mutt.

— La lettre d'Oxley, haleta Jones. Il disait quelque chose à propos des morts-vivants. Ce n'était pas une plaisanterie. Il...

« Thwack, thwack. »

Deux fléchettes se plantèrent dans le manche en bois de la pelle du professeur. Leurs plumes minuscules vibraient encore lorsque Jones plongea à terre.

Mutt fut trop lent. Deux ombres bondirent par-dessus le dos du professeur et le frappèrent en pleine poitrine. Le jeune homme vacilla et tomba en arrière – dans une tombe grande ouverte.

Il atterrit sur le dos dans la terre battue. L'impact lui coupa le souffle. Comme il tentait de reprendre sa respiration, une des ombres squelettiques apparut au bord du trou et pointa une sarbacane vers lui.

Mutt ne pouvait pas s'échapper.

D'un geste vif, il sortit son cran d'arrêt de sa poche, l'ouvrit et le projeta vers son agresseur. Un éclair argenté frôla le bras de l'homme. Ce fut suffisant pour dévier son coup. La sarbacane tomba de sa main.

Hélas ! Un deuxième guerrier la ramassa, la porta à ses lèvres et visa l'intérieur de la tombe.

Mutt n'avait pas d'autre arme. Il frémit : il savait ce qui l'attendait.

Mais il se trompait.

Une main jaillit sur le côté, empoigna la sarbacane et la détourna de sa cible. Mutt vit le professeur se pencher, coller ses lèvres sur la mauvaise extrémité du tuyau et souffler de toutes ses forces.

Le guerrier hoqueta et tituba en arrière, lâchant la sarbacane. Il porta une main à sa gorge et enfonça l'autre dans sa bouche. Mais la fléchette empoisonnée était plantée profondément. Une seconde plus tard, il s'écroula, raide mort.

De l'autre côté de la tombe, le premier guerrier se releva d'un bond. Son bras saignait. Entre ses doigts, il tenait le couteau de Mutt. Il arma

son bras pour le retourner à l'envoyeur.

« SCH-LAK ! »

Mutt sursauta.

Au-dessus de lui, le fouet de Jones venait de s'enrouler autour du poignet du guerrier. Une bonne secousse, et le cran d'arrêt échappa aux doigts qui le tenaient. Il s'éleva dans les airs, puis retomba comme une pierre – droit vers Mutt.

Le jeune homme recula précipitamment en écartant les jambes. La lame se ficha dans la terre entre ses cuisses.

C'était passé près. *Trop* près.

— Désolé, gamin, lança le professeur.

Mais il avait ses propres problèmes. Le guerrier avait réussi à se dégager et s'apprêtait à lui bondir dessus.

Jones leva son autre bras, révélant un pistolet noir. Il l'arma bruyamment et le pointa vers le torse osseux de sa cible.

Le guerrier détailla rapidement le pistolet, le fouet et l'homme qui les tenait. Puis il s'élança dans la direction opposée.

Mutt récupéra son couteau et se leva. Au-dessus de lui, il vit d'autres ombres s'égailler dans toutes les directions.

Elles étaient malignes, ces ombres.

Dans un grondement de tonnerre, un éclair illumina la silhouette de Jones – un fouet dans une main, un pistolet dans l'autre.

— Vous êtes professeur, c'est bien ça ? lança Mutt.

Jones se pencha pour le tirer hors de la tombe.

— À temps partiel.



Indy rengaina son pistolet et tendit la main à Mutt pour l'aider à s'extraire de la tombe.

Debout près du trou béant, le jeune homme essuya sur son jean le sang qui maculait la lame de son couteau. Indy remarqua sa grimace légèrement nauséuse.

C'était dur de grandir.

— Je... je ne m'en étais encore jamais servi, expliqua Mutt en fixant le cran d'arrêt. À part comme ouvre-bouteilles.

Indy lui donna une tape sur l'épaule.

— Tu t'es bien débrouillé, gamin.

Il se dirigea vers le guerrier empoisonné et l'adossa à une pierre tombale. Puis il souleva un squelette de son chapeau et de son poncho, qu'il lui enfila.

— Ça devrait le préserver pendant deux ou trois siècles.

Mutt s'était enveloppé de ses bras pour se réconforter.

Il détaillait le cadavre. Sans doute était-ce le premier mort qu'il voyait, imagina Indy. À son crédit, le jeune homme ne détourna pas les yeux.

— C'étaient qui, ces types ? demanda-t-il enfin.

— Des Nazcas. Ou peut-être leurs descendants.

Indy réfléchit. Les Nazcas étaient arrivés dans cette région en l'an mille avant J.-C. Ils avaient prospéré pendant mille cinq cents ans, développant des méthodes d'agriculture et des systèmes d'irrigation

complexes. C'étaient également de très bons artisans, réputés pour leurs poteries et leur tissage. Puis ils avaient été éradiqués par les Espagnols. Alors, comment se faisait-il qu'une de leurs tribus subsiste encore en secret ?

Indy balaya le champ d'ossements du regard.

— Qui qu'ils soient, ces gens n'aiment pas beaucoup qu'on furète ici. D'où la question : que protègent-ils ?

Sur la gauche, quelque chose attira son attention. Un mur situé dans le fond du cimetière – un mur à l'aspect étrange. Indy s'en approcha, entraînant Mutt à sa suite.

La pierre était vérolée de niches, toutes bourrées de crânes et d'ossements dont la plupart étaient enveloppés de toiles d'araignées. Indy effleura la substance soyeuse du bout de l'index.

— *Lasiodorides striatus*, marmonna-t-il.

Mutt se pencha pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est ?

Indy se redressa.

— Dites « péruvienne aux genoux râpés ».

Mutt n'eut pas l'air plus avancé.

Indy se mit à longer le mur.

— Des tarentules géantes.

Le gamin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Géantes comment ?

— Viens voir ça, ordonna Indy. (Il fit courir ses doigts à la surface du mur de pierre). La maçonnerie date de deux époques différentes. Une ruine bâtie sur une autre. Les civilisations font tout le temps ça – elles se recouvrent les unes les autres.

En suivant le mur, il découvrit des empreintes dans le sable : une série qui se dirigeait vers le mur et une autre qui s'en éloignait. Il étudia cette section plus soigneusement, le nez à quelques centimètres de la pierre. Avec mille précautions, il écarta les toiles d'araignée pour inspecter chaque niche.

— Gaffe aux tarentules, le prévint Mutt.

Indy l'ignora. Mais il ne découvrit rien de plus que des ossements. Alors qu'il tendait la main vers une toile qui dissimulait un crâne, dans la partie la plus ancienne de la maçonnerie, la soie s'écarta devant ses doigts, puis revint à sa place initiale – comme si le crâne respirait.

— Circulation d'air, marmonna Indy.

— Quoi ?

— Ça indique la présence d'une caverne ou d'un passage souterrain.

Saisissant le crâne par les orbites, il le tira de sa niche. Une grosse tarentule décampa le long de sa main. Mutt hoqueta, mais Indy ignora l'araignée, qui partit se réfugier dans un autre trou.

La voie ainsi dégagée, Indy sonda le fond de la niche. Ses doigts découvrirent une boucle de corde. Il se pencha en arrière, tirant dessus. Toute la section de mur pivota dans un grincement minéral.

Un passage étroit s'enfonçait dans des ténèbres d'un noir d'encre.

Mutt se pencha, son épaule contre celle d'Indy, et posa une main sur le rebord de la porte secrète.

Indy lui fit signe de reculer.

— À ta place, j'évitais de toucher...

Trop tard.

Une douzaine de scorpions noirs se déversa le long du bras de Mutt.

— AAAAAAH !

Le jeune homme bondit en arrière, agitant son bras. Les scorpions tombèrent en pluie à ses pieds et se dispersèrent.

— Du calme, lui enjoignit Indy. Ce ne sont que des scorpions.

Soudain, Mutt cria et se gifla l'avant-bras.

— L'un d'eux m'a... m'a mordu, balbutia-t-il. (Il fixa Indy, les yeux écarquillés.) Est-ce que je vais mourir ?

— Gamin, on meurt tous un jour. C'est la vie. (Voyant que cela ne réconfortait pas son jeune compagnon le moins du monde, Indy soupira.) Il était gros, ce scorpion ?

— ÉNORME !

— Tant mieux.

— Comment ça, tant mieux ?

— Plus les scorpions sont gros, moins ils sont dangereux. (Indy reporta son attention sur le tunnel, puis pensa à quelque chose et pivota de nouveau vers Mutt.) Mais si jamais tu te fais piquer par un petit, dis-le-moi tout de suite, d'accord ?

Sur ce sage conseil, il récupéra sa lanterne et s'engagea à quatre pattes dans le tunnel.

Mutt regarda Jones disparaître dans le tunnel. Par-dessus son épaule, il jeta un coup d'œil au cimetière envahi par les ténèbres. Quelques gouttes de pluie lui tombèrent sur le visage.

Puis un éclair dissipa brièvement les ombres. L'espace d'un instant, Mutt eut l'impression que les squelettes et les tombes ouvertes le fixaient d'un air coléreux. Il frissonna. Les morts ou les scorpions ?

Comme l'obscurité reprenait possession du cimetière, le jeune homme prit sa décision. Il sortit son cran d'arrêt, l'ouvrit et se lança à la poursuite du professeur.

En pénétrant dans le tunnel, il vit que Jones avait déjà pris pas mal d'avance. À quatre pattes, il pressa l'allure pour le rattraper. L'air sentait la terre humide et la moisissure. Des toiles d'araignée lui chatouillaient la nuque. Des fourmis et des cafards filaient sur ses mains.

Enfin, il atteignit le professeur. Le soulagement l'envahit – jusqu'à ce que le sol se dérobe sous ses genoux.

La moitié inférieure de son corps plongea dans un trou. Il griffa le sol rocailleux à la recherche d'une prise, mais la terre ne cessait de s'effriter autour de lui. Il se sentit glisser vers le bas.

Puis une main le saisit par le col de son blouson et le tira en sécurité. Dans une portion plus solide du tunnel, il se laissa tomber à plat ventre, haletant.

— Nous sommes sur un promontoire, lui rappela le docteur Jones. Toute la falaise est érodée en dessous de nous. Sois prudent.

Le professeur se remit à avancer et disparut bientôt à un détour du passage. Il avait emmené la lanterne avec lui. Mutt reprit son souffle et lança :

— Merci du conseil !

Parce qu'il n'avait pas le choix, il se remit lui aussi à avancer. La lumière était la seule chose qui maintenait les scorpions – et ses terreurs – à distance. Partagé entre l'envie de rattraper Jones le plus vite possible et la crainte que le sol s'effondre de nouveau sous lui, il testait prudemment les endroits où il comptait prendre appui.

En franchissant le virage à son tour, il leva les yeux pour voir à quelle distance se trouvait le professeur – et se retrouva nez à nez avec trois silhouettes squelettiques.

Il ne put réprimer un hurlement.

Les silhouettes étaient accroupies l'intérieur de niches, les jambes et les bras attachés à la poitrine. Leurs yeux morts fixaient Mutt. Leur bouche était ouverte en un cri silencieux.

— Moins fort, gamin ! le rabroua Jones, plus loin dans le tunnel.

Mutt fit un effort pour ralentir les battements désordonnés de son cœur.

— Leur crâne ! Vous avez vu leur crâne ?

Jones rebroussa chemin de mauvaise grâce. Il tendit la lanterne à bout de bras pour éclairer un des squelettes. En effet, son crâne était difforme. Il le fit pivoter avec beaucoup de douceur. L'arrière de la tête, allongé, avait la forme d'un œuf.

— Comme les dessins d'Oxley dans sa cellule, marmonna le professeur. On se rapproche.

Il s'éloigna de nouveau. Cette fois, Mutt le suivit de près.

— Qui étaient ces gens ?

— Ils appartenaient probablement à la lignée royale des Nazcas.

Mutt se souvint de l'histoire que Jones lui avait racontée à propos des bébés dont on bandait le crâne pour rendre hommage aux dieux.

— C'est peut-être ça que gardaient les guerriers, dehors, suggéra-t-il.

— Et c'était peut-être quelque chose d'autre, répliqua mystérieusement Jones. Viens voir.

Un peu plus loin, il se laissa tomber dans une cavité. Ici, le plafond était assez haut pour que les deux compagnons puissent tenir debout. La petite caverne faisait la largeur d'un garage prévu pour accueillir

deux voitures. Ici, l'air était plus sec et plus lourd, comme chargé d'une étrange attente.

Mutt rejoignit Jones. Il fit mine de s'avancer, mais le professeur tendit un bras pour l'arrêter.

— Ne touche à rien.

Se souvenant des scorpions, Mutt obéit.

— C'est incroyable, souffla le professeur.

Il leva sa lanterne, révélant des empreintes sur le sol poussiéreux.

— Quelqu'un d'autre est passé ici. Récemment. (Il se pencha pour étudier les traces. Il y en avait deux séries distinctes.) Deux personnes.

Mutt « accroupit et mesura les empreintes avec son index et son pouce écartés.

— Elles font la même taille. (Il tourna la tête vers Jones.) Ce pourrait être une seule personne qui est venue ici deux fois.

— Pas mal, gamin.

Le professeur leva sa lanterne plus haut pour mieux éclairer la caverne. Dans le mur du fond, Mutt distingua d'autres niches occupées par des squelettes. Elles faisaient à peu près la même taille que celles qui abritaient la famille royale, dans le couloir. Mais les formes tapies à l'intérieur étaient indistinctes, recouvertes de poussière et de sable.

— Reste avec moi, ordonna Jones en se dirigeant vers l'autre bout de la caverne. Mets tes pieds là où je mets les miens.

Mutt remarqua que le professeur marchait soigneusement dans les empreintes existantes. Il l'imita. L'un derrière l'autre, ils traversèrent la caverne sans encombre.

Puis Mutt fit un léger écart pour se placer à côté de Jones. Il étudia la niche la plus proche. Celle-ci contenait un corps enveloppé dans une sorte de cocon. À travers la poussière, Mutt remarqua un éclat argenté. Il y avait comme de l'électricité dans l'air ; il la sentait sur le bout de sa langue.

Curieux, il fit un pas en avant, mais Jones lui posa une main sur l'épaule pour le retenir. Pointant sa lanterne vers chacune des niches tour à tour, le professeur les dénombra :

— Cinq... Six... Sept... (Il posa sa lampe par terre.) Ce doit être Orellana et ses hommes.

— Il n'existe qu'un seul moyen de nous en assurer, affirma Mutt.



Indy s'approcha de la niche la plus proche, Prudemment, il tendit la main pour palper le cocon et le pincer entre deux doigts. Il le secoua. Du sable et de la poussière tombèrent, révélant un matériau argenté qui n'était ni du tissu, ni du métal. Indy le reconnaissait : il était identique au linceul qui enveloppait les restes momifiés découverts à l'intérieur du cercueil volé dans le hangar 51.

Mais qu'y avait-il dans celui-là ?

Indy rabattit une couche de matériau argenté. Dessous, il y en avait une autre.

— C'est comme ouvrir un cadeau de Noël, commenta Mutt, très excité.

Indy poursuivit son déballage. Il se surprit à retenir son souffle. Les poils de ses bras s'étaient hérissés, non de peur, mais à cause des ondes étranges qui faisaient crépiter le linceul à chacune de ses manipulations.

Enfin, il atteignit le cœur du cocon. Il vit ce qui était préservé à l'intérieur et fit un pas en arrière. C'était bien un corps, mais si parfaitement préservé qu'il semblait endormi plutôt que mort. L'homme était assis les bras croisés et les genoux remontés contre sa poitrine, la tête inclinée et les yeux clos comme s'il venait juste de s'assoupir. Sa peau semblait douce, sa barbe fournie. Même le col de sa chemise était intact, bien qu'élimé.

Du doigt, Indy caressa la croix espagnole gravée sur son plastron. Le défunt portait également un fourreau ouvragé et un grand casque

conique.

— Les conquistadors. Ce sont bien eux.

Mutt se pencha pour mieux voir.

— On dirait qu'ils sont morts hier.

— Mais ça fait plus de cinq siècles. (Indy toucha le linceul argenté et, de nouveau, perçut les étranges énergies qui en émanaient.) C'est ça qui a dû les préserver.

En étudiant le conquistador, il remarqua que celui-ci agrippait une dague d'or massif au pommeau incrusté de rubis et d'émeraudes. Avec mille précautions, il détacha l'arme de ses doigts desséchés. Puis il pivota pour l'examiner dans la lumière de la lanterne.

Son regard admiratif détailla une inscription en espagnol – peut-être le nom du propriétaire. Il s'interrogea sur le défunt. Qui était-il ? Quel genre de vie avait-il menée ? Comment se faisait-il qu'il soit enterré ici ?

Baissant la dague, Indy fit mine de la glisser dans sa sacoche.

Mutt se racla la gorge.

— Je croyais qu'on n'était pas des pilleurs de tombes.

Indy réalisa ce qu'il avait failli faire.

— J'allais la remettre à sa place.

— Mm.

Il reporta son attention sur le conquistador. Mais le corps de celui-ci s'était désintégré. Toutes ses composantes organiques – vêtements compris – s'étaient changées en poussière en l'espace de quelques secondes. Il ne restait que ses os.

— Beurk, commenta Mutt.

Indy s'agenouilla et saisit une feuille de matériau argenté.

— J'ai déjà vu ce truc, marmonna-t-il. Il y a dix ans, sur le site d'un crash aérien.

Et il y a quelques semaines dans le Nevada.

Il roula le tissu métallique en boule et le laissa tomber. Le matériau se déplia de lui-même et reprit sa forme originelle.

— Ouah ! (Mutt se rapprocha en tendant son cran d'arrêt devant lui. Le couteau fut arraché à ses doigts et alla se plaquer contre le tissu métallique.) Double ouah !

— Quoi que ça puisse être, c'est hautement magnétisé, acquiesça Indy.

— Vous croyez ?

Mutt eut quelque difficulté à dégager son cran d'arrêt. Pour plus de sûreté, il le rangea dans sa botte.

— Les conquistadors ont dû voler ce matériau à l'endroit où ils ont pris le crâne, supputa Indy.

— Ils n'ont pas pris que le crâne, fit remarquer Mutt en désignant les pieds du squelette.

Un petit coffre gisait là. Ouvert, il débordait de pièces d'or et de pierres précieuses. Indy mit un genou en terre et saisit une poignée de pièces. Il les examina tandis qu'elles glissaient entre ses doigts. Elles semblaient provenir du monde entier. Il repéra un buste d'Athéna sur l'une d'elles, un casque corinthien et un œil d'Horus sur deux autres.

— Grèce, Macédoine, Egypte. Elles viennent des quatre coins du monde et de plein d'époques différentes. Que font-elles ici ? s'étonna-t-il.

— Vous croyez qu'elles ont été volées à Akator, elles aussi ? interrogea Mutt.

Indy se redressa.

— Je n'en ai aucune idée.

Il passa à la niche suivante et déballa rapidement le cocon qu'elle contenait. À l'intérieur, il trouva la même chose que dans le premier : le corps parfaitement préservé d'un explorateur espagnol mort depuis cinq cents ans, qui se décomposa au contact de l'air.

Quelques niches plus loin, Mutt appela :

— Celui-ci est déjà ouvert !

Indy le rejoignit.

— Je ne t'avais pas dit de rester près de moi ?

— Détendez-vous. (Mutt désigna le sol.) J'ai suivi les empreintes, comme vous.

Indy se renfrogna.

— Au moins, tu apprends...

Il reporta son attention sur la découverte de Mutt. Le gamin avait raison. La momie était déjà partiellement déballée. Il écarta les différentes couches de matériau argenté, révélant une silhouette squelettique en armure intégrale : plastron, casque et même un masque mortuaire. Mais cette armure-là était en or massif.

— C'est Orellana en personne.

— Comment le savez-vous ? demanda Mutt.

— À cause de l'or. Orellana était surnommé « l'Homme Doré ». Tout ce qu'il portait était en or, y compris...

Indy s'interrompit et fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ?

— Quelque chose cloche. (Il désigna l'objet de sa perplexité.) Les Espagnols ne portaient pas de masques mortuaires.

Il tendit la main et palpa le bord du masque.

— Attention, le prévint Mutt.

Indy lui jeta un regard qui signifiait : « Je sais ce que je fais », puis referma ses doigts sur le masque et le tira lentement vers lui.

Derrière, il découvrit le crâne d'Orellana, figé en un cri d'agonie et d'horreur. Ce n'était que de l'os, mais les mâchoires ouvertes hurlaient la terreur et la douleur. Indy en fut tout perturbé.

— Remettez-le, supplia Mutt.

Indy allait obtempérer quand il remarqua quelque chose qui reflétait la lumière de la lanterne. La lueur provenait de derrière le crâne d'Orellana, qu'elle nimbait d'un halo de brillance.

Il s'accroupit et saisit le corps par ses épaules dorées. Tirant son buste vers lui, il le passa à Mutt.

— Tiens-moi ça.

Mutt obéit malgré sa répugnance, et se retrouva nez à nez avec le cadavre d'Orellana.

Derrière le corps, dissimulé dans une niche pareille à celles du mur du cimetière, reposait un crâne deux fois plus gros que celui d'un homme ordinaire. Et contrairement à un vrai crâne, celui-ci avait été sculpté dans du cristal bleuté. Il capturait tout l'éclat de la lanterne et le renvoyait en démultipliant la richesse de la lumière.

Indy tendit la main vers la relique et hésita. Il se souvenait de toutes les histoires qu'Oxley racontait au sujet de ces étranges crânes : malédictions mortelles, pouvoirs paranormaux...

Se forçant à ravalier ses craintes superstitieuses, il étudia le crâne de plus près. Celui-ci semblait avoir été taillé dans un unique bloc de cristal, parfaitement transparent malgré ses nombreuses facettes.

La curiosité finit par l'emporter sur la prudence. Indy toucha la surface polie du crâne, et la lumière baissa sensiblement. Il le souleva et le sortit de sa niche.

Avec un frisson de dégoût, Mutt remit le corps d'Orellana à sa place.

Indy leva la lanterne et plaça le crâne devant. La lumière flamboyante projetait un prisme au travers de ses surfaces cristallines et se concentrait pour ressortir par ses yeux tel un rayon laser. Soutenir ce regard était aussi douloureux que de fixer le soleil pendant une éclipse.

En faisant tourner la relique dans sa main, Indy découvrit que l'arrière du crâne avait la forme d'un œuf, comme ceux des cadavres à l'extérieur.

— Pas de marques d'outils, marmonna-t-il. Aucune trace de roue lapidaire. Incroyable.

Il rapprocha l'artefact de son nez. *Qu'est-ce que... ?*

Un second cristal semblait serti à l'intérieur de la cavité crânienne. De couleur opaline, il émettait un scintillement qui passait par toute une série de teintes prismatiques et lui donnait un aspect ondulant, presque liquide.

Indy retourna le crâne pour l'examiner sous tous les angles.

— Un unique morceau de quartz taillé contre le grain. Même avec la technologie actuelle, c'est impossible. La pierre se briserait.

Mutt le rejoignit et détailla la relique par-dessus son épaule.

— Vous croyez que c'est celui d'Akator ?

— Peut-être. Les conquistadors ont dû s'en emparer en même temps que du reste de leur butin. Puis j'imagine qu'ils ont rebroussé chemin vers la côte et vers leurs navires. Mais, arrivés ici, ils sont morts – ou ils ont été tués. Les autochtones ont dû les envelopper dans les linceuls qu'ils avaient volés avant de les ensevelir.

Baissant le crâne, Indy reporta son attention sur le sol poussiéreux et les empreintes qui s'y détachaient. Il s'agenouilla et, d'un doigt tendu, suivit leur tracé.

— Quelques siècles plus tard, Oxley découvre le crâne, l'emporte... peut-être à Akator. Mais plus tard, il le rapporte ici.

Mutt s'agita.

— « Retourne ». Vous vous souvenez des inscriptions sur le mur ?

— Ça n'a pas de sens, marmonna Indy. Il est revenu cacher le crâne à l'endroit exact où il l'avait trouvé. Pourquoi ?

Soudain, Mutt lui agrippa le bras.

— R-regardez !

Tournant la tête, Indy vit le bras squelettique d'Orellana se lever comme pour s'emparer du crâne. Une crainte superstitieuse l'envahit, mais il se ressaisit très vite. Lentement, il leva et baissa la relique. Le bras suivit ses mouvements.

Ah...

— Il est vivant, mon vieux ! s'exclama Mutt en faisant un bond en arrière. Rendez-lui le crâne !

Indy se pencha et tapota les brassards d'or du cadavre.

— C'est à cause du métal de son armure, expliqua-t-il.

Il est attiré par le crâne.

— Mais le cristal n'est pas magnétique, protesta Mutt.

— L'or non plus, concéda Indy.

Les sourcils froncés, il étudia la relique et la leva de nouveau devant lui. *C'est quoi, ce truc ?*

Il se remit à scruter les orbites cristallines. Leur éclat lui faisait mal aux yeux, mais il avait besoin de réponses. Il voulait connaître les secrets du crâne.

La lumière le transperçait, lui brûlait les rétines et le cerveau. Dans les profondeurs de cette brillance, il percevait quelque chose... quelque chose qu'il parvenait presque à saisir.

— Hé, lança Mutt derrière lui.

Ce fut à peine si Indy l'entendit. Il lui semblait que le jeune homme l'appelait depuis le fond d'un puits.

— Il se passe quelque...

Si près, si près... Encore un petit moment et...

— ... chose, mon vieux. Le sol tremble. Il faut...

Des flammes dévoraient l'intérieur de son crâne. Il était presque.

— ... ficher le camp d'ici. TOUT DE SUITE !



Mutt saisit le coude du professeur et le força à baisser le bras. Le crâne échappa aux doigts de Jones et atterrit dans un tas de sable, ses yeux cristallins dardant leur éclat vers le plafond.

Jones fit volte-face.

— Pour qui tu te prends ?

Mutt battit précipitamment en retraite. Les yeux du professeur brillaient dans la pénombre, comme éclairés par leur propre feu intérieur. Effrayé, Mutt heurta le corps d'Orellana qui était assis derrière lui.

Jones cligna des yeux et pressa le bout de ses doigts sur son front comme pour contenir une migraine douloureuse. La lumière dans ses prunelles s'estompa tandis qu'il regardait autour de lui et écarquillait les yeux.

— Le sol tremble !

— C'est ce que je me tue à vous dire ! s'exclama Mutt. Par terre, le sable vibrait et de petits cailloux tressautaient.

Des pierres plus grosses frottaient les unes contre les autres. Les os des squelettes s'entrechoquaient comme s'ils étaient effrayés.

Jones pivota vers la sortie et tendit un doigt.

— Dehors ! Maintenant !

Mutt voulut obtempérer – mais le sol se déroba sous lui. Ses jambes furent englouties par une fissure qui continua à s'élargir. Il poussa un glapissement en se sentant glisser au milieu d'une cascade de sable et de cailloux.

Frénétiquement, il chercha une prise. Ses doigts trouvèrent quelque chose de dur et s'y accrochèrent. Pourtant, sa chute ne s'en trouva ni arrêtée ni même ralentie. Aveuglé et étranglé par la poussière, il se mit à cracher et à tousser.

Soudain, il s'immobilisa dans une secousse brutale, suspendu par une main, les doigts toujours crispés sur sa prise. Un dernier torrent de sable et de cailloux le submergea et le dépassa.

Mutt baissa les yeux.

Il se balançait dans le vide, cent cinquante mètres au-dessus du désert. Un éclair illumina les lignes de Nazca qui se découpaient en contrebas : une araignée, un singe, un lézard.

Hoquetant, Mutt s'arracha à la contemplation des motifs et leva les yeux.

Un crâne hurlant lui rendit son regard. Orellana. Il s'était raccroché à la cheville du conquistador – ou plutôt, à la moitié inférieure de son armure. La lumière de la lanterne montrait Jones agrippant les brassards du squelette. Le professeur avait dû saisir les bras du cadavre tandis que Mutt entraînait celui-ci dans le trou.

Le jeune homme tenta de se hisser jusqu'à la corniche. Des morceaux du squelette d'Orellana – un fémur, des côtes – se détachèrent et tombèrent en spirale vers le désert. L'armure se vidait.

— Cesse de gigoter ! hurla Jones.

Le mouvement et le poids de Mutt élargissaient le trou dans le sol de la crypte. Des cailloux et du sable s'abattirent en pluie. Mutt se tordit le cou. Tout le promontoire était en train de se fissurer. De gros morceaux se détachèrent de la falaise, dégringolèrent dans le vide et explosèrent en touchant le sol.

Le cœur battant la chamade, Mutt jeta un regard désespéré au professeur.

— Garde ton calme, gamin ! Je vais te remonter !

Que je garde mon calme ?

Il y eut une nouvelle chute de pierres alors qu'un second morceau de la corniche s'effondrait. Au milieu de l'avalanche, Mutt aperçut quelque chose de brillant qui reflétait la lumière de la lanterne.

Le crâne !

Balançant la moitié inférieure de son corps, le jeune homme tendit son bras libre. Des cailloux le bombardèrent, mais sa main se referma sur la relique. Il l'attira vers lui et la serra contre sa poitrine ainsi qu'un ballon de football américain.

— C'est quoi que tu ne comprends pas dans : « Cesse de gigoter » ? s'exclama Jones.

Mutt lui montra sa prise.

— Je pensais que ça vous intéresserait.

Ce qui rabattit le caquet du professeur.

Une pièce d'armure après l'autre, Jones hala Mutt jusqu'à lui. D'autres ossements dégringolèrent dans le vide, mais l'armure d'or tint bon.

Enfin, d'une dernière traction, le professeur hissa Mutt près de lui dans la crypte. Le crâne de cristal échappa au jeune homme et roula sur le plancher. Haletant et transpirant, Jones s'en saisit et le fourra dans sa sacoche avant de désigner la sortie.

— File ! Vite !

Ils se relevèrent maladroitement. Jones fut le premier à plonger dans le tunnel. Il s'éloigna très vite, comme s'il avait l'habitude de ce genre d'exercice.

Alors qu'il se traînait à quatre pattes derrière lui, Mutt sentit un grand frisson ébranler la montagne – puis une détonation monstrueuse résonna derrière lui. Il tourna la tête juste à temps pour voir la crypte se détacher du promontoire et tomber dans le vide.

— Ne lambine pas ! aboya Jones.

Mutt se remit à ramper le plus vite possible. La corniche continuait à s'effondrer sur ses talons, s'efforçant de l'entraîner dans sa chute. Il n'eut pas besoin d'autre encouragement.

Enfin, Jones et lui atteignirent le bout du tunnel et se jetèrent à plat ventre sur le sol.

Le professeur aida Mutt à se relever. Ils firent quelques pas titubants pour s'éloigner du bord de la falaise et regagner la terre ferme. Derrière eux, la corniche était en train de se stabiliser, même si quelques cailloux continuaient à s'en détacher. Au-delà de la falaise, l'aube approchait, changeant le bleu nuit du ciel en un mélange de roses et d'orangés.

— On a réussi, jubila Mutt.

— En effet, acquiesça une voix.

Les deux compagnons pivotèrent à l'instant où un trio de silhouettes franchissait l'angle d'un mausolée décrépit. Deux des nouveaux venus portaient des fusils. Des Russes, encore. L'homme du milieu arborait un costume kaki et un panama à large bord. Il adressa un large sourire au professeur.

— Salut, Indy.

— Mac...

Indy n'aurait pas dû être surpris, mais il l'était quand même.

Avant qu'ils puissent poursuivre les présentations, Indy entendit un crissement de bottes sur du gravier. Pivotant, il vit le colonel Dovchenko apparaître derrière Mutt. Le colosse leva une matraque et l'abattit brutalement sur le crâne du jeune homme. Celui-ci s'effondra comme une masse.

— Espèce de salaud, gronda Indy.

Ricanant, Dovchenko lui décocha un coup de pied et le frappa à la tête avec sa matraque. Des étoiles dansèrent dans le champ de vision d'Indy, qui s'écroula. Lorsqu'il heurta le sable, le crâne de cristal s'échappa de sa sacoche, roula et s'immobilisa face à lui, les yeux dans les yeux.

Une ombre s'étendit sur lui. Dovchenko. Le Russe avait saisi une pierre tombale qu'il brandissait au-dessus de sa tête.

— Non ! protesta Mac. Elle a dit qu'elle avait besoin de lui vivant !

Avec un sourire mauvais, Dovchenko abattit quand même son arme improvisée. Indy frémit, mais la dalle de pierre ne frappa que le sol à côté de sa tête. Le colosse s'éloigna, grommelant en russe entre ses dents. Indy ne comprit pas ce qu'il disait, mais cela ressemblait à un croisement entre une menace et une promesse.

Il reporta son attention sur le crâne de cristal. Le soleil se levait derrière la relique, dardant les premiers rayons d'un jour nouveau à travers le cristal. Les orbites flamboyantes fixaient Indy. Dans les profondeurs du crâne, il sentit quelque chose s'agiter... se tendre vers lui.

Il écarquilla les yeux.

Soudain, des flammes envahirent son être.

Puis une main le saisit. Il aperçut une seringue et sentit une piqûre dans son cou. Un piston fut actionné. Les ténèbres le submergèrent, éteignant le feu du crâne.

Non, pas encore ! fut sa dernière pensée.

QUATRIÈME PARTIE

LES YEUX DE FEU

*Iquitos, Pérou*

Il fut réveillé par le glapissement d'un singe.

Ses sensations lui revinrent une à une : une douleur dans les épaules, une odeur de terre humide et de cannelle, un sale goût dans sa bouche, le bourdonnement d'un moustique, l'humidité dense de l'atmosphère. Sa vision se brouilla, redevint nette et se brouilla de nouveau. Un lit de camp. Le pilier d'une tente. Une lanterne suspendue.

Quelqu'un l'empoigna par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Du feu liquide coula dans sa gorge. Il se débattit, mais sa tête était aussi lourde qu'un boulet de canon. Il repéra une bouteille à l'étiquette écrite en cyrillique. De la vodka. Et pas de la bonne. Le feu atteignit son estomac et explosa, se propageant à ses membres comme une traînée de poudre.

À force de s'agiter, il réalisa qu'il était assis – ligoté – sur une chaise. Il tira sur les cordes qui entravaient ses poignets à vif. Combien de jours ? Il se souvenait vaguement d'une locomotive à vapeur, de wagons de marchandises, d'une jungle luxuriante, de la descente d'un fleuve.

Où était-il ?

Indy leva la tête. Il se trouvait dans une tente carrée avec des murs en tissu camouflage vert et noir. Une installation militaire, à n'en pas douter. À travers les fenêtres en résille, il vit qu'il faisait nuit dehors. Quelque part sur la gauche, un feu crépitait et brillait derrière la toile ; des ombres oscillaient dans sa lumière. Indy entendit des gens qui

chantaient et beuglaient. À en juger par le mouvement bondissant des ombres, ils devaient même danser. Mais leurs braillements révélaient leur nationalité.

Russe.

Une silhouette entra dans le champ de vision d'Indy. L'homme tenait une chaise dans une main et la bouteille de vodka dans l'autre. Vêtu de kaki, tête nue et le visage rouge, il laissa tomber la chaise et s'assit dessus. Puis il posa la bouteille sur son genou et lissa sa moustache en dévisageant le prisonnier.

Indy se rembrunit.

— Mac, cracha-t-il.

Il se représenta son ex-ami en train de lui tendre une embuscade au cimetière de Chauchilla. Il le foudroya du regard.

— Tu as de la chance que je sois arrivé le premier, Indy. Dovchenko voulait te faire sauter la tête, tu sais. C'est la troisième fois que je te sauve la vie.

— Détache-moi, et je te remercierai comme tu le mérites.

Mac se pencha en arrière, faisant basculer sa chaise en équilibre sur deux pieds. Il but une gorgée de vodka, frémit et soupira.

— On va compter, dit-il en levant un doigt. La première fois, tu avais un Luger pointé sur la nuque. C'est même à cause de ça qu'on s'est rencontrés, pas vrai ?

— Je contrôlais la situation, grogna Indy.

Mac leva un second doigt.

— Puis il y a eu Jakarta. Tu te souviens des fléchettes d'amnésie que j'ai retirées de ton cou ?

Indy fronça les sourcils.

— Des fléchettes d'amnésie ?

— Tu vois ? Tu as oublié ! (Mac secoua la tête.) C'est peut-être aussi bien. Crois-moi sur parole : tu as une dette envers moi. Une grosse dette !

Indy se pencha en avant aussi loin que ses cordes l'y autorisèrent.

— Après la guerre, quand tu as trahi – combien de noms as-tu donnés aux Rouges ? demanda-t-il, le visage dur. Combien de braves

types sont morts à cause de toi ? Quelle est l'ampleur de ta dette envers eux ?

Mac soupira.

— Tu as du mal à voir le tableau dans son ensemble, mon cher.

— Tôt ou tard, ces cordes vont tomber, camarade. Et à ce moment, je te mettrai mon poing dans la figure, promit Indy.

— « Camarade » ? Tu ne crois tout de même pas que je me soucie des drapeaux ? Des uniformes ? Des lignes tracées sur les cartes ? Tout cela change.

— Mais l'argent, non.

— Oh, même l'argent finit par changer, Indy. Mais l'or est éternel.

Mac jeta un coup d'œil nerveux à un magnétophone à bobines qui enregistrerait toute leur conversation. Baissant la voix, il prit un ton de conspirateur.

— Et je ne te parle pas d'une petite pile, mais d'un énorme tas. Oublie ce que les Russes me paient. Ce n'est rien comparé à ce qui se trouve à Akator. Tu connais les légendes. Une cité entière bâtie en or massif. Pour l'amour de Dieu, c'est ce que cherchaient ces foutus conquistadors ! Nous serons plus riches qu'Howard Hughes !

Indy eut un ricanement méprisant.

— Le prix du sang. Du fric souillé jusqu'au dernier sou.

Mac se pencha encore plus bas, et sa voix se changea en murmure.

— J'ai besoin que tu prennes de la perspective, Indy. Sois malin et joue bien tes cartes. Souviens-toi, comme à...

La lumière de la lanterne vacilla alors que quelqu'un soulevait le rabat de la tente et entraît derrière Indy. Un courant d'air traversa l'atmosphère étouffante.

— ... comme à Berlin, acheva Mac à l'oreille d'Indy. Tu piges ?

Le traître se releva, un sourire satisfait aux lèvres.

Dehors, Indy entendit le hurlement d'un jaguar en chasse. *Panthera onca*. La brise fraîche lui apporta l'odeur douceâtre de *Victoria amazonia*, le nénuphar géant qui ne fleurissait que la nuit. Il remarqua un papillon jaune vif à longue queue qui voletait près de la lanterne : un

papillon comète. Dans sa tête, il croisa les références de la flore et de la faune, essayant de déterminer où les Russes l'avaient emmené.

Dans les profondeurs de la jungle péruvienne.

Il devait se trouver quelque part le long du fleuve Ucayali, à la lisière de la partie la plus sombre de la forêt. Rares étaient ceux qui s'aventuraient jusque-là, et plus rares encore ceux qui en revenaient. Que faisait-il ici ?

La brise retomba en même temps que le rabat de la tente. Une silhouette contourna Indy par la droite. Elle avait troqué son uniforme de l'armée américaine contre un autre, gris avec des bottes noires et une casquette carrée. Un uniforme russe. Elle révélait enfin ses véritables couleurs.

Toutefois, elle avait conservé un accessoire de sa tenue précédente : la ceinture et le fourreau qui pendaient très bas sur ses hanches.

Irina Spalko.

Mac inclina légèrement la tête.

— *Dobroi noch!*^[7] colonel docteur, la salua-t-il. Je vous laisse à votre interrogatoire.

Ce fut à peine si Irina Spalko daigna lui adresser un coup d'œil, mais Indy, lui, remarqua l'air inquiet de son ancien ami.

Dès que Mac fut sorti, la Russe s'avança, une main sur le pommeau de sa rapière.

— Docteur Jones, vous avez survécu pour nous servir de nouveau.

Indy s'efforça de conserver un ton neutre.

— Vous me connaissez. J'aime rendre service.

Irina Spalko plissa les yeux.

— « Je suis devenu la Mort, le destructeur de mondes. » Vous connaissez cette citation, *da* ? C'est votre docteur Oppenheimer qui a dit ça après avoir créé la bombe atomique.

Indy se remémora le nuage en forme de champignon dans le désert du Nevada.

— Il citait le livre sacré des Hindous.

— C'était de l'intimidation nucléaire. Mais ça ne fonctionne plus. La prochaine génération d'armes sera nôtre, et c'est vous qui la craindrez.

— Quelles armes ?

— Les armes mentales. La nouvelle frontière de la guerre psychique. Elle permettra de concrétiser le rêve de Staline.

Face à une telle folie, Indy se rembrunit.

— Maintenant, je comprends pourquoi Oxley a remis le crâne là où il l'avait trouvé. Il devait savoir que vous le cherchiez.

Irina Spalko s'assit dans la chaise précédemment occupée par Mac. Elle ramassa la bouteille de vodka et s'en servit un verre.

— Vous pouvez bien ricaner, docteur Jones. Ce crâne n'est pas une vulgaire icône religieuse. Vous avez dû le comprendre au moment où vous avez posé les yeux dessus – il n'a pas été fabriqué par des mains humaines.

— Alors, par quoi, selon vous ? s'enquit Indy.

Irina Spalko haussa un sourcil comme pour dire : « C'est évident, non ? »

— Expliquez-moi ça, ma petite dame, la pressa Indy.

La Russe se pencha en avant et ôta la couverture posée sur le lit de camp. Celle-ci dissimulait un objet familier : le cercueil d'acier volé dans le hangar 51. Sa surface reflétait la lumière de la lanterne.

— Ce corps que votre gouvernement a découvert au Nouveau-Mexique. Ce n'était pas le premier. Nous en avons déjà disséqué deux autres provenant de sites de crashs aériens similaires, survenus en Union Soviétique. Vous vous souvenez peut-être de l'explosion de Tunguska ?

Indy se redressa dans sa chaise. Oui, il s'en souvenait. En 1908, un objet mystérieux s'était écrasé sur Terre près du fleuve Tunguska, en Sibérie. Il avait aplati plus de cinq mille kilomètres carrés d'arbres, avec la force d'un millier de bombes atomiques. Les Russes avaient affirmé qu'il s'agissait d'une météorite. Apparemment, ils avaient menti.

Remarquant qu'Indy écarquillait les yeux, Irina Spalko eut un mince sourire.

— Les légendes au sujet d'Akator sont vraies, docteur Jones. D'après les descriptions retrouvées dans les textes historiques des Mayas et des Nazcas, les hommes de cette époque n'auraient pas pu concevoir un tel endroit, et encore moins le bâtir. C'était une cité d'êtres suprêmes

possédant une technologie qui dépasse notre entendement... et des capacités paranormales introuvables sur cette planète.

— Vous me faites marcher.

Indy voulait protester plus vigoureusement, mais quelque chose l'en empêchait. Il se souvenait de son propre examen du crâne de cristal. Quelques secondes lui avaient suffi pour comprendre qu'il tenait là une relique extraordinaire. Le cristal avait été taillé à l'encontre de son grain naturel, et si bien poli qu'il semblait presque liquide au toucher. Quant à l'incroyable finesse de ses détails... Indy devait le reconnaître : même les outils modernes n'auraient pas suffi à produire une telle merveille.

Pourtant, Irina Spalko vit le doute s'attarder sur le visage de son prisonnier.

— Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas croire vos yeux ? Le spécimen du Nouveau-Mexique nous a donné de l'espoir. Nous l'avons disséqué.

Indy leva vivement les yeux vers elle. Ils avaient fait quoi ?

— Contrairement aux deux autres, poursuivit la Russe, son squelette était entièrement en cristal. Mais il avait un crâne beaucoup plus petit. C'est peut-être un cousin éloigné du propriétaire du crâne que vous avez découvert. À moins que les spécimens plus petits aient été envoyés pour trouver Akator. Peut-être cherchons-nous tous la même chose. Il n'y a pas d'autre explication.

Indy secoua la tête.

— Il y a toujours une autre explication, affirma-t-il sans hésiter.

Irina Spalko refusait de l'écouter. Sa voix se fit métallique et fervente.

— Le crâne a été volé à Akator au xv^e siècle. Par les conquistadors. La personne qui le rapportera...

— ... au temple de la cité pourra en contrôler le pouvoir, acheva Indy à sa place. Moi aussi, je connais ces vieilles histoires, ma petite dame. Mais vous oubliez un détail.

— Lequel ?

— Et si Akator n'existait pas ?

Irina Spalko haussa les épaules.

— C'est une bonne question, docteur Jones. Une question à laquelle nous essayons de répondre avec l'aide de votre ami, le docteur Harold Oxley.

Indy sursauta.

— Ox ? Il est là ?

La Russe hocha la tête.

— Mais il y a un léger problème.



Indy sortit de la tente en frottant ses poignets endoloris.

Deux gardes en uniforme gris encadraient l'ouverture ; ils braquèrent leur fusil sur lui. Irina Spalko le suivait, un Marakova semi-automatique pointé sur son dos. Les Russes ne voulaient courir aucun risque.

Sur le seuil de la tente, Indy s'immobilisa un instant pour s'orienter et chasser les dernières toiles d'araignée de sa tête en inspirant profondément la brise fraîche.

La forêt encerclait le camp ; ses frondaisons s'étendaient au-dessus de la clairière. Le vent soufflait à travers la végétation tel un chasseur d'ombre, charriant l'odeur des fleurs nocturnes et de la terre humide. Quelques grenouilles coassaient, apportant leur contrepoint au bourdonnement ininterrompu des insectes. La jungle était sauvage, éternelle et mystérieuse.

Contrairement au spectacle qui attendait Indy hors de la tente.

Un brasier géant brûlait au centre du campement russe. Les flammes montaient très haut, crachant de la fumée vers les branches touffues qui les surplombaient. Leur éclat faisait danser les ombres alentour ; il tenait à distance l'obscurité de la jungle et de son cœur primitif.

Une piste vérolée d'ornières conduisait au site. Celui-ci était encombré par des Jeep, des camions et un énorme engin muni d'une paire de scies horizontales deux fois plus larges que des plaques d'égout.

Indy évalua rapidement le nombre des soldats russes. Ils devaient être à peu près une cinquantaine, occupés à nettoyer leurs armes, à fumer des cigarettes ou à chanter autour du feu en tapant dans leurs mains. De vrais boy-scouts de l'Union Soviétique.

— Par ici, ordonna Irina Spalko.

Elle entraîna son prisonnier vers le feu, et les deux gardes leur emboîtèrent le pas.

Indy se laissa faire tout en continuant à chercher un moyen de se sortir de ce guêpier.

Devant eux, les Russes s'écartaient pour laisser passer leur chef ; ils se taisaient brusquement et écrasaient leur cigarette sous leur talon. À en juger par la crainte qu'elle leur inspirait, Irina Spalko devait les mener à la dure.

Comme elle s'approchait du feu, la plupart des chanteurs firent silence. Ceux qui ne l'avaient pas vue attaquèrent un autre couplet tandis qu'elle contournait le brasier.

Un seul homme dansait encore devant les flammes rugissantes. Pieds nus, il sautait et tourbillonnait, ondulait et se contorsionnait. Ses longs cheveux étaient gras et emmêlés ; sa barbe descendait jusqu'à ses clavicules. Il portait un poncho à rayures déchiré qui se gonflait et se plaquait tour à tour sur son pantalon couvert de boue.

Il vint à la rencontre d'Indy en exécutant une pirouette. Il avait des joues creuses, un corps squelettique et des membres émaciés. Pourtant, Indy le reconnut.

— Ox ?

Ça ne pouvait pas être lui.

Le docteur Harold Oxley.

Sourd à son propre nom, l'homme s'éloigna en dansant bien que les Russes aient cessé de chanter et de frapper dans leurs mains, Indy le suivit. Il avait beaucoup de mal à faire coïncider l'image de ce fou décharné avec le souvenir du professeur distingué qu'il avait connu.

Il contourna l'homme bondissant et vint se placer devant lui.

— Ox ! C'est moi, Indy ! Tu te rappelles ?

Ox fit mine de le dépasser. Son bras droit s'agitait dans les airs comme pour diriger un orchestre invisible. Son regard dardait dans

toutes les directions sans jamais s'arrêter nulle part. Sa tête ballottait, lui donnant l'air d'écouter des voix lointaines qu'il était le seul à entendre.

Indy le saisit par ses épaules maigres et le tira vers lui.

— Tu fais semblant, pas vrai, vieux frère ? lui chuchota-t-il sur un ton pressant. Dis-moi que tu essaies d'embobiner les Rouges !

L'homme frissonna dans son étreinte. Indy avait beaucoup de mal à le contenir. Il lui prit le menton et, notant au passage que sa peau brûlait à travers sa barbe, il le força à le regarder en face. Malgré la vive lueur du feu, les pupilles du fou étaient dilatées. Et il ne semblait pas le reconnaître.

— À travers des yeux qui pleuraient la dernière fois que je les vis..., bredouilla-t-il.

Indy le secoua gentiment.

— Écoute-moi. Tu t'appelles Harold Oxley. Tu es né à Leeds, et tu n'as jamais été aussi... aussi... (Il détailla le fou de la tête aux pieds.)... aussi intéressant. On était ensemble à l'université de Chicago. Tous les mardi soir, on allait manger une pizza chez Gino. Je suis Indiana...

Indy soupira et frémit. Cherchant un autre moyen d'atteindre le professeur, il prononça un nom susceptible d'ébranler la mémoire d'Oxley.

— Ox, c'est moi ! Henry Jones Junior !

Oxley se dégagea de son étreinte et s'éloigna en bondissant, le bras de nouveau levé pour diriger son orchestre fantomatique.

Indy se tourna vers Irina Spalko.

Mac avait rejoint la Russe ; il se tenait près d'elle, les bras croisés sur la poitrine et une expression inquiète sur le visage. Mais se faisait-il du souci pour la santé mentale d'Oxley ou pour sa cité perdue en or massif ?

— Que lui avez-vous fait ? cracha Indy en foudroyant Irina Spalko du regard.

La Russe secoua la tête.

Ce fut Mac qui répondit.

— Nous ne lui avons rien fait du tout. Honnêtement. C'est ce maudit crâne.

— Votre ami est une baguette de divination qui nous conduira à Akator, ajouta Irina Spalko sur un ton clinique, détaché. Mais nous avons besoin que quelqu'un interprète ses paroles pour nous. Il semble que son esprit... (Elle haussa les épaules.)... soit assez affaibli.

Une main s'abattit sur l'épaule d'Indy. Il n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir à qui elle appartenait : au vu de sa taille, c'était forcément celle de Dovchenko. Le Russe serra très fort, meurtrissant l'épaule d'Indy jusqu'à l'os.

Irina Spalko se détourna.

— Espérons que le vôtre s'avère plus fort, docteur Jones.

Elle s'éloigna vers l'autre extrémité du camp, et Dovchenko poussa Indy pour qu'il lui emboîte le pas. Deux soldats les suivirent, l'arme prête à tirer.

Le petit groupe s'arrêta à l'entrée de la plus grosse tente du camp, éclairée de l'intérieur par une lanterne. Irina Spalko entra sans un mot. Indy fut à moitié traîné, à moitié poussé derrière elle. Il se redressa et regarda autour de lui en fronçant les sourcils.

Au départ, il crut qu'il se trouvait dans une infirmerie. De l'équipement médical s'alignait sur un côté de la tente ; l'autre était occupé par un bureau. Mais au centre, à la place d'un lit d'hôpital, un fauteuil à dossier droit se dressait devant le pilier central. Des lanières de cuir étaient fixées à ses accoudoirs et à ses pieds.

Génial...

Dovchenko força le prisonnier à s'asseoir dans le fauteuil. Indy tenta de résister, mais il n'avait pas encore recouvré toutes ses forces. Néanmoins, deux soldats durent prêter main-forte à Dovchenko pour l'attacher. Il tira sur ses liens pendant quelques secondes de plus – puis capitula.

Un autre Russe, vêtu d'une blouse de laboratoire, s'approcha en traînant un enchevêtrement de câbles électriques. Ses intentions étaient limpides.

— Si vous croyez que je vais vous dire quoi que ce soit..., cracha Indy, qui s'attendait à être torturé par électrocution.

Irina Spalko s'était dirigée vers le fond de la tente, là où il ne pouvait plus la voir.

— Calmez-vous, docteur Jones, lui intima-t-elle. Nous voulons juste vous faire un EEG.

Un électroencéphalogramme ? Pourquoi ont-ils besoin de vérifier si mon cerveau est en bon état ?

Indy se tortilla pour tenter de voir la Russe, mais un soldat lui immobilisa la tête pour permettre au technicien de fixer les électrodes sur ses tempes, derrière ses oreilles et sur son front. Les fils étaient reliés à un appareil médical. Le technicien actionna un interrupteur, et une fine aiguille se mit à tracer une ligne d'encre noire sur du papier millimétré.

Irina Spalko réapparut avec un coffret en bois, qu'elle posa sur le bureau. Malgré ses entraves et les câbles drapés autour de sa tête, Indy pivota pour voir ce qu'elle faisait.

La Russe ouvrit le coffret et en sortit un objet enveloppé d'un étrange tissu métallique. Elle déroula celui-ci, révélant le gros crâne de cristal. Les flammes de la lanterne oscillèrent légèrement, et la relique se mit à briller plus fort – comme si elle aspirait la lumière de la pièce.

— Nos recherches semblent indiquer que le cristal dans lequel est taillé le crâne stimule une partie sous-développée du cerveau humain et ouvre un canal psychique, expliqua Irina Spalko, tournant le dos à Indy.

Elle laissa tomber l'emballage argenté sur le bureau. Des trombones et un canif glissèrent à la surface du meuble et vinrent se plaquer sur l'étrange matériau.

Irina Spalko aboya un ordre en russe, et deux soldats se précipitèrent hors de la tente. Puis elle reporta son attention sur Indy.

— Le professeur Oxley est devenu fou pour l'avoir regardé trop longtemps dans les yeux. Après avoir fait la même chose, peut-être parviendrez-vous à communiquer avec lui.

Indy se souvint de la fois où il avait regardé le crâne dans les yeux, au cimetière de Chauchilla. Il se souvint de la lumière qui l'avait envahi et brûlé de l'intérieur. Une partie de lui frémissait à l'idée de renouveler l'expérience – mais une autre mourait d'impatience. Il ne pouvait pas

lutter contre son désir. Deux fois déjà, il avait été interrompu avant d'atteindre... quelque chose. Avant de comprendre.

— Et si je refuse de coopérer ? lança-t-il.

Le rabat de la tente s'ouvrit à la volée. Deux soldats revinrent, poussant devant eux une mitrailleuse à roulettes de calibre .30. Ils pointèrent le canon vers Indy.

Évidemment, c'était un bon moyen de le faire obéir.

Mais à la grande surprise du prisonnier, ils empoignèrent la mitrailleuse proprement dite et ressortirent avec, ne laissant que le support de l'arme derrière eux. Irina Spalko se dirigea vers celui-ci, posa le crâne dessus et fit rouler le tout jusqu'à Indy.

Le feu intérieur de la relique s'intensifia. Ses yeux flamboyèrent.

Indy se força à détourner les yeux.

— Puisque vous voulez tellement parler à Ox, pourquoi ne regardez-vous pas vous-même ?

— J'ai déjà essayé, répliqua Irina Spalko sur un ton déçu. Et j'ai échoué. Comme beaucoup d'autres.

Elle claqua des doigts, et un soldat amena une chaise près du fauteuil d'Indy. Elle s'assit, tendit une main vers le prisonnier et écarta quelques fils qui lui pendaient devant la figure. Le dos de sa main effleura la joue d'Indy.

Sur le côté, Indy sentait les yeux du crâne de cristal exercer sur lui une attraction quasi hypnotique. Le regard brûlant de la relique lui chauffait la joue comme un soleil miniature.

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, docteur Jones ? Vous avez passé toute votre vie à chercher des réponses...

Des réponses, parut répéter le crâne en écho, comme une promesse secrète.

— Pensez à la vérité tapie derrière ces orbites.

Malgré lui, Indy tourna la tête. Il ne put s'en empêcher. Une partie de lui ne voulait pas arrêter.

Il planta son regard dans celui du crâne. Malgré la brillance du cristal, il sentit ses pupilles s'écarter pour absorber davantage de lumière réfractée.

Le crâne emplît douloureusement sa vision.

Irina Spalko lui chuchota à l'oreille :

— Il pourrait y avoir des centaines de ces crânes à Akator – voire des milliers ! Quiconque les trouvera contrôlera la plus grande force naturelle que ce monde ait jamais contemplée. Le pouvoir absolu sur l'esprit humain.

Ébloui, Indy marmonna :

— Soyez prudente. Vous pourriez obtenir exactement ce que vous réclamez.

— C'est généralement ce qui arrive, docteur Jones.

Un torrent de lumière se déversait en lui. Au loin, il entendait le technicien émettre des mises en garde près de la machine à EEG. Il entendait même l'aiguille crisser sur le papier millimétré.

— Imaginez ce pouvoir, poursuivit Irina Spalko. Le pouvoir de découvrir les secrets de nos ennemis depuis l'autre côté de la planète. D'implanter nos pensées dans l'esprit de vos dirigeants, d'ordonner à vos soldats d'attaquer à notre commandement.

Indy ne prêtait aucune attention à ses paroles. L'espace qui séparait les mots de la Russe n'était que lumière. Quelque part dans le lointain, une aiguille grattait du papier de plus en plus vite.

Il sentit le souffle d'Irina Spalko contre son oreille.

— Nous serons partout à la fois, aussi puissants que le vent. Nous envahirons vos rêves, nous penserons pour vous pendant votre sommeil.

Le feu consuma toute vision. Il emplît son crâne avec une pression croissante. Le monde devint brillante. Et au cœur de cette brillance, quelque chose s'agita – se rapprocha de lui.

Très loin, quelqu'un cria un avertissement.

Une femme bourdonnait dans son oreille tel un insecte agaçant.

— Et le meilleur dans tout ça, c'est que vous ne vous en rendrez même pas compte.

Il n'était plus que lumière. Il n'avait plus de nom.

Depuis les profondeurs de son être, un mot remonta vers la surface ainsi qu'une bulle échappée de son cœur. Ce mot était tout ce qui

importait. Il était l'ensemble de son vocabulaire.

Retourne...

Il enfla dans sa tête.

Il devint son nom, son but.

Ses lèvres remuèrent. Il ne s'entendit pas prononcer les trois syllabes.

— *RETOURNE...*

Mais quelqu'un d'autre l'entendit.



Mac fit le tour du feu, une bouteille de vodka se balançant au bout de son bras gauche. Les soldats russes avaient renoncé à leurs festivités. Le silence de la jungle reprenait ses droits sur le camp. Au-delà de la lumière des flammes, les ombres s'épaississaient. Des yeux invisibles semblaient l'observer depuis les buissons.

Ou peut-être était-ce juste sa propre conscience.

Mac tournait lentement autour du brasier, sur les talons de l'épouvantail dansant. Même si personne ne le lui avait demandé, il veillait sur Harold Oxley ainsi qu'un baby-sitter.

Tout valait mieux que de rester dans cette tente avec Spalko. Il ne voulait pas voir ce qui allait se passer là-dedans.

Il savait ce que la Russe avait l'intention de faire à Indy. Et il n'avait qu'à regarder Harold Oxley cabrioler autour du feu pour deviner le sort qui attendait son ancien ami.

Mac jeta un coup d'œil vers la grande tente. Il se frotta nerveusement la moustache. *Indy, pourquoi a-t-il fallu que tu te mêles de ce qui ne te regardait pas ?*

Distract, il percuta le dos d'Oxley. Le professeur s'était arrêté net devant lui. Pour la première fois depuis le début de la soirée, il se tenait absolument immobile.

Il a enfin dû tomber à court de carburant, songea Mac.

Le professeur pivota lentement vers la tente, la tête penchée sur le côté comme s'il tendait l'oreille. Ses lèvres remuèrent.

— Retourne...

— Oxley ? Qu'est-ce qui ne va pas, vieux frère ? interrogea Mac.

Le professeur l'ignora. La confusion chiffonna son visage jusque-là dénué d'expression. Une étincelle se ralluma dans ses yeux mornes, et ses traits flasques se tendirent de nouveau.

— Henry ? croassa-t-il.

La bouteille de vodka échappa aux doigts de Mac et s'écrasa sur le sol.

Oh, mon Dieu...

Il empoigna le professeur, le guida jusqu'à un tronc d'arbre abattu et le fit asseoir dessus. Oxley se laissa faire, docile, et se frotta les yeux comme s'il luttait pour se réveiller complètement.

— Ne bougez pas.

Le souffle coupé par la peur, Mac s'élança à travers le camp. Lorsqu'il atteignit la grande tente, un garde aboya quelque chose en russe et tenta de l'arrêter. Mais il l'ignora : il n'avait pas de temps à perdre. Fonçant à travers le rabat de toile, il fit irruption à l'intérieur. Il ouvrait la bouche pour rapporter la nouvelle quand il aperçut Indy.

Son vieil ami était attaché à un fauteuil, nez à nez avec le foutu crâne de cristal. Son visage était d'un rouge brûlant ; ses tempes palpitaient follement et de la sueur ruisselait sur sa figure. Mais le plus inquiétant, c'étaient les larmes de sang qui coulaient de ses yeux.

— Assez ! cria Mac.

Les occupants de la tente se tournèrent vers lui. Il désigna le brasier.

— Indy a réussi à entrer en contact avec Oxley !

Irina Spalko fit un pas en avant. Le technicien et elle étaient en train d'étudier une aiguille qui courait sur du papier millimétré, si vite qu'elle traçait une bande uniformément noire. Mac savait que cet appareil était une machine à EEG. Il remarqua que les fils étaient reliés à Indy et en resta bouche bée. Que diable se passait-il dans la cervelle de son ancien ami ?

Il tendit un doigt.

— Assez ! Ça suffit ! Pour l'amour de Dieu, nous n'atteindrons jamais Akator s'il meurt !

Irina Spalko hésita. Son regard passa de l'EEG au prisonnier. Ses yeux brillaient du désir de continuer, mais elle fit signe à l'un des soldats, qui se précipita et jeta un capuchon sur le crâne de cristal.

Indy sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique. Un hoquet s'arracha de sa gorge comme s'il émergeait d'une eau noire et profonde dans laquelle il avait manqué de se noyer. Sa tête ballotta sur son cou brusquement ramolli. Sur le côté, l'aiguille de l'EEG se calma.

Tout excitée, Irina Spalko saisit le rouleau de papier millimétré.

— Ses ondes thêta crèvent le plafond ! Il était en état hypnagogique total !

Mac l'ignora et se dirigea vers Indy. Il lui prit le menton et scruta son visage. Le blanc de ses yeux était injecté de sang ; ses pupilles avaient tellement grossi qu'on ne distinguait plus la couleur de ses iris.

Tremblant, Mac essuya le sang qui avait coulé sur ses joues. Du moins son vieil ami avait-il cessé de pleurer. Mais il le fixait sans réagir.

— Indiana ? appela Mac.

Irina Spalko le rejoignit.

— Docteur Jones ?

Le regard vague du prisonnier se posa sur elle.

— Il a besoin de soins médicaux, dit Mac.

Irina Spalko recula et fit signe à Dovchenko. Le colonel russe s'approcha et entreprit de défaire les lanières de cuir – en commençant par celles qui immobilisaient les bras d'Indy.

Mac se pencha vers son vieil ami.

— Ça va aller, tu...

Un poing s'écrasa au milieu de sa figure. Tandis qu'une explosion de douleur lui embrasait le nez, il bascula en arrière et se reçut lourdement sur son postérieur. Des étoiles dansèrent devant ses yeux.

Toujours à demi attaché, Indy secoua sa main libre et le foudroya du regard. Son expression vacante avait été remplacée par de la fureur.

Mac sentit le goût du sang dans sa bouche. Il porta une main craintive à son visage et frémit en palpant son cartilage brisé.

— Tu m'as cassé le nez !

— Je tiens toujours mes promesses.

Dovchenko maintenait Indy dans son siège, mais un sombre amusement dansait dans ses yeux.

Amusement non partagé par Irina Spalko.

— Assez ! aboya-t-elle. (Elle désigna la sortie de la tente.) Docteur Jones, vous allez parler au professeur Oxley et le convaincre de nous conduire à Akator. Entendu ?

Indy reporta son attention sur elle.

— *Nyet*, contra-t-il en la défiant du regard.

La Russe soupira comme si elle n'en attendait pas moins de sa part.

— Très bien. Il semble que vous ayez besoin d'être convaincu, docteur Jones. (Elle sortit de la tente en adressant un dernier ordre à Dovchenko.) Amenez-le !



Indy vacilla sur ses jambes comme une main le poussait sans ménagement vers le rabat de la tente. Quelque chose palpitait douloureusement à l'intérieur de sa tête ; on aurait dit que son cerveau essayait de s'échapper par ses oreilles.

Il émergea à l'air libre. La lumière du feu lui piqua les yeux, et il eut du mal à focaliser sa vision. Mais la fraîcheur de l'air l'aida à se ressaisir. Il prit de grandes inspirations et se massa les tempes avec ses poings. Enfin, ses jambes de caoutchouc se raffermirent.

Devant lui, Dovchenko disparut dans une tente voisine et en ressortit, traînant une silhouette qui se débattait et protestait – celle d'un jeune homme en blouson de cuir noir. Les bras d'Indy lui en tombèrent. C'était Mutt Williams !

Dovchenko le poussa jusqu'à Irina Spalko et Mac. Le visage rouge de colère, Mutt se frotta les poignets en foudroyant le colosse du regard. Ses vêtements étaient froissés ; ses cheveux gominés se dressaient en épis sur le dessus de sa tête et derrière ses oreilles.

Indy lutta pour comprendre ce que ce gamin faisait là.

Il pensait que les Russes l'avaient abandonné inconscient au cimetière de Chauchilla. Pourquoi l'avaient-ils amené jusqu'ici ? Il jeta un coup d'œil furibond à Mac, qui eut la décence de baisser le nez vers ses bottes.

Indy fit un pas vers Mutt, mais Dovchenko le retint d'un bras épais.

— Ça va, gamin ? appela-t-il par-dessus l'obstacle.

— Ils ont laissé ma moto dans le cimetière ! répondit Mutt, indigné.

Indy fronça les sourcils.

— Mais toi, ça va ?

Le jeune homme semblait profondément blessé.

— Ils ont laissé ma moto, mon vieux ! Comment ont-ils pu ?

Un soldat s'approcha. Dans ses bras, il tenait un coffret antique en bois de rose poli, large de soixante centimètres et long d'un mètre vingt, couvert d'inscriptions byzantines dorées.

Irina Spalko s'en approcha et l'ouvrit. L'intérieur était en velours moulé, fabriqué sur mesure pour épouser son contenu : trois splendides épées. La Russe sortit sa rapière du fourreau qu'elle portait à la taille et la déposa presque amoureusement dans un emplacement vide.

Puis elle étudia les autres armes, les caressant tour à tour avant de choisir la plus fine des lames en argent. L'épée était la moins décorée de toutes, mais elle semblait aussi la plus meurtrière, conçue pour un seul but.

Faire couler le sang.

Irina Spalko se tourna vers Mutt.

— Docteur Jones, je vais devoir vous donner une leçon de collaboration.

Le gamin fixa la lame et recula en levant une paume.

— Hé, attendez ! Ne faites pas ça ! Non !

Indy entendit la panique dans sa voix. Mais au lieu de continuer à supplier, Mutt sortit un peigne de sa poche de derrière. Il le passa rapidement dans ses cheveux, tapota chacun de ses épis pour les remettre en place et se redressa en bombant le torse.

— Maintenant, vous pouvez y aller, dit-il crânement. (Il jeta un coup d'œil à Indy.) Ne dites rien à ces porcs.

Indy ne put s'empêcher de sourire. Ce gamin avait du cran.

Il se tourna vers Irina Spalko et haussa les épaules.

— Vous l'avez entendu.

La Russe poussa un soupir exaspéré et baissa son épée.

— De toute évidence, j'ai choisi le mauvais point de pression. Peut-être en existe-t-il un autre plus sensible.

Elle braqua la pointe de son épée vers George McHale. Le sourire d'Indy s'élargit.

Cette fois, ça ne marchera pas, ma petite dame. Vous pouvez bien lui faire ce que vous voulez.

Mais Irina Spalko continua à pivoter vers deux gardes postés à l'extérieur d'une petite tente plongée dans le noir.

— *Privedite zhenshchinu !* aboya-t-elle.

Tête baissée, les gardes pénétrèrent dans la tente. Indy entendit quelqu'un se débattre férocement à l'intérieur. Puis une voix furieuse, indomptable et... diablement familière hurla en anglais :

— BAS LES PATTES, SALE RUSSKOF !

Indy sentit son estomac se serrer. Il devait se tromper. Ça ne pouvait pas être...

Les gardes ressortirent de la tente, traînant entre eux une furie qui les bourrait de coups de pied. Ils la déposèrent près du feu, entre Mac et Irina Spalko.

D'un geste brusque, la prisonnière les repoussa et tira sur le débardeur kaki qu'elle portait par-dessus un tee-shirt bleu poudré à manches longues. Même si elle avait vieilli – elle devait approcher de la cinquantaine, à présent –, Indy ne pouvait se méprendre sur ces cheveux auburn, ce semis de taches de rousseur, et surtout ces yeux bleu foncé.

Ces yeux...

Il les revoyait encore lors de leur première rencontre, à l'époque où elle était jeune et le fixait d'un regard intense mais amusé depuis le fond de sa classe de troisième cycle. Ces yeux l'avaient fait craquer... et le feraient toujours craquer.

Marion Ravenwood.

Les genoux d'Indy mollirent – et cette fois, le crâne de cristal n'y était pour rien. Des souvenirs l'assaillirent : le sourire malicieux de Marion alors qu'elle le tirait à l'intérieur d'un placard de la bibliothèque universitaire... l'odeur de fumée de ses cheveux devant le *Raven* qui venait juste d'être incendié, au Népal... le goût de ses lèvres quand ils s'étaient embrassés pour la première fois... et la déception mêlée de colère qu'il avait lue dans ses yeux après leur ultime dispute.

Durant leur liaison brève mais intense, Marion lui avait inspiré autant de passion que de fureur, d'éblouissement que de frustration. Elle était toute en courbes douces et en angles durs.

Pas étonnant qu'il l'ait aimée.

Pas étonnant que leur couple n'ait pas tenu.

Un feu familial brillait dans les prunelles de Marion. Lorsqu'elle repéra Indy, les flammes bondirent encore plus haut.

— Il était temps que tu arrives, Jones !

Mutt se tourna vers elle, les yeux écarquillés de surprise.

— Maman !

Marion pivota vers lui.

— Mon chéri ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le regard d'Indy faisait la navette entre Marion et Mutt. Il lui semblait qu'il venait de recevoir un coup de poing à l'estomac. Un seul mot suffit à exprimer toute sa confusion.

— « Maman » ?

Personne ne l'entendit. Mutt voulut s'approcher de Marion, mais Dovchenko le retint par le col.

— Ne t'inquiète pas pour moi, maman ! s'écria le gamin. Tu vas bien ?

Indy secoua la tête – et sa cervelle déjà passablement meurtrie.

— Marion est ta mère ?

Tout le monde continua à l'ignorer. Marion tendit un doigt accusateur vers Mutt.

— Jeune homme, je t'avais ordonné de ne pas venir ici toi-même !

— Marion Ravenwood est ta mère ? répéta Indy un ton plus haut.

Marion lui jeta un coup d'œil exaspéré.

— Pour l'amour du ciel, Indy, ce n'est pas si difficile à comprendre.

— C'est juste que... Je n'ai jamais... Je veux dire, je ne pensais pas que tu...

— Que j'avais eu une vie après ton départ ? Eh bien, tu te trompais !

Indy leva une main.

— Ce n'est pas ce que je...

— Et ça a été une vie plutôt agréable, si tu veux tout savoir !

— Je suis très content pour toi, c'est...

— Une vie géniale, même, ajouta Marion en hochant la tête.

Indy sentit son sang se mettre à bouillir.

— Eh bien, moi aussi ! aboya-t-il.

Marion s'appuya sur sa jambe droite, faisant saillir sa hanche.

— Ah oui ? Tu laisses toujours un sillage de déchets humains derrière toi – ou tu as pris ta retraite ?

— Pourquoi, tu te cherches un cavalier ? répliqua Indy.

Marion fit un pas menaçant vers lui, mais un garde la retint par le coude. Sur le côté, Mac arborait un large sourire.

Marion se débattit.

— Lâchez-moi, que je puisse mettre mon poing dans la figure de ce fils de...

Indy la fixa.

— Je peux savoir pourquoi tu es en rogne contre moi ?

— Tu as combien de temps devant toi ?

Un des soldats pressa le canon de son pistolet contre la tête de Marion, interrompant son flot d'invectives.

— Assez, aboya Irina Spalko. Docteur Jones, vous allez nous aider.

Elle fit signe au soldat de baisser son pistolet. Puis elle braqua son épée sur Marion – la pointe de la lame à deux centimètres de son œil gauche.

— Un simple « oui » suffira, docteur Jones.

Indy soupira et se rembrunit.

— Oh, Marion. Pourquoi a-t-il fallu que tu te fasses enlever ?

— Parce que tu t'es mieux débrouillé, peut-être ?

Ils se foudroyèrent du regard.

Comme au bon vieux temps.



Indy fut entraîné vers le feu sous la menace d'une arme.

Mutt l'accompagna, mais Marion fut ramenée dans sa tente sous bonne escorte pour garantir sa coopération.

Indy avait un millier de questions à poser au gamin ; il voulait tout savoir sur la vie de Marion depuis qu'ils s'étaient séparés, mais chaque fois que Mutt ouvrait la bouche, Dovchenko le faisait taire d'une claque sur l'arrière de la tête.

La rapière d'Irina Spalko était pointée sur le dos d'Indy. Pourtant, il se sentait inexplicablement léger et rempli d'espoir.

Marion Ravenwood était là. Il ne lui avait pas parlé depuis une éternité. Mais dès qu'il avait posé les yeux sur elle, les années s'étaient envolées. Déjà, il se sentait plus jeune, comme au temps de leur liaison. Son cœur battait plus vigoureusement, sa hanche lui faisait moins mal, et il en oubliait presque ses ecchymoses.

Pour autant, il n'était pas aveugle au danger qu'ils couraient. La vie de Marion dépendait de ce qu'il pourrait soutirer à Oxley. En cas d'échec de sa part, Irina Spalko se vengerait sur sa prisonnière, il le savait. Et il ne pouvait pas autoriser une chose pareille.

Un peu plus loin, dans la lumière du feu, Indy repéra Ox assis sur un tronc d'arbre abattu. Le professeur fixait les flammes. Il semblait encore plus maigre et plus voûté que précédemment – une ombre fragile de l'homme qu'il avait jadis été.

Mutt aussi remarqua son état pitoyable. L'inquiétude chiffonna son visage.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Sa question lui valut une nouvelle claque de Dovchenko.

— Le crâne de cristal, répondit Indy en foudroyant le colosse du regard.

C'était le fils de Marion que cette brute frappait !

Indy atteignit le tronc d'arbre et s'assit près d'Ox. À défaut d'autre chose, son vieil ami semblait plus calme. Il avait même mis un chapeau kaki orné de plumes aux couleurs vives. Cet étrange couvre-chef perturba Indy. L'Oxley qu'il connaissait préférait les chapeaux melon, les casquettes à carreaux, voire les hauts-de-forme pour les grandes occasions. La pointe des plumes oscillait au rythme de la légère vibration qui parcourait tout son corps ; sa main droite tremblait et tressautait sur son genou.

Pourtant, il jeta un coup d'œil à Indy, et ses yeux s'écarquillèrent.

— Henry Jones Junior !

— C'est bien moi, Ox !

Le soulagement envahit Indy. Mac avait vu juste. Ox était de retour ! Indy devait concéder cela à la reine des glaces : elle ne s'était pas trompée sur la manière de libérer son ami. Il osa espérer que tout se finirait bien.

Sur le côté, deux soldats installaient un magnétophone à bobines prêt à enregistrer. Visiblement, Irina Spalko ne voulait rien manquer de la conversation des deux professeurs. Ou peut-être souhaitait-elle juste conserver une trace tangible de ses accomplissements.

Derrière Indy, Mac s'adressa à un autre soldat.

— Je vous parie trois contre un que le Yankee réussit à deviner où se trouve la Cité d'Or.

Indy l'ignora pour se concentrer entièrement sur Oxley. Bien qu'il l'ait reconnu, son vieil ami semblait encore passablement hébété.

— Écoute, il faut qu'on...

Oxley lui agrippa le bras.

— Henry Jones Junior !

Oh, oh.

Indy jeta un coup d'œil à Mutt, puis reporta son attention sur le professeur. Le gamin avait les yeux plissés d'inquiétude et de méfiance.

Les doigts d'Oxley s'enfoncèrent dans la chair d'Indy.

— Henry Jones Junior !

— C'est un fait établi, Ox.

Indy scruta le visage de son vieil ami. Quelque chose clochait. Le professeur était revenu à lui, mais pas complètement. Dans ses yeux, Indy lisait de la frustration : l'effort qu'il faisait pour ne pas sombrer dans le gouffre de la folie et pour trouver un pont qui lui permettrait de le traverser.

— « De poser leurs justes mains sur cette Clé Dorée... qui ouvre le Palais de l'Éternité », bredouilla Ox.

Indy s'efforça de comprendre cette déclaration sibylline.

— Le palais de quoi ?

Irina Spalko l'interrompt. Elle venait de s'approcher et de se planter derrière son épaule.

— Il cite Milton. Il a déjà dit ça plusieurs fois. (De la déception et de la menace perçaient dans sa voix.) Qu'est-ce que ça signifie ?

Indy prit une grande inspiration frissonnante. Il n'en savait rien. Et la vie de Marion dépendait de sa réponse. Il avait besoin de plus d'informations.

— Harold, écoute-moi. J'ai besoin que tu m'expliques comment aller à Akator... A-ka-tor. Tu comprends ? Tu dois nous le dire, ou ils tueront Marion.

— « À travers des yeux qui pleuraient la dernière fois que je les vis... ici dans le royaume onirique de la mort. »

Oxley tremblait de plus en plus fort. Sa main droite s'agitait violemment. Combien de temps avant qu'il se remette à bondir dans tous les sens ?

Indy lui saisit le poignet pour le retenir.

— Ils vont tuer la fille d'Abner, Ox. Tu te souviens d'Abner et de sa fille Marion, pas vrai ?

Ox fronça les sourcils.

— « ... Des yeux qui pleuraient... »

Indy serra son poignet agité de spasmes.

— Comment faut-il faire pour aller là-bas, Ox ? Tu dois nous indiquer le chemin.

Le tremblement de la main prisonnière d'Oxley s'intensifia. Baissant les yeux, Indy remarqua que le professeur serrait les doigts comme s'il tenait quelque chose. Il le revit en train de danser autour du feu, gesticulant ainsi qu'un chef d'orchestre. À ce moment-là aussi, il avait les doigts serrés.

Alors, Indy comprit. Ox n'essayait pas de diriger un orchestre. Il écrivait en l'air... Et maintenant, sur son genou.

Indy pivota vivement vers Irina Spalko.

— Apportez-moi du papier et un crayon !

La Russe cria un ordre. Quelques secondes plus tard, un soldat se précipita vers eux avec un carnet et un stylo.

De sa main libre, Indy ouvrit le carnet à une page blanche et le glissa sous la main tremblante d'Oxley. Puis il fourra le stylo entre les doigts crispés du professeur.

Aussitôt, l'encre se mit à couler sur le papier. Une image grossière se forma. Oxley ne semblait pourtant pas conscient de ce qu'il faisait. Il ne regardait même pas le carnet. Ses yeux demeuraient rivés sur Indy.

— Henry Jones Junior.

— C'est bien ça, Ox.

Le professeur se pencha vers Indy et chuchota sur un ton de conspirateur :

— « Par trois fois elle tombe. La route qui mène en bas. »

— Je n'en doute pas, acquiesça Indy, concentré sur ce qu'écrivait son vieil ami.

Oxley acheva un premier dessin. *Les vagues de l'océan*. Indy lui présenta une autre page de carnet, et il se remit à gribouiller. *Deux yeux fermés*.

Irina Spalko se pencha vers eux. Malgré elle, elle jeta un coup d'œil admiratif à Indy, puis reporta son attention sur le carnet.

— De l'écriture automatique ! Bien sûr ! J'aurais dû comprendre !

Oxley se mit à dessiner de plus en plus frénétiquement.

Le soleil qui trace un arc dans le ciel.

Un serpent à la langue dardée.

L'horizon par-dessus des montagnes.

Puis son tremblement s'apaisa, et le stylo lui échappa.

Irina Spalko étudia les feuillets épars.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-elle. Des pictogrammes ?

— Non.

Indy s'agita sur le tronc d'arbre et farfouilla dans sa poche. À l'intérieur, ses doigts effleurèrent du papier froissé. Elles étaient toujours là, les pages qu'il avait déchirées dans un livre de sa bibliothèque. Il les sortit et les lissa sur son genou. Puis il compara les dessins d'Oxley aux symboles dont elles indiquaient la signification.

Indy était dans son élément. Il s'absorba dans sa tâche au point d'oublier ce qui l'entourait.

— Ce sont des idéogrammes mayas, annonça-t-il, triomphant. Je pense pouvoir les traduire.



Marion était assise, les bras croisés sur une table de camp. Deux soldats la flanquaient, un pistolet à la main. Précaution inutile : elle n'irait nulle part sans son fils.

Elle fixait les flammes.

Il n'aurait pas dû venir.

Elle pensait à Mutt, mais son regard était rivé sur un autre homme.

Malgré la distance, elle voyait sa silhouette se découper contre la lumière du feu. Elle détailla le contour de ses épaules et de son chapeau cabossé, l'inclinaison de sa tête tandis qu'il se concentrait.

Elle se souvint des nuits qu'ils avaient passées ensemble. Assis à son bureau, il étudiait un énorme bouquin ou examinait une relique quelconque à la lueur des bougies. Elle se couchait et attendait qu'il la rejoigne. Parfois, ça prenait des heures, mais il finissait toujours par souffler la chandelle, se déshabiller et se glisser sous les draps près d'elle. Alors, elle se tournait vers lui et l'embrassait pour lui rappeler qu'il n'y avait pas que l'histoire dans la vie – qu'il y avait aussi un présent qui l'attendait.

Et Dieu sait qu'elle l'avait attendu. Toutes les nuits.

Mais un soir, il n'était pas rentré. Puis un autre.

Elle avait continué à l'attendre – jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une moitié de lit vide.

Alors, elle avait compris la vérité. Cet homme n'avait qu'un seul amour, et ce n'était pas elle.

Elle avait cessé d'attendre et s'était détournée. Là, elle avait trouvé un brave homme. Ils s'étaient mariés ; ils avaient foncé un foyer et une famille. Ça avait été une époque heureuse : les bougies d'anniversaire, les genoux écorchés, les sapins de Noël, les longs étés verdoyants, les hivers encore plus longs avec quelqu'un dans ses bras.

Puis une guerre lui avait volé cette vie-là ; elle l'avait soufflée ainsi qu'une chandelle, ne laissant que l'obscurité et le vide derrière elle. Il ne lui était resté que son fils, une étincelle vivace dans les ténèbres.

Tandis qu'elle fixait le feu, les flammes rallumèrent une braise d'amertume dans sa poitrine. À présent, il était de retour. Après toutes ces années.

Et une vérité douloureuse s'imposait à elle.

Même si elle avait tourné la page, une petite partie d'elle – enfouie dans les tréfonds de son cœur – n'avait jamais vraiment cessé de l'attendre.

Elle avait conscience à la fois de ce fait et de son caractère illusoire.

Elle reporta son attention sur Mutt. Elle n'était plus la jeune femme insouciant qui faisait rouler les hommes sous la table pour un pari. Elle était une mère ; les responsabilités et le passage du temps l'avaient trempée comme une lame, changée en quelque chose de bien supérieur. Il était temps pour elle de mettre de côté ces fantasmes d'adolescente.

Pourtant, elle ne put empêcher son regard de revenir vers Jones.

Son cœur brûlait – non plus de passion, mais de colère. Une colère dirigée autant contre Jones que contre elle-même.

Elle en avait fini d'attendre.

Jones travaillait à sa traduction. À l'est, dans le lointain, le ciel commençait à s'éclaircir à l'approche de l'aube.

Assis sur le tronc d'arbre abattu, Mutt détaillait Ox. Ça ne pouvait pas être l'homme qui lui avait appris à faire du vélo, qui l'avait aidé à choisir son smoking pour le bal de promo ou écouté se plaindre tard dans la nuit quand il s'était disputé avec sa mère – l'homme qui avait été un second père pour lui.

Il saisit sa main tremblante, mais Oxley se dégagea brusquement. Alors, il se pencha vers lui, essayant de capter son regard.

— Ox ?

Les yeux bordés de rouge du professeur étaient perdus dans le vague, comme aveugles au jeune homme qu'il avait en partie élevé.

— Allez, Ox, implora Mutt. Regarde-moi, mon vieux.

Il avait déjà perdu un père pendant la guerre. Il ne voulait pas en perdre un autre.

Mais du professeur, il ne parvint pas à tirer la moindre réaction.

Il s'essuya les yeux.

— S'il te plaît, Ox. « . J'ai besoin de toi, mon vieux. Je... je t'aime.

Jamais il n'avait dit cela à l'homme qui avait rempli le vide de sa maison et de son cœur après la mort de son père. L'amour n'était-il pas censé tout guérir ?

Oxley continua à fixer les flammes.

Apparemment, non.

— Je crois que j'y suis !

Indy se redressa et feuilleta ses papiers. Il brandit chacun des dessins d'Ox l'un après l'autre.

— Les vagues, ça désigne de l'eau. Les yeux fermés, c'est le sommeil. Le soleil avec l'arc en travers du ciel représente une durée. L'horizon et le serpent, l'immensité et une rivière.

Irina Spalko secoua la tête, perplexe.

Lentement, Indy assembla les pièces du puzzle.

— L'eau et le sommeil. Une durée. Une vaste rivière. (Il pivota vers la Russe et brandit les papiers sous son nez.) Vous ne comprenez pas ? Ce sont des directions !

Irina Spalko écarquilla les yeux.

Indy se leva d'un bond.

— J'ai besoin d'une carte !

— Par ici.

Irina Spalko fit signe à Oxley et Mutt de les suivre. Dovchenko et les gardes ne leur laissèrent pas d'autre choix que d'obtempérer.

Le petit groupe traversa le camp et se dirigea vers la tente où les gardes avaient emmené Marion.

La prisonnière était affalée sur une chaise, devant une table. Indy fit mine de s'approcher d'elle. Elle leva vers lui un regard si brûlant qu'il se ravisa.

Puis son expression s'adoucit quand elle aperçut son fils.

Mutt la rejoignit, la serra dans ses bras et se planta près d'elle en une attitude protectrice. Il ne laisserait personne lui faire du mal – pas même Indy, à en juger par la façon dont il le fusillait du regard.

Un soldat se rendit dans une tente voisine et en revint presque aussitôt avec une carte. Il la déroula sur la table et posa des cailloux aux quatre coins.

— Tu planifies tes prochaines vacances, Jones ? lança Marion.

— Je cherche juste un endroit en dehors des sentiers battus.

— J'ai entendu dire que l'enfer était agréable en cette saison. Tu devrais essayer.

— J'y suis déjà allé, chérie. Tu te souviens de l'année qu'on a passée ensemble ?

Blessée, Marion plissa les yeux. Indy regretta ses paroles, mais il était trop tard pour les ravalier. Les traits de Marion se durcirent. Il se maudit en silence. Pourquoi faisait-il ça ?

Irina Spalko les interrompit en giflant la carte du plat de la main.

— Où allons-nous, docteur Jones ?

Indy reporta son attention sur la tâche qu'on lui avait assignée. Il lissa la carte des deux paumes et se pencha en avant pour mieux lire. *Ils pourraient écrire plus gros, quand même.* Les contours des lettres se brouillaient ; or, il avait besoin de voir chaque détail. Capitulant, il glissa une main dans sa poche et chaussa ses lunettes à double foyer.

— Merveilleux, marmonna Marion en le fixant d'un air peu amène.

Indy s'empourpra, mais choisit de se concentrer sur la carte.

— La vaste rivière, ce doit être l'Amazone, dit-il en suivant sa courbe de l'index, (Et de fait, le fleuve ressemblait à un serpent.) Mais l'eau et le sommeil, je ne vois pas ce que...

Irina Spalko se pencha contre lui, si bien que leurs épaules se touchèrent. Elle désigna un point sur la carte.

— Là. Le Sono. En portugais, ça veut dire « sommeil ». C'est un petit cours d'eau qui rejoint l'Amazone ici.

Indy acquiesça, tout excité.

— Ça doit être ça !

— Je savais qu'à vous deux, vous feriez des étincelles, ricana Marion sur le côté.

Indy l'ignora, trop absorbé par l'énigme à résoudre.

— Ox veut que l'on suive ce fameux Sono pendant un certain temps, jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Amazone au sud-est. Après ça, je ne sais pas.

Il se redressa et fit défiler les dessins dans sa tête. Qu'avait-il manqué ? Peut-être une indication cachée dans les vers qu'Ox avait récités – mais laquelle ?

À travers des yeux qui pleuraient la dernière fois que je les vis...

Le royaume onirique de la mort...

Indy reporta son attention sur la carte.

— Ce doit être la bonne route. Elle se dirige vers une zone complètement inexplorée de la forêt. Voyez, le cartographe n'a dessiné que quelques...

Soudain, la table se souleva violemment, cognant Indy et Irina Spalko en pleine figure. Indy tituba en arrière mais parvint à conserver son équilibre. La Russe trébucha sur Dovchenko, et tous deux s'écroulèrent.

De l'autre côté de la table, Mutt grimaçait fièrement.

— Courez ! cria-t-il en tirant Marion de sa chaise.

Avant que les gardes puissent réagir, mère et fils se faufilèrent entre deux tentes et foncèrent vers la lisière de la jungle.

Indy n'avait pas le choix.

Passant un bras autour de la taille d'Oxley, il s'élança sur les traces de Mutt et de Marion.

Derrière lui, une fusillade éclata, déchiquetant le feuillage et le poursuivant dans l'obscurité de la jungle.

Il maudit l'impulsivité de Mutt. Agir sans réfléchir...

Telle mère, tel fils.



Mutt filait le long de l'étroit sentier tracé par des animaux, entraînant ses compagnons à sa suite. Des feuilles humides le giflaient ; des enchevêtrements de lianes s'efforçaient de le saisir. Mais il se frayait un chemin à travers la végétation dense.

Des coups de feu et des cris en russe poursuivaient les fuyards. Dans les branches au-dessus d'eux, une créature miaula ainsi qu'un chaton pour protester contre leur intrusion. Quelque chose piqua le cou de Mutt. Le jeune homme haletait déjà. Dans la jungle, l'air était plus épais, plus lourd, plus difficile à respirer.

Pourtant, il continua à courir en serrant la main de sa mère dans la sienne.

Il avait repéré ce sentier un peu plus tôt. Il ne savait pas où il menait, mais du moment que c'était loin du campement russe, il était tout à fait disposé à le suivre.

Derrière lui, il entendit un fracas de branches brisées, suivi par une bordée de jurons. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Ruisselant de sueur, Jones tenait son chapeau d'une main et traînait Oxley avec son bras libre.

— Harold ! rugit-il. Pour l'amour de Dieu, remue-toi !

Sous les pieds de Mutt, la boue de plus en plus épaisse agrippait ses bottes et le ralentissait. Jones le rattrapa, portant à moitié Ox. Son visage était écarlate, et pas seulement à cause de la fatigue.

— Qu'est-ce que tu fous, gamin ? s'exclama-t-il d'une voix dure en arrivant à son niveau. Tu peux m'expliquer pourquoi tu as fait ça ?

— Ils allaient nous tuer !

— Possible, mais...

— Les garçons, intervint la mère de Mutt, tentant de se glisser entre eux. On ferait peut-être mieux de...

Mais le jeune homme refusa de laisser tomber.

— Il fallait bien que quelqu'un fasse quelque chose !

— Quelque chose d'autre, ça aurait été mieux !

— Moi au moins, j'avais un plan !

Une balle fila entre eux et alla se perdre dans la végétation dense.

— Comme je le disais, reprit la mère de Mutt sur un ton plus vif, on ferait peut-être mieux de quitter ce chemin.

Tirant sur le bras de son fils, elle l'entraîna à l'écart du sentier dans un ravin étroit, aux parois abruptes. Jones et Oxley dévalèrent la pente derrière eux.

Glissant à demi, ils atteignirent le fond du ravin. Celui-ci débouchait sur un bosquet d'arbres géants avec une clairière en son centre. Jones tendit un doigt. Ils se ruèrent dans la clairière.

La mère de Mutt et Jones, qui traînait toujours Oxley, se dissimulèrent derrière de grands buissons épineux. Pendant ce temps, le jeune homme revint quelques pas en arrière pour pouvoir surveiller le sentier qu'il venait de quitter.

Tapi derrière le tronc d'un arbre géant, il entendit des cris, des menaces et l'écho de détonations espacées. Un instant plus tard, des soldats russes jaillirent devant lui.

Mutt se figea. Les soldats ralentirent – puis passèrent devant sa cachette sans le voir et s'éloignèrent. Au bout de trente secondes, leurs voix s'estompèrent, avalées par la végétation luxuriante.

Avec un soupir de soulagement, Mutt rebroussa chemin vers la clairière.

— Je crois qu'on les a semés, chuchota-t-il.

Mais il n'y avait personne pour l'entendre : juste un épais mur de broussailles.

Il pressa le pas.

— Maman ? appela-t-il à voix basse en pénétrant dans la clairière.

Accroupi par terre, Oxley débarrassait le buisson de ses épines. Jones et la mère de Mutt se tenaient un peu plus loin – enfoncés dans le sol sablonneux jusqu’aux genoux, les bras tendus comme un balancier.

Ça n’avait pas de sens.

Mutt fit un pas vers eux.

— Stop ! aboya Jones.

— Recule ! ordonna sa mère.

Et sous les yeux effarés du jeune homme, ils continuèrent à s’enfoncer. À présent, le sable leur montait jusqu’aux cuisses.

— Ne bouge pas, Marion, gronda Jones, les dents serrées. Le mouvement crée du vide, et le vide t’aspire.

Mutt se dandinait sur le bord, ne sachant pas quoi faire.

Sa mère fronça les sourcils.

— Je pense pouvoir m’en sortir si j’arrive à...

Elle tenta de dégager une de ses jambes, mais ne réussit qu’à s’enfoncer davantage.

— Cesse de t’agiter ! s’exclama Jones. Tu luttas contre le vide. C’est comme essayer de soulever une voiture. Tiens-toi tranquille.

— Ne bouge pas, maman ! cria Mutt.

Sa mère s’immobilisa, les bras tendus.

— D’accord. Je me tiens tranquille. (Une pause.) Et je continue à m’enfoncer.

Mutt promena un regard affolé à la ronde.

— Qu’est-ce que c’est ? Des sables mouvants ?

— Mais qu’est-ce qu’on vous apprend à l’école de nos jours ? répliqua Jones, exaspéré. (Il agita les mains.) Ce sont des sables mouvants secs. Les sables mouvants ordinaires se composent de boue visqueuse, d’argile et d’eau, et à cause de leur fluidité le mélange n’est pas aussi dangereux qu’on pourrait...

La mère de Mutt lui donna une bourrade.

— Jones ! Pour l’amour du ciel, nous ne sommes pas à la fac !

— Pas d’affolement, Marion. Nous n’avons pas de raison de nous inquiéter, à moins qu’il y ait...

Un geyser explosa entre eux, douchant Mutt qui se tenait à la lisière de la végétation. Le jeune homme cracha du sable et s'essuya les yeux. À présent, sa mère et Jones étaient enfoncés presque jusqu'à la poitrine.

— ... une poche de vide dans le sable, et qu'elle crève, acheva amèrement Jones.

Mutt ne pouvait pas rester les bras ballants. Réfléchissant, il comprit que sa mère et Jones n'avaient qu'une seule chance de s'en sortir. Il ne voulait pas les laisser seuls, mais il n'avait pas le choix.

— Accrochez-vous ! Je vais chercher quelque chose pour vous tirer de là !

Et il s'enfonça dans la pénombre de la jungle.

— Reviens ici, gamin ! protesta Indy.

Mais la végétation avait déjà englouti Mutt. Indy l'entendit s'éloigner à pas lourds, en arrachant des feuilles et des lianes sur son passage. À quoi pensait-il donc ? Outre les Russes, il existait une bonne centaine de façons de se faire tuer dans la jungle. Les explorateurs les plus expérimentés pouvaient se perdre dans cette végétation dense, dépourvue de repères. Et il n'avait même pas de boussole.

— Pas de doute, marmonna Indy en jetant un coup d'œil à la femme qui partageait son triste sort. C'est bien ton fils : une vraie tête brûlée qui agit d'abord et réfléchit ensuite.

Sans laisser à Marion le temps de répliquer, il interpella Oxley, qui se tenait au bord de la fosse et mâchait une épine, l'air béat.

— Ox, pour l'amour de Dieu, fais quelque chose ! Aide-nous !

Le regard vacant du professeur se tourna vers ses deux compagnons. Il enfonça son chapeau à plumes sur son crâne.

— Aide ?

C'est ça, Ox... Tu comprends.

— Harold, il faut que tu...

Sans rien ajouter, Oxley se détourna, plongea à l'intérieur des buissons et disparut.

Génial.

Indy l'entendit piétiner des brindilles et s'éloigner dans la direction opposée à celle qu'avait prise le gamin. Il sentit qu'il s'enfonçait encore d'un centimètre dans le sable et secoua la tête. Pourquoi personne ne l'écoutait-il jamais ?

— D'accord, lança Marion.

Indy reporta son attention sur elle. L'air légèrement coupable, elle agita la main vers l'endroit où Mutt s'était enfoncé dans la jungle.

— J'admets que Mutt est parfois trop impulsif. (Elle pivota vers Indy et haussa un sourcil.) Un peu comme une autre personne de ma connaissance.

Indy rajusta son Fedora.

— Ce n'est pas le pire défaut du monde, convint-il. Il pourrait...

Un autre geyser fusa, libérant un nuage de sable. Indy toussa et s'étrangla. Lorsque le nuage retomba, il vit que Marion et lui étaient désormais ensevelis jusqu'aux aisselles. Le sable lui comprimait la poitrine, si bien qu'il avait du mal à respirer. À en juger par son expression crispée, Marion éprouvait la même difficulté. Ses yeux irrités pleuraient.

Indy ne savait pas quoi faire ni que lui dire. Il tenta néanmoins de la rassurer.

— Garde tes bras... au-dessus de la surface, haleta-t-il. Quand le gamin reviendra... accroche-toi...

Marion tourna la tête vers lui. Quelque chose d'étrange passa sur son visage – de la tendresse. Soudain, il réalisa que ça n'était pas à cause du sable qu'elle pleurait.

— Indy, Mutt...

— ... n'est pas un mauvais gamin, je sais. Tu devrais arrêter de le tanner à propos du lycée.

— Non, ce que je veux dire, c'est que... Mutt est...

— Ce n'est pas grave, Marion. Tout le monde n'est pas doué pour les études.

Dans les yeux de Marion, la tendresse se mua en irritation.

— Indy ! aboya-t-elle pour le faire taire. Le vrai prénom de Mutt... c'est Henry.

Indy se tordit le cou pour le regarder en face.

— Henry ?

— C'est ton fils, Indy.

Il fut assailli par une impression de couler à pic qui ne devait rien aux sables mouvants.

— Mon fils ?

— Henry Jones, troisième du nom.

Indy détourna les yeux. Il sentait la fureur lui gonfler la poitrine. Ce n'était pas le moment de se mettre en colère, surtout pour une raison pareille, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

Il reporta son attention sur Marion.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu ne l'as pas forcé à finir le lycée ?

Avant qu'elle puisse répondre, quelque chose de long, de brun et de lourd atterrit entre eux. L'impact souffla du sable à la figure d'Indy. Toussant et crachant, il lutta pour chasser le sable de ses yeux irrités. C'était tout juste s'il parvenait à garder ses paupières ouvertes. Des larmes ruisselaient sur ses joues, brouillant sa vision.

Était-ce bien une branche qui venait de tomber du ciel ?

— Accrochez-vous ! cria une voix depuis le bord de la fosse.

Indy reconnut la voix du gamin... Celle de son fils. Mutt avait réussi. Mais après tout, ça n'avait rien d'étonnant. Un Jones avait forcément de la ressource.

Marion avait déjà agrippé la branche floue et s'y accrochait de toutes ses forces. Indy lutta pour lever les bras assez haut afin de la saisir.

Ses mains allaient se refermer dessus quand l'extrémité de la perche se redressa et lui siffla à la figure.

— Aaah ! cria-t-il en retirant précipitamment ses bras.

Ce n'était pas une branche d'arbre, mais un serpent géant.

— Tu es fou ou quoi ? rugit Indy en direction de Mutt.

La panique éclaircit sa vision. L'énorme reptile était aussi épais que son avant-bras. Il ondulait et se tortillait lentement devant lui. Sa queue s'étendait jusqu'à Mutt, hors de la fosse. Ses yeux noirs fixaient Indy avec tout le vice de son espèce. Une langue rouge et venimeuse, longue de trente bons centimètres, dardait hors de sa gueule écailleuse.

Marion était toujours agrippée à ses anneaux.

— Allez, attrape-le !

— C'est un SERPENT ! protesta Indy.

Mutt l'entendit.

— Ne vous Inquiétez pas ! Il ne mange que des rats !

Indy voulut désigner l'immonde reptile, mais il n'osa pas en approcher la main.

— Les serpents ratiers ne sont pas aussi gros.

— Eh bien, celui-là l'est ! Vous auriez dû voir certaines des fourmis que j'ai croisées – elles faisaient la taille de ma main !

Des fourmis géantes ? Ce gamin racontait des histoires invraisemblables.

— Et puis, il n'est même pas venimeux, ajouta Mutt.

Indy conserva une distance prudente avec le serpent.

— Va chercher autre chose !

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas... Une corde !

— Mon vieux, on n'est pas chez Monsieur Bricolage ! Attrapez-le !

Indy tenta de bouger sa jambe.

— Je peux peut-être toucher le fond.

Marion pivota et le fixa comme s'il était fou.

— Il n'y a pas de fond. Fais ce que te dit Mutt et accroche-toi, bon sang !

— Je crois que je le sens avec le bout de mon pied.

Marion et Mutt hurlèrent en même temps :

— JONES !



Mutt regarda le visage du professeur se plisser de dégoût.

Jones tendit les mains vers le serpent ratier en fermant les yeux et en détournant la tête.

L'autre extrémité du reptile était toujours pendue sur l'épaule de Mutt. Le jeune homme s'accroupit en calant ses jambes contre un tronc d'arbre. Il se souvint de la façon dont Jones avait décrit l'attraction exercée par les sables mouvants secs.

C'est comme essayer de soulever une voiture.

Il ne réussirait peut-être pas à les sortir de la fosse, mais il pourrait les empêcher de couler.

Avec un dernier haut-le-cœur, Jones referma ses bras autour du serpent. Celui-ci s'enroula autour de ses avant-bras. Un violent frisson parcourut le professeur.

Maintenant, Mutt n'avait plus qu'à...

« KA-POUM ! »

Un geyser encore plus gros que les précédents explosa dans une gerbe de sable qui atteignit les frondaisons.

Effondrement du vide.

À cet instant, Mutt se souvint d'une autre leçon que lui avait enseignée le professeur. Un vide était une poche à l'intérieur du sable.

Une brèche.

Mutt en profita. Tandis que le sable retombait en pluie, il poussa sur ses jambes et tira de toutes ses forces sur la queue du serpent. La

tension lui brûla les épaules et fit trembler ses genoux – puis, soudain, la résistance s'évanouit. Le jeune homme recula précipitamment, en prenant appui sur des arbres et des rochers.

Comme le nuage se dissipait, il vit sa mère et Jones échoués sur le bord de la fosse, leurs bras et leurs jambes entremêlés. Lâchant le serpent, il se précipita vers eux.

Sa mère s'assit et tapota affectueusement le corps écailleux du reptile. Jones ouvrit les yeux et se rejeta en arrière. Le visage tordu par l'horreur et le dégoût, il se frotta vigoureusement les mains sur son pantalon.

Libéré, le serpent s'éloigna dans la jungle en faisant onduler ses anneaux. La végétation l'engloutit.

Mutt toisa Jones.

— Les tarentules et les scorpions ne vous posent pas de problème, dit-il, incrédule, mais un pauvre petit serpent...

Jones tendit un doigt tremblant vers l'endroit où le reptile avait disparu.

— Ce n'était pas un pauvre petit serpent, gamin.

Un craquement de branches les fit s'immobiliser.

Ox jaillit des buissons épineux, le visage éclairé par un large sourire.

— Ox ! s'exclama Mutt.

Puis des soldats armés de fusils apparurent derrière le professeur. Ils s'écartèrent pour laisser passer Irina Spalko et l'Anglais au nez cassé. Soufflant comme un bœuf, celui-ci rajusta son panama et lança :

— Pourquoi faut-il toujours que tu te compliques la vie, Indy ?

Oxley imita la pose de l'Anglais, redressant fièrement *son* propre chapeau à plumes.

— Aide !

Jones lui jeta un coup d'œil.

— Ouais, bien joué, Harold.

Irina Spalko les toisa, impassible. Puis elle fit signe aux soldats de les relever de force.

— Assez tardé, dit-elle en désignant la direction du campement. Nous devons nous mettre en route. Nous allons voir si vos suppositions

à propos de la carte étaient justes, docteur Jones.

Pour toute réponse, le professeur la foudroya du regard.

Irina Spalko dévisagea d'abord Mutt, puis sa mère.

— Et si vous tenez à eux, priez pour avoir raison.

Tandis que le convoi se préparait au départ, le colonel Dovchenko regardait Irina Spalko s'entraîner.

La jeune femme ne portait qu'un tee-shirt moulant et un pantalon large. Elle avait déblayé une zone derrière sa tente, où elle pensait être à l'abri des regards. Mais Dovchenko jouissait d'un bon point de vue depuis la lisière de la jungle. Tapi dans l'ombre, il s'appuyait du bras contre un tronc d'arbre. Ici, la chaleur était oppressante, la végétation trop dense – rien de commun avec les forêts de bouleaux et la glace de sa Sibérie natale –, mais en cet instant, il n'aurait voulu être nulle part ailleurs.

Irina Spalko leva sa rapière jusqu'à son nez en un salut silencieux, les épaules et les hanches parallèles à la ligne d'attaque. Elle fit un pas en avant et détendit son bras – si vite que sa lame d'acier se changea en éclair, en mirage. Sans marquer de pause, elle plongea, tourna, bondit et frappa. Elle avait la grâce et l'équilibre des meilleures ballerines russes, la ruse et la férocité d'une guerrière expérimentée.

Dovchenko retint son souffle. Elle lui faisait peur autant qu'elle l'attirait.

Elle se battit ainsi pendant dix minutes, enchaînant les séquences sans jamais s'arrêter, Dovchenko n'y connaissait pas grand-chose en escrime. Une fois, elle avait tenté de lui apprendre, de le former pour qu'il devienne son partenaire de duel, mais il avait très vite abandonné. Il ne parvenait même pas à faire la différence entre un coup d'arrêt et un moulinet.

Mais tant qu'il pouvait l'observer en douce, c'était un sport qu'il appréciait.

Et même, qu'il appréciait beaucoup.

La peau d'Irina Spalko était luisante de sueur. Son tee-shirt trempé soulignait chacune de ses courbes. Ses muscles fins ondulaient et frémissaient.

Elle continua à se battre contre le vide. Du moins, en apparence. Car Dovchenko savait ce qu'elle voyait devant elle : des fantômes du passé. Il le devinait à la flamme qui brûlait dans ses yeux. Il savait aussi que son principal adversaire, c'était sa part d'ombre. La jeune femme s'efforçait de soulager sa frustration en se prouvant quelque chose. Elle était la détermination et le mouvement incarnés.

Elle se préparait pour la suite.

Dovchenko se détourna. Du regard, il balaya le convoi et la jungle obscure qui s'étendait au-delà. Leur mission s'annonçait difficile.

Et ils avaient reçu des ordres.

Ils ne devaient pas échouer.

CINQUIÈME PARTIE

DANS LA FORÊT ORIGINELLE

*Au cœur de l'Amazonie...*

Irina Spalko avait pris place dans le siège passager de la Jeep de tête. Celle-ci cahotait et tressautait à travers la jungle. Elle était conduite par un jeune Ukrainien – cheveux noirs, yeux noirs – guère plus âgé qu'Irina ne l'était lorsqu'elle avait fui son petit village natal, dans les montagnes.

Tout le convoi russe, soit une douzaine de véhicules et soixante hommes, suivait la Jeep. Un seul engin la précédait : la débroussailleuse qui avançait pesamment sur ses chenilles de tank, ses deux énormes lames hurlant et fumant tandis qu'elles découpaient un chemin à travers la forêt tropicale. Buissons et branches d'arbres s'entassaient sur les côtés dans un nuage de diesel nauséabond, que surplombait l'opérateur assis dans une petite cabine à l'arrière.

Le convoi laissait derrière lui un sillage de végétaux abattus et de boue remuée. Mais rien ne durait dans la jungle. D'ici deux saisons, la cicatrice se serait refermée. La forêt tropicale était une entité vivante ; elle consommait tout ce qui s'aventurait en son cœur ténébreux et engloutissait les empreintes des intrus humains.

Du moins Irina l'espérait-elle.

Quelque part là-dehors, enfouie sous les lianes et les feuilles, gisait sans doute la cité légendaire d'Akator. C'était le but du convoi, et surtout celui d'Irina.

La jeune femme reporta son attention sur le sac de jute posé sur ses genoux. Elle l'avait sorti d'un coffre verrouillé fixé à l'arrière de la Jeep.

Même s'il était plus en sécurité sous cadenas, elle ne pouvait pas se passer de lui. Elle voulait l'avoir sur elle en permanence. Défaisant les lanières, elle ouvrit le sac et, avec des gestes respectueux, en sortit le crâne de cristal.

Dans le camaïeu d'ombre et de lumière projeté par les frondaisons, le crâne étincelait telle une tempête électrique sous verre. Irina le souleva à deux mains pour pouvoir regarder dans ses yeux. Elle se souvint de l'électroencéphalogramme du docteur Jones : une stimulation neurale d'une puissance incalculable. Elle se souvint aussi des larmes de sang qui avaient coulé sur les joues du professeur.

Pourtant, elle n'avait pas peur. Les docteurs Oxley et Jones avaient un esprit rudimentaire et non entraîné. Gérer ce pouvoir, ouvrir le portail vers l'immense connaissance à laquelle il permettait d'accéder, nécessitaient un esprit raffiné et discipliné.

Une main se tendit et tenta de toucher le crâne par-dessus l'épaule d'Irina. La jeune femme lui donna une tape pour l'écarter. Le docteur Harold Oxley était assis à l'arrière avec George McHale. Comme elle, il était attiré par le pouvoir du crâne. Mais contrairement à elle, il s'était laissé submerger par celui-ci.

De nouveau, Irina plongeait son regard dans les orbites du crâne de cristal, essayant d'établir un contact avec ce pouvoir. Faisant abstraction du grondement des moteurs, du couinement des freins et du hurlement ininterrompu de la débroussailleuse, elle se plongeait dans une semi-transe. Elle avait testé tous les états méditatifs, tous les exercices cognitifs. Elle avait étudié avec des maîtres yogis et les meilleurs parapsychologues. Mais quand elle regardait dans les yeux de la relique, elle ne voyait que du cristal translucide et des motifs de lumière fractals clignotants.

Pourquoi refuses-tu de me parler ?

La Jeep heurta une souche et fit un bond sur la piste. Irina faillit lâcher le crâne de cristal. Le cœur battant la chamade, elle le serra contre son ventre. Puis elle le fourra de nouveau dans le sac de jute et noua très vite les lanières en maudissant son imprudence.

L'artefact ne devait pas être endommagé – pas alors qu'ils touchaient presque au but. Elle n'aurait jamais dû le sortir, mais l'énigme qu'il

constituait ne lui laissait pas une minute de repos. Malgré ce qui venait de se passer, elle brûlait d'envie de rouvrir le sac.

— Ce crâne est sacrément dur de la caboche, hein ? lança une voix derrière son épaule.

Irina pivota vers George McHale, qui s'était penché vers elle depuis la banquette arrière. Derrière lui, le compartiment ouvert de la Jeep était bondé de soldats.

Du menton, l'Anglais désigna le sac de jute posé sur les genoux d'Irina.

— Il est difficile sur le choix de ses interlocuteurs, pas vrai ?

— Apparemment pas si difficile que ça.

Irina jeta un coup d'œil au squelette pitoyable assis près de McHale. Le docteur Oxley semblait avoir perdu tout intérêt pour le crâne. Le nez en l'air, il observait la danse du soleil matinal à travers les frondaisons.

Frustrée, Irina serra un poing. Tant de pouvoir... Elle fixa le professeur à moitié dément. Pourquoi le choisir, lui ? Le crâne avait besoin de quelqu'un de plus fort, quelqu'un de compétent.

Alors, pourquoi pas elle ?

Irina savait qu'elle ne devait pas échouer – pour l'Union Soviétique, mais avant tout pour elle-même. Élevée dans un village ukrainien superstitieux, elle avait toujours été rejetée à cause de ses dons. « Sorcière » était la moindre des insultes qu'on lui avait jetées à la figure. Les autres habitants avaient mis sa famille à l'écart.

Quand elle s'était mise à disséquer des animaux en une tentative enfantine pour comprendre la vie et la biologie, même sa mère avait commencé à avoir peur d'elle. Dès qu'elle avait été assez âgée, Irina avait fui les montagnes et le village. Elle savait qu'elle ne trouverait pas de réponses parmi des gens à l'esprit aussi fermé. Aussi avait-elle entrepris de les chercher dans le vaste monde.

Toute sa vie, elle avait essayé de comprendre qui elle était – ce qu'elle était, et pourquoi. Et ici, dans la jungle sud-américaine, elle touchait la réponse du doigt.

Elle ne laisserait personne l'arrêter.

Irina se renfonça dans son siège. Devant elle, la débroussailleuse continuait à s'enfoncer dans le cœur de la forêt tropicale. Un arbre

massif bascula sur le côté, faisant détalier quelques singes et s'envoler une nuée d'oiseaux.

Mais McHale n'en avait pas fini. Il se pencha entre les deux sièges avant et désigna de nouveau le sac de jute.

— Ce crâne. C'est du bidon, pas vrai ? Les gens le regardent dans les yeux et entrent en transe – ils s'autohypnotisent ou je ne sais quoi. De la transmission de pensées, pfff !

— Et pourquoi pas ? répliqua Irina. La télépathie existe chez l'homme, bien que sous une forme moins développée.

— Vous plaisantez ? Vous pensez vraiment avoir des pouvoirs psychiques ?

— Ça ne vous est jamais arrivé de décrocher le téléphone et de découvrir que la personne que vous vouliez appeler était au bout du fil ? S'agit-il d'une coïncidence ou d'une forme de... bio-transmission ?

— Ça s'appelle le hasard. Croyez-moi, je connais bien. En général, il joue contre moi.

— Et le lien entre une mère et son enfant ? Nous avons envoyé un sous-marin en mer avec toute une portée de bébés lapins à bord. Pendant que leur mère restait sur le rivage, nous les avons tués un par un.

— Si je puis me permettre, vous devriez vous chercher un autre passe-temps.

Irina eut un geste insouciant. La science n'était pas pour les estomacs délicats.

— Au moment précis où chacun des petits mourait, l'électroencéphalogramme de la mère montrait un pic très net. (Elle jeta un coup d'œil à l'Anglais.) Il existe un lien corps-esprit partagé par toutes les créatures vivantes. Si nous pouvions contrôler cet esprit collectif...

— D'accord ! (McHale leva une main en signe de reddition.) Prouvez ce que vous avancez. Pour un quitte ou double sur mes appointements, dites-moi à quoi je pense en ce moment.

Il se pencha vers elle avec une expression libidineuse. Irina haussa un sourcil.

— Je n'ai pas besoin de pouvoirs psychiques pour ça, monsieur McHale.

— Mais à part ça ! Allons, jouez le jeu. Je pense à une question. Quelle est la réponse ?

Irina plongea son regard dans celui de l'Anglais. Elle remarqua la sueur qui couvrait son front, ses pupilles légèrement dilatées. Désir, inquiétude, anxiété. L'état perpétuel de l'homme. Elle sonda un peu plus profondément. Le sourire de McHale disparut. Elle fouilla les recoins de son esprit, et l'Anglais s'agita tel un animal apeuré.

Brusquement, elle tendit un bras et le saisit par la peau du cou. Elle le tira vers elle tout en continuant à creuser. Les lèvres à quelques millimètres des siennes, elle articula :

— La réponse à votre question est : « Oui, si j'en éprouve le moindre besoin. »

Elle savoura la terreur qui passa dans les yeux de McHale. Puis elle le lâcha. Marmonnant quelque chose, il se rencogna sur la banquette arrière.

Le chauffeur jeta un coup d'œil à Irina.

— Quelle était sa question, colonel docteur ? demanda-t-il avec un épais accent ukrainien.

— Il voulait savoir si j'avais l'intention de lui couper la gorge lorsque nous aurons atteint Akator.

Les doigts du chauffeur se crispèrent sur le volant. Le jeune homme se détourna, mais Irina vit ses lèvres remuer en silence, formant un unique mot en russe.

« Sorcière ».



— C'est une blague ! s'exclama Mutt.

Marion savait que ça lui ferait un choc, mais elle devait le lui dire. Puisque le jeune homme était attaché face à son père et qu'aucun des deux ne pouvait partir en courant, le moment lui avait paru opportun. D'autant qu'elle ignorait s'ils en auraient beaucoup d'autres.

Elle jeta un regard à la ronde. Tous trois étaient enfermés à l'arrière du dernier camion du convoi, un transport de troupes bâché. On les avait forcés à s'asseoir sur des bancs et ligotés aux ridelles métalliques. Ils partageaient le compartiment avec plusieurs caisses portant des inscriptions en cyrillique – et un gros colonel russe du nom de Dovchenko, qui tenait une Kalashnikov sur ses genoux.

Marion était assise à côté d'Indy, qui semblait chagriné et mal à l'aise. Face à eux, Mutt ne paraissait guère plus réjoui.

Père et fils. Enfin réunis. Une joyeuse petite famille.

— Mon père était anglais, continua à protester Mutt. Un pilote de la RAF. Un héros de guerre. (Il foudroya Indy du regard.) Pas un simple prof.

Marion attendit qu'il s'interrompe pour reprendre son souffle.

— Non, mon chéri. Colin était ton beau-père. Nous avons commencé à sortir ensemble quand tu avais trois mois. C'était un brave homme, mais ce n'était pas ton père.

Indy se raidit et pivota vers elle.

— Attends une minute. *Colin Williams* ? Tu l'as épousé ? C'est moi qui vous avais présentés !

Près de Mutt, Dovchenko leva les yeux au ciel. Il ne semblait guère ému par ce mélodrame familial.

Mais Marion n'en avait cure.

— Tu sais, Indy, tu as perdu le droit de donner ton avis sur le sujet quand tu m'as plantée une semaine avant notre mariage.

Indy se radoucît légèrement.

— Ça n'aurait pas marché, Marion. On le savait tous les deux. Quelle femme veut épouser un homme qui sera absent la moitié du temps ?

— Moi !

La voix de Marion se brisa, et elle s'en voulut pour ça. Indy n'avait pas mérité de lui causer ce genre d'émotion. De toute évidence, il ne réalisait pas du tout combien il l'avait fait souffrir.

— Et tu l'aurais su si tu avais pris la peine de me le demander !

Dovchenko souleva son fusil et cogna sur le banc avec la crosse.

— Vous allez la fermer, oui ?

Les trois autres le fixèrent un instant, puis reprirent leur discussion.

— De te demander quoi ? s'exclama Indy. De passer la moitié de ta vie toute seule ?

— Ça ne t'est pas venu à l'idée que je pourrais apprécier un peu de tranquillité, une fois de temps en temps ?

— Qui, toi ?

— Oui, moi. Tu vois, tu ne me connaissais pas si bien que ça. Pourquoi ne me parlais-tu jamais ?

— Parce que je n'ai jamais réussi à avoir le dernier mot dans une discussion avec toi.

— C'est ça, ton excuse ? Ce n'est pas ma faute si tu manques de sens de la répartie !

Indy se radossa à la paroi du camion. Son chapeau lui tomba sur les yeux ; il secoua la tête pour le remettre en place.

— J'essayais de ne pas te faire souffrir, Marion.

— Eh bien, tu t'es complètement planté ! Tu ne t'es jamais demandé pourquoi Ox ne te parlait plus ? Il te détestait de t'être enfui.

Mutt tapa du pied.

— Vous voulez bien vous arrêter ?

Dovchenko approuva d'un vigoureux hochement de tête.

Les sourcils froncés, Indy désigna le jeune homme du menton.

— Oui, Marion, ne l'oblige pas à écouter papa et maman se disputer devant lui.

— *Tu n'es pas mon père*, d'accord ? aboya Mutt en tirant sur ses liens.

— Bien sûr que si, gamin, répliqua sèchement Indy. Et j'ai une nouvelle pour toi : tu retournes au lycée !

Le choc écarquilla les yeux de Mutt.

— Attends une minute ! Et ton « Si ça te plaît, ne laisse personne te persuader du contraire », il est devenu quoi ?

— Quand je t'ai dit ça, je n'étais pas ton père. (Indy reporta son attention sur Marion.) Et tu aurais dû me dire que j'avais un fils. J'avais le droit de savoir.

— Souviens-toi : tu as disparu après notre rupture.

— Je t'ai écrit.

— Un an plus tard. À ce moment-là, Mutt était né et j'avais déjà épousé Colin.

— Alors, pourquoi t'es-tu donné la peine de me le dire maintenant ?

— Parce que je croyais qu'on allait mourir.

Dovchenko se leva brusquement et lâcha une bordée de jurons en russe. Marion ne connaissait pas les mots qu'il employait, mais ses oreilles la brûlèrent quand même. Il posa son fusil, se dirigea vers une pile de chiffons et commença à en faire des boules avec l'intention évidente de bâillonner ses prisonniers.

— Ne t'inquiète pas pour ça, Marion, dit Indy très vite, essayant d'avoir le dernier mot. Ce n'est pas terminé. On peut encore mourir.

Dovchenko revint avec une poignée de chiffons. En bon *gentleman*, il se dirigea d'abord vers Marion. Il se pencha sur elle...

... ce qui offrit à Indy un angle parfait pour se rejeter en arrière et lui lancer ses pieds dans la figure.

Avec un grognement, Dovchenko fit un demi-tour sur lui-même et bascula vers Mutt.

Qui se tenait prêt, comme convenu.

Le jeune homme frappa Dovchenko de la même façon qu'Indy, avec tout le ressort d'un kangourou. Ses bottes de moto s'écrasèrent sur le menton du colonel russe.

— Il est tout à toi, lança-t-il comme Dovchenko repartait dans l'autre sens.

Indy frappa de nouveau le colosse.

— Plus ils sont gros..., marmonna-t-il.

— ... plus ils tombent fort, acheva Mutt.

Dovchenko s'écroula sur le plancher du camion, inconscient.

— Tu as toujours ce cran d'arrêt que tu as fourré dans ta botte au cimetière ? demanda Indy à son fils.

Mutt grimaça.

Indy fit de même.

— Brave petit.

Couteau à la main, Indy se pencha vers Marion. Il devait passer les bras derrière elle pour atteindre ses cordes. Les liens étaient serrés et glissants ; la lame peinait à trouver le bon angle pour les trancher. Sa joue contre celle de Marion, Indy entreprit de scier péniblement le chanvre rebelle.

Dieu, qu'elle sentait bon. La vanille et les épices. Quand elle parla, son souffle lui chatouilla l'oreille.

— Apparemment, je ne suis pas la seule qui ait tourné la page.

— Mais encore ?

— J'ai entendu parler de toi, Jones. Tu as accumulé les conquêtes au fil des ans.

Indy s'acharna sur les cordes.

— J'ai connu quelques femmes, admit-il. Mais elles avaient toutes le même problème.

— Ah oui ? Lequel ?

Une dernière secousse, et les liens de Marion cédèrent, libérant ses poignets. Indy se redressa. Il ne voyait aucune raison de mentir – plus maintenant. Il était nez à nez avec elle.

— Elles n'étaient pas toi, chérie.

Les yeux de Marion pétillèrent, et l'ombre d'un sourire charmeur passa sur ses lèvres. Elle se pencha vers Indy comme pour l'embrasser...

À cet instant, du coin de l'œil, Indy repéra une caisse frappée d'un sceau militaire familier.

Parfait !

Il se releva d'un bond et s'écarta de Marion. Sur le côté, Mutt surveillait Dovchenko toujours écroulé. Indy le dépassa et se dirigea vers le fond du camion.

— Jones ? appela Marion.

La caisse était longue. Indy souleva le couvercle en priant pour qu'elle ne soit pas vide.

Elle ne l'était pas.

Il détailla le tube d'acier noir niché dans la paille. Tout en soupesant ses options, il le caressa machinalement du bout des doigts. Un sourire en coin creusa une fossette dans sa joue. Ça ferait l'affaire. Mais il avait besoin d'un meilleur point de vue.

Indy leva les yeux vers le plafond en toile du transport de troupes.

Entre ses doigts, la lame du cran d'arrêt jaillit avec un petit bruit sec.

Il était temps de se mettre au travail.



Mutt étudia la pile de caisses sur laquelle Jones était perché, accroupi.

— Fais gaffe, mon vieux !

Tandis que le camion brinquebalait à travers la jungle et que les caisses tremblaient sous lui, Jones se redressa prudemment.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Ce n'est pas pour toi que je m'inquiète : c'est pour mon couteau, répliqua Mutt.

Jones fronça les sourcils, puis tendit les bras vers le plafond en toile. D'une main, il saisit une des barres métalliques de l'armature ; de l'autre, il donna un coup de couteau vers le haut. La lame creva la toile. S'accrochant à la barre métallique, Jones tira sur le manche et découpa une longue fente dans l'épais matériau. Celui-ci céda avec un bruit de fermeture Éclair qui s'ouvre. Quand il eut terminé, Jones referma le cran d'arrêt et le lança à Mutt.

— Nickel comme au premier jour.

— J'espère bien.

Ignorant le jeune homme, Jones passa ses bras dans l'ouverture et se hissa sur le toit du camion, Mutt se pencha pour regarder sa mère qui, de l'épaule, soutenait l'autre côté de la pile de caisses.

— Lui ? demanda-t-il, incrédule.

Sa mère haussa les épaules avec un air coupable.

— Il est assez attachant, tu verras.

Mutt soupira.

— Quand même, tu aurais pu me le dire.

— J'aurais dû, oui. Je suis désolée, mon chéri.

Le nez en l'air, Mutt rejoignit sa mère. Elle passa un bras autour de ses épaules. Ensemble, ils scrutèrent le plafond. L'ombre du professeur rampait en travers de la toile, se dirigeant vers la cabine du conducteur.

Jones.

Son père.

Mutt secoua la tête.

Ensemble, sa mère et lui enjambèrent le corps du Russe prostré pour suivre l'ombre de Jones. Une porte d'acier séparait la cabine du compartiment arrière. Ils n'avaient pas osé utiliser la Kalashnikov de Dovchenko : le moindre coup de feu aurait risqué d'alerter les Russes avant qu'ils aient pu s'échapper.

Au-dessus de leur tête, l'ombre de Jones vacilla au bord du compartiment arrière et disparut.

Il y eut un grand bruit de déchirure.

Par la petite fenêtre qui se découpait dans la porte d'acier, Mutt regarda Jones se laisser tomber à travers le plafond de toile et atterrir sur le chauffeur.

— Il a réussi..., commença-t-il.

Puis le camion fit une embardée, projetant le jeune homme et sa mère sur la gauche.

— Accroche-toi ! hurla Marion.

Soudain, le camion s'immobilisa dans un grincement de métal et un craquement de bois fendu. Mutt et sa mère furent propulsés vers l'avant alors même que la porte d'acier s'ouvrait. Ils passèrent à travers l'ouverture et atterrirent dans la cabine. Le jeune homme heurta le tableau de bord ; sa mère retomba dans le siège passager.

Le nez collé contre le pare-brise, Mutt vit qu'ils s'étaient écrasés contre un arbre. Sur sa gauche, Jones ouvrit la portière conducteur d'un coup de pied et éjecta le chauffeur inconscient. Puis il s'installa dans le siège vide, passa la marche arrière et enfonça l'accélérateur. Le camion

recula. Jones braqua, passa la marche avant et s'élança sur les traces du convoi.

Mutt se redressa.

Sur sa gauche, Jones affichait une expression féroce et déterminée.

Sur sa droite, sa mère grimaçait d'un air ravi.

— Bien joué.

Jones haussa les épaules.

— On n'est pas encore tirés d'affaire, mon cœur.

Horrifié, Mutt les dévisagea tour à tour.

C'étaient vraiment eux, ses parents ?



Indy passa la troisième, et le camion bondit derrière le convoi. Guidée par un engin massif qui sciait et déchiquetait la végétation sur son passage, la ligne de véhicules russes s'étirait en une longue courbe à travers la jungle. Comme il se rapprochait d'elle, Indy étudia ses adversaires.

Il devait concéder que les Russes étaient préparés à tous les incidents susceptibles de se produire en forêt tropicale. Au milieu des Jeep et des transports de troupes se trouvaient deux engins d'aspect étrange. Leur châssis ressemblait à la coque d'un hors-bord, mais muni de roues. De toute évidence, ils avaient été conçus pour aller dans l'eau – pour traverser fleuves et rivières, par exemple. Mac les avait traités de « canards », mais ces volatiles avaient des dents. Une mitrailleuse était montée à l'avant de chacun d'eux.

Indy préférait se concentrer sur l'engin hurlant et fumant qui dirigeait le convoi – la débroussailleuse. Ses lames horizontales ouvraient un large chemin à travers la jungle. À l'origine, la piste n'était qu'un sentier rudimentaire envahi par la végétation, juste bon pour un cheval ou un homme à pied. Elle courait parallèlement à un fleuve impétueux. Sans la débroussailleuse, jamais les Russes n'auraient pu passer avec leur matériel.

Indy plissa les yeux. Ça lui donnait une idée.

— Tu as un plan, Jones ? lança Marion.

Le regard rivé sur le véhicule de tête, Indy se pencha par-dessus le volant, se concentrant et calculant. Oui, il avait un plan – un plan très

simple.

— Récupérer Oxley, reprendre le crâne et atteindre Akator avant eux.

— Oh, c'est tout ? railla Marion.

Le convoi approchait d'une courbe en U, un endroit où le fleuve décrivait une boucle serrée. Les véhicules commencèrent à s'étirer le long du coude.

Ça pouvait faire l'affaire, à condition qu'il se dépêche.

Indy se redressa.

— Marion, prends le volant !

Marion glissa jusqu'à lui et obtempéra. Indy pivota et contourna Mutt, qui prit la place de sa mère dans le siège passager. Puis il se faufila dans le compartiment arrière. Le camion brinquebalait sous ses pieds, mais Marion faisait de son mieux pour le stabiliser sur la route pleine d'ornières.

— Et maintenant, il va faire quoi ? demanda Mutt à sa mère.

— Ça m'étonnerait qu'il ait réfléchi aussi loin.

Indy les ignora et se dirigea vers la caisse qu'il avait remarquée plus tôt, Dovchenko gisait toujours inconscient. À plat ventre sur le sol, il ronflait à travers son nez ensanglanté.

Écartant la paille, Indy dégagea le tube d'acier noir long d'un mètre vingt. Le poids de l'arme lui redonna espoir. Il eut un sourire qui ne présageait rien de bon pour ses ennemis.

Le symbole de l'Union Soviétique – un marteau et une faucille – se détachait sur un côté du bazooka. Une tête explosive de 60 mm était déjà chargée à une extrémité. Indy souleva l'arme à deux mains et l'emporta tel un bélier de siège en direction de la cabine.

Quand il le vit revenir, Mutt écarquilla de grands yeux.

Agitant son bazooka, Indy lui fit signe de s'écarter.

— Pousse-toi un peu, fiston, ordonna-t-il.

— Ne m'appelle pas comme ça ! protesta Mutt.

Mais il se hâta d'obtempérer, se plaquant contre le dossier de son siège.

Au prix de quelques manœuvres délicates, Indy réussit à positionner le bazooka avec une extrémité pointée par la vitre passager, et l'autre collée sous le nez de Marion. Calant l'arme sur son épaule, il étudia le terrain et les trajectoires possibles. Le convoi négociait la courbe en U avec lenteur et prudence. Leur camion fut le dernier à s'engager dans le virage – au moment où, en tête de file, la débroussailleuse ressortait de l'autre côté.

Dans quelques secondes, les deux véhicules allaient se croiser.

Indy visa. Il n'avait qu'un seul plan, un seul espoir, un seul coup à tirer. S'il parvenait à neutraliser la débroussailleuse, tout le convoi se retrouverait immobilisé. Concentré sur son objectif, il attendit que l'engin massif arrive à son niveau. Il ne pouvait pas se permettre la moindre erreur. Il n'aurait pas de seconde chance.

Les dents serrées, il conseilla à Marion et à Mutt :

— Bouchez-vous les...

Son index frémit involontairement. Une détonation explosive couvrit son dernier mot. Le pare-brise se fendit. De la fumée jaillit de l'arrière du bazooka tandis que le missile filait en travers du U, droit comme une flèche. Les oreilles bourdonnantes, Indy maudit sa maladresse.

D'un autre côté, ça ne tombait peut-être pas si mal, se ravisa-t-il en voyant la roquette s'écraser sur la débroussailleuse.

L'engin explosa dans une gerbe de flammes, de poussière et de débris brûlants qui s'éleva très haut vers la cime des arbres. Le reste du convoi s'immobilisa comme les véhicules se percutaient les uns les autres, provoquant un carambolage.

Les yeux plissés pour mieux voir au travers de la fumée, Indy repéra la Jeep qui roulait juste derrière la débroussailleuse. C'était celle qui transportait Irina Spalko. Oxley était assis sur la banquette arrière.

— Indy ! hurla Marion.

Irina Spalko en resta bouche bée.

La seconde d'avant, la débroussailleuse négociait la fin de la courbe en U le long du fleuve. Soudain, elle explosa en projetant du feu et de la boue dans toutes les directions. Une de ses deux lames circulaires fusa vers l'avant, heurta un rocher avec un tintement pareil à celui d'une

énorme cloche et disparut dans la jungle. L'autre vola droit vers la Jeep d'Irina.

Avec un hoquet apeuré, la jeune femme et son chauffeur s'aplatirent dans leur siège, mais l'énorme disque tournoyant passa au-dessus de leur tête sans les toucher, manquant la Jeep de quelques centimètres.

Irina pivota pour suivre sa trajectoire vers l'arrière du convoi. À la fin de la ligne, elle remarqua quelque chose d'étrange. De la fumée se déversait de la cabine du tout dernier camion, et un mince sillage de gaz d'échappement conduisait jusqu'au même véhicule.

Frustrée, Irina serra le poing. L'attaque surprise devait provenir de ce camion. Et si tel était le cas, il ne pouvait y avoir qu'une seule explication.

Le docteur Jones.

Une colère brûlante enflamma la jeune femme. Et se mua presque aussitôt en satisfaction amusée tandis que la lame volante décrivait une courbe et fonçait droit vers...

— Baissez-vous ! hurla Marion en tirant Indy et Mutt vers le bas.

Elle avait vu le disque argenté suivre la courbe de la rivière et foncer droit vers eux. Sans hésiter, elle plongea sur Indy et sur son fils pour les protéger de son corps tout en se couvrant la tête de ses bras.

L'impact ébranla le véhicule massif. Il y eut un grincement d'acier torturé. Puis la toile déchiquetée retomba sur eux en une pluie de confettis.

Une seconde plus tard, c'était terminé.

Écartant les débris de son visage, Marion se redressa dans le siège conducteur. Elle regarda autour d'elle. La lumière éclatante du soleil la fit cligner des yeux. Toute la moitié supérieure du camion avait été sciée et emportée.

— Que je sois damné, marmonna Jones.

— Nous le sommes peut-être déjà, répliqua Marion.



Irina Spalko demeura impassible tandis que la lame de la débroussailleuse sciait le toit du camion, à l'arrière du convoi. Un instant plus tard, trois silhouettes se redressèrent dans la cabine. Elle identifia Jones, la femme et le gamin.

Ils étaient toujours vivants.

Les doigts crispés sur le pommeau de son épée, Irina se leva de son siège.

— Allez ! ordonna-t-elle au chauffeur en désignant la piste qui s'enfonçait dans la végétation au-delà de la carcasse fumante de la débroussailleuse. Continuez !

La Jeep s'ébranla dans un grondement qui parut faire écho à son humeur. Irina bondit par-dessus le dossier de son siège.

— Gardez le crâne ! aboya-t-elle à McHale en le dépassant pour se faufiler dans le compartiment arrière du véhicule. Votre vie en dépend !

Les soldats s'écartèrent devant elle en toute hâte. Prenant deux pas d'élan, la jeune femme sauta – et atterrit sur le capot de la Jeep suivante, accroupie telle une panthère. Le chauffeur la fixa, bouche bée.

Enjambant le pare-brise, Irina saisit le fusil d'assaut posé sur le siège avant et sauta à l'arrière. Les yeux brillant d'un éclat meurtrier, elle épaula son arme. Rien ne l'arrêterait. Elle ne laisserait personne d'autre s'emparer du crâne.

Sous elle, la Jeep ralentit.

— Continuez ! hurla-t-elle au chauffeur. Suivez la Jeep de tête !

— Continue ! hurla Indy à Marion comme celle-ci redémarrait le camion, que le choc avait fait caler.

Sa cabine toujours envahie par les gaz d'échappement de la roquette, le transport de troupes s'ébranla. Marion enfonça l'accélérateur ; tanguant et brinquebalant, le camion se mit à rouler vers les véhicules encastrés les uns dans les autres.

Indy grimpa sur le siège passager et repoussa un pan de toile déchirée. Il étudia les restes du convoi accidenté. À l'autre bout de celui-ci, il repéra deux Jeep qui doubleraient laborieusement la carcasse de la débroussailleuse et s'enfonçaient seules dans la jungle.

Irina Spalko tentait de s'échapper avec Oxley et le crâne.

Indy identifia un second problème. Le convoi accidenté leur barrait la route. Le camion était trop large pour le contourner ou pour passer au travers. Déjà, quelques-uns des véhicules les plus maniables s'efforçaient de se dégager pour suivre les Jeep de tête.

Cela donna une idée à Indy.

Près de lui, Marion se dirigeait tant bien que mal vers l'un des étranges engins amphibies. Il détailla la mitrailleuse montée à l'avant.

— Mets-toi à son niveau ! cria-t-il à Marion en tendant un doigt vers le pseudo hors-bord.

Marion acquiesça et appuya un peu plus fort sur l'accélérateur. Le bruit attira l'attention des deux soldats qui avaient pris place à bord du « canard ». Comme le camion les rattrapait, le chauffeur cria quelque chose et tapa du poing sur son volant. L'autre Russe s'accroupit sur son siège et pivota en brandissant un fusil.

Pas de ça, petit.

Alors que le transport de troupes arrivait au niveau du véhicule amphibie, Indy se suspendit au montant du toit et se propulsa jusqu'à l'autre véhicule par la fenêtre passager ouverte. Il atterrit rudement entre le chauffeur abasourdi et son passager.

Empoignant le canon du fusil, il tira d'un coup sec – puis poussa pour renvoyer la crosse de bois dans le nez du Russe. Le doigt du soldat se crispa sur la détente de son arme ; une rafale de tirs automatiques jaillit du canon. Les balles sifflèrent à l'oreille d'Indy et allèrent tinter contre le flanc du camion.

Indy jeta un coup d'œil alarmé par-dessus son épaule. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Mutt avait passé le buste par la fenêtre passager ouverte du transport de troupes. Dans ses mains, il tenait un gros bout de bois qu'il abattit comme une massue sur la tête du chauffeur.

— Pas mal, gamin ! le félicita Indy.

Des détonations le ramenèrent à lui.

Dovchenko grogna et se redressa à l'arrière du camion brinquebalant. Des branches filaient au-dessus de sa tête ; la lumière du soleil lui tombait dessus. Ça n'avait pas de sens. Il mit plusieurs secondes à comprendre que le toit du véhicule avait disparu.

Il jura en russe. Il ne savait pas ce qui s'était passé, mais il savait à qui en imputer la faute.

Jones.

Il se releva sur ses jambes vacillantes et tituba vers un pan de toile déchiré, sur le flanc du camion. Par la fente, il aperçut l'Américain dans l'un des canards. Jones jeta le chauffeur assommé par-dessus bord et fit un signe de la main en direction du camion.

Dovchenko fronça les sourcils sans comprendre.

Puis une silhouette bondit depuis la cabine et atterrit à l'intérieur du canard. Dovchenko reconnut le gamin.

Pivotant, il se dirigea vers la cabine d'un pas furibond. Par l'entrebâillement de la porte d'acier qui se balançait sur ses gonds, il vit la conductrice se jeter vers la portière passager. Sa silhouette mince et ses cheveux sombres ne laissaient planer aucun doute sur son identité.

Marion Ravenwood.

N'ayant plus personne pour le diriger, le camion partit sur la gauche. Dovchenko chancela et se rattrapa à une pile de caisses. Il entendit un cri au moment où la femme plongeait à la suite de son fils par la fenêtre ouverte. Dehors, le moteur du canard rugit tandis que l'engin amphibie s'écartait du transport de troupes désormais incontrôlable.

Dovchenko gagna la porte d'acier ouverte.

À travers le pare-brise fendu, il vit que le camion fonçait droit vers un arbre massif. Il écarquilla des yeux horrifiés. Le cœur battant la chamade, il se jeta sur le siège conducteur et empoigna le volant. Il

braqua si fort que le transport de troupes vira sur deux roues – manquant l'arbre de moins de trente centimètres avant de retomber brutalement sur ses quatre roues.

Dovchenko ralentit dans un grand crissement de freins. Il ne pouvait pas aller plus loin. Le convoi accidenté lui barrait la route. Il était coincé derrière.

Devant lui, les Américains s'enfuyaient à bord de leur canard volé. Le véhicule amphibie zigzagait entre les Jeep et les camions immobilisés tel un bateau de course négociant les vagues d'une mer déchaînée. Sous les yeux de Dovchenko, il disparut dans le virage suivant.

Les doigts du Russe se crispèrent sur le volant.

Ce n'était pas terminé.



Sans ralentir, Indy dépassa la carcasse fumante de la débroussailleuse. Au-delà du véhicule réduit en miettes, le chemin se muait en simple piste sinueuse, envahie par les mauvaises herbes et jonchée de troncs d'arbres morts.

L'emprunter à fond eût été pure folie.

Pourtant, Indy mit le pied au plancher. Il n'avait pas le choix. Il devait sauver Oxley, et il refusait de laisser le crâne de cristal entre les mains d'Irina Spalko.

Et puis...

Une rafale de coups de feu fit tressauter l'arrière du véhicule amphibie.

... Il était poursuivi par une Jeep pleine de Russes.

Forçant le moteur, il s'engagea plein gaz dans un virage. L'arrière du canard chassa, mais Indy franchit le virage – et découvrit qu'un autre lui succédait aussitôt.

— Accrochez-vous ! hurla-t-il à Marion et Mutt en agrippant le volant.

Ils passèrent de nouveau – cette fois, sur deux roues.

— Je crois que j'ai le mal de mer ! cria Mutt.

— Je ne peux pas vraiment m'arrêter, gamin !

Après le second virage, la piste continuait en ligne droite sur une bonne distance. Au loin, Indy vit les Jeep qu'il poursuivait disparaître dans la courbe suivante. Il enfonça l'accélérateur de plus belle.

Le canard filait à travers des broussailles aussi hautes que ses flancs – une mer de végétation. Les Russes avaient de l'avance, mais Indy bénéficiait d'un avantage sur eux. Les Jeep devaient s'ouvrir un chemin à travers la jungle, tandis qu'il n'avait qu'à s'engouffrer dans leur sillage.

Son assurance faillit lui coûter cher. Il attaqua le virage suivant à trop vive allure. L'élan du véhicule amphibie le fit sortir de la piste. Il lutta pour l'empêcher de s'écraser contre un des nombreux obstacles dont la jungle regorgeait.

Son flanc gauche racla contre un arbre. Mutt poussa un hurlement, mais Indy parvint à éviter l'impact et à regagner la piste.

Au sortir de la courbe suivante, il aperçut les deux Jeep droit devant lui. Un tronc d'arbre abattu leur barrait le chemin ; elles s'efforçaient laborieusement de le contourner.

Parce qu'il filait trop vite pour faire un écart, le canard d'Indy fonça droit vers les deux Jeep. La collision semblait inévitable.

Pire encore, une silhouette se tenait à l'arrière d'un des deux véhicules, braquant un fusil sur eux.

Irina Spalko.

— Baissez-vous ! glapit Marion.

Indy s'aplatit à l'instant où le pare-brise volait en éclats sous une pluie de balles. À l'aveuglette, il braqua vers la gauche. Le canard s'écarta de la ligne de tir.

Entendant des cris derrière lui, Indy regarda par-dessus son épaule. La Jeep pleine de Russes qui les poursuivait en les mitraillant venait d'émerger du dernier virage et d'entrer dans la ligne de tir de Spalko. À l'intérieur, des corps tressautèrent et du sang gicla. Le véhicule incontrôlé percuta l'arrière de la Jeep de Spalko. La jeune femme vola par-dessus le capot de la seconde Jeep et s'écrasa sur le pare-brise.

Indy regagna son siège et accéléra en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur.

Derrière lui, Irina Spalko se relevait en le foudroyant du regard.

Grimaçant, il mit le pied au plancher. Devant lui, la Jeep de tête cahotait et brinquebalait. Elle avait dépassé l'arbre abattu et cherchait à s'enfuir.

Pas aujourd'hui, les gars.

Indy braqua sur la droite et rattrapa l'autre véhicule. Oxley était assis sur la banquette arrière, mais le compartiment était plein de soldats russes.

— Reprends le volant ! cria Indy à Marion.

— Ça devient une mauvaise habitude, Jones !

Mais déjà Indy s'accroupissait. Il attendit que la Jeep s'enfonce parmi un rideau de feuilles et de lianes suspendues à des branches basses. Tandis que la végétation giflait ses occupants, il profita de la confusion pour bondir.

Il s'étala en travers de la banquette avant. De l'autre côté du dossier, il aperçut Oxley encadré par deux soldats. Son vieil ami lui fit coucou d'un air tout joyeux.

Incapable de lui rendre son salut, Indy roula jusqu'au chauffeur et lui donna un coup de coude dans la tête. Le Russe lâcha prise. Indy empoigna le volant d'une main et lança son autre poing vers la droite. Le passager, qui était en train de se redresser, fut touché en pleine figure. Il heurta le tableau de bord et s'affaissa au pied de son siège, les mains plaquées sur son nez.

— Ça fait deux fois ! se plaignit-il.

C'était Mac.

Mais Indy avait ses propres problèmes. Le chauffeur fit mine de l'attraper, et les soldats postés à l'arrière plongèrent vers lui. Par chance, ça signifiait qu'ils ne se tenaient à rien. Lorsque la Jeep heurta une souche enfouie sous les broussailles, ils volèrent en avant.

Indy braqua de toutes ses forces. Les Russes retombèrent parmi la végétation touffue en hurlant.

Tenant le volant d'une seule main, Indy se faufila sur le siège conducteur. Un coup d'œil dans le rétroviseur lui révéla qu'Oxley était sain et sauf grâce à sa ceinture de sécurité – et qu'il levait les bras comme un gamin enthousiaste pendant un tour de manège.

Puis un lourd sac en toile de jute fusa du compartiment arrière et atterrit entre les mains du professeur. À l'intérieur, Indy aperçut un éclat cristallin.

Le crâne !

Un mouvement du côté passager attira son attention. Mac luttait pour se rasseoir. Indy arma son bras, prêt à l'assommer. L'Anglais se rencogna contre la portière en levant les deux mains.

— INDY ! hurla-t-il. Écoute-moi, espèce de débile ! Je suis de la C.I.A. !

À bord du canard, Mutt continuait à inspecter le véhicule amphibie en quête d'une arme... n'importe quelle arme.

— Regarde derrière, lui suggéra sa mère.

Pivotant, il se pencha par-dessus le dossier de son siège et fouilla le compartiment arrière. Sur le sol, il repéra un long coffret en bois de rose qu'il reconnut aussitôt. Il tendit le bras pour soulever le loquet et rabattre le couvercle.

À l'intérieur, de l'argent brillait sur du velours. Mutt sourit en contemplant les lames qui scintillaient dans la lumière marbrée de la jungle.

— Qu'est-ce que tu fiches ? voulut savoir sa mère.

Mutt saisit une rapière.

— Je trouve de quoi m'occuper.

— De la C.I.A. ? Toi ? s'exclama Indy, incrédule.

— Mais oui, abruti ! (Depuis le siège passager, Mac le foudroyait du regard, tenant une main devant son nez en un geste protecteur.) Je te l'ai pratiquement hurlé dans la tente. Je t'ai dit : « Comme à Berlin. » Tu te souviens ? Dans la tente, quand tu as repris connaissance !

Indy fronça les sourcils. Il se souvenait. Juste avant qu'Irina Spalko entre dans la tente, Mac lui avait chuchoté à l'oreille : « Comme à Berlin. Tu piges ? »

Il n'avait pas compris sur le coup, et il ne comprenait toujours pas maintenant.

Mac poussa un soupir exaspéré.

— Quand on était à Berlin, mon vieux. On était des agents doubles, pas vrai ?

Indy réfléchit, et ses yeux s'écarquillèrent. *Mais oui !* Ils s'étaient fait passer pour des nazis afin de se procurer le code Enigma.

Mac continuait à plaider sa cause.

— Tu crois peut-être que c'est un hasard si le général Ross passait dans le Nevada juste au bon moment ? C'est moi qui l'ai envoyé là-bas, Indy ! C'est mon agent de contrôle !

La tête d'Indy lui tourna. Il avait du mal à assimiler toutes ces révélations.

Avant qu'il puisse se ressaisir, la Jeep de Spalko jaillit de nulle part, fonçant à travers les fourrés pour se mettre à son niveau. Debout à l'arrière, la jeune femme lui cria quelque chose en russe.

Indy fronça les sourcils, perplexe. Pourquoi ne lui parlait-elle pas en anglais ?

Puis il aperçut un mouvement dans son rétroviseur. Le sommet d'un crâne pointait par-dessus le rabat du compartiment arrière. Apparemment, tous les soldats n'avaient pas été éjectés. L'un d'eux s'accrochait encore au véhicule.

L'homme se hissa dans le compartiment et plongea vers la banquette arrière. Il frappa Oxley, qui s'affaissa. Puis il saisit le sac en toile de jute que le professeur venait de lâcher.

Non !

Le soldat lança sa prise à Irina Spalko, qui s'en saisit avec une exclamation triomphante. Sa Jeep ralentit, et l'écart entre les deux voitures se creusa. La diablesse avait ce qu'elle voulait.

Derrière Indy, le soldat se redressa en brandissant une dague à lame dentelée – mais Mac lui lança son poing dans le nez. Le Russe bascula en arrière et tomba par-dessus bord.

— Ça fait mal, hein ? lui lança Mac. (Il se rassit et tourna la tête vers Indy en haussant un sourcil.) Tu vois ?

— Pourquoi tu ne m'as rien dit, Mac ?

— Tu voulais que je fasse quoi ? Que je le peigne sur mon postérieur ?

Indy sourit à son vieil ami.

— Ce n'est pas comme si tu manquais de place.



Irina Spalko mit le crâne en sécurité à l'arrière de la Jeep, puis sortit sa rapière du fourreau et se focalisa sur l'autre Jeep qui tentait de s'enfuir – et sur le docteur Jones.

Elle en avait assez de cet Américain. Elle aboya un ordre à son chauffeur, et sa Jeep fit un bond en avant, se précipitant vers son adversaire le long de la piste envahie par les broussailles. Comme la distance qui séparait les deux véhicules diminuait à vue d'œil, Irina se leva et brandit sa rapière.

Ce serait bientôt fini.

Alors que sa Jeep rejoignait celle de l'Américain, la jeune femme leva sa lame pour porter un coup fatal. À cet instant, ses cheveux se hérissèrent dans sa nuque. Percevant un danger, elle fit volte-face et recula d'un demi-pas.

La pointe acérée d'une épée déchira sa chemise, traçant une ligne sanglante en travers de son ventre. Irina leva les yeux vers son assaillant.

— Toi !

Mutt Williams se tenait en équilibre sur la partie arrière d'un canard. Le véhicule amphibie avait rattrapé la Jeep et s'était mis à son niveau du côté qu'Irina ne voyait pas. D'un coup habile, la jeune femme dévia la lame du gamin.

Mutt baissa sa garde. Irina plongea. Elle n'avait pas la patience de supporter une nouvelle interférence – surtout provenant de ce

morveux. Mais, d'une rotation de poignet qui trahissait une certaine maîtrise, le jeune homme bloqua son attaque et la fit trébucher.

Une feinte. Il était plus malin qu'il en avait l'air.

Irina reprit son équilibre et considéra son adversaire avec un respect nouveau. Mutt lui fit signe avec son épée. Il l'invitait à avancer. Il la défiait.

Qu'il en soit ainsi.

Par-delà le vide qui séparait leurs deux véhicules, les escrimeurs échangèrent une volée de coups, de parades, de feintes et de ripostes. Le gamin exécuta une figure appelée « flèche » – pas mal du tout, surtout sur une surface en mouvement. Irina hésita, et Mutt profita de son avantage pour plonger vers elle. D'une parade cinglante, elle le repoussa.

Petit impudent !

— Tu te bats comme tous les jeunes gens, railla-t-elle. Tu es impatient de commencer et encore plus impatient de finir. Un véritable maître connaît le plaisir qu'il y a à faire durer les choses.

Mutt la foudroya du regard.

— On parle toujours d'escrime, pas vrai ?

Dans un éclair métallique, il attaqua de nouveau. Comme les deux véhicules se rapprochaient, il bondit et se retrouva un pied posé sur chacun d'entre eux. Irina et lui frappèrent et parèrent, faisant résonner l'acier de leurs lames. Mutt était en équilibre plus que précaire, et il n'avait quasiment aucune marge de manœuvre. Tout reposait sur son talent d'escrimeur.

Glissade et forte...

Contre-riposte...

Coupé suivi par un arrêt à bon temps...

Le gamin tentait de coincer la rapière d'Irina, mais celle-ci s'en sortit d'un parfait dérobement. Elle contre-attaqua en piquant vers l'avant. Mutt bloqua le coup et la repoussa, mais les deux véhicules commencèrent à s'éloigner l'un de l'autre, lui écartant les jambes ainsi qu'un bréchet de poulet.

Amusée, Irina marqua une pause.

— J'adore l'esprit des jeunes gens. Si ouvert, si prompt à dépenser leur énergie.

Il lui semblait inconvenant de mettre un terme à leur duel alors que son adversaire était en aussi mauvaise position, mais des affaires urgentes l'attendaient. Elle plongea pour porter le coup de grâce, avec la ferme intention de transpercer le cœur de Mutt.

Mais à la dernière seconde, les deux véhicules se rapprochèrent. Le gamin bondit et se tordit dans les airs. La rapière d'Irina n'embrocha que du vide.

Déséquilibrée, la jeune femme se sentit basculer en avant. Le seul moyen d'éviter de tomber sous les roues des deux véhicules en mouvement était de sauter à l'intérieur du canard. Elle atterrit maladroitement sur la banquette arrière.

Son adversaire ne s'en tira pas mieux. Il s'écrasa tête la première sur la banquette arrière de sa Jeep. Ils avaient échangé leurs places. Irina se redressa et vit Mutt faire de même. Dans une main, il tenait son épée. Dans l'autre... il brandissait le sac de jute qui contenait le crâne.

Il s'était emparé de la relique.

Non !

Marion regarda son fils s'écrouler dans le véhicule voisin.

— Mutt ! appela-t-elle. Reviens !

Le soldat russe qui conduisait la Jeep se tordit un bras pour le passer à l'arrière. À l'aveuglette, il parvint à saisir Mutt par le col et à le jeter par terre. Leur Jeep ralentit tandis que le canard de Marion continuait à foncer.

Craignant pour la vie de son fils, Marion se retourna – et cela lui sauva la vie. Une lame transperça le dossier de son siège et le vide à l'endroit où elle se trouvait une demi-seconde plus tôt.

Irina Spalko. Marion était tellement concentrée sur son fils qu'elle en avait oublié la présence de la Russe.

Elle freina brusquement. Le canard pila, et Spalko fut projetée en avant. Elle traversa le pare-brise et roula sur le capot plat en forme de proue, les mains vides.

La seule chose qui l'empêcha de s'écraser à terre fut la monture de la mitrailleuse. Elle se glissa à l'intérieur et braqua l'arme sur Marion.

D'une rafale assourdissante, elle fit voler en éclats ce qui restait du pare-brise – mais Marion esquiva et appuya sur l'accélérateur. Le canard se remit à foncer sur la piste.

Déséquilibrée par l'accélération, Spalko cessa de tirer et s'accrocha de toutes ses forces à la monture de la mitrailleuse.

Marion risqua un coup d'œil vers le haut – et vit que son canard fonçait droit vers l'arrière d'une autre Jeep. Elle vit aussi Mutt lui rendre son regard, les yeux écarquillés par la surprise.

Après qu'elle eut freiné, l'autre véhicule avait continué sur sa lancée. Le chauffeur luttait toujours contre son fils.

Au lieu de ralentir pour éviter une collision, Marion mit le pied au plancher. Mutt la vit se rapprocher. Il balança son sac en toile de jute et l'abattit comme une massue sur la tête du chauffeur. Le soldat s'affaissa, et la Jeep ralentit – trop soudainement pour que Marion ait le temps de réagir.

Le canard emboutit la Jeep.

Irina Spalko vola une fois de plus en avant et atterrit sur la banquette arrière de la voiture, juste à côté de...

— Mutt !



Renversé par la collision, Mutt entendit sa mère hurler. Il pivota juste à temps pour voir Irina Spalko plonger vers lui. Il se releva précipitamment et s'écarta. Tenant le sac de jute dans son dos, il s'accroupit et arma son bras libre. Il brandit un poing menaçant : il avait peut-être perdu son épée, mais pas question qu'il abandonne le combat !

Spalko aboya un ordre en russe. Le chauffeur éberlué mit les gaz et la Jeep accéléra. Alors, la jeune femme reporta son attention sur Mutt, le détaillant depuis l'autre côté de la banquette arrière.

— Donne-moi le crâne, réclama-t-elle sur un ton glacial. Puisque tu sais te battre, j'aurai peut-être l'utilité d'un gamin comme toi.

— Désolée, frangine, répliqua Mutt en levant son poing plus haut.

Sans perdre de temps en menaces, Spalko attaqua, lui décochant une volée de coups de pied et de manchettes. Mutt fit de son mieux pour parer ses attaques, mais en laissa passer autant qu'il réussit à en bloquer. De toute évidence, son adversaire connaissait les arts martiaux.

Comme sa tête bourdonnait du coup qu'il venait de recevoir sur la tempe, le jeune homme sentit la colère le gagner. Il en avait assez de servir de punching-ball. Avec un grognement, il prit l'offensive. Puisqu'il manquait de compétences, il devrait compenser par de la force pure.

Il lança le crâne enveloppé de jute dans les côtes de la Russe, puis enchaîna par un crochet à la mâchoire. Irina Spalko partit en arrière, non sans lui avoir décoché une ruade dans le ventre. Mutt toussa,

plongea, saisit son adversaire par les cheveux et lui cogna la tête contre l'appuie-tête du siège conducteur.

À présent, ils semblaient à égalité.

Mais comme Irina Spalko se redressait et pivotait, les deux boutons du haut de sa chemise se défirent – et l'attention de Mutt vacilla. L'espace d'une fraction de seconde, il baissa les yeux. Après tout, il n'était qu'un homme...

Spalko en profita pour lui lancer son poing dans la figure. Mutt voulut rejeter la tête en arrière, mais il fut trop lent. Les phalanges de la Russe s'écrasèrent sur son œil, faisant éclater la chair en haut de sa joue. Il sentit du sang chaud couler vers son menton.

Son expression choquée arracha un sourire à Irina Spalko.

— C'est la première fois ? susurra-t-elle sur un ton enjôleur. Je veux dire, qu'on te fait saigner.

Mutt s'empourpra et repassa à l'attaque. Sa fureur alimentait ses coups, mais la Russe anticipait ses réactions, et à sa brutalité pure, elle opposait une agilité et un entraînement supérieurs. Clairement débordé, Mutt fut repoussé vers le bord de la Jeep. Irina Spalko se rapprocha de lui.

— Pour gagner ce genre de combat, il faut de l'équilibre, lui chuchota-t-elle. Pas de la force, pas du talent : de l'équilibre.

De nouveau, elle lui décocha une série de coups violents. Un de ses pieds cueillit Mutt en pleine poitrine avec assez de force pour le faire décoller. Le jeune homme bascula en arrière et tomba hors de la Jeep en battant des bras. Au dernier moment, Irina Spalko tendit une main – et le délesta du sac de jute qu'il tenait toujours dans ses doigts crispés.

Non !

Mais Mutt ne pouvait rien faire pour l'empêcher de voler le crâne.

Il s'attendait à s'écraser rudement parmi les broussailles. Au lieu de ça, il atterrit sur le capot en acier d'une Jeep qui roulait au même niveau que celle de la Russe. Roulant sur lui-même, il tourna la tête et repéra un visage familier derrière le volant.

— Papa ?

— Tu ne peux pas t'empêcher de chercher les ennuis, pas vrai, gamin ?

Sur la banquette arrière, Oxley regardait calmement défiler le paysage. L'Anglais nommé Mac se leva du siège passager qu'il occupait et tendit la main à Mutt pour l'aider à enjamber le pare-brise.

Le jeune homme sentit la Jeep ralentir sur lui. Indigné, il pivota et tendit un doigt vers Irina Spalko qui s'enfuyait.

— Qu'est-ce que tu attends, l'ancêtre ? glapit-il à Jones. Elle se barre avec notre crâne !

Il entendit Jones marmonner :

— Ça, c'est mon garçon.

Puis la Jeep fit un bond en avant.

Mutt resta accroupi sur le capot tel un bouchon de radiateur humain. Ici, la végétation était plus basse. Des feuilles le giflaient au passage. Il leva un bras pour se protéger le visage contre ce barrage cinglant.

Détournant la tête, il aperçut le canard de sa mère qui tentait de les rattraper. Il prit le risque de se redresser légèrement pour lui faire signe et l'encourager à se dépêcher.

Ce fut une erreur.

Une liane qui pendait en travers de la piste accrocha son bras, le souleva du capot et le projeta vers les frondaisons. Un cri s'échappa de ses lèvres alors que le monde tournoyait autour de lui en teintes d'émeraude floues.

Alors qu'il atteignait le sommet de la courbe tracée par la liane, il se prépara à faire une chute mortelle. Au lieu de quoi, il atterrit sur une branche épaisse, déséquilibré et le souffle coupé. Il se figea, les veines remplies d'adrénaline, les bras écartés, les doigts crispés par la terreur.

En contrebas, les Jeep s'éloignèrent sans lui.

Mutt pivota prudemment sur son perchoir.

Cinquante petits visages le fixaient. Surpris, il poussa un glapissement. Cinquante petits visages hurlèrent en retour.

Des singes.

Ils s'éparpillèrent, bondissant et se balançant de liane en liane.

Tandis qu'ils s'enfuyaient à travers les cimes, Mutt eut une idée. À *Rome, fais comme les Romains !*

Il empoigna une liane voisine et tira dessus d'un coup sec pour tester sa solidité. Satisfait, il se suspendit à elle et se laissa tomber de sa branche.

Mutt s'élança dans les airs à la suite des singes, imitant leurs déplacements et leur allure. En compagnie de cette étrange bande de frères, il partit dans la direction qu'avaient prise les deux Jeep.



— Jusqu'ici, ce n'était pas nous qui la pourchassions ? s'étonna Mac.
Indy se rembrunit et pivota dans son siège.

Un instant plus tôt, il avait rattrapé la Jeep de la Russe. Puis la piste envahie par la végétation s'était brusquement rétrécie alors qu'un ravin abrupt apparaissait sur un côté.

Il avait dû accélérer pour dépasser Irina Spalko et éviter de faire une chute mortelle.

À présent, les deux véhicules faisaient la course au bord du précipice. Des pans de falaise entiers s'effritaient sur leur passage. Très loin en contrebas, Indy apercevait des rochers pointus et un bouillonnement blanc.

Pour l'instant, il avait la plus mauvaise position : non seulement il devait se frayer un chemin à travers les broussailles et les cailloux, mais Irina Spalko pouvait le percuter par-derrière et le faire dégringoler dans le ravin.

Apparemment, cela ne lui avait pas échappé. Moteur rugissant, la Jeep de la Russe fonça vers celle d'Indy.

— On aurait peut-être dû la laisser passer devant, commenta Mac.
Les femmes et les enfants d'abord, tout ça.

— Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui conduit depuis la banquette arrière, répliqua Indy sur un ton acerbe.

— Je ne suis pas sur la banquette arrière. (Mac se pencha par sa vitre et jeta un coup d'œil aux rochers en contrebas.) À mon grand regret.

Indy avait déjà le pied au plancher. Il ne pouvait pas accélérer pour empêcher la collision. Déjà, il devait se battre contre son volant pour demeurer sur la terre ferme. La Jeep chassa ; une de ses roues arrière patina au-dessus du vide.

— Allez..., la pressa Indy, les dents serrées.

Derrière lui, la Jeep d'Irina Spalko s'apprêtait à le percuter pour l'envoyer dans le ravin. C'était entre eux deux. Ils avaient depuis longtemps semé le reste du convoi, et Marion avait ralenti pour chercher Mutt dans la jungle. Avec un peu de chance, elle le trouverait et parviendrait à s'enfuir avec lui.

Indy avait bien l'intention d'en faire autant.

Il s'acharna sur la boîte de vitesse. Il devait absolument se dégager, s'éloigner du vide, mais son moteur cala. *Enfer et damnation !*

Par-dessus son épaule, il vit Irina Spalko grimacer derrière son volant. Cahotant sur la piste accidentée, la Jeep de la Russe lui fonçait dessus.

Indy redémarra, passa la première et enfonça l'accélérateur. Ses roues patinèrent furieusement, soulevant un nuage de poussière. Un gros morceau de falaise se détacha derrière lui, forçant Spalko à s'écarter de sa trajectoire meurtrière. La Russe ralentit, dépassa la zone effondrée et reprit de la vitesse. Il n'y avait pas moyen de l'arrêter.

... Du moins Indy le pensa-t-il jusqu'à ce qu'une grande silhouette se laisse tomber depuis les arbres qui surplombaient la piste.

Il eut juste le temps d'apercevoir le pan d'un blouson de cuir noir.

Mutt !

Puis le gamin s'écrasa sur Irina Spalko, l'envoyant bouler hors du siège conducteur. La Jeep incontrôlée fila droit vers le bord de la falaise.

— Mutt ! rugit Indy.

Pourquoi tout le monde lui criait-il dessus aujourd'hui ? Surtout ses parents. Mutt savait ce qu'il faisait. *Enfin, grosso modo.*

Braquant d'une main, il écarta la Jeep du bord de la falaise. De l'autre, il saisit le sac de jute qui avait roulé sur le siège passager.

Le soldat qui occupait la banquette arrière voulut se jeter sur lui. Mais Mutt n'était pas venu seul. Des singes tombèrent en pluie depuis le haut des arbres – des singes en colère. Personne n'avait le droit de

toucher à l'un des leurs. Avec des glapissements furieux, ils mordirent et griffèrent le Russe.

— Merci, *amigos* ! leur cria Mutt.

Montant sur le siège conducteur, il plongea par-dessus le pare-brise et s'accroupit sur le capot de la Jeep qui ralentissait. Puis, lorsqu'il fut assez près, il bondit et atterrit à l'arrière du véhicule de Jones.

La Jeep d'Irina Spalko heurta le pare-chocs arrière de l'autre voiture – avec juste assez de force pour repousser cette dernière sur la terre ferme. La Jeep de Jones partit comme une fusée.

— Tu es dingue, gamin ? le rabroua Jones.

— Pas plus que toi ! répliqua Mutt.

Il se laissa tomber sur la banquette à côté d'Oxley et tapota affectueusement le genou du professeur. Celui-ci fixa le cadeau qu'il venait de lui remettre. Avec beaucoup de douceur, il ouvrit le sac de jute et regarda à l'intérieur. Un sourire ravi illumina son visage comme il sortait le crâne de cristal. La relique étincelait de mille feux dans la lumière marbrée de la jungle.

Ils avaient réussi !

Mutt jeta un coup d'œil derrière lui – juste à temps pour voir Irina Spalko se redresser dans le siège passager de la Jeep. La Russe arma son bras. Dans sa main, elle tenait une épée : celle que Mutt avait perdue en tombant à l'intérieur de la voiture. Elle la projeta comme un javelot, et l'arme fila droit vers la tête de Jones.

Mutt bondit pour l'intercepter avec son propre corps. Si quelqu'un devait tuer Jones, ce ne serait sûrement pas cette femme !

Mais à côté du jeune homme, Oxley leva nonchalamment le crâne. Attirée par l'étrange magnétisme de la relique, l'épée dévia de sa trajectoire et vint se plaquer sur le cristal avec un tintement de carillon.

Sans se rendre compte qu'il venait de frôler la mort, Jones regarda par-dessus son épaule.

— Ox, cesse de jouer avec ce truc avant que quelqu'un se fasse mal, ordonna-t-il sévèrement.

Derrière eux, la Jeep d'Irina Spalko redémarra dans un rugissement et se lança à leur poursuite.

C'e n'était pas terminé.

Un kilomètre en arrière, Dovchenko suivait les deux Jeep à bord du transport de troupes décapité. Il était penché sur le volant, les lèvres pincées, les yeux pareils à deux lances de glace.

Au passage, il ramassait les soldats qui déambulaient le long de la piste et les faisait monter à l'arrière du camion. Ainsi ses forces se rassemblaient-elles peu à peu, comme un front orageux dont les nuages se massent avant le début d'une tempête. Et comme un front orageux, il suivait son propre chemin sans se soucier des reliefs du terrain.

Lorsqu'il eut récupéré suffisamment d'hommes, il s'écarta de la piste sinueuse et coupa à travers la jungle, filant en droite ligne vers Jones. Distraitement, il essuya le sang qui gouttait encore de son nez. Il n'avait qu'un seul but en tête : faire payer l'Américain.



Indy filait le long du ravin. Sur sa droite, l'à-pic s'adoucissait. Il apercevait mieux l'eau écumante de la rivière qui bouillonnait en contrebas.

Devant lui, la piste s'écarta soudain de la falaise et entreprit d'escalader une pente abrupte. Indy enfonça l'accélérateur. Il ne voyait pas ce qui l'attendait de l'autre côté de la crête, mais il savait ce qui le poursuivait. De temps à autre, des détonations résonnaient derrière lui. Seuls les tours et détours de la piste avaient jusqu'ici évité aux passagers de la Jeep de recevoir une balle.

Mais Indy soupçonnait également qu'Irina Spalko ne cherchait plus à les emboutir. Même les tirs de la Russe étaient désormais plus menaçants que dangereux. Elle ne pouvait pas prendre le risque de les projeter dans le vide – pas alors qu'ils détenaient son précieux crâne de cristal.

Indy jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Un sourire béat aux lèvres, Oxley berçait la relique comme il l'aurait fait avec un enfant. Pour l'instant, le crâne les protégeait contre la colère d'Irina Spalko. Mais la Russe n'abandonnerait pas la poursuite avant d'avoir récupéré ce qu'on lui avait volé. Leur seul espoir, c'était de la semer dans la jungle.

Ce fut avec cet objectif en tête qu'Indy mit le pied au plancher. La Jeep fit un bond en avant. Comme elle atteignait le sommet de la pente, ses roues quittèrent le sol l'espace d'un mètre ou deux. Elle retomba brutalement, en secouant ses passagers.

Tandis qu'ils dévalaient l'autre versant de la colline, Indy repéra quelque chose qui n'avait rien à faire là. Devant eux, sur toute la largeur de la piste, se dressait une montagne de terre et de sable. On aurait dit qu'une centaine de tombereaux étaient venus décharger leur contenu au milieu de la jungle.

Indy ne put freiner à temps.

Emportée par son élan, la Jeep attaqua la pente et la grimpa jusqu'à mi-hauteur – après quoi, elle perdit toute traction sur la terre et le sable que ses pneus soulevaient en nuage. Elle s'enfonça jusqu'aux essieux. Son moteur toussa et cala.

Dans le brusque silence, le rugissement d'un second moteur résonna derrière les fuyards. Indy jeta un coup d'œil vers la colline.

— On abandonne le navire ! cria-t-il.

Les passagers de la Jeep sortirent rapidement et glissèrent vers le bas de la pente. Mac aidait Oxley, qui serrait contre lui le sac de jute contenant le crâne. Indy saisit Mutt par le coude pour le traîner encore plus vite.

Mais il était déjà trop tard.

La Jeep d'Irina Spalko jaillit par-dessus la crête et s'envola littéralement. La Russe avait dû gravir la colline deux fois plus vite qu'Indy. Sa voiture décrivit une courbe dans les airs et retomba au sommet de la montagne de sable – où elle s'écrasa lourdement, s'enfonçant jusqu'aux pare-chocs.

Indy ne s'arrêta pas pour contempler ce réjouissant spectacle. Il pressa ses compagnons de continuer à avancer.

Mutt désigna ses pieds.

— Je t'avais bien dit qu'il y avait des fourmis géantes dans le coin !

Indy fronça les sourcils mais suivit du regard la direction que le gamin indiquait. Deux « fourmis de feu » rouges, aussi longues qu'un doigt tendu, vaquaient tranquillement à leurs affaires.

Indy détailla leurs pinces énormes, puis reporta son attention sur la montagne de sable derrière eux. Soudain, il comprenait sur quoi ils s'étaient écrasés. Tirant de plus belle sur le bras de Mutt, il gesticula frénétiquement à l'adresse de Mac et d'Oxley.

— Courez !

Au sommet du monticule de terre et de sable, Irina Spalko se redressa dans le siège passager. Encore un peu étourdie par le choc, elle employa une technique inuit de respiration approfondie pour focaliser toute son attention sur la situation.

Pivotant, elle repéra la Jeep de l'Américain un peu plus bas dans la pente. Elle remarqua aussi que le docteur Jones et les autres s'enfuyaient. Et qu'ils avaient l'air dûment paniqué.

Irina se tourna vers le soldat assis près d'elle. Celui-ci grogna et se massa le front. Une bosse se formait déjà à l'endroit où sa tête avait heurté le tableau de bord.

Elle devrait s'en charger elle-même.

Se penchant vers le soldat, Irina le soulagea de son arme de poing et pivota de nouveau vers les prisonniers en fuite. Elle saisit le pistolet à deux mains, tendit les bras et retint son souffle en regardant dans le viseur.

Le docteur Jones était sa cible. Elle n'avait plus à s'inquiéter de l'envoyer par inadvertance dans la rivière déchaînée. À présent, elle jouissait d'une position de tir supérieure. Elle allait abattre les fuyards un par un ; puis elle récupérerait tranquillement le crâne.

Comme s'il avait senti son regard, le docteur Jones s'immobilisa soudain et jeta un coup d'œil dans sa direction. Leurs regards se croisèrent.

Adieu, docteur Jones.

Avant qu'Irina puisse tirer, une tête d'insecte grosse comme une noix apparut au bout du canon de son arme, bloquant sa visée et agitant de longues antennes. Surprise, la jeune femme se rejeta en arrière tandis que la créature finissait d'escalader son pistolet.

C'était une énorme fourmi de feu.

Le doigt d'Irina se crispa sur la détente, et une détonation retentit à travers la jungle. Le bruit fit sursauter la jeune femme – et paniqua l'insecte. Celui-ci se précipita le long de son arme et lui planta ses pinces dans le gras du pouce.

Hoquetant de douleur, Irina écrasa la fourmi contre le montant de la portière et se dressa précipitamment sur le siège conducteur. D'autres

fourmis géantes apparurent, émergeant des conduits d'aération, se faufilant autour des pédales. Toujours plus nombreuses, elles se déversèrent à l'intérieur de la Jeep et prirent les sièges d'assaut.

Pour se mettre hors de leur portée, Irina sauta par-dessus le pare-brise et atterrit sur le capot. Mais le sable bouillonnait tout autour d'elle. Sur sa gauche, des milliers d'insectes jaillissaient par le trou qui béait au sommet de la montagne de sable. Ils formaient une marée grouillante de pinces qui se répandait vers la Jeep. Derrière eux, le tunnel exhalait une odeur fétide – une odeur de viande pourrie. Irina savait ce que ça signifiait.

La horde était carnivore.

Soudain, le soldat assis sur le siège passager poussa un hurlement et se griffa la figure. La douleur l'avait ramené à lui. Il pivota vers Irina. La moitié de son visage était couverte de fourmis de feu. Du sang dégoulinait dans son cou. Dans sa hâte de s'échapper, il tomba hors de la Jeep et s'écrasa sur le sable.

Ce fut sa dernière erreur.

Aussitôt, une vague d'insectes géants recouvrit son corps. Aveugle et hurlant, il trouva encore la force de ramper sur un mètre ou deux.



— C'est une fourmilière géante ! hoqueta Indy en poussant ses compagnons devant lui.

— Miséricorde, gémit Mac.

Comme le petit groupe atteignait le bas de la pente, Indy fit volte-face. Irina Spalko était debout sur le capot de sa Jeep. Un océan rouge se déchaînait autour d'elle et se déversait le long de la pente, changeant la montagne de sable en volcan affamé et coléreux.

— Siafu, murmura Indy.

Mutt lui jeta un coup d'œil intrigué.

— Des fourmis légionnaires, expliqua Indy en continuant à courir. Même les plus petites peuvent nettoyer un corps de toute sa chair et n'en laisser que les os. Nous devons atteindre la rivière.

Il avait déjà eu affaire à des fourmis légionnaires dans les jungles d'Asie et d'Afrique centrale. Elles formaient des colonies qui pouvaient compter jusqu'à vingt millions d'individus. Une fois en mouvement, elles constituaient une force impossible à arrêter. Quand elles partaient en chasse, toute la faune fuyait devant elles – y compris les éléphants à la peau pourtant coriace.

Et il ne s'agissait que des petites cousines de ces fourmis géantes.

Une fois de plus, Indy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Au sommet de la fourmilière, Irina Spalko n'avait pas bougé. Elle se tenait toujours dans la même position, aussi immobile qu'une statue.

Par-delà la mer d'insectes, son regard croisa celui d'Indy.

Il perçut la haine qui irradiait d'elle, son désir brûlant de le tuer. Dans sa main, elle tenait même un pistolet pointé sur lui – mais elle n'osait pas tirer. Elle ne pouvait pas se le permettre, si elle voulait survivre. La détonation attirerait les fourmis agressives droit vers elle. Son seul espoir de s'en tirer était de se cacher en pleine lumière, de ne donner aucun signe d'hostilité ou de menace.

Ce qui faisait bien l'affaire d'Indy.

Protégé contre la Russe pour le moment, il entraîna ses compagnons vers la crête voisine. Mac et Mutt tiraient Oxley entre eux. Ils devaient se dépêcher.

Arrivé au sommet de la colline, Indy regarda en arrière. La colonie avait atteint le bas de la fourmilière, et elle se précipitait sur leurs traces à une vitesse affolante.

— Plus vite ! hurla-t-il.

Tandis que les compagnons dévalaient le versant opposé, un étrange grondement enfla à leurs oreilles. Indy crut d'abord que c'était celui de la rivière. Mais le bruit provenait de la mauvaise direction. Il scruta le ciel. Une tempête se préparait-elle ?

La réponse ne tarda pas à venir. Comme Indy atteignait le bas de la pente, un véhicule massif émergea de la jungle sur sa droite. C'était le transport de troupes décapité – celui dont la scie circulaire avait déchiqueté le toit.

Il s'engagea sur la piste en faisant hurler son klaxon. Dans un couinement de freins, il se jeta en travers de la route des fuyards, chassa du train arrière et fit un tête-à-queue pour éviter une chute dans le ravin. Puis il s'immobilisa, crachant des gaz d'échappement et bloquant l'accès à la rivière.

La portière conducteur s'ouvrit à la volée. Une silhouette familière sauta à terre.

Dovchenko.

Le colosse russe fonça vers Indy telle une locomotive lancée à toute vapeur, le visage crispé en un masque de rage glaciale et de vengeance.

Indy s'écarta précipitamment de ses compagnons.

— La rivière ! cria-t-il à Mac et à Mutt. Descendez à la rivière !

Oxley hocha la tête et, le sac de jute plaqué contre lui, se jeta promptement à plat ventre au milieu des hautes herbes.

Mutt tenta de le relever. Indy savait qu'il n'abandonnerait pas le professeur. Tendant un doigt vers le ravin, il projeta sa voix vers Mac.

— Emmène le gamin !

Mac acquiesça, saisit Mutt par le coude et l'entraîna de force vers le précipice.

Puis la locomotive percuta Indy.

— Lâchez-moi ! Je dois rejoindre Ox !

Mutt se débattit, mais l'Anglais était plus costaud qu'il n'en avait l'air – ou peut-être puisait-il sa force dans la terreur. Pourtant, le jeune homme s'entêta. Il n'irait nulle part sans Oxley.

Finalement, Mac désigna la crête voisine. Les fourmis géantes venaient de la franchir et dévalaient la pente à toute allure. Dans quelques secondes, ils seraient submergés.

— On a de la compagnie, gamin ! Tu ne pourras aider personne une fois dans leur estomac ! Pigé ? Laisse Indy s'occuper d'Oxley.

Mutt hésita.

— Tu ne le sais peut-être pas encore, mais ton père s'est tiré de situations bien plus délicates que celle-ci, insista Mac.

Mutt pivota juste à temps pour voir Jones recevoir un coup de poing dans le ventre qui le fit décoller du sol.

Mac tira sur son bras.

— D'accord, peut-être pas plus délicates, concéda-t-il. Mais si quelqu'un peut sortir indemne de ce guêpier, c'est bien Indiana.

Mutt capitula. Tous deux foncèrent vers le ravin.

Mais il restait un petit problème. Le transport de troupes russe. Le véhicule massif leur barrait le chemin, et son compartiment arrière se hérissait de fusils pointés sur eux. Les soldats n'avaient pas l'intention de les laisser s'échapper une nouvelle fois. Mac et Mutt tentèrent de les contourner par la gauche, mais le camion suivit leur mouvement pour les empêcher de passer.

Mutt jeta un coup d'œil en arrière. L'armée des fourmis se précipitait vers eux. Ils étaient coincés.

Mac fronça les sourcils.

— Apparemment, Indy va devoir nous sauver aussi.

Une demi-seconde suffit à Marion pour appréhender la situation.

Sous elle, le canard attendait en frémissant à peine. Elle avait arrêté le véhicule amphibie dans l'ombre lorsque le transport de troupes avait jailli de la jungle.

Ce salaud a dû prendre en ligne droite. On ne peut décidément pas compter sur les communistes pour suivre les règles.

Marion n'osait plus attendre. Elle enfonça l'accélérateur et le canard fusa hors de sa cachette. Elle pointa sa proue entre le camion russe et son fils.

Comme elle l'avait espéré, le bruit et la soudaine apparition du véhicule amphibie surprirent les soldats. Ils ne pouvaient pas savoir qui se trouvait à bord du canard. Du coup, ils hésitèrent assez longtemps pour lui permettre de s'interposer entre leurs fusils et les fuyards.

— Montez ! hurla Marion à Mutt et Mac.

Prenant conscience qu'elle n'était pas l'une des leurs, les Russes réagirent enfin et ouvrirent le feu. La mitraille fut assourdissante.

Marion se baissa. Des balles ricochèrent sur le flanc blindé du canard. Abrités par la masse du véhicule amphibie, Mutt et Mac se hissèrent à bord et se plaquèrent sur le sol.

— Il faut descendre à la rivière, maman ! mugit le jeune homme.

— C'est le plan, acquiesça-t-elle. Mais d'abord... (Elle passa la marche arrière.)... il faut récupérer Ox et ton père.

— Marion, protesta Mac, Indy nous a ordonné de descendre à la rivière sans lui.

Elle enfonça l'accélérateur.

— Mac, depuis quand est-ce que j'écoute Jones ?



Indy était meurtri de la tête aux pieds. Sur tout son corps, il ne restait pas un seul endroit où on puisse encore lui faire mal. Quand elles le rejoindraient, les fourmis trouveraient sa viande déjà attendrie.

Dovchenko et lui se battaient depuis un petit moment, mais ses coups de poing ne semblaient pas faire plus d'effet au Russe que de vulgaires tapes dans le dos.

Quelques instants plus tôt, des coups de feu avaient retenti. Indy avait eu peur de tourner la tête vers leur source. Puis il avait entendu Marion crier, et il avait su que tout allait bien.

Sur le côté, Oxley était toujours allongé à plat ventre, enveloppant le crâne de cristal de ses bras. Non loin de là, et se rapprochant à chaque seconde, une marée de fourmis rouges se déversait le long de la colline, droit vers le professeur.

Indy se positionna de sorte que chaque uppercut ou coup de pied tournant de Dovchenko le rapproche d'Oxley.

Il devait faire bouger son vieil ami.

Dovchenko se jeta sur lui. Il n'avait du sang qu'à un endroit sur le corps : ses phalanges, et Indy soupçonnait que ça n'était même pas le sien.

Il tenta de bloquer le Russe, mais celui-ci écarta négligemment son bras et enchaîna en lui lançant son poing dans le sternum. Indy vola en arrière et atterrit sur le dos, à côté d'Oxley.

— Henry Jones Junior, le salua son vieil ami avec un sourire radieux.

Indy hoqueta – c'était tout ce qu'il pouvait faire. Il frotta sa poitrine endolorie. D'accord, Dovchenko avait trouvé un nouvel endroit où lui faire mal. Il avait senti l'impact de ce coup-là jusque dans son cœur.

Il se redressa en toussant et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. À quelle distance se trouvaient les... ?

Aaah !

Plus que quelques mètres et les fourmis géantes seraient sur eux. Ils n'avaient aucune chance de s'échapper à temps, mais ils devaient quand même essayer. Indy se pencha vers Ox et le força à se relever. Le professeur résista. À force de se débattre, il parvint à se dégager et leva le crâne de cristal dans une tache de lumière.

La relique s'embrasa.

Comme apeurés par sa brillance, les flots d'insectes s'écartèrent pour contourner les deux amis sans les toucher. Indy et Oxley se retrouvèrent sur un îlot intact au milieu de la marée rouge.

Malheureusement, ils n'y étaient pas seuls.

Dovchenko rugit et chargea tel un taureau.

Cette fois, Indy était prêt. Il en avait assez du colonel russe. Il lui fit face, l'attendit de pied ferme et plongea sous ses longs bras tendus.

À l'instant où le colosse le percutait, il le fit basculer par-dessus son épaule, laissant la masse et l'élan de son adversaire faire le reste. Dovchenko effectua une demi-rotation et, à son tour, s'écrasa sur le dos.

Au milieu du fleuve de fourmis géantes.

Le Russe sursauta et se redressa sur les coudes. Mais en quelques secondes, les insectes l'eurent complètement recouvert. Il poussa un cri perçant – qui fut coupé net lorsque les fourmis envahirent sa bouche, se faufilèrent à l'intérieur de ses narines et s'enfoncèrent dans ses oreilles. Il retomba lourdement en arrière, agité par les spasmes d'une agonie silencieuse.

Son corps se mit à glisser sur le sol. Indy crut d'abord qu'il rampait – et il fut impressionné par son endurance. Puis il remarqua que le colosse semblait flotter quelques centimètres au-dessus du sol.

Portée par les flots d'insectes, son énorme masse se dirigea vers la fourmilière.

La cloche du dîner avait sonné. Au menu de ce soir : du colonel russe.

Marion passa la marche arrière.

Dans son rétroviseur, elle vit Indy soulever Oxley. Le professeur brandissait le crâne de cristal. Encombré par le poids de son vieil ami, Indy se dirigea lentement vers le canard. À chaque pas, les fourmis s'écartaient devant lui, comme s'il était Moïse traversant la mer Rouge.

Marion et les autres n'avaient pas autant de chance. Le plateau entier disparaissait sous une masse compacte d'insectes. Les fourmis recouvraient tout ce qui se dressait sur leur chemin, y compris le transport de troupes russe et le petit véhicule amphibie. Mutt et Mac criaient en se giflant le corps. Plusieurs fourmis couraient sur les jambes de Marion.

Du côté du ravin, les soldats fuyaient le camion envahi, s'aidant de cordes et de matériel d'escalade pour échapper aux insectes voraces. Ils avaient eu la même idée que leurs proies : gagner la rivière.

Enfin, Marion atteignit Indy.

— Tu montes, chéri ? grimaça-t-elle.

Mais elle eut du mal à dissimuler son soulagement.

Indy était meurtri, moulu et ensanglanté. Elle s'attendait pourtant à une réplique spirituelle de sa part. Au lieu de ça, il se contenta de lui adresser un sourire fatigué. Et cela l'effraya plus que tout le reste.

— Merci, Marion.

Indy remit Oxley aux bons soins de Mac, puis escalada le dossier du siège passager.

Une fois assis, il tendit discrètement un bras vers Marion, trouva sa main et lui pressa les doigts. Ce geste intime réchauffa le cœur de Marion à travers l'étau de terreur glaciale qui l'enserrait.

— Où va-t-on maintenant, ma belle ? interrogea Indy.

Rassurée et pleine de détermination, elle mit les essuie-glaces en marche, éparpillant les fourmis qui recouvraient le pare-brise. Puis elle appuya sur l'accélérateur et fonça vers le ravin.

Les doigts d'Indy se crispèrent sur les siens.

— Chérie, si tu ne braques pas tout de suite, on va tomber dans le vide.

— C'est l'idée, Jones.

Il se tourna vers elle.

— C'est une *mauvaise* idée ! Passe-moi le volant !

Marion eut une grimace qui signifiait « Au diable la prudence ». Une grimace dont elle avait souvent été la destinataire et qu'elle retournait à Indy – avec les paroles qui l'accompagnaient généralement.

— Fais-moi confiance !

Dans un rugissement de moteur, elle accéléra. Les soldats russes s'égaillèrent devant elle. Sans leur prêter la moindre attention, elle fonça vers le bord du précipice et se jeta dans le vide.



Irina Spalko entendait les cris qui montaient depuis l'autre côté de la colline, mais elle demeurait d'un calme olympien. Parfaitement immobile, elle attendait sur le capot de sa Jeep en utilisant des techniques développées par les moines népalais pour contrôler son rythme cardiaque, son souffle et sa température corporelle.

Elle avait appris à se fondre dans le néant, à s'effacer. À présent, elle cherchait à reproduire cet état – à n'être plus rien que les fourmis puissent remarquer. Jusqu'ici, son plan fonctionnait à la perfection.

Tandis qu'elle se concentrait sur son perchoir, le torrent rouge qui se déversait par le sommet de la fourmilière se tarit peu à peu. Consciente qu'elle n'avait pas beaucoup de temps pour agir avant le retour de la colonie, Irina bougea enfin. Avec une grande prudence, elle s'accroupit sur le capot de sa Jeep. Elle tendit une jambe et, du bout du pied, testa le sol.

Aucun insecte ne l'attaqua.

Satisfaite, elle descendit de son perchoir et s'éloigna le plus légèrement possible, contrôlant sa respiration et gardant un œil sur la colonie. Lorsqu'elle fut à bonne distance de l'ouverture de la fourmilière, elle pressa le pas et se laissa glisser vers le bas de la pente.

Une fois revenue sur la terre ferme, elle s'arrêta et réfléchit. Des cris résonnaient toujours de l'autre côté de la colline. *Pas par là*. Tournant le dos à la source des hurlements, elle se dirigea vers la jungle. Elle savait à peu près où se trouvait la rivière, et se sentait capable de la rejoindre

en faisant un détour. L'esprit concentré sur son objectif, elle repoussa ses doutes et ses craintes.

D'abord, elle allait rejoindre ses camarades.

Puis elle s'occuperait du docteur Jones.

À l'instant où le canard décollait, Indy agrippa le bras de Marion d'une main et la poignée de sa portière de l'autre.

Le véhicule fusa dans les airs et, l'espace d'une seconde, sembla rester suspendu dans le vide. Puis il dégringola, et le cœur de ses passagers leur remonta dans la gorge. Sur le côté, la falaise drapée de soldats accrochés à des cordes défila à toute allure.

Indy poussa un cri étranglé.

— Maaaarion !

L'Instant d'après, le canard heurta quelque chose à mi-hauteur de la falaise et s'immobilisa dans une grande secousse. Indy fut projeté en avant ; son front heurta le tableau de bord.

Que diable... ?

Sonné, il se redressa dans son siège et se pencha par-dessus le bord de la portière. S'étaient-ils écrasés sur une corniche ? Mais en dessous de lui, il ne vit que des branches et des feuilles – et, plus bas, un bouillonnement d'écume sur des rochers acérés.

Hoquetant, il jeta un coup d'œil vers la falaise, puis vers Marion. Il comprit où ils avaient atterri. Leur perchoir saillait de la paroi rocheuse à angle droit, tel le gant végétal d'un receveur au base-ball.

— Un arbre ? s'étrangla Indy. Tu nous as posés dans un putain d'arbre ?

Avec un haussement d'épaules, Marion appuya sur l'accélérateur. Les pneus tournèrent dans le vide, arrachant des feuilles aux branches.

— Je l'ai vu tout à l'heure, quand je montais vous rejoindre ! La falaise n'est pas si haute à cet endroit !

Indy se tordit le cou. *Assez haute pour que la trouille me fasse perdre un an de vie !*

Et leurs ennuis n'étaient pas terminés. Des soldats russes continuaient à descendre vers eux en rappel. Quant aux fourmis, elles

se déversaient le long de la falaise telle une cascade sanglante.

— Nous ne pouvons pas rester ici, hurla Indy par-dessus le rugissement du moteur.

Lentement, l'arbre commença à s'incliner sous le poids du véhicule amphibie et de ses occupants. Des racines massives s'arrachèrent à la falaise. Des morceaux de pierre s'écrasèrent en contrebas. L'arbre continua à s'affaïsser, et le canard à piquer du nez.

Alors qu'Indy et les autres retenaient leur souffle, la première vague de Russes les dépassa. Les soldats ignorèrent les fuyards : leur survie primait sur leur vieille animosité. Les fourmis les poursuivaient sans relâche. Un corps recouvert d'insectes dégringola dans le vide en hurlant.

Pendant ce temps, le canard continuait à basculer. Il se trouvait presque à la verticale lorsque, à travers le pare-brise, Indy repéra une plage de sable au bord de la rivière impétueuse. Un mètre à peine séparait le « bec » du canard du rivage.

Comme l'arbre continuait à ployer, le centre de gravité du véhicule amphibie se déplaça. Le canard se mit à glisser le long du tronc incliné. Des branches se brisèrent. Des feuilles tombèrent en pluie sur le sable.

— Accrochez-vous ! lança Indy.

Son avertissement s'avéra inutile. Un instant plus tard, les roues avant du canard touchèrent le sable, et le véhicule amphibie se posa sur la plage sans autre dommage qu'une légère secousse.

Les soldats russes qui s'étaient rassemblés en contrebas restèrent bouche bée face à cet étrange atterrissage. Ils conservèrent pourtant assez de présence d'esprit pour braquer leurs fusils vers les fuyards.

Mais dès qu'il fut soulagé du poids du véhicule amphibie, le tronc d'arbre revint en place, giflant la falaise telle une tapette à mouches géante. L'impact délogea deux soldats accrochés à leur corde.

Pire encore, il balaya l'armée des fourmis de feu.

La horde vorace s'abattit sur les Russes abasourdis ainsi qu'une averse de grêlons. Oubliant leurs armes, les soldats s'égaillèrent. Leurs hurlements pourchassèrent Indy et les autres tandis que le canard fonçait sur le rivage sablonneux et se jetait dans la rivière.

À l'instant où il toucha l'eau, le véhicule prouva sa nature amphibie. Il se mit à flotter et à tanguer joyeusement. Le courant s'empara de lui et l'emporta loin des deux armées engagées dans une bataille mortelle : les fourmis et les Russes.

Ils avaient réussi.

Le cœur encore gonflé d'adrénaline, Indy se fendit d'une large grimace.

Oxley tendit un doigt devant lui. Il tremblait d'excitation.

— La route qui mène en bas ! hurla-t-il. La route qui mène en bas !

Le canard décrivit un cercle. Apparemment, Marion ne le contrôlait pas. Elle avait beau tourner le volant, elle ne parvenait pas à le diriger. Le véhicule était esclave du courant.

— La route qui mène en bas ! La route qui mène en bas ! insista Oxley en ponctuant ses paroles d'un index enthousiaste.

Sous son autre bras, il tenait le crâne de cristal.

Indy regarda dans la direction qu'indiquait son vieil ami. Du moins était-ce par là que le courant les emportait. Il tapota l'épaule du professeur.

— On y va, mon vieux. Calme-toi.

Mac aida Oxley à se rasseoir, puis se pencha vers les sièges avant et désigna un interrupteur sur le tableau de bord.

— Actionnez ceci, ma chère, et vous vous transformerez miraculeusement de conductrice en pilote de bateau à moteur.

Marion lui jeta un coup d'œil soupçonneux par-dessus son épaule, mais elle obtempéra.

Un nouveau moteur se mit en marche. Indy sentit vibrer son siège sous lui. Il se pencha par-dessus le côté tribord du canard et regarda les roues du véhicule se rétracter à l'intérieur de ses flancs. À la poupe, l'eau bouillonna sous l'action d'une hélice.

Une main sur le volant, Marion stabilisa le canard, qui cessa de tourner sur lui-même pour adopter une trajectoire rectiligne. Elle fit un grand sourire à Indy. Impressionné malgré lui, celui-ci haussa les épaules.

Mutt se pencha en avant.

— Bien joué, maman !

Comme le jeune homme se rasseyait, Indy entrelaça ses doigts avec ceux de la main libre de Marion. Puis il serra très fort. Pas question qu'il la lâche.

Pas cette fois.



Comme le bateau négociait lentement une section plane de la rivière, Mutt se radossa à la banquette arrière et posa ses pieds sur le bord de la portière, les chevilles croisées.

Même s'il fixait la surface de l'eau, il sentit un regard posé sur lui. Tournant la tête, il vit que Jones l'observait depuis le siège passager.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Je t'ai vu tout à l'heure, avec Spalko. (Jones fit mine d'agiter une épée.) C'est dans ton lycée qu'on ta appris à te battre comme ça ?

Mutt haussa les épaules.

— Une expérience inutile de plus.

— Je ne crois pas que je qualifierais celle-ci d'inutile.

Tout en guidant le bateau le long de la rivière, sa mère lança d'une voix pleine de fierté :

— Il a été champion d'escrime deux années de suite, mais il s'est fait virer de l'équipe pour avoir parié sur les résultats des compétitions.

Par-dessus son épaule, elle lui jeta un regard désapprobateur.

— Quoi ? s'exclama Jones, indigné. Il s'est fait virer pour ça ? C'est scandaleux !

Mutt se redressa dans son siège et se toucha la poitrine du pouce.

— J'avais parié sur moi-même. Je me suis fait une petite fortune. Où est le mal ?

Mac lui donna une tape sur l'arrière du crâne.

— Brave petit ! (Puis il se pencha et ajouta plus sérieusement :) Mais tu as quand même fait quelque chose de mal, jeune homme.

— Quoi ?

— Tu dois toujours te réserver une marge de manœuvre en partie basse. Au cas où tu devrais attaquer par là.

Mutt réfléchit et hocha lentement la tête. C'était logique ; couvrir tous les angles. Pourquoi n'y avait-il pas pensé ?

Dans le siège passager, Jones leva les yeux au ciel et parut sur le point de dire quelque chose. Mais soudain, le bateau se mit à vibrer et à trembler. Tous les passagers se raidirent, s'attendant au pire.

— Il y a de plus en plus de remous, prévint Marion.

Mutt se redressa, scruta l'aval de la rivière et tendit un doigt.

— Rapides droit devant. Mais ils n'ont pas l'air trop dangereux. Tu peux le faire, maman.

Marion lui tapota le bras et lui sourit. Elle guida le canard vers des eaux plus calmes, mais le courant avait forcé, et il entraînait irrésistiblement l'embarcation.

Tandis que celle-ci filait vers les rapides, Mac se pencha à côté de Mutt et, par-dessus le dossier du siège conducteur, tendit la main à Marion.

— Au fait, je m'appelle George McHale. Désolé si je vous ai fait une mauvaise impression au début. C'est le problème des agents doubles. En réalité, je suis...

Jones repoussa le bras de l'Anglais.

— Bas les pattes !

— Quoi ? s'étonna Mac.

Jones le foudroya du regard.

— Ne crois pas que je n'ai rien remarqué, vieux sacripant. Tu n'arrêtes pas de lui sourire comme si tu avais avalé un cintre.

À cet instant, le canard fut happé par les rapides. Son nez se dressa brusquement, puis plongea et disparut brièvement sous l'eau.

Frappé par un mur liquide, Mutt s'écroula sur le plancher du bateau et avala une gorgée de rivière. Il se redressa en toussant et en crachant. Comme le canard refaisait surface, il se retrouva assis dans une petite

mare. Il voulut se hisser sur la banquette dont il était tombé et sentit une douleur fulgurante dans sa main. Retirant très vite son bras, il découvrit un poisson au ventre couleur d'arc-en-ciel accroché à l'un de ses doigts. Il secoua sa main avec une grimace de dégoût.

— Aïe ! hoqueta-t-il. Un piranha !

Les autres hurlèrent aussi.

Mutt détendit vivement son bras par-dessus le bord du bateau. Le poisson lâcha prise et retomba dans l'eau. Il ramena sa main ensanglantée contre sa poitrine.

Les autres continuèrent à hurler.

— Je vais bien, je vais bien, leur assura-t-il.

Mais personne à bord ne s'occupait de lui. Ses compagnons fixaient tous la rivière droit devant eux. Le front plissé par la concentration, sa mère tournait désespérément le volant.

Intrigué, Mutt se redressa pour regarder vers l'aval. Ses yeux s'écarquillèrent tandis qu'il comprenait pourquoi les autres étaient aussi terrifiés. La rivière s'achevait quelques mètres plus loin, dégringolant dans le vide.

Sur le côté, Oxley cria avec enthousiasme :

— Par trois fois elle tombe ! La route qui mène en bas !

Marion continuait à lutter – en vain. Le moteur s'étranglait avec ses propres gaz d'échappement ; l'hélice située à la poupe déchiquetait les flots, mais le canard restait prisonnier du courant impétueux qui l'entraînait vers les chutes.

Puisque le plongeon était inévitable, Mutt se cala dans son siège et s'accrocha de toutes ses forces.

Irina Spalko se tenait sur la berge en compagnie des survivants du contingent russe. Trois véhicules négociaient lentement une pente abrupte pour les rejoindre. Le colonel Dovchenko semblait avoir disparu dans la bataille. Irina étudia les soldats dont, désormais, elle assumerait seule le commandement.

Ils étaient si peu nombreux... Les trois quarts de ses forces – la fine fleur du Spetsnaz russe – avaient été balayés par une femme, un gamin et un vieil archéologue. Irina secoua la tête. Ça semblait impossible,

mais elle devait accepter la réalité – ne pas se laisser abattre et poursuivre sa mission. Son ennemi se trouvait sur la rivière. Elle n'avait pas d'autre choix que de le suivre.

Dès que les trois véhicules atteignirent la berge, elle pivota vers celui de tête et grimpa à l'intérieur.

— En voiture ! rugit-elle à ses soldats.

Ils basculèrent dans le vide.

Indy s'accrocha aux poignées et cala ses pieds contre le plancher tandis qu'une nouvelle chute vertigineuse faisait remonter son cœur dans sa gorge.

Un instant, les hurlements des compagnons parurent les maintenir suspendus dans les airs, comme portés par un nuage de terreur pure. Puis le canard heurta de nouveau la rivière, plongeant dans les flots et redressant presque aussitôt.

Ça n'avait pas été si terrible. Indy cracha de l'eau et poussa un soupir de soulagement – jusqu'à ce qu'il aperçoive une deuxième chute quelques mètres plus loin. Esclave du courant impétueux, le canard filait droit vers elle.

— La route qui mène en bas ! s'époumona Oxley depuis la banquette arrière.

De nouveau, ils dégringolèrent. Indy sentit le bateau se dérober sous eux. L'espace d'une seconde atroce, il décolla de son siège.

Puis le canard gifla la surface de la rivière. L'impact repoussa Indy contre le dossier de son siège, et l'eau qui s'engouffra à l'intérieur du bateau faillit l'emporter. Il se raccrocha à la poignée de sa portière.

Dès qu'il put se redresser, il vérifia que les autres étaient toujours là.

— La route qui mène en bas ! glapit Oxley.

— Calme-toi, Ox, lui enjoignit Indy. Tu voulais qu'on prenne la rivière, pas vrai ? « Par trois fois elle tombe... »

Oxley se pencha en avant et tendit un doigt frénétique.

— La route qui mène en bas, la route qui mène en bas...

Mac s'agita.

— Ce n'est pas la rivière qu'il nous montre, Indiana.

Indy vit que son vieil ami avait raison. Oxley désignait la berge – plus précisément, un chemin qui disparaissait derrière les chutes d'eau.

La route qui mène en bas.

Alors qu'il scrutait la piste, Indy repéra une poignée de véhicules qui descendaient prudemment le long de cette dernière. Il connaissait ces Jeep et ces camions.

— Misère.

Marion lui jeta un coup d'œil.

— Quoi ?

— La route qui mène en bas n'est pas la rivière – elle passe juste à côté de la rivière, expliqua Indy. Et nous avons de la compagnie.

Il jeta un coup d'œil à Oxley. Le professeur tremblait de la tête aux pieds. Jusque-là, Indy avait attribué son attitude à de l'excitation. À présent, il comprenait la vérité.

Ce n'était pas de l'excitation, mais de la terreur.

Il n'eut pas besoin de se retourner pour l'entendre. Un grondement de tonnerre lointain, qui enflait de seconde en seconde.

La troisième chute.

Pivotant, Indy fit face à l'obstacle. La rivière se jetait dans le vide en bouillonnant. Au-delà, il n'y avait aucun signe qu'elle se poursuive – juste une étendue infinie de ciel bleu.

— On ne s'en tirera pas, marmonna Indy. Pas dans le bateau.

— Indy ?

La voix de Marion était rauque d'inquiétude. Elle avait peur de ce qu'il allait proposer.

Indy se tourna vers ses compagnons.

— Dès qu'on bascule dans le vide, tout le monde abandonne le navire ! Il faut sauter – c'est notre seule chance !

Les autres le fixèrent sans rien dire, mais Indy sut qu'ils comprenaient. Il pivota vers l'avant pour se préparer tandis que le canard filait droit vers l'abysse.

Cette fois, personne ne hurla. Ils étaient au-delà de la terreur.

À l'instant où le bateau atteignit le bord du gouffre, ils retinrent leur souffle. Le canard fila dans les airs et commença à piquer du nez. Puis la

rivière réapparut – à une distance presque inimaginable en contrebas.

— SAUTEZ ! hurla Indy.

SIXIÈME PARTIE

LE TEMPLE PERDU



Ruant et se débattant, Indy se propulsa vers la surface. Complètement désorienté, il s'en remettait à son instinct pour s'arracher aux ténèbres et remonter vers la lumière. Ses poumons lui brûlaient ; il avait des crampes partout. D'une dernière ruade énergique, il creva la surface et prit une grande inspiration avide.

Son retour dans le monde des hommes fut salué par des applaudissements assourdissants.

Il lutta quelques secondes pour pivoter dans l'eau et découvrit la source du vacarme. La chute monstrueuse s'écrasait à quelques mètres de lui. Craignant d'être submergé, il s'éloigna à la nage. Par chance, les flots bouillonnants se rassemblaient dans une cuvette profonde avant de poursuivre leur course.

Indy battit vigoureusement des jambes pour ne pas se laisser emporter par le courant. À travers l'écume, il repéra des éclaboussures à la surface de l'eau, et il entendit quelqu'un appeler son nom.

— Indyyyyy !

Marion !

Indy nagea vers la source de la voix. En approchant, il distingua Marion et Mutt qui se dirigeaient non sans peine vers le rivage. Il agita la main pour leur signaler sa présence.

— Marion !

Son ancienne maîtresse l'aperçut, et le soulagement s'inscrivit sur son visage.

— Rejoignez la terre ferme ! cria Indy.

Du regard, il balaya la rivière et ses berges. Où étaient Mac et Oxley ?

Comme conjurées par ses craintes, deux silhouettes titubantes apparurent à la lisière de la chute. Elles étaient déjà sorties de l'eau et, dégoulinantes tels des rats à demi noyés, s'appuyaient l'une sur l'autre.

Indy se propulsa vers Marion et Mutt. Mère et fils s'écroulèrent sur la berge moussue.

Tout en nageant et en luttant contre ses habits détrempés, Indy promena un regard à la ronde. Ici, l'air semblait plus frais mais aussi plus humide – à cause des chutes d'eau. Le rivage était festonné d'arbres tropicaux et d'orchidées en fleur. Un ara macao s'envola dans un éclair de plumes écarlates. Plus loin dans la forêt, des singes glapissaient, comme indignés par cette intrusion en leur domaine.

Indy atteignit enfin la terre ferme et sortit de l'eau. Il lui semblait peser quatre fois son poids normal et avoir perdu la moitié de ses forces. Il laissa tomber sa sacoche. Avant de prendre conscience de ce qu'il faisait, il se retrouva à quatre pattes, trop épuisé pour se redresser.

Il rampa jusqu'à Marion. Celle-ci ne leva même pas la tête. Il s'allongea près d'elle, glissa un bras sous son dos et l'attira contre lui. C'était aussi bon, aussi réconfortant que de rentrer chez soi après une longue absence.

Indy roula vers Marion et plongea son regard dans le sien. Avec le dos de son pouce, il lui effleura les cils. Trempée, épuisée, quasi noyée, elle ne lui avait jamais paru aussi belle.

L'ombre d'un sourire taquin passa sur les lèvres de Marion.

— Tu n'es quand même pas fatigué, Indy ?

— Chérie, si tu savais...

— Oh, je sais. Avec la façon dont tu vis ! Tu passes ton temps à te précipiter vers les coins les plus reculés de la planète et à courir dans tous les sens. Alors, forcément...

Indy soupira et lui rendit son sourire.

— Ce n'est pas un problème de kilométrage mais d'année de mise en service.

Ils se fixèrent en silence. Pour une fois, Indy n'avait ni la force de se disputer avec elle, ni celle de masquer ses sentiments.

— Marion...

Son nom était une promesse et un souhait sur ses lèvres.

Avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, quelque chose remua dans les fourrés.

Mutt se redressa en sursaut. Les cheveux dressés dans tous les sens, il promena un regard éperdu à la ronde.

— C'était quoi, ça ?

Indy roula sur le dos et s'appuya sur un coude.

— Calme-toi, gamin. Ce n'est sans doute qu'un chevreuil ou un tapir.

Oxley et Mac les rejoignirent. Mac se laissa lourdement tomber sur les fesses, puis sur le dos.

— Tâchons de ne jamais refaire ça, d'accord ? marmonna-t-il en direction du ciel.

Oxley dépassa les autres. Il portait toujours son sac en toile de jute : malgré leur chute éprouvante, il n'avait pas lâché le crâne de cristal.

Indy le suivit des yeux. Le professeur se dirigea vers le bord de l'eau et s'assit, dos à la rivière. Il mit le sac sur ses genoux, en sortit la relique et la déposa sur les graviers devant lui.

Curieux, Indy se releva en grognant et tituba jusqu'à son vieil ami. Marion et Mutt l'imitèrent.

Oxley avait positionné le crâne de manière que les orbites de la relique soient tournées dans la même direction que son propre regard. Indy entendit une vibration dans l'air – ou peut-être la sentit-il seulement. La vibration s'intensifia.

— Regardez ! s'exclama Mutt.

Le sable et les petits cailloux avaient commencé à frémir et à se soulever. Lentement, ils se mirent à tourner en cercle autour du crâne.

Marion glissa un bras sous celui d'Indy.

— C'est merveilleux – et horrible à la fois.

Indy mit une main en visière pour se protéger les yeux. Il suivit le regard du crâne et tendit un doigt.

Au-delà des arbres tropicaux se dressaient d'immenses falaises noires. Des traînées de mousse et d'orchidées en fleur se détachaient sur la pierre. Mais à l'endroit que fixait la relique, toute la paroi avait été

sculptée à l'effigie d'une tête colossale, dont les yeux lui mangeaient le visage.

Comme ceux du crâne de cristal.

— À travers des yeux qui pleuraient la dernière fois que je les vis..., entonna Oxley.

... la vision dorée réapparaît.

Près d'Oxley, Mutt compléta la phrase dans sa tête. Il reconnaissait ce poème !

— Il cite T.S. Eliot ! s'exclama-t-il tout haut.

Les autres le fixèrent sans comprendre. Il les ignora et se pencha vers Oxley.

— C'est toi qui me l'as fait lire, tu te souviens ? « À travers des yeux qui pleuraient la dernière fois que je les vis, la vision dorée réapparaît. »

Oxley ne réagit pas davantage que s'il avait été sourd aux paroles du jeune homme.

Mais quelqu'un d'autre avait entendu.

Attiré par la conversation, Mac se rapprocha.

— La vision dorée ? Ça me plaît ! Vous pouvez compter sur moi.

Bien que découragé, Mutt n'abandonna pas. Il se redressa et se positionna dos au crâne pour regarder dans la même direction. Jones le rejoignit et l'imita.

Scrutant la paroi rocheuse, Mutt leva un bras.

— En regardant bien, on voit de l'eau couler de l'œil gauche. Ça fait comme des larmes.

Jones plissa les yeux mais finit par secouer la tête.

— Tu y vois mieux que moi, gamin. Je te crois sur parole.

— « À travers des yeux qui pleuraient », marmonna Mutt.

Tandis qu'il s'efforçait de résoudre l'énigme, il sentit Jones l'étudier comme pour voir s'il parviendrait à trouver la solution. Il détestait se soucier de l'opinion de cet homme – pourtant, il ne pouvait nier que tel était le cas.

Finalement, il se tourna vers lui.

— Donc, ça signifie que nous devons passer au travers de cette chute ?

Jones lui donna une tape sur l'épaule.

— Bien vu, gamin. C'est là que nous allons.

— Là-haut ? s'étrangla Mutt. Sans matériel d'escalade ? Tu es dingue !

Jones se dirigea vers sa sacoche abandonnée au bord de l'eau.

— Personne n'est obligé de m'accompagner. Mais le crâne doit retourner à sa place.

— Retourner, fit Oxley en écho.

Épuisé et plus qu'un peu effrayé, Mutt emboîta le pas à Jones.

— Pour quoi faire ? Ce truc ne nous a apporté que des ennuis ! (Il désigna Oxley.) Regarde-le !

Jones mit sa sacoche sur son épaule.

— Je dois le faire.

Marion passa un bras autour de la nuque de son fils.

— Mais pourquoi toi, Indy ?

Jones haussa les épaules.

— Parce que le crâne me la demandé.

Incrédule, Mutt secoua la tête.

— Il te l'a *demandé* ? Un bout de pierre morte ?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est mort ? répliqua Jones en s'éloignant.



Endolori jusqu'à la moelle, Indy s'accrochait à la roche humide de brume.

Traverser la jungle et escalader la falaise jusqu'à ce point avait pris la moitié de la journée. La pente devenait de plus en plus abrupte et traîtresse ; il fallait tester chaque prise avant de lui confier son poids. La mousse glissante, les fougères touffues et la pierre effritée menaçaient de tous les rejeter dans la jungle en contrebas.

Essoufflé, Indy tourna la tête vers le soleil couchant. La lumière qui tombait en diagonale transformait la vallée en un monde d'ombre et d'émeraude, traversé par le serpent argenté et étincelant de la rivière. Des volutes de brume effilochées survolaient le paysage ainsi que des fantômes. Au-dessous d'elles, la faune grondait, glapissait et criait. C'était un monde primitif et intact.

— ENLEVEZ VOTRE PIED DE MA MAIN !

D'accord, peut-être pas *complètement* primitif et intact.

Indy baissa les yeux. Marion grimpait juste en dessous de lui, plaquée contre la paroi. Mutt et Mac se trouvaient un peu plus bas. En équilibre précaire sur le bout des orteils, le gamin secouait ses doigts.

— Désolé, petit, s'excusa Mac, le visage rouge et dégoulinant de sueur. J'ai glissé.

— Cessez de vous chamailler, les rabroua Indy avec plus d'assurance qu'il n'en ressentait. Et souviens-toi, gamin : toujours garder trois points de contact avec la roche. La sécurité avant tout !

Mutt le fixa, bouche bée.

— C'est toi qui oses parler de sécurité ? (Il secoua la tête, mais stabilisa sa position et marmonna entre ses dents :) Toi qui discutes avec un crâne !

— Continue à avancer, un point c'est tout !

Indy recommença à grimper. Plus tôt, alors qu'ils se frayaient un chemin à travers la jungle, les autres l'avaient interrogé sur son étrange déclaration. Mais il n'avait pas pu leur en dire davantage. Même si la relique ne l'avait pas vraiment appelé, il avait senti quelque chose, une impulsion irrésistible qui palpitait dans son sternum et le tirait en avant.

Retourne...

Et il se souvenait des fois où il avait plongé son regard dans les orbites du crâne, de la façon dont il s'était abîmé dans sa lumière – une lumière qui lui avait paru vivante. Si seulement il avait eu plus de temps...

— Indy, regarde ! appela Marion au-dessous de lui.

Elle tendait un doigt vers le haut.

Indy se tordit le cou. Oxley escaladait la falaise en tête, avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'une simple promenade au parc. Il s'était même arrêté pour prendre dans le nid d'une harpie féroce des plumes supplémentaires à piquer dans son chapeau.

Au-dessus du professeur, un œil géant observait la vallée. Il semblait à la fois solennel et mélancolique – principalement à cause du torrent qui jaillissait du tunnel de sa pupille. L'eau dégoulinait le long de la paroi abrupte en une série de cataractes argentées.

Depuis le début de leur escalade, les compagnons remontaient le courant de ces larmes. Indy mettait ses pieds et ses mains aux mêmes endroits qu'Oxley. Son vieil ami était déjà venu ici, et il n'était que trop content de lui laisser ouvrir la voie.

Averti par Marion, il regarda le professeur bondir depuis une petite corniche et traverser la chute d'eau juste en dessous de l'œil sculpté. Ainsi, Mutt avait vu juste. Il fallait passer au travers des larmes.

Revigoré par cette confirmation, Indy se mit à grimper plus vite. Il atteignit la corniche et scruta la chute d'eau. Il ne voyait aucune

ouverture, aucun signe d'un passage ou d'une grotte. Mais Oxley leur avait montré le chemin – celui de la foi.

Pliant les genoux, Indy plongeait à l'intérieur de la cascade.

Le froid glacial de l'eau le choqua presque autant qu'une décharge électrique. L'instant d'après, il roula dans la gueule d'un tunnel. Soulagé et ébahi, il se redressa.

— Indy ! appela Marion par-dessus le rugissement de la chute.

Il distinguait tout juste sa silhouette à travers le rideau liquide.

— Je vais bien, répondit-il d'une voix forte. Saute, je te rattraperai ! Il te suffit de... !

Avant qu'il puisse achever sa phrase, Marion avait bondi. Trempée jusqu'aux os, elle atterrit dans ses bras et leva vers lui un visage grimaçant.

— Tu disais ?

— Peu importe.

Indy la repoussa derrière lui.

— J'arrive ! cria Mac.

Quelques instants plus tard, ils étaient tous réunis dans le tunnel.

Indy avait préparé des torches en utilisant de la sève de copal. Les natifs de l'Amazonie s'en servaient pour guérir les blessures et les rhumes, mais elle était également riche en hydrocarbures inflammables. Au contact d'une allumette miraculeusement sèche, des flammes jaillirent. Une fumée âcre, à l'odeur médicinale, monta vers le plafond.

Indy leva son flambeau pour éclairer le tunnel.

— Où est Oxley ? interrogea Marion.

Les sourcils froncés, Indy promena son regard à la ronde. Le professeur était à côté de lui quelques secondes plus tôt. À présent, il avait disparu. Beaucoup plus loin, un point lumineux marquait la sortie du tunnel.

Indy tendit un doigt.

— Là-bas.

Une silhouette dansait dans la lumière en agitant un bras.

— Henry Jones Junior !

— Il vaut mieux y aller, suggéra Indy. Avant de le perdre.

Mutt s'était éloigné. Planté face à un mur, il brandissait sa torche.

— Tu devrais peut-être jeter un coup d'œil...

Indy le rejoignit.

Toute la paroi rocheuse était couverte de peintures rupestres élaborées, divisées en panneaux.

— Par ici ! appela Marion depuis le mur d'en face.

Celui-ci était également recouvert de dessins. Une fois, Indy avait visité les grottes de Lascaux, en France, où des peintures datées de quinze mille ans avant J.-C. montraient des chevaux, des taureaux, des rhinocéros et des félins géants. À travers l'histoire humaine, chaque culture s'était efforcée de capturer et d'immortaliser les choses importantes de son existence par le biais de l'art.

Apparemment, il en allait de même ici.

Indy s'engagea dans le passage, promenant sa torche d'un mur à l'autre. Les dessins se poursuivaient tout le long du tunnel. Ils étaient étonnamment détaillés et d'une symétrie parfaite.

La lumière de la torche révélait par ailleurs que le tunnel était en réalité une série de cavernes adjacentes, disposées en enfilade telles les salles d'une galerie d'art primitive. Chacune de ces cavernes avait été entièrement décorée.

Mais par qui ?

Irina Spalko se tenait au bord de la rivière. Les mains sur les hanches, elle observait l'épave échouée non loin d'elle. Malgré son piteux état, elle reconnaissait un des canards du convoi russe. Selon ses hommes, les prisonniers avaient utilisé le véhicule amphibie pour s'échapper par la voie fluviale.

Irina étudia le canard déchiqueté, à demi noyé. Le docteur Jones et ses compagnons avaient-ils été tués ? Elle prit une profonde inspiration. Ça n'avait pas d'importance. Son équipe devait continuer.

Mais pour aller où ?

Tournant le dos à la rivière, Irina inspecta les hommes rassemblés devant elle. Des soixante soldats avec lesquels elle était partie, seuls

une douzaine étaient encore en état de continuer – et encore arboraient-ils des plaies bandées, un visage et des membres couverts de morsures de fourmis géantes.

Tous ne parviendraient pas à effectuer l'ascension de la falaise. Mais ils étaient les meilleurs des meilleurs. Ils avaient traversé le feu et surmonté la terreur pour arriver jusqu'ici. Comme elle, ils avaient prouvé leur valeur. Déjà, ils se répartissaient les harnais et les cordes. Ils avaient dû laisser leurs véhicules au sommet de la dernière chute d'eau, mais ils avaient emporté leur équipement.

Y compris leurs armes à feu.

Irina pria pour que le docteur Jones soit toujours vivant. Elle tenait à l'achever elle-même.

Un éclair brûlant explosa derrière ses yeux. Momentanément aveuglée, elle tomba à genoux sur le rivage. Une pression douloureuse enflait dans sa tête, comme si elle avait plongé trop profondément. Jamais encore elle n'avait senti une force pareille. Cela l'effrayait et l'excitait à la fois.

Soudain, la pression disparut.

Non...

— Colonel docteur ? appela son lieutenant, inquiet.

Irina secoua la tête et se releva. Elle savait ce qu'elle venait de sentir. Elle connaissait la source de ce pouvoir pareil à de la foudre mentale. Titubant, elle s'écarta de la rivière.

— Ils... ils l'ont trouvée ! Ils ont trouvé Akator !

Elle n'aurait pas pu dire pourquoi, mais elle en était certaine. Son lieutenant lui passa un émetteur-récepteur manuel. Lentement, elle pivota sur elle-même. L'aiguille demeura fixe, s'obstinant à indiquer toujours la même direction.

Irina scruta les falaises enveloppées de brume qu'elle désignait. *Évidemment...*

De l'autre côté de la jungle, un visage énorme avait été taillé dans la roche noire. La jeune femme le détailla. Ses yeux de pierre semblaient la fixer, la mettre au défi.

La tête d'Irina résonnait encore du mystérieux pouvoir, et son cœur savait ce qu'elle contemplait.

Elle l'avait enfin trouvée !
La porte d'Akator...



La lumière des torches dansait sur le panneau couvert de dessins.

Jones se pencha vers les peintures rupestres. Il était si près que son nez touchait presque le mur. Face à lui, six silhouettes humaines étaient agenouillées côte à côte, les bras levés vers le soleil. Il les effleura, puis renifla le bout de ses doigts.

— De l'ocre... Du charbon... De l'oxyde de fer, marmonna-t-il.

Mutt avait procédé à ses propres investigations – et trouvé des porte-flambeaux vissés au mur. Il ficha sa torche dans l'un d'eux afin de pouvoir examiner le sol en dessous. La pierre était noire de suie. Suivant l'exemple de Jones, Mutt passa ses doigts sur la tache huileuse. Puis il renifla le dépôt. Ça sentait la térébenthine, comme la sève que ses compagnons et lui avaient utilisée pour confectionner leurs torches.

— C'est encore frais, murmura-t-il. Quelqu'un a utilisé ces porte-flambeaux il y a peu de temps.

Personne ne lui prêta aucune attention.

Jones se redressa et s'étira pour décoincer ses vertèbres.

— Ces dessins ont dû être faits par la tribu des Ughas, les habitants originels d'Akator.

L'air peu impressionné, Mac se pencha vers un autre panneau.

— À ton avis, ils datent de quelle époque ?

— Pour certains, du Mésolithique. Ce qui leur ferait six, voire peut-être huit mille ans.

Les compagnons s'enfoncèrent dans le tunnel, brandissant leurs torches pour éclairer les murs.

Jones s'arrêta devant un autre panneau. Celui-ci dépeignait un groupe d'humains agenouillés, au regard tourné vers le ciel. Mais ici, le soleil avait été remplacé par une grande silhouette mince et radieuse qui flottait dans les airs, les bras étendus.

— Quelqu'un est venu, interpréta Jones à voix haute.

Ils s'enfoncèrent plus avant. Les flammes projetaient des ombres dansantes sur les murs. Mutt sentait quelque chose le picoter – comme un mauvais pressentiment.

Les panneaux suivants révélaient d'autres grandes silhouettes dont irradiait de la lumière. Mais à présent, elles se mêlaient aux humains. Différents tableaux montraient l'amélioration progressive de leur vie quotidienne : la construction de maisons, le travail du métal et de la terre. Au centre du dernier panneau, une des étranges créatures était assise en tailleur au centre d'un groupe d'humains en pagne ; elle tendait le doigt vers les constellations très détaillées qui les surplombaient.

Indy toucha chacun des panneaux tour à tour.

— Les visiteurs ont enseigné aux Ughas... l'architecture, la métallurgie, l'irrigation et la culture, l'astronomie...

Plus loin dans le tunnel, la mère de Mutt les appela. Elle brandissait sa torche devant un dessin grandeur nature. Les autres se rassemblèrent autour d'elle.

Le buste d'un des visiteurs, vu de profil, était peint avec des couleurs subtiles et un grand luxe de détails. Sa peau composée de différentes teintes de blanc semblait parfaitement lisse. L'artiste avait réussi à capturer la sagesse et la sérénité qui émanaient de son sujet. Mais, de toute évidence, celui-ci n'était pas humain.

Du bout du doigt, Jones suivit le contour du crâne allongé, puis celui des grands yeux au coin extérieur en amande.

— Comme le crâne, marmonna-t-il.

Dans la caverne suivante, tous les panneaux représentaient les étranges créatures. Groupées, radieuses et vêtues de robes longues,

elles se tenaient au milieu des Indiens. Chaque peinture était une variation sur le même thème.

Les yeux fixés sur les dessins, Jones longea le mur sans le toucher.

— Maintenant, elles sont toujours ensemble, et toujours représentées en cercle, commenta-t-il. Il y en a treize en tout.

— Qu'est-ce que ça peut signifier ? s'enquit Mutt.

Jones haussa les épaules et désigna la suite du tunnel.

Il se planta au milieu de la caverne voisine, tourna lentement sur lui-même et fit signe à ses compagnons de le rejoindre, Mutt et les autres obtempérèrent. Épaule contre épaule, ils levèrent leurs torches pour éclairer les murs.

Un seul dessin occupait toute la circonférence de la caverne. Il était si horrifant que le choc les rendit muets.

Une fois, Mutt avait vu un tableau de Pablo Picasso intitulé *Guernica*. Cette œuvre monumentale dépeignait l'attaque d'un village espagnol. C'était une représentation viscérale des horreurs de la guerre : hurlements, souffrance, massacre – toute la brutalité humaine à l'état pur.

Ce dessin-là montrait le même genre d'atrocités, mais à une échelle massive.

Partout à travers un village, des humains s'enfuyaient à pied. Des taches écarlates, à l'air presque humide, s'étalaient par terre. Une femme levait un bébé vers les cieux ; du sang coulait le long de ses bras. Des corps entassés jonchaient le sol. D'autres se balançaient au bout d'une corde ou étaient empalés sur des pieux. Au centre de ce chaos infernal se tenait la source de la boucherie : une silhouette en armure dorée, entourée par un cordon de guerriers.

— Les conquistadors, souffla Mutt.

Des Ughas attaquaient les envahisseurs avec leurs lances ou faisaient tournoyer d'étranges objets au bout de leurs bras tendus. Mais les Espagnols portaient un plastron et un casque ; et ils avaient des mousquets et de la poudre.

— Les conquistadors sont venus chercher El Dorado, dit Jones à voix basse. Ils ont pillé la cité et emporté tout ce qu'ils pouvaient, y compris le crâne.

C'était un témoignage humble mais effroyable. Aucun des compagnons ne protesta lorsque Jones les entraîna dans la dernière caverne ; ils étaient tous soulagés d'échapper à cette vision épouvantable.

L'ultime caverne était la plus vaste de toutes, une immense rotonde au plafond si haut que la lumière des torches parvenait tout juste à en troubler la pénombre. Ils la traversèrent lentement. Ici, il n'y avait pas de peintures.

Juste des os.

Incrustés dans les murs, comme s'ils tentaient de s'échapper en passant au travers de la pierre, se trouvaient les restes fossilisés de divers animaux. La tête rejetée en arrière dans sa panique, un chevreuil détalait, poursuivi par le squelette d'une panthère à dents de sabre. En travers du dôme, des oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile ; à ras de terre, des serpents déroulaient leurs anneaux. Au-delà, plus profondément enfouies dans la roche, on devinait des créatures massives, à peine suggérées par la pointe d'une griffe ou la cavité d'une orbite vide.

Mais la chose la plus impressionnante, c'étaient les treize visages osseux sertis deux mètres cinquante au-dessus du sol. Disposés tout autour de la caverne, ils semblaient toiser les intrus d'un air menaçant.

De nouveau, Mutt sentit un picotement de mauvais augure.

Comme il s'approchait d'un des visages, quelque chose lui coula sur l'épaule. Il pivota et tendit sa main. Ce n'était pas de l'eau, mais un filet de sable et de gravillons. Il leva la tête vers le crâne qui le surplombait...

... et les yeux de celui-ci bougèrent.

Avec un cri étranglé, mi-expression de terreur, mi-avertissement, Mutt battit en retraite vers le centre de la pièce.

Le visage vola en éclats, et quelque chose se tortilla pour s'extraire de la pierre – une petite forme humide, couverte de boue. Mutt entendit des craquements tout autour de la caverne comme tous les crânes se brisaient. D'autres silhouettes boueuses s'extirpèrent des murs et se laissèrent tomber sur leurs pieds nus.

Terrifié, Mutt fonça vers la tache de lumière au bout du tunnel.

Du coin de l'œil, il vit une des créatures se redresser en faisant tourner une corde au bout de laquelle étaient attachées des pierres

grosses comme des poings. Il revit la peinture de la caverne précédente, et les armes étranges avec lesquelles les Ughas avaient attaqué les conquistadors. Alors, il les identifia. C'étaient des *bolas*, que certains peuples primitifs utilisaient pour chasser. Maniés avec adresse, ils pouvaient...

Le minuscule guerrier lâcha son arme, qui tournoya vers Mutt. Celui-ci tenta d'esquiver, mais il ne fut pas assez rapide. La *bola* s'enroula autour de son cou ; le poids des pierres et la force de l'impact le jetèrent sur le sol.

Paniqué et suffocant, Mutt roula sur le dos. Une des apparitions boueuses bondit en brandissant une pierre coupante.

Mutt savait ce qui l'attendait. Il frémit.

Puis, au-dessus de lui, un poing se détendit tel un piston et aplatit le nez du guerrier, qui bascula en arrière.

Jones força Mutt à se relever.

— Filons d'ici, gamin !



Tout autour d'eux, le chaos envahit la caverne.

Indy pivota en tenant le gamin par le coude. Il vit quelque chose tourner et baissa la tête juste à temps pour esquiver une *bola*.

Devant lui, Marion et Mac fonçaient déjà vers la sortie. Sa silhouette découpée par le soleil, Oxley continuait à leur faire signe gaiement, son chapeau à plumes dans sa main libre.

Oh, vieux frère...

— Dépêche-toi, gamin. Reste baissé et suis-moi.

Plié en deux, Indy s'élança vers le bout du tunnel. D'autres *bolas* volèrent par-dessus sa tête et s'écrasèrent à ses pieds en faisant jaillir des étincelles.

Bondissant et zigzaguant, il se fraya un chemin à travers la caverne. Mutt mettait ses pas dans les siens tandis que derrière eux retentissaient des ululements féroces.

Quelques instants plus tard, ils jaillirent dans la lumière du jour.

Ébloui, Indy cligna des yeux et vit qu'ils se tenaient au sommet d'un grand escalier. Poursuivis par d'autres guerriers minuscules, Marion et Mac dévalaient déjà les marches en direction d'une vallée verdoyante. Devant eux, ils poussaient Oxley qui se laissait faire avec une bonhomie insouciance.

Indy donna une bourrade à Mutt et pivota vers le tunnel. Portant la main à son épaule, il saisit le manche de son fouet et déroula celui-ci. D'un geste habile, il drapa la lanière sur les marches, prêt à protéger héroïquement la fuite de ses compagnons.

Puis une masse compacte d'Ughas jaillit du tunnel et fonça vers lui en hurlant.

Changeant d'avis, Indy tourna les talons et dévala les marches deux à deux. D'autres guerriers émergèrent de tunnels qui encadraient l'escalier. Des *bolas* s'abattirent autour de lui ainsi qu'une tempête de grêle.

Tandis qu'il fuyait, Indy aperçut la vallée en contrebas. Un vaste plateau s'étendait au fond de la cuvette. Il était occupé par les ruines d'une cité tentaculaire mais à demi engloutie par la végétation. Au-delà des bâtiments effondrés, un lac énorme semblait flotter au-dessus de la ville. Sa surface bleue étincelait au soleil ; à cause de la brume, elle paraissait givrée.

Un réservoir non naturel, décida Indy. Malgré le danger et la terreur, il était toujours archéologue. Il repéra des lignes bleu argenté qui serpentaient à travers les rues et les identifia aussitôt : des aqueducs, partant du fameux réservoir.

Il suivit leur spirale jusqu'au centre des ruines, où se dressait une imposante bâtisse de pierre. Cette pyramide à degrés ne pouvait être que le légendaire Grand Temple d'Akator. Indy plissa les yeux. Au sommet, il parvenait tout juste à distinguer...

Soudain, il bascula en avant. Deux des petits guerriers venaient de se jeter sur lui pour le plaquer à terre. L'un d'eux bondit sur son dos, enroula une *bola* autour de son cou et lui tira violemment la tête en arrière.

Ça m'apprendra à jouer les touristes...

Un cri retentit sur sa droite. Mutt fonça vers lui, les bras étendus sur les côtés. Il cueillit les deux Ughas en travers de la gorge et les envoya rouler dans l'escalier. Puis il aida Indy à se relever.

— Il ne faut pas traîner là, l'ancêtre !

Ils s'élancèrent ensemble, le père et le fils, descendant les marches deux à deux tandis que des *bolas* ricochaient sur la pierre dans leur sillage.

— Indyyyyy !

Près du bas de l'escalier, Marion gisait sur le dos. Un guerrier à califourchon sur sa poitrine lui tirait les cheveux et brandissait une

pierre dans sa main libre.

— Maman ! hurla Mutt.

Ils étaient trop loin pour intervenir, à moins de...

« SCH-LAK ! »

Indy fit claquer son fouet. La lanière se détendit et, à la limite de sa portée, s'enroula une seule fois autour du cou maigre de l'Indien.

Cela suffirait, estima Indy. Tirant de toutes ses forces, il projeta le guerrier sur le côté. Puis Mutt et lui se précipitèrent vers Marion. Ils la ramassèrent au passage et continuèrent à descendre en la portant entre eux.

Une gentille petite famille normale, de nouveau réunie.

Mais ils devaient encore récupérer leurs deux oncles dingos.

Plus bas, Mac se défendait comme un beau diable, distribuant des coups de poing, des coups de coude, voire des coups de pied dans l'entrejambe de ses adversaires. Tout esprit de *fairplay* oublié, il tentait même de leur crever les yeux avec ses doigts.

Indy, Mutt et Marion lui foncèrent dessus, l'arrachèrent aux griffes des Ughas courroucés et l'entraînèrent en resserrant les rangs. Devant eux, le dernier membre de leur famille gambadait en agitant son chapeau comme dans un film de Disney. Ils n'eurent pas beaucoup de mal à le rattraper.

À présent, ils avaient un peu d'avance sur les guerriers – et le loisir de jeter un coup d'œil à ce qui les entourait. De chaque côté, encadrant la route de pierre, se dressaient des statues et des sculptures massives, drapées de lianes et recouvertes de lichen ou de mousse. L'une d'elles ressemblait à un dragon ou à un serpent géant. Elle avait l'air de lutter pour s'extirper du sol, mais des racines et des plantes épineuses l'emprisonnaient et la ramenaient lentement sous terre.

Plus loin, des maisons et autres structures succombaient lentement à l'avancée rampante de la jungle – sans parler de l'inévitable marche du temps.

Un seul édifice paraissait immunisé contre la strangulation végétale et la décrépitude. Tel un témoignage de la capacité des civilisations antiques à sculpter l'ordre dans la matière du chaos, il dressait devant eux ses immenses marches intactes.

Le Grand Temple de pierre d'Akator.

Des cris et des glapissements s'élevèrent derrière Indy, lui rappelant que le moment était mal choisi pour admirer le site. Pour l'heure, la survie devait être sa préoccupation numéro un. Et la clé de cette survie se trouvait justement entre les mains d'un des membres de son groupe.

— Ox ! Tu es déjà venu ! Tu as réussi à leur échapper ! (De la main, il désigna les Ughas qui se ruaient vers eux.) Comment faut-il faire ?

Le professeur continua à gambader avec insouciance. Indy lui saisit l'épaule et le força à s'arrêter. Pourquoi continuer à courir, alors qu'ils n'avaient nulle part où aller ?

— HAROLD ! aboya-t-il, tentant de crever la bulle d'indifférence dans laquelle flottait son vieil ami. NOUS ALLONS MOURIR !

Oxley fronça les sourcils, puis pivota vers les guerriers avec un air mi-chagrin, mi-exaspéré. Il fit un pas vers eux et, plongeant un bras dans le sac de jute attaché à sa ceinture, il en tira le crâne de cristal. Planté face aux Ughas, il saisit la relique à deux mains et la brandit très haut.

Dès qu'un rayon de soleil se posa sur le cristal, le crâne s'embrasa, projetant un arc-en-ciel de lumière diffractée. Les ombres s'évanouirent ; le soleil parut briller un peu plus fort. Indy capta un léger bourdonnement qui semblait provenir des particules de lumière mêmes.

Les guerriers de tête s'immobilisèrent dans une embardée. Ceux qui les suivaient leur rentrèrent dedans. Leurs *bolas* tournoyantes ralentirent et retombèrent. Un murmure stupéfait se propagea dans leurs rangs. Il n'exprimait ni peur ni vénération aveugle – juste une compréhension qui mystifia et intrigua Indy.

Des bras couverts de boue se tendirent vers Oxley. Des têtes acquiescèrent et, lentement, les guerriers battirent en retraite vers la falaise comme s'ils renonçaient à poursuivre les intrus.

Ou comme pour les laisser faire ce qui devait être fait.

Mac se rapprocha d'Indy et, du menton, désigna le crâne de cristal.

— Il faut absolument que je me procure un de ces trucs.

Indy pivota vers le Grand Temple de pierre d'Akator. Celui-ci les surplombait telle une sentinelle sans âge dont le cœur abritait un

sinistre mystère. Une main en visière pour protéger ses yeux, Indy étudia le colossal édifice.

— Tu ne tarderas peut-être pas à changer d'avis.



— Il doit bien y avoir un moyen d'entrer là-dedans !

Visiblement irrité, Mac faisait les cent pas au sommet plat de la pyramide. Il ôta son chapeau, tamponna son début de calvitie avec un mouchoir et le renfonça sur sa tête.

Mutt ignore les jérémiades de l'Anglais. Il était trop occupé à suivre Jones en observant chacun de ses gestes.

Ça faisait déjà une heure qu'ils étaient arrivés là, après s'être hissés de terrasse en terrasse et avoir examiné chacune d'entre elles en quête d'un accès. Pendant tout ce temps, Jones n'avait quasiment pas ouvert la bouche.

À chaque nouvel étage, il était devenu un peu plus taciturne, un peu plus absorbé dans ses propres réflexions – surtout quand ils avaient atteint le sommet sans rien découvrir. Les rares ouvertures carrées qui se découpaient dans les flancs du temple étaient purement décoratives ; elles ne faisaient pas plus d'un mètre de profondeur.

L'entrée devait être ici, au sommet de la pyramide. Mais comment y accéder ? La réponse se trouvait probablement dans l'étrange structure qui surmontait le temple. Voilà pourquoi Jones tournait autour de celle-ci, Mutt sur ses talons.

Au centre du plateau reposait une caisse de pierre massive qui occupait le plus gros de l'espace disponible. Haute d'un mètre cinquante environ, elle ressemblait à une jardinière géante. Chacun de ses flancs se composait d'une unique dalle de granit noir grossièrement

taillé. Le long de sa base, une série de trous avaient été percés dans le granit – et bouchés avec des morceaux de pierre.

Les sourcils froncés et les poings sur les hanches, Jones étudiait l'étrange structure. Soudain, il s'avança, empoigna le bord supérieur d'une des dalles et se hissa à son sommet. Mutt voulut l'imiter, et dut s'y reprendre à deux fois pour parvenir à le rejoindre.

La jardinière était ouverte sur le dessus. Elle ne contenait pas de terre, mais du sable. « Une litière à chat géante », voilà comment l'avait décrite l'Anglais quand ils avaient atteint le sommet du temple et procédé à un premier examen superficiel.

Toujours peu impressionné et de plus en plus irrité, Mac se tenait au bord de la pyramide.

— Où est tout l'or que promettent les légendes ? s'écria-t-il, désignant la cité en contrebas. Regardez-moi cet endroit : une vraie décharge !

Debout sur la jardinière, Mutt balaya la vallée du regard. Même si la jungle avait à moitié englouti Akator, celle-ci conservait des vestiges de gloire ternie aux yeux du jeune Américain. Jadis, elle avait dû être une métropole splendide et grouillante de vie. Les statues, les innombrables bâtiments, les amphithéâtres à ciel ouvert... C'était une merveille d'ingénierie civile. Des siècles plus tard, un filet d'eau coulait encore dans ses aqueducs. En l'observant du dessus, Mutt l'imaginait pleine de jardins, de fontaines et d'enfants rieurs.

Tout le monde ne partageait pas son point de vue.

— Juste un tas de gravats, grommela Mac.

Sur le côté, Marion était assise avec Oxley. De temps en temps, elle levait les yeux vers la jardinière, et un doux sourire éclairait son visage. Mutt devinait ce qu'elle pensait : *le père et le fils, en train de travailler ensemble.*

Jones s'agenouilla et prit une poignée de sable, qu'il laissa couler entre ses doigts. Puis il se releva et étudia ce qui jaillissait du centre de la jardinière.

Quatre obélisques de granit, triangulaires et hauts de cinq mètres environ, étaient plantés de travers dans le sable. Penchés vers l'extérieur, ils ressemblaient à des doigts de pierre indiquant les quatre

points cardinaux : le nord, le sud, l'est et l'ouest. Leur base était enfouie dans la jardinière, mais leur extrémité supérieure reposait sur des piliers de pierre carrés qui se dressaient à chaque coin du sommet de la pyramide.

Vue d'en bas, la structure évoquait une étrange couronne de granit. Elle devait forcément servir à quelque chose – mais à quoi ?

Debout au milieu de la jardinière, Jones tourna lentement sur lui-même en détaillant chaque obélisque. En silence, il hocha la tête et prit une étrange position. Il commença par lever les bras devant lui et par poser ses deux avant-bras l'un sur l'autre. Puis il en dressa un comme pour imiter l'aiguille d'un compteur. Enfin, il effectua un nouveau tour sur lui-même. Ses yeux s'écarquillèrent.

— Quatre deviennent un, marmonna-t-il.

Intrigué, Mutt fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que... ?

Sans lui prêter attention, Jones tapota un des obélisques et pivota. Ses yeux étincelèrent au soleil. Il venait de comprendre. Il revint vers le bord de la jardinière et sauta par terre.

Mutt Limita.

— Tu sais quelque chose ! s'exclama-t-il sur un ton accusateur. Pas vrai, Jones ?

Mais Jones l'ignora et se dirigea vers Oxley. Attiré par la perspective d'une possible révélation, Mac les rejoignit. Son ennui flagrant avait cédé la place à de la curiosité.

Marion se tenait déjà près d'Oxley.

— Qu'y a-t-il, Indy ?

Jones désigna le professeur.

— Harold est arrivé jusqu'ici, mais il n'a pas pu entrer dans le temple.

— Sans blague ? ricana Mac.

— Donc, il a fait la seule chose possible, poursuivit Indy. Il a rapporté le crâne au cimetière, là où il l'avait trouvé.

Mutt se souvint de la crypte où reposaient les conquistadors et des deux séries d'empreintes. Jones avait vraiment découvert quelque

chose. Une lueur d'excitation dansait dans ses yeux. Mutt sentit le rythme de son cœur s'accélérer.

Oxley s'agita et marmonna :

— « De poser leurs justes mains sur cette Clé Dorée... qui ouvre le Palais de l'Éternité. »

Jones acquiesça comme si c'était parfaitement logique.

Il se dirigea vers l'obélisque le plus proche et désigna sa surface lisse.

— Jadis, ils devaient être polis au point de refléter la lumière du soleil levant et couchant.

— La Clé Dorée, suggéra Mutt.

Jones hocha la tête.

— C'est bien elle. Mais elle a été cassée.

— Cassée ? répéta Mac avec une pointe d'inquiétude.

Avant que Jones puisse poursuivre son explication, Mutt s'exclama :

— Les quatre piliers !

Lui aussi venait de comprendre. C'était si évident ! Avec un hoquet, il étudia la forme triangulaire des colonnes.

— Si on les dressait les unes contre les autres, elles formeraient un énorme obélisque.

— La Clé Dorée, grimaça Jones en lui tapant sur l'épaule. Nous devons rassembler ses quatre morceaux pour pouvoir l'utiliser.

La jubilation de Mutt se changea en confusion.

— Mais comment allons-nous les soulever ? Ils doivent bien peser quatre tonnes chacun.

— Plutôt cinq, à vue de nez, corrigea calmement Jones.

Mutt soupira.

— Pas étonnant qu'Ox n'ait pas réussi à entrer.

Mac eut un ricanement dubitatif.

— Si c'est vraiment la clé, j'aimerais bien voir la serrure qu'elle ouvre !

— Tu te tiens dessus, andouille !

Jones se détourna et se dirigea vers un tas de pierres empilées dans un coin du plateau.

Pendant ce temps, Mac s'approcha de la jardinière. Il leva les yeux et secoua la tête.

— C'est de la folie de croire qu'on peut soulever ces pierres, marmonna-t-il. D'abord Oxley, et maintenant Indiana !

Sur le côté, Jones se releva avec une grosse pierre dans les bras. Il la souleva au-dessus de sa tête et, poussant un rugissement, se précipita vers Mac.

L'Anglais s'écarta d'un bond.

— Que diable... ? Tu essaies de me tuer ?

Mais Jones l'ignora et fila droit vers la jardinière.

Il abattit sa pierre sur un des bouchons alignés à la base de la structure. L'impact délogea le bouchon, et du sable commença à se déverser par le trou.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Mac, visiblement ébranlé.

— Je vide la litière du chat, Mac. Je vide la litière du chat. (Avec une large grimace, Jones se tourna vers Mutt.) Donne-moi un coup de main, gamin.

Tout à coup, Mutt comprit. Il revit Jones mimer l'aiguille d'un compteur et se fendit d'une grimace identique à celle de l'archéologue.

Mais bien sur !

Saisissant un gros morceau de pierre, il aida Jones à faire sauter les autres bouchons. Du sable se déversa par chacun des trous et commença à s'empiler au pied de la jardinière.

— Maman ! Ox ! appela Mutt en leur faisant signe. Aidez-nous à évacuer le sable pour que les trous ne se rebouchent pas !

Jones lui donna une tape sur l'épaule.

— Bien vu, gamin !

Ils se mirent tous au travail – y compris Mac.

Tandis que les autres s'affairaient, Mutt fit un pas en arrière pour contempler le résultat de leurs efforts. Au fur et à mesure que la jardinière se vidait, la base des obélisques s'enfonçait – et parce qu'ils étaient en équilibre sur le bord des dalles de granit, leur extrémité

supérieure se soulevait. Bientôt, elle se détacha des colonnes de pierre situées aux coins de la pyramide et se mit à pointer vers le ciel.

Lorsque tous les bouchons eurent été ôtés, Jones, Marion, Ox et Mac reculèrent à leur tour. Emerveillés, ils regardèrent vingt tonnes de pierre se redresser, mues par la seule gravité terrestre.

— Que je sois damné, souffla Mac.

Un dernier filet de sable s'échappa de la jardinière. Les quatre piliers se rejoignirent, formant un unique obélisque parfaitement vertical.

Marion sauta au cou de Jones.

— Tu as réussi !

Aussitôt, un grondement sourd ébranla le plateau. Le sommet de la pyramide se fendit sous leurs pieds. Ses différentes sections s'ouvrirent tel un iris, créant un vide autour de l'obélisque et forçant les compagnons à reculer.

— Mais qu'as-tu fait ? demanda Mac alors qu'ils battaient en retraite.

— La clé agit par pression, expliqua Jones en faisant signe aux autres de se dépêcher. Le poids de l'obélisque a dû se poser sur quelque chose et déclencher le mécanisme d'ouverture.

Un immense espace caverneux apparut en contrebas.

— Toute la pyramide est creuse, commenta Marion en regardant prudemment par-dessus le bord de leur perchoir.

— Pas tout à fait, corrigea Mutt en tendant un doigt. Regardez !

Au centre, l'obélisque fraîchement reconstitué reposait désormais au-dessus de son grand frère. Ses cinq mètres de long servaient de pointe à un autre obélisque de plus de trente mètres. Mais ce n'était pas tout.

— Un escalier ! s'exclama Jones.

Mutt aussi l'avait repéré. Un escalier en colimaçon descendait le long des parois du puits. Il se composait de petites marches qui saillaient à la perpendiculaire de la surface minérale.

Mais en s'ouvrant, l'iris repoussait les compagnons de plus en plus loin.

— Il faut sauter maintenant, avant que ce soit trop loin ! décida Jones.

Marion secoua la tête. Mutt savait qu'elle était sujette au vertige. Alors, avant qu'elle puisse le lui interdire, il s'élança et bondit. Franchissant le précipice béant, il atterrit sur la marche supérieure de l'escalier.

Sa mère pointa un index rageur vers ses orteils.

— Mutt ! Reviens ici tout de suite, jeune homme !

Au lieu de ça, Mutt commença à descendre les marches en agitant la main.

— Allez ! C'est pour ça que nous sommes venus !

Jones et Marion échangèrent un regard.

— Pas de doute, c'est bien *ton* fils ! s'exclamèrent-ils en chœur.

Parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix, les compagnons prirent leur élan et sautèrent – même Oxley, qui poussa un petit « youhou » excité. Ils se rassemblèrent dans l'escalier et entamèrent la descente en prenant garde à ne pas marcher trop près du vide.

— Doucement, conseilla Jones tandis qu'ils négociaient les marches en spirale.

— En fin de compte, ce n'était pas si terrible, convint Mac.

Jones pivota vers lui, l'air inquiet.

— Mac, il ne faut jamais...

À cet instant, les marches commencèrent à se rétracter à l'intérieur de la paroi.

Mac prit une expression chagrine.

Jones se contenta de tendre un doigt vers le bas et de rugir :

— Courez !

De l'autre côté de la vallée, Irina Spalko émergea du tunnel obscur dans la lumière du jour. Un escalier descendait vers le fond d'une large cuvette. Au loin, elle repéra un lac et les ruines d'une cité.

Derrière elle, quelques détonations étouffées résonnèrent dans le passage. Puis son lieutenant la rejoignit, portant un fusil au canon encore fumant. Irina jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le tunnel était jonché de petits corps bruns – et de quelques cadavres en uniforme russe.

— Les autres se sont enfuis, colonel docteur, rapporta son lieutenant.

— Très bien.

— Quels sont vos ordres ?

Irina consulta son émetteur-récepteur. Un point clignotant lui confirma ce qu'elle savait déjà. Elle désigna la pyramide qui se dressait au centre de la vallée.

Il n'y avait qu'un seul ordre à donner.

Suivie par ses trois meilleurs hommes – l'élite de l'armée russe –, Irina s'engagea dans l'escalier. Elle posa une main sur le pommeau de son épée.

— Finissons-en.



Indy dévalait les marches qui se rétractaient, décrivant une folle spirale autour du puits. Par-devers lui, il maudissait les ingénieurs d'Akator. Pourquoi ce genre d'endroit était-il toujours piégé ? Résoudre l'énigme de la clé aurait dû suffire pour y être admis sans autre formalité !

Les dalles de pierre glissaient sous les bottes d'Indy. À présent, chacune d'elles ne faisait plus que trente centimètres de large – et elles continuaient à rétrécir.

— Plus vite !

Haletant, Indy se précipita vers le bas de l'escalier en colimaçon. La douleur lui poignardait les genoux, mais il n'osait pas ralentir. Il se trouvait encore quatre étages au-dessus du niveau du sol. Mutt et Oxley avaient un tour d'avance sur lui ; ils devraient s'en tirer sans dommages. Mais derrière lui, Indy entendait Marion et Mac haleter. Parfois, Marion poussait un petit cri aigu. Il savait qu'elle avait le vertige – elle avait la phobie des hauteurs comme il avait celle des serpents.

Bientôt, Indy fut obligé de se tourner sur le côté. Les bras étendus et le corps plaqué contre la paroi, il poursuivit sa descente en crabe. Un tour plus bas, il se retrouva sur la pointe des pieds.

Il risqua un regard en arrière, mais ne vit ni Marion ni Mac. Il pria pour que tous deux soient simplement de l'autre côté de l'obélisque – pour qu'ils n'aient pas perdu l'équilibre et ne se soient pas écrasés en contrebas.

Indy aurait dû se souvenir que le corps tend à exécuter ce que pense l'esprit. Il se sentit basculer dans le vide. Il tenta de se raccrocher au mur, mais celui-ci était parfaitement lisse. En tombant, il réussit néanmoins à ramener ses jambes sous lui.

Même s'il ne se trouvait plus qu'à trois mètres du sol, le choc fut rude. Indy sentit l'impact jusque dans ses dents. Il n'était plus aussi agile ni aussi robuste qu'autrefois.

Mutt et Oxley se précipitèrent vers lui. Le professeur serrait contre sa poitrine le sac de jute contenant le crâne. Tous deux semblaient sains et saufs – mais où étaient passés les autres ?

Inquiet, Indy fit le tour de l'obélisque en cherchant Mac et Marion. Les deux autres lui emboîtèrent le pas.

Un glapissement et l'ombre d'un corps qui dégringole leur firent presser l'allure. Ils trouvèrent Mac assis sur les fesses, le visage crispé par la douleur.

— Et Marion ? lança Indy.

Mac leva un doigt.

Marion était suspendue par le bout des doigts à l'une des marches, cinq mètres plus haut. Indy se précipita sous elle.

— Tu peux lâcher, Marion !

— Pas question !

— Je te rattraperai !

— Je suis très bien là où je suis !

Indy vit que les marches continuaient à se rétracter. Elle ne tiendrait pas beaucoup plus longtemps.

— Chérie, il faut me faire confiance de temps en temps !

Malgré la distance, il sentit Marion le foudroyer du regard.

— Tu trouves vraiment que c'est le moment de débattre de confiance ?

Il lui tendit les bras.

— Aie foi en moi, s'il te plaît !

Marion se détourna et appuya sa joue contre la pierre.

— Indy...

— Marion, je ne te laisserai pas tomber. Pas cette fois.

Et c'était une promesse qu'Indy avait bien l'intention de tenir. Du fond du cœur.

Marion ferma les yeux – et, avec une confiance aveugle, elle lâcha prise.

Indy se plaça sous elle et la rattrapa dans ses bras. Il était peut-être épuisé, couvert d'ecchymoses et de morsures, mais jamais il ne la laisserait tomber.

Jamais plus.

Marion se tortilla dans son étreinte et lui sourit.

— J'ai comme une impression de déjà-vu.

Indy hocha la tête et la déposa doucement sur ses pieds.

— Je sais. Mais la dernière fois que je t'ai rattrapée, il y avait des serpents. Des tas et des tas de serpents.

Marion grimaça. Elle ne parlait pas de ce qui était arrivé dans la tombe égyptienne.

Indy lui rendit sa grimace : il s'en doutait un peu.

La voix de Mutt s'éleva de l'autre côté de l'obélisque.

— Il y a un genre de couloir par ici !

Indy pivota et aida Mac à se remettre debout. Son vieil ami boitait, mais il lui fit signe de continuer.

— Ça va aller. (Il leva les yeux. Les marches s'étaient complètement rétractées dans la colonne de pierre.) De toute façon, on ne ressortira pas par là.

Indy acquiesça. Ils devraient trouver un autre moyen de quitter la pyramide.

Ensemble, ils contournèrent l'obélisque et rejoignirent Mutt à l'entrée d'un tunnel caverneux. Celui-ci semblait se prolonger sur une distance considérable – peut-être plusieurs kilomètres.

— Il doit passer sous la ville, suggéra Mutt comme les compagnons s'y engageaient.

À l'intérieur du tunnel, il faisait sombre mais pas tout à fait noir. Un peu de lumière naturelle filtrait par des fissures stratégiquement placées et se reflétait sur des surfaces de cristal poli.

Un bruit d'eau courante couvrait les pas des explorateurs. Le long d'une des parois courait un aqueduc ouvert, plein à ras bord. Indy songea qu'il devait être alimenté par le gros réservoir aperçu depuis l'entrée de la vallée.

Tandis que les compagnons poursuivaient leur chemin, des formes sombres apparurent, et se révélèrent être des roues à eau en bronze disposées le long de l'aqueduc. Il y en avait des dizaines, actionnées par le courant vigoureux.

— Des turbines, souffla Indy, émerveillé.

Il se dirigea vers un conduit de cuivre bourdonnant relié à l'une des roues et en approcha une de ses paumes. Les poils se hérissèrent sur le dos de sa main. Une odeur d'ozone lui chatouilla les narines.

— De l'électricité, commenta-t-il. Tout cet endroit est une gigantesque centrale.

— Qui génère du courant pour faire quoi ? interrogea Mutt.

Indy haussa les épaules. Il n'en savait rien, mais c'était une bonne question.

Plus loin, d'autres tunnels se mirent à croiser le leur, formant un véritable dédale. Il aurait fallu des années pour tout explorer.

Les yeux écarquillés, Indy tentait de tout enregistrer. Son esprit tournait aussi vite que les turbines, se demandant qui avait construit cette centrale et dans quel but. Mille et une questions crépitaient dans sa tête comme l'électricité dans les tuyaux de cuivre.

Sur le côté, il vit Mutt prendre quelque chose sur une étagère : un morceau d'argent incrusté de rubis et modelé en forme de soleil. Le gamin le leva dans la lumière et le tourna dans tous les sens pour mieux l'examiner. Indy comprenait sa curiosité. C'était un très bel ouvrage. Sa valeur historique...

Mais Marion avait, elle aussi, remarqué ce que faisait son fils. Elle lui donna une tape sur le poignet.

— Repose ça, jeune homme ! Je pensais t'avoir mieux élevé !

Mutt ouvrit de grands yeux innocents.

— J'allais le remettre à sa place, dit-il en joignant le geste à la parole. (Puis il jeta un regard entendu à Indy.) Je ne suis pas un pilleur de tombes.

Indy se rembrunit. Il se souvenait de la dague en or du conquistador. Discrètement, il désigna Marion, comme pour dire « Pas devant ta mère ». Mutt réprima une grimace, et ils poursuivirent leur chemin.

Marion se rapprocha d'Indy.

— Tu sais où tu vas ?

Il tendit un doigt vers le tuyau de cuivre qui courait le long du plafond depuis les roues à eau en bronze.

— Au même endroit que l'électricité.

À l'arrière du groupe, Mac traînait la patte. Il passa devant le soleil incrusté de bijoux que Mutt avait reposé sur l'étagère. Après avoir vérifié que personne ne l'observait, il saisit adroitement l'artefact et le fourra dans sa poche.

— Là, ça commence à devenir intéressant...



— Il y a une pièce droit devant ! cria Mutt.

Il s'élança, mais Jones et Marion crièrent en même temps :

— Pas si vite, gamin !

— Tu restes avec nous, jeune homme !

Il obéit à contrecœur. Le tunnel que les compagnons suivaient depuis le début s'achevait dans cette salle. Mutt trépignait de curiosité. Qu'est-ce que les Ughas avaient bien pu dissimuler à l'intérieur de la pyramide ? À en juger par le mécanisme de verrouillage complexe et le piège de l'escalier, ce devait être quelque chose de précieux.

Tout en marchant, Mutt capta une odeur de brûlé qui s'amplifiait à chaque pas. Ce n'était pas l'odeur plaisante d'un feu de bois ; elle ressemblait plutôt à celle de son blouson la fois, où il en avait accidentellement cramé le cuir avec une cigarette.

Mutt jeta un coup d'œil aux autres. Sa mère fronçait le nez. Eux aussi, ils avaient senti.

En atteignant le bout du couloir, Jones fit signe à ses compagnons de rester en arrière pendant qu'il prenait la tête du groupe. Il continua à avancer prudemment. Mutt lui emboîta le pas sans chercher à le dépasser. Après tout, le vieux devait savoir ce qu'il faisait.

La chambre souterraine avait la forme d'un demi-cercle. Dans le mur du fond se découpait une double porte de métal rouge, dont les battants immenses semblaient avoir été taillés dans un seul bloc de minerai.

Mutt était à peine entré qu'il repéra la source de l'odeur de brûlé. Des rangées de cadavres desséchés, disposés en demi-cercles

concentriques face à la porte, emplissaient presque toute la pièce. Ils se tenaient debout, dans différentes poses de terreur et d'agonie. Mais le pire, c'était qu'on avait calciné leur tête, révélant des crânes noircis et grimaçants.

Ils ressemblaient à des bougies consumées.

Pris de nausée, Mutt déglutit et se concentra pour ne pas vomir.

Jones, en revanche, ne semblait pas ébranlé le moins du monde. Mû par la curiosité, il se rapprocha. Et Mutt, qui voulait rester près de lui, n'eut pas d'autre choix que de le suivre.

Jones se dirigea vers l'un des cadavres. Celui-ci portait une armure de bronze d'aspect romain, mais à l'intérieur, son corps n'était plus qu'une coquille momifiée. Et comme tous les autres, son crâne avait été brûlé jusqu'à l'os.

Pendant que le reste de leur groupe entraît prudemment, Jones se pencha vers le crâne du guerrier romain. Les pires brûlures semblaient se concentrer autour des yeux. Même les orbites s'étaient consumées, donnant un aspect perpétuellement surpris au cadavre.

Mutt frissonna et détourna la tête.

Il vit Mac se faufiler entre les corps debout, s'arrêtant pour étudier au passage leurs anneaux en or et leurs bracelets incrustés de bijoux. Il soupçonna que quelques-uns des bijoux ne tarderaient pas à disparaître.

Un peu plus loin, sa mère se tenait délibérément à l'écart des cadavres. Elle rasait les murs, où se découpaient des centaines de niches bourrées d'antiquités : gobelets et épées, casques et *coiffes*, tablettes gravées et outils de pierre.

Mutt tourna lentement sur lui-même.

À mieux y regarder, les corps portaient toutes sortes de vêtements, issus de différentes époques et de différentes parties du monde. On aurait dit les invités d'un macabre bal masqué. Parmi eux, Mutt repéra des Vikings avec leur casque cornu, des soldats de l'Antiquité à l'armure cabossée et des chevaliers au plastron étincelant. Il y avait également des hommes en robe, en pagne ou en habits de cérémonie – et même deux samouraïs en tenue complète.

Mais tous présentaient un point commun.

— Ils sont brûlés. (Mutt avait besoin de rompre le silence oppressant, de comprendre le spectacle atroce qui s'offrait à ses yeux.) Tous jusqu'au dernier. Pourquoi ?

— Bonne question. (Jones se redressa et continua à se déplacer parmi les corps. Il désigna les niches.) Il y a ici des artefacts de toutes les ères de l'histoire humaine : macédonienne, sumérienne...

Mutt se souvint de la tombe des conquistadors. Il revit le coffre de pièces d'or enseveli avec eux – des pièces de différentes époques, de différentes cultures. Il regarda autour de lui. Les conquistadors étaient certainement passés par ici.

— Et ils ont trouvé le filon, marmonna-t-il.

Jones ne l'entendit pas.

— ... étrusque, babylonienne..., énuméra-t-il en désignant divers objets.

Les yeux brillants de convoitise, Mac dévorait tous ces trésors archéologiques du regard.

— Il n'existe pas un conservateur de musée sur Terre qui ne vendrait son âme pour passer une journée ici.

— ... âge de pierre, préhistoire, poursuivit Jones sur un ton plein d'émerveillement et de respect.

L'expression de Mac se fit avide.

— Des dizaines, des centaines de conservateurs.

Jones s'interrompit enfin. Une idée venait de lui traverser l'esprit. Il pivota vers Mutt et les autres.

— Ces gens devaient être des collectionneurs... Peut-être des archéologues, eux aussi ! (Il reporta son attention sur les portes massives.) Mais qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ?

Pendant tout cet échange, un seul membre de leur groupe n'avait manifesté aucun intérêt envers les artefacts. Oxley se tenait à l'entrée de la pièce, tremblant de la tête aux pieds, une expression désespérée sur son visage.

Mutt remarqua enfin sa détresse.

— Ox, mon vieux, qu'est-ce qui ne va pas ?

Comme délivré de l'emprise d'un sort, le professeur s'avança. Il tenait le sac en toile de jute au bout de ses bras tendus. Le sac tomba sur le sol, révélant le crâne de cristal. Oxley l'enjamba sans un regard et se dirigea droit vers la porte.

Dans ses mains, le crâne se mit à briller. À chaque pas qu'il faisait, l'air semblait frissonner autour de la relique. Puis un phénomène étrange se produisit. Des grains de sable rouge commencèrent à se soulever, à voler vers le crâne et à se plaquer contre sa surface. Ils provenaient du sol, mais aussi des murs.

— Du minerai de fer, commenta Jones.

Oxley continua à marcher. Tandis qu'il se rapprochait de l'immense double porte, d'autres particules métalliques recouvrirent le crâne. Petit à petit, elles formèrent des couches qui se superposèrent les unes aux autres. C'était comme une dissection inversée, comme si la chair disparue se reconstituait sur l'ossature de cristal.

Le temps qu'Oxley atteigne la porte, les particules avaient modelé une tête grossière. Mutt la reconnut : c'était celle qu'il avait vue sur une des peintures, dans le tunnel d'accès à la vallée.

Autrement dit, il s'agissait d'un des visiteurs.

Oxley s'immobilisa devant les portes et leva le crâne. Les compagnons attendirent en retenant leur souffle. Mais rien ne se produisit.

Mutt se remit à respirer et formula à voix haute la question qu'ils se posaient tous :

— Comment ça s'ouvre ?



Indy faisait les cent pas devant la porte métallique.

Derrière lui, les autres attendaient. Les deux battants ne portaient ni marque distinctive, ni inscription, ni même un simple ornement. Ils étaient aussi indéchiffrables que le visage de pierre sculpté dans la falaise.

Il devait pourtant y avoir un moyen de les ouvrir.

Les compagnons avaient essayé de les pousser en unissant leurs forces. Mac avait même ramassé une épée et tenté de s'en servir comme levier, en l'introduisant dans la fente. Mais tous leurs efforts étaient demeurés vains. La porte était tout simplement trop massive. Comme avec – obélisque, ils devaient trouver une autre méthode pour la déverrouiller.

Tournant le dos aux battants, Indy étudia la disposition de la pièce. D'abord, les corps. Il était à peu près certain que tous ces gens étaient morts ailleurs et que les Ughas les avaient seulement disposés là – peut-être pour servir de mise en garde aux intrus qui envisageraient d'ouvrir la porte.

Projetant son regard plus loin, il scruta les niches dans le mur du fond. Aucune d'elles ne se trouvait à plus d'un mètre vingt du sol – la taille idéale pour les minuscules guerriers ughas.

Une minute...

Indy se souvenait d'une chose qu'il avait remarquée un peu plus tôt. Il pivota. Il était tellement concentré sur la porte qu'il avait failli l'oublier. Sur la droite des battants massifs se découpait une unique

niche – vide. Il s'en approcha et, tendant les bras au-dessus de sa tête, estima qu'elle se trouvait à plus de deux mètres cinquante du sol. Autrement dit, elle était beaucoup trop haute pour un Ugha.

Mais pas pour quelqu'un d'autre.

— Ils étaient très grands, marmonna Indy en se souvenant des peintures dans le tunnel et de la façon dont les visiteurs y surplombaient les Ughas.

Tout en se frottant le menton, il se remémora le cimetière de Chauchilla. L'entrée secrète de la crypte des conquistadors était gardée par un crâne situé dans une niche. Même le crâne de cristal avait été dissimulé dans un trou derrière le corps d'Orellana.

Était-ce la réponse qu'il cherchait ?

Indy se dirigea vers Oxley et se pencha pour regarder dans ses yeux. L'inquiétude et la peur se lisaient sur le visage de son vieil ami. Gentiment, Indy tendit les mains et les posa des deux côtés du crâne de cristal. Les particules de minerai de fer s'enfoncèrent sous la pression de ses doigts ainsi que des tissus vivants.

— Je vais le rendre, dit-il à Oxley d'une voix douce. Mais avant, je voudrais essayer quelque chose.

Le professeur tremblait toujours de la tête aux pieds ; pourtant, il lâcha la relique.

— Henry Jones Junior.

— C'est ça, Ox. (Indy recula vers le mur et fit signe à Mutt). Fais-moi la courte échelle, gamin.

Mutt s'approcha en trotinant et entrelaça ses doigts. Il jeta un coup d'œil au crâne, puis à la niche.

— Chauchilla ? demanda-t-il simplement.

Indy haussa les sourcils de surprise. Il ne put dissimuler l'étincelle de fierté qui embrasa sa poitrine.

— Tout juste, gamin.

Plaçant son pied dans l'étrier formé par les mains de Mutt, il se hissa jusqu'à la niche. Lorsqu'il fut assez haut, il déposa le crâne dans la cavité, le visage tourné vers le fond – dans la direction où Oxley l'avait tenu. La relique rentrait parfaitement, comme dans un moule.

Un instant avant de se laisser retomber, Indy remarqua un éclair de lumière rouge qui semblait faire le tour du crâne. Les mots « scan rétinien » s'imposèrent à son esprit. Presque aussitôt, le crâne se mit à briller – d'abord très doucement, puis de plus en plus intensément au travers des particules de minéral.

Indy et Mutt reculèrent.

— Qu'est-ce qui... ? commença le jeune homme.

Soudain, les particules volèrent au loin, comme si elles avaient été projetées par une explosion silencieuse. Au même moment, un grondement sourd s'éleva de la porte.

— Du magnétisme inversé ! s'exclama Indy en époussetant ses épaules.

Il fit signe aux autres de s'écarter tandis que les battants commençaient à s'ouvrir.

À travers l'entrebâillement, une lumière aveuglante jaillit dans la pièce semi-circulaire.

— Reculez ! hurla Indy.

La porte continua à s'ouvrir en grondant, et la lumière à se déverser par la fente qui s'agrandissait entre les deux battants. Indy se protégea les yeux pour ne pas être ébloui ; du coup, il ne put distinguer ce qui se tenait au-delà du seuil. Tel un papillon irrésistiblement attiré par une flamme, il se rapprocha.

— Indy ! appela Marion.

— Je sais : « sois prudent » !

— Non : attends-moi !

Baigné par la radiance aveuglante, Indy sentit une main se glisser dans la sienne. *Marion*.

Les autres se massèrent derrière eux.

Les battants finirent de s'ouvrir et s'immobilisèrent. Alors, Indy vit ce qui les attendait.

— Mutt, il vaudrait mieux commencer par récupérer le crâne.

Un instant plus tard, Indy rendait la relique à Oxley. Le professeur était, depuis le début, le gardien et le protecteur du crâne ; il était juste que ce soit lui qui l'emmène jusqu'au bout.

Enfin prêts, les compagnons franchirent le seuil ensemble.

La salle qui s'étendait au-delà de la porte métallique était parfaitement circulaire. Dans ses murs de pierre se découpèrent une multitude d'alcôves et de niches contenant des objets religieux : des totems sculptés, des icônes de fertilité, des urnes de pierre, des chapelets de perles polies, des figurines de bronze, des tambours d'os. Tous des symboles de vénération.

Et aucun doute n'était possible quant aux destinataires de cette vénération.

Sur un niveau supérieur qui faisait tout le tour de la pièce se dressaient treize trônes immenses, couverts de serpents sculptés. Des corps étaient assis là, le dos bien droit et la tête haute. Chacun deux devait mesurer environ deux mètres dix. Leur chair desséchée avait pris la texture du cuir sur leurs os. S'ils avaient un jour porté des vêtements, ceux-ci étaient tombés en poussière depuis longtemps. Ils n'arboraient pas de couronne, mais même sans cela, leur crâne allongé était bien assez imposant.

Oxley s'avança en parlant au crâne qu'il tenait dans ses mains.

— Ta longue attente touche à sa fin.

Indy remarqua que l'un des treize corps différait des autres par un léger détail : il n'avait pas de tête.

Mutt suivit la direction du regard d'Indy.

— Laisse-moi deviner. C'est le sien.

Lentement, Oxley se dirigea vers le cadavre sans tête. Ils avaient atteint leur but.

Alors, une voix résonna comme une détonation.

— NE BOUGEZ PLUS !



L'expression atterrée du docteur Jones procura un immense plaisir à Irina Spalko.

Accompagnée par son lieutenant et par deux autres soldats, la jeune femme franchit le seuil de la salle circulaire. Sa main était posée sur le pommeau de sa rapière, tandis que ses hommes braquaient leurs Kalashnikov sur les autres occupants de la pièce.

Elle adressa un sourire inquiétant à son adversaire.

— Docteur Jones, je dois vous remercier d'avoir découvert le chemin de cette vallée et déverrouillé les secrets d'Akator, mais à présent, mieux vaut laisser des esprits expérimentés prendre le relais.

— Comment nous avez-vous retrouvés ? interrogea Jones, stupéfait.

En guise de réponse, Irina tendit un bras, paume ouverte vers le haut. Pendant quelques secondes, personne ne bougea. Puis George McHale se détacha lentement du groupe des explorateurs. Traînant les pieds tel un chien penaud, il vint déposer une petite boîte noire dans la main d'Irina.

— Un émetteur, expliqua la jeune femme. Nous avons suivi son signal. Parfois, la technologie peut aussi être utile.

— Je suis désolé, Indiana, dit McHale.

Jones soupira et appuya une paume sur son front.

— Tu veux bien te décider, Mac ?

L'air tout aussi exaspéré, Marion Ravenwood secoua la tête.

— Ce type commence vraiment à me fatiguer.

Jones détailla McHale d'un regard sévère.

— Si j'ai bien compris, tu es un agent triple ?

— Non. J'ai juste menti en disant que j'étais un agent double.

Jones leva les yeux au ciel.

Lasse de cet échange, Irina se dirigea vers le professeur Oxley. Elle ne voulait pas de mal à ce pauvre fou ; aussi lui prit-elle le crâne des mains avec douceur. C'était facile d'être généreuse quand on venait de remporter une victoire aussi éclatante.

— Ne vous inquiétez pas, Marion, entendit-elle McHale dire derrière elle. Vous pouvez venir avec nous. Les trésors qui...

Il fut interrompu par un rire dur.

— Dans tes rêves, gros lard !

Ignorant leurs enfantillages, Irina leva le crâne. C'était la seule chose qui comptait. Elle tourna ses orbites vides vers elle. À présent qu'elle se trouvait ici, il allait sûrement accepter de communiquer avec elle !

— Parle ! lui ordonna-t-elle. Parle-moi !

Le crâne vibra entre ses paumes et tiédit comme s'il n'était pas fait de cristal, mais de chair vivante. Il se passait quelque chose.

Enfin !

Le cœur d'Irina battait la chamade, mais elle s'exhorta au calme.

Une lueur sourde se répandit à travers le crâne depuis une graine d'opalescence située dans ses profondeurs. Irina leva le crâne plus haut. Tandis que la lumière s'intensifiait, une pression crût à l'intérieur de sa tête, comme si elle était en train d'explorer des bas-fonds marins.

Elle ne chercha pas à lutter. Toute résistance contre une telle force pouvait entraîner des dommages cérébraux permanents – elle en avait déjà eu la preuve. Pour survivre à une lame de fond, il ne faut surtout pas essayer d'aller contre elle.

Tandis qu'elle se forçait à se détendre dans la lumière qui avait envahi son champ de vision, Irina commença à comprendre. Un ordre silencieux lui fit lever la tête et balayer les trônes du regard.

— Ils auraient pu rentrer chez eux, lança-t-elle à voix haute. Pourtant, ils sont toujours là. D'autres sont venus les chercher – les éclaireurs plus petits.

Elle se représenta la momie dérobée dans le hangar 51.

— Mais les douze sont restés cachés ici, et ils ont continué à attendre le retour du treizième.

Entre ses paumes, le crâne brillait d'un éclat de plus en plus vif.

— Ils fonctionnent comme un essaim d'abeilles. Ils ont une conscience collective – un seul esprit partagé par treize corps. Ensemble, ils sont bien plus puissants qu'ils ne pourraient jamais l'être séparément.

Sans qu'elle le leur ait ordonné, ses pieds se dirigèrent vers les marches qui conduisaient au corps sans tête. Sa voix se fit sèche comme un coup de fouet.

— Imaginez ce qu'ils vont nous raconter !

— Je ne peux pas.

Ces paroles négatives, prononcées par le docteur Jones, brisèrent la transe d'Irina. L'Américain fit un large geste.

— Les humains qui ont construit ce temple ne pouvaient pas. Et vous ne pouvez pas non plus.

Une telle étroitesse d'esprit fit froncer les sourcils à Irina.

— La foi, docteur Jones, est une bénédiction que vous n'avez pas reçue. Toutes mes condoléances.

Reportant son attention sur la tâche en cours, elle gravit les marches qui conduisaient au niveau supérieur – là où était sa place.

— Oh, j'ai la foi, ma petite dame, répliqua Jones. C'est bien pour ça que je reste ici.

Irina atteignit la marche du haut, celle qui était située juste sous le trône. Elle tendit le crâne vers le corps assis face à elle. Entre ses paumes, elle sentit un feu enfler brusquement à l'intérieur du cristal. Au moment où elle allait lâcher prise pour ne pas se brûler, le crâne s'arracha à ses mains, vola dans les airs et alla se poser sur les épaules du treizième corps.

Tous les occupants de la pièce retinrent leur souffle. Aucun d'eux ne pipa mot.

Un grondement sourd naquit sous leurs pieds. Comme il enflait rapidement, les murs et le sol se mirent à trembler. Sur un côté, un vase

tomba par terre et se brisa. D'autres objets vacillèrent dans leur niche.

Ne comprenant pas ce qui se passait, Irina redescendit l'escalier et battit en retraite vers le centre de la pièce.

Sur leur trône, les corps se mirent à vibrer. De plus en plus vite. Leurs contours se brouillèrent. Sous les yeux d'Irina, leur chair momifiée tomba en poussière, révélant les os tapis dessous.

Des os qui n'avaient rien d'ordinaire.

La vibration ralentit et s'interrompit. Alors, tous purent voir ce qui s'était caché sous la peau racornie des créatures. Sur les trônes étaient assis treize squelettes en cristal d'une perfection éblouissante. Des squelettes vivants. Un fluide visqueux, mi-lumière, mi-liquide, coulait à travers leurs os transparents.

Irina sentait toujours l'étrange pression à l'intérieur de son crâne. Elle était encore reliée à la conscience collective. Et sa compréhension croissait en même temps que la pression. Elle poussa un gémissement de terreur et d'extase mêlées. Elle savait ce qui était en train de se passer.

— Ils se réveillent !



Indy profita de l'agitation pour se rapprocher.

Au niveau supérieur, le corps auquel Spalko venait de rendre son crâne remua. Ses os frémirent telles les ailes d'un colibri. De la vibration naquit de la chair qui recouvrit son squelette – de la chair molle et vivante, avec des yeux qui pouvaient voir et des mains capables de bouger. En quelques secondes, son corps se reconstitua à partir de rien.

Abasourdi, Indy scruta le visage qu'ils étaient les premiers humains à contempler depuis des siècles. Et l'apparition sembla lui rendre son regard, l'étudier avec tout autant d'attention. Une douce sagesse brillait dans ses grands yeux – avec quelque chose d'autre qui glaça le sang d'Indy dans ses veines.

Quelque chose d'étranger à ce monde.

Sur le côté, Oxley avait observé toute la scène sans ciller. Soudain, il se mit à parler, très vite et à voix basse – mais pas en anglais. Incrédule, Indy lui fit face pour mieux l'écouter.

— C'est du maya, réalisa-t-il à voix haute. Il parle maya.

Irina Spalko leur jeta un coup d'œil intrigué.

— Que dit-il ?

Indy se pencha vers Oxley, mais il craignait de le toucher. Que se passait-il ? Il écouta son vieil ami s'exprimer avec une parfaite aisance dans une langue morte. Les mots se déversaient de sa bouche ainsi qu'un torrent en crue par une digue brisée.

Indy devinait la source de ce torrent. Par-dessus son épaule, il jeta un coup d'œil à la créature assise sur son trône. En retour, la créature le

fixa de ses yeux étranges.

Tous deux se reconnurent. Ils avaient déjà été en contact.

Lentement, la créature leva les mains, posant ses deux paumes blanches l'une contre l'autre, formant un angle à 45 degrés, de manière à former un X – puis elle leur imprima une légère rotation, inversant le sens du X.

Indy ne comprenait pas. Il se tourna vers Oxley pour que son vieil ami lui fournisse une explication, une interprétation. Il l'écouta attentivement et traduisit ses paroles.

— Il dit qu'il est reconnaissant... (Indy désigna le trône.) Enfin, il ou elle, je ne sais pas. Il veut nous faire un cadeau. Un énorme cadeau.

À quelques pas de là, Irina Spalko fit face au trône.

— Dites-moi tout ce que vous savez. (Elle était si déterminée que sa supplique sonna plutôt comme un ordre.) Je veux tout savoir. Il le faut !

La créature pivota vers elle.

Oxley continua à parler et Indy à traduire.

— Il vous entend, dit-il à la Russe avec une pointe de déception dans la voix.

Mutt avait suivi toute la conversation. Il fit un pas en avant.

— Ils vont vraiment nous révéler tout ce qu'ils savent ?

Il voulut dépasser Oxley, mais Indy le saisit par le coude et le repoussa en arrière.

— Reste là, petit génie.

Indy sentit les petits cheveux de sa nuque se hérissier. Il se redressa et regarda autour de lui. Les douze autres squelettes s'étaient mis à vibrer comme le premier. En quelques instants, leurs os de cristal se recouvrirent également de chair.

Un processus était en marche.

— J'ai comme un mauvais pressentiment, marmonna Indy.

Au pied du trône, Irina Spalko fixait la treizième créature d'un air hypnotisé.

Les yeux de toutes les apparitions se mirent à briller. Indy en eut la chair de poule. Il percevait le pouvoir qui circulait entre les treize

silhouettes assises : de l'énergie mentale pure, amplifiée au travers de treize crânes.

Marion rejoignit Indy et promena un regard à la ronde.

— Indy... Leurs yeux ! C'est si beau ! (Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers lui et vit qu'il l'étudiait. Elle grimaça.) Tu ne veux pas voir ça ?

Indy soutint son regard.

— J'ai déjà trouvé ce que je cherchais.

Le plancher se remit à trembler – plus violemment cette fois. La statuette d'un dieu de la fertilité, haute d'un peu moins d'un mètre, tomba de sa niche et heurta le plancher. L'appendice qui représentait sa fonction se brisa net.

Indy frémit tandis que les murs commençaient à se craqueler et à s'effriter, révélant leur extrême minceur. La fausse couche de pierre dissimulait une étrange surface lumineuse, argentée et métallique. Il se souvint du linceul dans lequel étaient enveloppées les momies des conquistadors. C'était la même matière, en plus épais et plus solide.

Mutt hoqueta en voyant des morceaux de plafond se détacher, exposant un dôme lisse.

— Que se passe-t-il ? Ils viennent de l'espace, c'est ça ?

Harold Oxley se tourna vers le gamin.

— En vérité ; Mutt, je pense que ce sont des êtres interdimensionnels, dit-il en hochant la tête comme si tout cela était parfaitement logique.

Indy en resta bouche bée de surprise. Les yeux de son vieil ami avaient retrouvé leur éclat et leur lucidité. Fronçant les sourcils, Oxley saisit le chapeau à plumes enfoncé sur sa tête, l'examina en grimaçant et le jeta au loin avec un frisson de dégoût.

Indy lui adressa un large sourire.

— C'est bon de te retrouver, Ox !

Toute tentative de prolonger la conversation fut étouffée dans l'œuf par le tremblement et les vibrations, qui avaient atteint une intensité fiévreuse. Autour d'eux, le plafond continuait à s'écrouler.

— Euh, Indy ? appela Marion. Il se passe quelque chose.

D'un doigt tendu, elle désignait le niveau supérieur. Indy sursauta en constatant que celui-ci bougeait.

Telle une roulette de Las Vegas géante, la plate-forme se mit à tourner – d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Bientôt, les trônes et leurs occupants se brouillèrent. Seule la lumière de leurs yeux demeura visible, formant une traînée continue autour de la circonférence de la pièce.

Un gémissement aigu, presque ultrasonique, s'éleva tandis que le rythme de rotation de la plate-forme s'accélérait. Un nuage scintillant et tourbillonnant se forma sous le dôme argenté du toit. Indy sentit une odeur d'ozone, pareille à celle qui plane dans l'air durant un orage.

Comme s'il avait lu dans son esprit, le nuage s'assombrit et se contracta peu à peu. Il se changea en un vortex d'un noir d'encre, vaguement menaçant. Les débris éparpillés sur la plate-forme flottèrent vers le plafond et se mirent à tourner sous le dôme, avant de se faire lentement aspirer par le cœur ténébreux du nuage.

Soudain, un pan de mur se détacha et s'envola. Indy frémit. Ce n'était pas bon signe.

— À terre ! hurla-t-il à ses compagnons.

Il força Marion à se coucher tandis que Mutt en faisait autant avec Oxley. Ensemble, ils se plaquèrent sur le sol.

Indy se tordit le cou pour jeter un coup d'œil vers le plafond. Il avait l'impression de regarder à l'intérieur d'une bonde.

Une bonde qui s'élargissait de seconde en seconde.

— C'est quoi, ce truc ? s'époumona Marion.

— Un chemin ! répondit Oxley, ébahi. Un portail.

— Un problème, acheva Indy à la place du professeur.

Il en avait assez vu. Profitant de ce que l'attention des soldats russes était tournée ailleurs, il désigna l'immense porte que plus personne ne gardait.

Les compagnons traversèrent la pièce à quatre pattes, puis s'élancèrent vers la sortie. Irina Spalko et ses hommes les ignorèrent. Toujours frappés de stupeur, ils fixaient le vortex comme s'ils étaient hypnotisés.

Tout en fuyant, Oxley ne cessait de regarder par-dessus son épaule. Inconsciemment, il ralentit et tourna la tête vers le trait de lumière qui faisait le tour de la pièce – la radiance d’une intelligence extraterrestre.

Indy se rembrunit. *Pas deux fois, mon vieux !* Saisissant Oxley par le coude, il l’entraîna de force hors de la salle circulaire.

Les quatre compagnons émergèrent dans l’antichambre et foncèrent à travers les corps à la tête calcinée, sans se soucier de les bousculer ou de les renverser sur leur passage.

— Des dimensions multiples ! babillait Oxley, tout excité. Une perspective fascinante, n’est-ce pas ? Mignon Thorne a écrit un essai très intéressant. Il s’est penché sur la notion de physique changeante...

— Ce n’est pas le moment, Ox !

— ... un peu comme des remous dans l’eau, avec des endroits chauds et d’autres froids. Vous voyez de quoi je parle ?

— On a un souci ! annonça Mutt, qui courait en tête.

Indy soupira.

Évidemment.



Dans la salle des trônes, Mac rampait à quatre pattes, ramassant tout ce qui brillait parmi les gravats : amulettes d'argent, pièces d'or, bijoux sertis de rubis. Il fourrait ses trouvailles dans ses poches en se disant qu'il les trierait plus tard. Ce n'était pas le moment de faire le difficile.

Il aperçut une minuscule statuette en or qui représentait un roi inca. À peine plus grande que son pouce, cette effigie antique devait valoir le prix d'une maison sur la plage de Brighton. Mais à l'instant où il tendait la main pour s'en saisir, la statuette décolla et s'envola brusquement vers le plafond.

Mac tenta de la rattraper – en vain. Il regarda ses rêves de résidence secondaire disparaître dans la gueule béante du vortex. Pour ajouter l'insulte au regret, sa montre fut arrachée à son poignet et également aspirée par le tourbillon.

Il baissa le bras et se plaqua hâtivement sur le sol. Tout autour de la pièce, d'autres objets en métal frémirent, oscillèrent et fusèrent vers le plafond. Mac comprit le message. Frottant son poignet endolori, il se traîna vers l'immense porte à double battant. L'heure était venue de tirer sa révérence.

En atteignant la sortie, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Encombré par une ceinture de munitions et des bottes ferrées, le lieutenant de Spalko venait de décoller. Il agitait désespérément bras et jambes, mais n'avait rien à quoi se raccrocher sinon de l'air.

Un de ses camarades tenta de le retenir. Le lieutenant était déjà hors de son atteinte – mais pas nécessairement hors de portée.

La rapière de Spalko jaillit de son fourreau. Tel un missile, elle fusa vers le plafond et transperça le ventre du soldat. Du sang se répandit hors de la blessure, formant une flaque qui resta suspendue dans les airs par le fer contenu dans l'hémoglobine. Soldat et épée tourbillonnèrent vers le plafond en laissant une traînée écarlate derrière eux.

L'instant d'après, le corps, la lame et le sang furent engloutis par le vortex.

Mac en avait vu plus qu'assez. Il se remit à ramper.

Un hurlement s'éleva dans son dos. Cette fois, il ne s'arrêta pas pour regarder : il imaginait très bien l'autre soldat en train de suivre le même chemin que son cher lieutenant.

Mais alors qu'il franchissait le seuil de la pièce, une voix poussa une exclamation si sonore qu'il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui.

Irina Spalko se tenait au centre de la pièce, baignée par la radiance des yeux tourbillonnants. Elle avait plaqué ses mains sur ses oreilles, et son visage brillait d'une lumière intérieure qui révélait presque les os de son crâne. Un cri d'extase et d'horreur mêlées s'échappait de ses lèvres.

— Je vois ! Je vois tout !

Indy courait en traînant Oxley derrière lui. Il rejoignit Mutt et Marion dans le long couloir bordé de roues à eau en bronze. Le gamin avait raison. Ce qui s'étendait devant eux pouvait certainement être qualifiés de « souci ».

Et même, de gros souci.

Le sol tremblait sous leurs pieds. Des explosions lointaines résonnaient dans les entrailles de la terre. Plus près d'eux, les turbines tournaient à une vitesse ahurissante. Des arcs électriques éblouissants, pareils à des feux de Saint-Elme courant le long des mâts d'un bateau, parcouraient les conduits de cuivre que les compagnons avaient suivis jusqu'à la salle des trônes. Leurs explosions scintillantes se déversaient en vagues depuis la pièce circulaire.

Tout en courant, Oxley développait à voix haute sa propre théorie sur ce qui se passait.

— Thorne les appelait des « bulles post-inflation ». Évidemment, cela présuppose une expansion universelle, et donc, des poches aléatoires de physique extrinsèque...

Au bout du couloir, le feu d'artifice se muait en tempête de foudre. Des arcs électriques claquaient comme des lanières de fouet. Peu impressionné par ce spectacle, Oxley se contenta de hausser la voix.

— ... Différentes réalités résident dans le même espace au même moment, sans avoir conscience les unes des autres. C'est assez simple, dans le fond.

La tempête de foudre palpitait de plus en plus dangereusement. L'air était chargé d'une odeur d'ozone. Les arcs électriques fusaient à travers le couloir, dessinant une toile d'araignée incendiaire et perpétuellement changeante. Tenter de passer au travers aurait été pur suicide.

— Il faut trouver une autre sortie ! cria Marion.

Un grondement de tonnerre força les compagnons à reculer tandis qu'un morceau du tunnel s'effondrait devant eux. La tempête de foudre leur fondit dessus, pulvérisant le plafond et les murs sur son passage.

— Demi-tour ! rugit Indy.

Ils firent volte-face et repartirent à toutes jambes dans la direction dont ils étaient venus. Les turbines tournaient aussi vite que des roues de Formule 1 crachant de l'électricité. Droit devant, une des roues à eau en bronze s'arracha à ses montants et roula vers les compagnons tandis que la foudre crépitait sur leurs talons. Ils étaient pris entre deux feux.

— Par ici ! hurla Indy en désignant un des tunnels perpendiculaires, qui s'enfonçait dans le dédale souterrain.

Les compagnons accélérèrent.

Mutt atteignit l'embranchement et tourna, entraînant Marion à sa suite.

Indy vit qu'Oxley et lui n'y arriveraient pas. Il tira le professeur sur le côté et tous deux se plaquèrent contre le mur, bras écartés, têtes tournées l'une vers l'autre.

Oxley fixa Indy tandis que la roue géante les dépassait en les manquant de moins de cinq centimètres.

— Et toi, Henry ? Quelle est ta théorie au sujet de ces êtres ?

Indy leva les yeux au ciel.

— Pas maintenant, Ox.

S'écartant du mur, il empoigna le professeur et se hâta de rattraper Mutt et Marion. Autour d'eux, des explosions de plus en plus violentes faisaient trembler les tunnels. Le complexe entier était en train de s'écrouler.

Ils devaient sortir de là – mais comment ?



Irina Spalko entendit un de ses soldats hurler – mais ce n'était qu'un bourdonnement de moustique à ses oreilles. Ça n'avait plus aucune importance. À présent, la jeune femme était au-delà de ces préoccupations triviales, tout entière concentrée sur des phénomènes supérieurs. Elle voyait des galaxies naître de la poussière et mourir dans un effondrement de ténèbres.

Irina écarquilla les yeux. Elle en voulait plus encore. La plate-forme tourbillonnait à une vitesse qui défiait l'entendement. Seuls les yeux lumineux des créatures demeuraient visibles. Leur éclat emplissait son crâne, accroissant la pression sur ses os. C'était une douleur exquise.

Irina inspirait par le nez et expirait par la bouche : une technique de méditation qu'elle avait apprise auprès des yogis, en Inde. Comme les moines du Népal, elle s'abandonnait au néant ; elle détendait tout son corps pour le rendre mou et réceptif. Elle ne luttait pas. Elle se laissait couler avec la lumière, acceptait sa gloire brûlante sans lui opposer la moindre résistance. Toute naissance était un traumatisme, un mal nécessaire qu'il fallait endurer. Irina serait la première humaine à traverser la barrière d'une nouvelle existence.

Et alors, elle saurait tout.

La pression continuait à augmenter, et il lui semblait que les sutures de son crâne cédaient peu à peu. Sa respiration se fit haletante. L'angle de sa vision se modifia et s'élargit, comme si elle planait quelques centimètres au-dessus de son propre corps. Pourtant, elle ne détacha pas son regard des yeux lumineux.

Elle vit un de ses hommes tituber à travers la pièce en se tenant la tête à deux mains. Se sentant peut-être observé, le soldat pivota vers elle sur ses jambes chancelantes. Un de ses bras se tendit à l'aveuglette. Sa bouche s'ouvrit en un cri silencieux, bien au-delà de la douleur. Du sang dégoulinait sur ses joues ; de la fumée s'élevait de ses orbites.

C'était une vision atroce. Pourtant, Irina ne ressentit aucune pitié. Cet homme n'était pas préparé, pas digne de contempler autant de gloire. Il avait lutté au lieu de s'incliner face aux vents solaires que soufflaient les yeux lumineux.

Le soldat se traîna jusqu'à Irina pour l'implorer ou la mettre en garde. Puis il bascula en avant – mort.

Mais jamais il ne toucha le sol. Au lieu de cela, il s'immobilisa à mi-hauteur, flottant au-dessus du sol. Puis son corps commença à s'élever dans les airs, attiré par le vortex. Irina fut surprise de voir un de ses propres bras se lever en même temps.

Le corps flasque se mit à tourner. Les yeux physiques d'Irina demeurèrent braqués sur ceux des créatures ; pourtant, sa vision élargie put suivre la trajectoire du soldat. Tournant son attention vers le haut, elle découvrit des ténèbres bouillonnantes comme celles qu'on ne trouve qu'au centre des étoiles mortes. Des ténèbres qui hurlaient avec la fureur glaciale de l'inconnu, de l'inimaginable.

Ce spectacle terrifiant aveugla sa nouvelle vision. Choquée, Irina retomba à l'intérieur de sa propre tête, au cœur de l'agonie qui faisait éclater les os de son crâne. Et comme elle revenait à elle, elle se retrouva face à face avec l'un des êtres venus d'ailleurs.

Celui-ci se tenait immobile, ses yeux flamboyants de feux galactiques. Comment était-il arrivé là ? Jamais Irina ne l'avait vu se lever de son trône.

À la périphérie de sa vision, la jeune femme remarqua également que la plate-forme avait cessé de tourner. Quelque chose était sur le point de se produire.

De la lumière continua à se déverser depuis les yeux de la créature à l'intérieur de ceux d'Irina, l'emplissant d'une compréhension aussi éblouissante que les feux galactiques et aussi douloureuse que la pression dans sa tête. Soudain, la vérité lui apparut. Cette illumination

n'était pas un cadeau. La créature tentait de la détruire en utilisant son savoir comme une arme.

Non !

D'une secousse mentale autant que physique, Irina s'arracha au brasier des yeux de la créature et tourna le dos à celle-ci. Mais derrière elle, elle découvrit une autre grande silhouette jaillie de nulle part, qui planta dans le sien son regard éclatant comme un millier de soleils.

NON !

Irina ne pouvait même pas cligner des paupières. Le flot de lumière maintenait ses yeux ouverts. Elle ne pouvait que pivoter...

... vers la créature qui se tenait sur sa gauche...

... celle qui était apparue sur sa droite...

... et les autres qui la cernaient de toutes parts.

ÇA SUFFIT !

Les créatures l'encerclaient. Épaule contre épaule, elles braquaient sur elle leurs treize paires d'yeux flamboyants.

— Recouvrez-les... Recouvrez-les..., hoqueta Irina, sachant au fond de son cœur qu'il ne restait personne d'autre dans la pièce.

La lumière et le savoir continuaient à la remplir comme un vase. De nouveau, ses perceptions s'élargirent. Ses tempes se mirent à palpiter. Une cascade d'énergie déferla sur les plis de son cerveau, cristallisant ses membranes dans son sillage. Tout ça pour faire d'elle un meilleur conducteur.

Rien ne pouvait endiguer cette marée montante.

Un babil extraterrestre se déversa des lèvres d'Irina – de plus en plus vite, comme si la jeune femme était remplie de mots et que ceux-ci débordaient.

Grâce à ses perceptions surhumaines, elle sentit ses tissus cérébraux durcir et se changer peu à peu en cristal. Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues.

Non, pas des larmes : du sang.

Ses perceptions s'élargirent encore. Comme un peu plus tôt, Irina se retrouva en train de flotter trente centimètres au-dessus d'elle-même. Elle se souvint des récits d'expériences de mort imminente – de la façon

dont les victimes avaient l'impression de sortir de leur corps et de se regarder du dessus. C'était exactement ce qui lui arrivait. Elle s'élevait de plus en plus haut, tournoyant sur elle-même en proie à une agonie incendiaire.

À présent, elle pouvait voir son propre visage. Du sang dégoulinait de ses yeux qui palpaient et fumaient. Elle regarda ses orbes noircir – elle les *regarda*. En contrebas, ses lèvres remuèrent pour pousser un cri horrifié.

— JE VOIS ENCORE !

Même si elle n'avait plus d'yeux, la lumière continuait à se déverser en elle.

Dans une dernière explosion, son cerveau se changea en cristal pur et renvoya tout le pouvoir dont il venait d'être imprégné. Des geysers de flammes jaillirent des orbites d'Irina – un feu si brûlant qu'il calcina les os de son visage autour de lui.

Le corps de la jeune femme s'écroula. Les liens qui la rattachaient encore à lui s'évanouirent aussi brusquement que la flamme d'une chandelle soufflée. Mais à l'instar du soldat, son cadavre ne toucha jamais le sol. Il s'éleva dans les airs comme pour la rejoindre. Ses bras morts se tendirent vers elle.

Avec un cri horrifié, Irina se détourna...

... et se retrouva face au chaudron bouillonnant d'énergie ténébreuse, de dimensions impossibles, de néant qui l'attendait.

Poursuivie par son propre cadavre, elle fusa vers le vortex.

Et disparut à l'intérieur.



58

Alimenté par des forces inférieures à la lisière de l'univers, sustenté par la vibration des atomes, le vortex enfle. Il s'étend le long de plans elliptiques qui brisent les dimensions ; il consume toute matière sur son passage. Au plus profond de son cœur, des énergies ténébreuses et de la matière sombre bouillonnent, se préparant pour l'inévitable.

Mais avant que l'inévitable puisse se produire, le vortex doit encore gagner en force.

Et pour gagner en force, il a besoin de se nourrir.



Mac sentait quelque chose qui le suivait. C'était comme un picotement dans sa nuque.

Le cœur battant la chamade, il accéléra et s'engagea dans un nouveau couloir. Des explosions ébranlaient le sol sous ses pieds. Des détonations étouffées résonnaient beaucoup plus bas encore. L'air lui-même semblait chargé d'électricité. Mac avait l'impression de courir à travers l'œil d'un cyclone. Ses yeux ne décelaient rien de menaçant, mais il savait que quelque chose le pourchassait, le traquait.

Et il devait admettre un fait regrettable : il était totalement perdu.

Alors, il accéléra encore. Il ne voyait pas quoi faire d'autre.

Comme il déboulait dans un couloir plus long que les autres, des fissures commencèrent à apparaître autour de lui, filant dans le même sens, fendillant les murs, le sol et le plafond. Il lui semblait courir sur une couche de glace trop mince qui cédait sous son poids.

Un grincement particulièrement sonore résonna derrière lui. Par-dessus son épaule, il vit une ombre s'engouffrer dans le couloir qu'il suivait. Il cligna des yeux. Impossible de se focaliser dessus. *Ce doit être une illusion d'optique*, songea Mac. Et il s'en désintéressa.

Pourtant, ses jambes qui avaient ralenti recommencèrent à s'agiter plus vite.

Devant lui, le passage s'achevait sur un carrefour en T. Une silhouette familière traversa l'intersection, retenant son chapeau d'une main.

Merveilleux. Si quelqu'un pouvait trouver la sortie, c'était bien Indiana Jones.

Indy courait à perdre haleine. Mais la distance ne cessait de grandir entre lui et ses compagnons. Sa hanche lui faisait mal. Même Oxley se débrouillait mieux que lui. Au loin, Mutt et Marion disparurent à l'angle d'un nouveau couloir. Foutus coins ; qu'est-ce qu'ils pouvaient être nombreux dans ce dédale...

Une énorme secousse agita le sol. Surpris, Indy trébucha et mit un genou en terre. Des échos de cris se répercutèrent devant lui. Le vortex était en train de faire écrouler les fondations d'Akator. Si ça continuait ainsi, toute la cité allait leur tomber sur la tête. Leur seul espoir était de trouver une sortie avant que le grand effondrement se produise.

Bien décidé à survivre, Indy se redressa et se remit en route. Il venait juste de retrouver Marion et de se découvrir un fils. Il était hors de question qu'il les perde une nouvelle fois. Mais avant qu'il puisse faire deux pas, une main s'abattit sur son épaule, lui fichant une trouille bleue.

— On a réussi, Indiana ! s'écria une voix familière.

Indy poussa un grognement intérieur. *C'est une blague, j'espère ?* Il n'aurait pourtant pas dû être surpris.

— Histoire de rats et de navire qui coule, marmonna-t-il en jetant un coup d'œil peu amène à Mac.

Depuis quelques minutes déjà, il priait pour qu'on lui envoie un miracle. Et cela n'en était définitivement pas un. Mais il se sentait trop las pour faire autre chose que foudroyer le traître du regard.

Tout de même, il lui avait déjà cassé le nez deux fois, et ne disait-on pas « jamais deux sans trois » ?

Alors qu'il armait son bras, Mac leva une main apaisante.

— Attends ! Tu sais que j'étais avec vous tout le long, pas vrai ?

Indy n'en croyait pas un mot, mais il baissa quand même le bras. À quoi bon ?

— Tu es toujours du côté de celui qui se tient devant toi, hein, Mac ?

L'Anglais sourit sans la moindre trace de honte ou de regret. Il n'avait jamais été du genre à se battre à la loyale, et Indy l'avait toujours su. Il

avait un faible pour les canailles. Et puis, malgré ses récentes trahisons, Mac lui avait bel et bien sauvé la vie plusieurs fois au fil des ans.

Avec un soupir, il capitula.

— Viens, Mac. Fichons le camp d'ici.

Pendant une minute, ils coururent en silence, comme au bon vieux temps. Indy commença même à distancer son compagnon, ce qui fit du bien à son ego meurtri.

— Indy ? appela Mac d'une voix étrange.

Il se retourna. L'Anglais avait cessé de le suivre. Il se tenait un pied devant l'autre, penché en avant mais incapable de bouger. L'effort rougissait son visage aux yeux écarquillés de panique. Derrière lui, des ténèbres bouillonnaient à l'entrée du couloir, tourbillonnant d'énergies gravitationnelles.

Le vortex les avait trouvés.

À présent, Indy aussi sentait sa force – comme un vent de face qui aurait essayé de le pousser en arrière.

Quelques pas plus loin, Mac luttait contre cette force. Il tendait les bras vers Indy, cherchant quelque chose auquel se raccrocher. Indy remarqua que son blouson était figé en l'air, comme si une main invisible essayait de le retenir en tirant dessus. Par l'ouverture d'une des poches gonflées à craquer, il aperçut un éclat doré. Alors, il comprit ce qui immobilisait son vieil ami.

— Mac ! Débarrasse-toi de ton métal !

Les ténèbres se rapprochaient tel un tourbillon d'encre. Les pierres mal scellées vibraient et roulaient vers sa gueule béante. Des fissures craquelaient le sol comme pour se précipiter à leur suite. Au bout du couloir, les murs commençaient à onduler et à s'écrouler, aspirés par le goulet noir.

Plus près, la couture d'une des poches de Mac céda. Une cascade d'or et de bijoux fusa à l'horizontale vers le vortex. L'Anglais tenta de les retenir.

— Mac ! tonna Indy.

Son ami prit conscience de sa stupidité et reporta son attention sur lui.

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'essayer, dit-il avec une grimace penaude.

Puis une de ses jambes, tirée en arrière par le butin qui gonflait sa poche de pantalon, céda sous lui. Il tomba lourdement sur le ventre et commença à glisser en arrière. Ses mains griffèrent le sol de pierre lisse sans y trouver aucune prise.

— Indy !

Malgré son appel à l'aide, Mac savait qu'il était fichu.

Le tourbillon palpitait d'énergies sombres et redoutables. Luttant contre l'aspiration, Mac bascula sur le dos et tenta de freiner avec ses pieds. Non seulement il ne ralentit pas, mais il lui sembla même qu'il accélérât. Les pierres qui fusaient autour de lui ne roulaient plus : elles volaient. Le long des murs, les fissures se propageaient ainsi que des éclairs.

Mac essaya de se retenir avec ses mains et ses talons, mais il continua à glisser. Personne ne pouvait résister à une telle attraction.

« SCH-LAK ! »

Quelque chose mordit dans la chair de son avant-bras. Mac leva les yeux. Une lanière de cuir était enroulée serré autour de son poignet. Basculant de nouveau sur le ventre, il saisit l'extrémité du fouet avec les doigts de son bras captif.

La lanière tendue comme un câble d'acier conduisait à une silhouette qui se tenait plus loin dans le tunnel, les jambes largement écartées et le dos arc-bouté tel un pêcheur qui vient de harponner un marlin.

Ce bon vieil Indiana.

Puis Indy commença à glisser sur le sol, entraîné par le poids de Mac. Il tendit son bras libre et se raccrocha à un pilier, les immobilisant tous deux – mais pour combien de temps ?

Mac lisait la tension sur le visage de son ami. Le corps d'Indy était étiré comme sur un chevalet de torture. Derrière les pieds de Mac, l'abysse béait avec l'avidité insatiable d'une étoile mourante. Le vortex progressait impitoyablement, et à chaque seconde la pression enflait.

Mac accepta la vérité.

— Il faut que tu me lâches, vieux frère ! cria-t-il.

— Allons, Mac ! répliqua Indy d'une voix pareille à une corde de violon trop tendue. Nous avons survécu à pire que ça !

— Non, Indy. Pas cette fois.

— Il y a toujours un moyen de s'en sortir, Mac ! protesta Indy, lui renvoyant ses propres paroles.

— Pas quand on arrive à la fin, mon ami...

Les ténèbres l'appelaient. Elles étaient le reflet de son propre cœur. De son vivant, il avait été un mauvais ami pour Indy. Dans la mort, peut-être se rachèterait-il.

Mac lâcha le fouet et, de sa main libre, entreprit de dérouler la lanière qui enserrait son poignet.

— Non ! hurla Indy.

Mac se sentit voler le long du couloir. Débarrassé de son poids, Indy tituba en arrière – en sécurité.

Bonne chance, mon vieil ami.

Parce qu'il n'avait rien d'autre à faire, Mac se détourna pour faire face aux ténèbres et à l'inconnu. Même s'il se savait perdu, un petit sourire grimaçant se forma sur ses lèvres.

Il avait des poches pleines d'or et le portait vers un nouveau monde s'ouvrait devant lui.

Voyons où ça va me mener !



Indy se releva maladroitement tandis que Mac disparaissait dans le vortex. Il fit un pas vers son ami, et cette courte distance lui suffit pour sentir la puissance de l'énergie noire se multiplier par dix. Non seulement elle attirait son corps, mais il l'entendait hurler en silence. C'était une force qui dépassait l'entendement, une force étrangère à ce monde.

Face à l'abysse ténébreux, Indy recula. Pas parce qu'il avait peur, mais à cause d'une simple certitude : plus personne ne pouvait sauver Mac. Pas cette fois.

Derrière lui, il entendit un cri à l'angle du couloir.

— Indyyyyy !

C'était Marion.

L'air semblait s'être changé en boue tiède qui coulait vers la gueule noire et béante du vortex. Un pas laborieux après l'autre, Indy s'arracha à l'attraction de ce dernier. Il la combattit de toute sa volonté, mû par son instinct de survie mais aussi par quelque chose de beaucoup plus important.

— Indyyyyy !

Pour la première fois de sa vie, il avait une raison de vivre – et aucun tourbillon dévoreur de mondes n'allait l'en empêcher.

À chaque pas en arrière, il sentait l'attraction du vortex diminuer. Il pressa l'allure et manqua trébucher dans sa hâte de s'éloigner.

Au fond du passage, les murs s'affaissaient. Des craquelures monstrueuses se précipitaient vers lui tandis que la structure du

complexe souterrain oscillait au bord de l'effondrement.

Indy atteignit l'angle du couloir et s'engouffra dans le tunnel suivant, poursuivi par les crevasses sur les murs.

Un peu plus loin, il repéra Marion. Plantée au milieu d'un croisement, elle tendait un doigt vers le couloir perpendiculaire.

— Indy ! s'exclama-t-elle avec un soulagement mêlé de colère. Il était temps ! Par ici ! Je vois de la lumière !

Indy la rejoignit en courant. Il passa un bras autour de sa taille et fonça dans la direction qu'elle indiquait.

Ce tunnel-là avait été taillé dans du granit noir veiné de quartz cristallin. Mais alors qu'Indy et Marion s'y engouffraient, les veines s'élargirent jusqu'à recouvrir la totalité des murs, du sol et du plafond, changeant tout le passage en quartz pur.

À travers les surfaces translucides, Indy vit que de l'eau coulait derrière les murs – de l'eau turbulente, sous pression.

Il se représenta le réservoir géant qui surplombait la ville. Marion et lui devaient longer le canal d'alimentation principal du système d'aqueducs.

Soudain, le sol se cabra sous leurs pieds. Indy regarda derrière lui.

Au bout du couloir, les murs se fracturèrent. Les fissures se précipitèrent vers eux tels les doigts sombres du vortex cherchant à retenir ses proies qui s'enfuyaient.

— Bouge-toi, Jones ! rugit Marion.

— C'est toi le chef !

Ils accélérèrent.

Dans leur dos résonnèrent des grincements sonores et des grondements sourds. De la pierre se brisa et fut pulvérisée par d'étranges gravités contradictoires. Puis un nouveau bruit se mêla au vacarme.

Un bruit liquide.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Indy vit de l'eau jaillir par les fissures. Le bout du couloir céda et s'effondra avec une détonation étouffée. Un énorme bloc de quartz se détacha du plafond

et, telles les vannes d'une digue défoncée, s'abattit dans le passage au milieu d'un déluge écumant.

— Plus vite ! s'époumona Indy, prenant conscience du danger.

D'autres pans de mur s'écroulèrent dans leur sillage. Cette fois, Indy ne regarda pas – il se contenta de courir. Mais il entendait un écran d'eau se former derrière eux sous la pression du réservoir géant.

Comme Marion et lui franchissaient un virage, Indy aperçut enfin la source de la lumière. Ils ne devaient pas être loin d'une sortie ! Mutt et Oxley les attendaient là.

— Courez ! leur hurla Indy.

— Où ? répliqua Mutt.

Puis Indy vit la terreur écarquiller ses yeux. Le gamin recula précipitamment. Indy eut peur de se retourner.

En rejoignant Mutt et Oxley, il comprit deux choses. Il y avait bien une sortie. Mais elle se trouvait une trentaine de mètres plus haut, au sommet d'un puits abrupt.

Le conduit était inondé par la lumière du soleil. Et les fuyards n'avaient aucun moyen d'atteindre celle-ci.

À moins que...

Indy pivota à l'instant où un mur d'eau rugissant leur fonçait dessus.

— Accrochez-vous ! ordonna-t-il.

Les compagnons se pressèrent les uns contre les autres. Indy passa un bras autour de Marion, qui en fit autant avec Mutt, et tous trois agrippèrent Oxley.

Puis l'eau s'engouffra dans le puits, tourbillonnant autour d'eux, les soulevant de terre et les emportant à l'intérieur.

Indy avait sous-estimé la puissance du torrent. Ses compagnons et lui montaient de plus en plus vite, tournoyant, oscillant, suffoquant – ballottés en tous sens. Les parois défilaient à vive allure autour d'eux. De temps en temps, des débris les heurtaient. Indy vit même passer un squelette au crâne brûlé.

Puis, dans un éclair de lumière éblouissante, ils jaillirent du puits au sommet d'une colonne d'eau sous pression.

Le geyser s'écrasa sur le flanc d'une colline. Indy et les autres heurtèrent rudement le sol. Séparés par l'impact, ils roulèrent jusqu'au bas de la pente et s'immobilisèrent.

Indy se mit à quatre pattes. Dégoulinant et nauséeux, il était trop faible pour se lever. Ce fut tout juste s'il trouva la force de tendre la main pour saisir son chapeau et l'enfoncer sur sa tête.

Les compagnons avaient atterri sur un haut plateau, près de la crête qui encerclait la vallée. De là, ils surplombaient toute la ville.

Marion rampa vers Indy. Elle était trempée jusqu'aux os. Mutt l'imita – mais sur ses deux pieds. *Ah, la vigueur de la jeunesse !* Du moins le gamin avait-il la décence de tituber et de paraître sur le point de vomir.

Oxley gisait toujours là où il avait atterri, étourdi dans son poncho gorgé d'eau. Indy lui fit signe.

— Il faut que tu voies ça, Harold.

À contrecœur, Oxley se redressa et se traîna vers eux.

En contrebas, les ruines d'Akator occupaient toute la vallée. Le Grand Temple de pierre se dressait fièrement en leur centre. Pendant des millénaires, il avait résisté à l'usure du temps. Et maintenant...

Sous les yeux des compagnons, la pyramide se mit à tourner lentement sur sa base, telles les aiguilles d'une montre. Ses murs se fendirent sous la pression. Des blocs de pierre dégringolèrent.

Tandis que la rotation s'accélérait, la pyramide commença à s'effondrer sur elle-même. Et depuis le pivot qu'elle constituait, des fissures et des crevasses partirent en étoile pour ravager la métropole d'Akator. Indy les imagina se propager dans les entrailles de la terre et saper les fondations de la cité.

Petit à petit, le tourbillon s'élargit, et le fond de la vallée se mit à bouillonner comme de l'eau. Des maisons tombèrent en poussière ; des routes se tordirent et éclatèrent ; des statues antiques filèrent à travers le paysage, emportées par le mouvement.

Au centre, les restes du Grand Temple de pierre commencèrent à s'enfoncer dans le sol. Ils disparurent, laissant un trou béant derrière eux. Mais le fond de la vallée continua à s'agiter – de plus en plus vite

près du trou, assez lentement à l'extérieur. Bientôt, la cité tout entière fut entraînée par le tourbillon.

Indy fixa le gouffre dans lequel la pyramide s'était abîmée. Il savait ce qu'il contemplait : le nouveau visage du vortex, dont les forces gravitationnelles avaient atteint la surface. Toute la vallée s'était changée en une immense bonde qui aspirait son contenu vers les égouts de l'abysse.

— Regardez ! s'exclama Mutt.

Parce que sa vue était plus perçante que celle de ses compagnons, il l'avait repéré le premier.

Au centre du vortex apparut un éclair argenté. Lentement, il s'éleva dans les airs. La lumière du soleil se reflétait sur sa surface lisse, éblouissant les observateurs.

Il s'arrachait au sol telle une antithèse à la noirceur de l'abysse. Mais comme le vortex, il tournoyait, entraînant dans son sillage des débris souterrains et attirant vers lui ceux de la surface. Ainsi un morceau de serpent de pierre vint-il se joindre au champ d'astéroïdes qui l'entourait.

Le vaisseau prit de l'altitude. À présent, il surplombait les compagnons. Il était difficile de le regarder en face, et plus encore de déterminer sa forme exacte. Il semblait sphérique au centre, mais entouré d'anneaux lumineux changeants qui se déplaçaient le long d'axes horizontaux ou verticaux.

Sur la corniche, Indy se redressa et se rapprocha de Marion et d'Oxley. Tous fixaient le vaisseau tournoyant et son orbite de débris lorsque, en un clin d'œil, celui-ci parut s'aplatir sous leurs yeux, perdre une dimension et devenir aussi plat qu'une image. Comme il effectuait une dernière rotation, Indy ne put discerner qu'une ligne argentée brillante – le bord d'une photo. Puis même cela disparut.

Les débris en lévitation retombèrent lourdement. Le morceau de statue atterrit sur la corniche, bien droit, la tête de serpent tournée vers Indy et sa langue fourchue semblant le menacer. Apparemment, le cosmos avait le sens de l'humour.

Un craquement monstrueux se répercuta à travers la vallée. Indy pivota juste à temps pour voir se briser le mur du réservoir affaibli par

le passage du vortex. L'eau du lac s'en échappa telle une lame de fond et submergea la cité, la recouvrant jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune trace.

Oxley soupira.

— C'est comme si on avait effacé leurs empreintes avec un balai.

Tandis que l'eau bouillonnante s'apaisait en contrebas et que le soleil descendait vers l'horizon, Indy se traîna jusqu'à une portion de colline sèche et se laissa tomber par terre. Marion l'imita. Oxley s'assit sur un rocher. Seul Mutt demeura planté au bord de la corniche.

— Vous croyez qu'ils sont allés où ? demanda-t-il en levant un doigt vers le ciel. Là-haut ?

Oxley secoua la tête.

— Pas dans l'espace. Dans l'espace entre les espaces.

Il plaqua ses paumes l'une contre l'autre de manière à former un X, puis inversa leur position comme la créature l'avait fait.

Dans une autre dimension.

Indy prit la parole. Mais la question qui le turlupinait était d'ordre beaucoup plus pratique.

— Harold, comment as-tu réussi à franchir les gardes-squelettes dans le cimetière de Chauchilla, là où tu as trouvé le crâne ? Nous avons failli nous faire tuer !

— Mmmh ? Oh, j'y suis allé dans la journée, pendant qu'ils dormaient. Aucune personne saine d'esprit ne pillerait des tombes en plein jour.

Indy eut un sourire plein de respect.

— Je n'y aurais jamais pensé.

Mutt les rejoignit et s'assit à côté de sa mère.

— Je ne comprends pas. Pourquoi toutes ces légendes au sujet d'une cité en or massif ? Il n'y en avait pas tant que ça. Juste ce que d'autres avaient apporté avec eux.

Indy se remémora les pièces, les bijoux et les parures des cadavres. Mais les Ughas eux-mêmes n'arboraient ni bijoux ni métaux précieux.

— Erreur d'interprétation, devina-t-il. Le terme ugha pour « or » se traduit par « trésor ». Les Espagnols ont supposé que ça signifiait de l'or mais, en réalité, c'était du savoir. Tel était le véritable trésor des Ughas.

Marion toucha l'entaille sur la joue de Mutt, celle qu'il avait récoltée durant son duel contre Irina Spalko.

— Tu vas avoir une vilaine cicatrice.

Indy poussa un grognement. Tout son corps lui faisait mal.

— Sûrement la première d'une longue série, commenta-t-il.

Une main en visière, il tourna son regard vers l'ouest, où le soleil atteignait juste l'horizon. Fin de la journée. Il s'allongea dans la pente herbeuse et rabattit son chapeau sur ses yeux, prêt à faire un petit somme.

Marion se pencha vers lui et le dévisagea sous le bord de son Fedora. Il lui offrit l'ombre d'un sourire et étendit un bras sur le côté.

Viens là, chérie.

Elle rampa dans son étreinte, posa la tête sur son épaule et se blottit contre lui. Leurs deux chaleurs se fondirent alors qu'Indy la serrait encore plus fort. Ils s'emboîtaient parfaitement, comme s'ils avaient été coulés dans le même moule.

Mutt les toisa d'un air dégoûté – mais pas à cause de leur démonstration publique d'affection. Il agita un bras en direction des falaises.

— Vous comptez vraiment rester là sans rien faire ?

— La nuit tombe vite dans la jungle, gamin. On ne peut pas redescendre dans le noir.

— Moi, je pourrais, l'ancêtre.

Mutt se leva et se dirigea vers le bord de la corniche.

Indy repoussa son chapeau en arrière.

— Pourquoi tu ne restes pas avec nous, Junior ?

— Et toi, pourquoi tu n'es pas resté, *papa* ? répliqua Mutt sur un ton mordant.

Indy soupira et leva les yeux vers le ciel.

— Quelque part, j'entends rire un vieil homme.

Les sourcils froncés, Oxley se tourna vers Mutt et Indy.

— *Papa* ?



Comment ai-je pu oublier ?

Charles Stanforth, doyen de l'université Marshall, longeait d'un pas vif le couloir bordé de bureaux administratifs. Ses chaussures cirées claquaient sur les dalles de marbre. Nerveusement, il rajusta sa cravate et lissa sa veste de costume bleu marine. Jamais il ne pourrait se racheter pour l'impardonnable défaillance de sa mémoire.

Et justement ce jour-là !

Un peu plus loin dans le couloir, il aperçut un peintre accroupi près de la porte d'un des bureaux. L'ouvrier traçait des lettres sur le verre semi-opaque avec toute la délicatesse d'un artisan.

Comme il arrivait près de lui, Stanforth ralentit. Il lut le nom fraîchement inscrit sur la porte.

Professeur Henry Jones, Jr.

Le peintre achevait la dernière lettre de la seconde ligne.

Il jeta un coup d'œil interrogateur au doyen. Celui-ci lui fit signe de ne pas s'interrompre.

— Continuez, je vous en prie. Continuez.

Retournant à son travail, le peintre remplit la dernière lettre du bout de son pinceau, achevant l'inscription :

Doyen adjoint

Stanforth dissimula un sourire satisfait et poursuivit son chemin vers son propre bureau.

Une fois à l'intérieur, il prit quelques instants pour se ressaisir. Une photo du doyen précédent, Marcus Brody, était accrochée face à lui. Il toucha le cadre avec deux doigts.

— C'est toi qui devrais être là, Marcus. (Soupirant, il leva les yeux vers le plafond.) Et peut-être y es-tu, mon vieil ami. En tout cas, je l'espère.

Mais Stanforth avait son propre devoir à accomplir. Il fouilla les étagères de sa bibliothèque. La bible se trouvait sur la deuxième. Reliée de cuir usé, elle était aussi vieille que l'université elle-même. On racontait qu'Abraham Lincoln en personne avait prêté serment dessus quand il était devenu président. Mais surtout, elle avait appartenu à la famille Brody pendant des générations, jusqu'à ce que Marcus la lègue à l'université dans son testament.

La cérémonie ne pouvait pas commencer sans elle.

Bible à la main, Stanforth ressortit de son bureau aussi vite qu'il le put sans attenter à la bienséance. Qu'aurait-on dit si on avait vu le doyen courir à travers le campus en tenue du dimanche ?

Aussi lui fallut-il quelques minutes pour atteindre la chapelle de l'université. Celle-ci se dressait au milieu d'une pelouse verte. La brique grise de ses murs provenait de carrières locales, et ses vitraux scintillaient dans la lumière du soleil. Les cornouillers qui bordaient l'allée principale étaient déjà couverts de fleurs roses et blanches. Mais parce qu'il était en retard, Stanforth se dirigea vers la porte latérale.

En entrant, il découvrit que rien n'avait changé durant son absence. Le prêtre attendait toujours face à l'heureux couple – même si l'adjectif heureux ne s'appliquait peut-être que modérément à Henry, à en juger par le froncement de sourcils avec lequel il accueillit le retour de Stanforth.

Rasé de près et fraîchement étrillé, Henry portait un beau costume et un nœud papillon. À son côté, sa future épouse, Marion Ravenwood, resplendissait dans une simple robe blanche qui faisait ressortir ses beaux yeux bleus. Le dernier membre du petit groupe, qui se tenait à la droite d'Henry, portait lui aussi un beau costume – à l'élégance malheureusement gâchée par des bottes de moto éculées.

Les jeunes d'aujourd'hui...

— Il était temps, Charles, grommela Henry entre ses dents.

— Tu sais que Marcus n'aurait pas voulu qu'il en soit autrement, argumenta Stanforth en tendant la bible au prêtre.

L'impatience s'estompa des yeux d'Henry, qui acquiesça avec reconnaissance.

La question ainsi réglée et son devoir accompli, Stanforth regagna le banc où sa femme et ses deux enfants l'attendaient. Ils étaient arrivés la veille. Personne ne voulait manquer ce mariage, dont l'improbabilité avait attiré des invités depuis les quatre coins du monde.

Tous voulaient voir ça de leurs propres yeux : Indiana Jones passant enfin la bague au doigt d'une femme.

Stanforth s'assit à côté d'Harold Oxley qui, commentant ce délai, murmura :

— Ah, « combien de temps dans la vie humaine ne perdons-nous pas à attendre^[8] ? »

Indy avait attendu ce moment très longtemps – en fait, toute sa vie d'adulte.

Le prêtre ouvrit la bible et commença la cérémonie.

Par-dessus son épaule, Indy jeta un coup d'œil à tous les invités – famille et amis qu'il connaissait depuis toujours, lui semblait-il. Même le général Ross avait fait le voyage depuis le Nevada, avec sa tenue de cérémonie bleue et le sabre qui pendait sur sa hanche.

— ... mais c'est aussi une déclaration d'amour, disait le prêtre. J'aimerais vous lire ce que Paul écrivait sur l'amour dans une lettre aux Corinthiens, qui...

Les Corinthiens ? Indy savait tout sur les Corinthiens. Il les enseignait en cours. Et il n'avait plus la patience d'attendre. Pivotant, il attrapa Marion, l'attira contre lui et l'embrassa.

Elle eut un léger mouvement de recul – juste assez pour lui parler sans détacher ses lèvres des siennes.

— Jones, je ne crois pas que cette partie arrive avant la fin.

— La fin ? Chérie, je n'en suis qu'à réchauffement.

Il se pencha vers elle et l'embrassa plus profondément, en la serrant contre lui pour qu'elle comprenne que cette fois, il ne partirait plus. Il

entendit des rires dans la chapelle, mais n'y prêta pas attention. Sa place était là.

Enfin, il s'écarta et plongea son regard dans celui de Marion.

Les Espagnols pouvaient bien garder leur or et les Ughas tout leur savoir. Indy avait le seul trésor qu'il désirait.

— Bien joué, Henry ! s'exclama Oxley depuis son banc.

Indy grimaça et répondit : « Merci, Ox ! »... pile au même moment que Mutt.

Il foudroya le gamin du regard. *Une fois de plus, il y a deux Henry dans la famille...*

Mutt prit un air innocent, qui signifiait en substance : *Qu'est-ce que j'ai fait ?*

Indy leva les yeux vers le ciel. À présent, il en était certain : quelqu'un devait bien rigoler là-haut.

Mutt dut regarder sa mère embrasser Jones une seconde fois à la fin de la cérémonie.

Misère...

Mais au moins, elle était heureuse. Plus heureuse que dans n'importe lequel de ses souvenirs.

Enfin, les nouveaux époux rompirent leur étreinte et commencèrent à descendre l'allée au milieu des vivats et des applaudissements. Mutt attendit quelques instants avant de les suivre. Il regarda autour de lui, sentant l'âge de la chapelle, imaginant tous les dignitaires qui avaient foulé ce sol de leurs pieds avant lui. Au fil des siècles, l'université avait accueilli maints étudiants qui étaient devenus célèbres – pour de bonnes ou de mauvaises raisons. Dans le cas du docteur Jones, c'étaient certainement les deux.

Mutt secoua la tête. Et c'était lui, son père ?

Au bas de l'allée, les portes s'ouvrirent devant l'heureux couple. La brise vive de la Nouvelle-Angleterre s'engouffra dans la chapelle, éparpillant les pétales des fleurs qui garnissaient les bancs et faisant voler les manteaux accrochés près de l'entrée.

Un chapeau s'envola et roula au bord de l'allée. Mutt le bloqua avec sa botte et se pencha pour le ramasser. Il se redressa en époussetant le bord du vieux Fedora marron de Jones. Il l'étudia. Bien que tout cabossé, le couvre-chef avait tenu le coup.

Et il n'est pas si moche.

Peut-être que...

Mutt leva le Fedora et fit mine de le poser sur sa tête.

Mais avant que le chapeau ait touché un seul de ses cheveux gominés, une main jaillit et le lui arracha. Levant les yeux, Mutt vit Jones le foudroyer du regard.

Pas aujourd'hui, gamin.

Jones enfonça le chapeau sur sa tête, tourna les talons et redescendit l'allée. En atteignant la porte, il tendit un bras, et la mère de Mutt le prit.

Ensemble, ils s'éloignèrent sous le soleil.

Vers des horizons inconnus.

James Rollins est l'auteur best-seller de nombreux romans. Docteur vétérinaire, il officie dans son cabinet de Sacramento, en Californie. Spéléologue amateur et plongeur passionné, on le trouve en général sous terre ou sous l'eau.

Les Aventures d'Indiana Jones chez Milady :

1. *Indiana Jones et le péril à Delphes*
2. *Indiana Jones et la danse des géants*
3. *Indiana Jones et les sept voiles*
4. *Indiana Jones et l'arche de Noé*
5. *Indiana Jones et la malédiction de la licorne*
6. *Indiana Jones et le Monde Intérieur*
7. *Indiana Jones et les pirates du ciel*
8. *Indiana Jones et la sorcière blanche*
9. *Indiana Jones et la pierre philosophale*
10. *Indiana Jones et l'œuf de dinosaure*
11. *Indiana Jones et la terre creuse*
12. *Indiana Jones et le secret du sphinx*

Retrouvez aussi Indiana Jones aux éditions Bragelonne :

Indiana Jones - L'intégrale de la trilogie (2008)

Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal (2008)

www.milady.fr

Indiana Jones and the Kingdom of the Crystal Skull TM is a work of fiction. Names, places, and incidents either are products of the author's imagination or are used fictitiously.

Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal TM est une œuvre de fiction. Les noms, lieux et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive.

Titre original :

Indiana Jones and the Kingdom of the Crystal Skull TM

Copyright © 2008 by Lucasfilm Ltd. & ® or TM where indicated.

www.indianajones.com

TM or ® & © 2008 Lucasfilm Ltd. Title and character and place names protected by all applicable trademark laws. All Rights Reserved. Used Under Authorization.

Les titres, les noms de personnages et les noms de lieux sont protégés par toutes les lois relatives aux marques déposées. Tous droits réservés. Utilisés avec autorisation.

Cet ouvrage a été publié aux États-Unis par Bantam Books, une maison d'édition de The Random House Publishing Group, une division de Random House, Inc., New York

Milady est un label des éditions Bragelonne.

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture : © Lucasfilm Ltd.

ISBN : 978-2-8112-0045-9

Bragelonne - Milady

35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : <http://www.milady.fr>

Achevé d'imprimer en octobre 2008
Par Brodard & Taupin - La Flèche (France)

N° d'impression : 49544

Dépôt légal : octobre 2008

Imprimé en France

81120045-1

[1] Mot anglais employé pour désigner les passionnés dans un domaine précis, généralement l'informatique. (NdT)

[2] Mot anglais signifiant « petit restaurant ». (NdT)

[3] Dans le texte original, « I like Ike », slogan des partisans d'Ike Eisenhower qui était président des États-Unis à l'époque où se situe l'action. (NdT)

[4] Voiture de marque américaine, généralement une Ford, datant d'avant 1942 et ayant subi des modifications d'ordre mécanique et esthétique. (NdT)

[5] Mot anglais signifiant « chien sans race, bâtard d'origine incertaine ». (NdT)

[6] Mot anglais signifiant « café », au sens de « établissement où l'on sert des boissons, de la restauration légère, etc. ». (NdT)

[7] Mocs russes signifiant. « bonsoir ». (NdT)

[8] Citation de Ralph Waldo Emerson. (NdT)